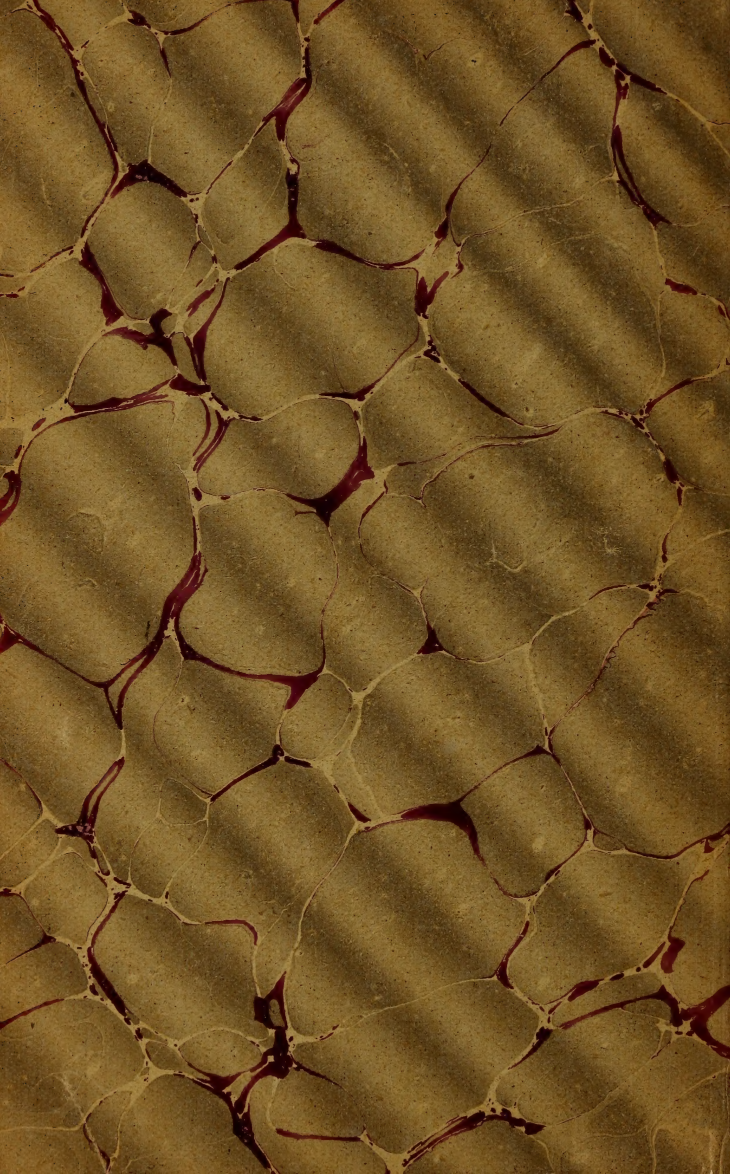
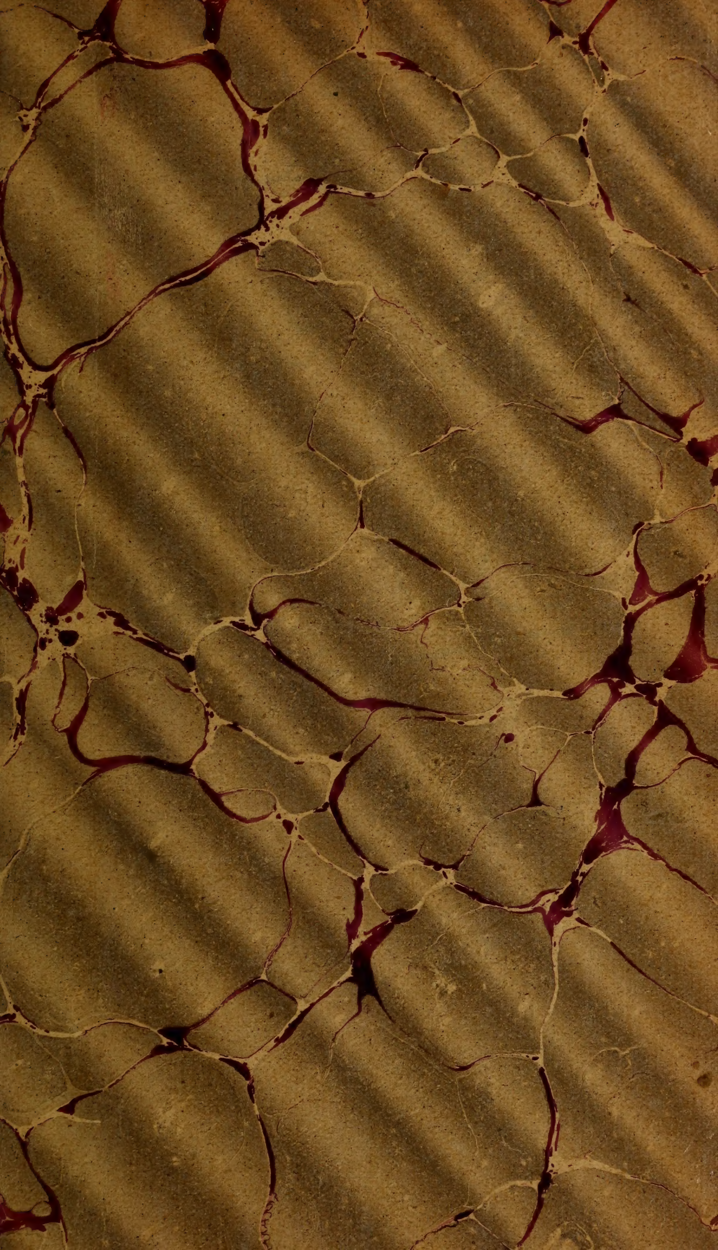

3 1761 09939635 0





# SAINTE-BEUVE

# DU MÊME AUTEUR

## Poésie

LA CHANSON DE LA VIE, 1 vol. in-18, librairie académique Perrin, *couronné par l'Académie française* (1888).

## Roman

CONTES ET FIGURES DE MON PAYS, 1 vol. in-18, librairie Dentu (1879).

ROSE EPOUDRY, 1 vol. in-18, librairie académique Perrin (1887).

## Histoire

LES DERNIERS JANSÉNISTES, depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870), 3 vol. in-8°, librairie académique Perrin, *couronnés par l'Académie française* (1891).

LES ORIGINES DU CONCORDAT, t. Ier : Pie VI et le Directoire, t. II : Pie VII et le Consulat, 2 vol. in-8, librairie Delagrave (1894).

## Histoire littéraire et critique

JULES SIMON, sa vie, son œuvre, 1 vol. in-18, chez Dupret (1888).

VOLNEY, sa vie, son œuvre, suivi de son pamphlet *la Sentinelle du peuple*, 1 vol. in-18, librairie Emile Lechevalier (1899).

ALFRED DE VIGNY et son temps, 1 vol. in-8°, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie française* (1902).

LA DEFFENCE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOYSE, suivie de l'OLIVE et DE QUELQUES POÉSIES DIVERSES, par Joachim du Bellay, réimprimée d'après l'édition de 1597, avec un commentaire historique et critique. 1 vol. in-4°, Revue de la Renaissance, *couronné par l'Académie française* (1903).

LA DEFFENCE ET ILLUSTRATION DE LANGUE FRANÇOYSE, par Joachim du Bellay, précédée d'une notice biographique et suivie d'un commentaire historique et critique. 1 vol. in-18, librairie Sansot et Cie (1904).

LES ŒUVRES POÉTIQUES DE JACQUES PELETIER, DU MANS, réimprimées d'après l'édition originale de 1547, avec une notice et un commentaire par Paul Laumonier. 1 vol. in-4°, Revue de la Renaissance (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, publiée par Mme. Bertrand, avec une introduction et des notes par Léon Séché. 1 vol. in-18, librairie du Mercure de France (1904).

LÉON SÉCHÉ

*ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE*

# Sainte-Beuve

## I

## Son esprit, ses idées

SON PÈRE — DAUNOU — DUBOIS DU « GLOBE »
VICTOR HUGO — GUTTINGUER — LAMENNAIS
VINET — CHATEAUBRIAND

DOCUMENTS INÉDITS

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE





PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXV, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV

JUSTIFICATION DU TIRAGE

2650

# SAINTE-BEUVE

> « L'histoire est semblable à un portrait qui est d'autant meilleur qu'on ne cherche point à y représenter la beauté, mais ce qui se rapproche le plus de l'original. »
>
> (Pallavicini : *Histoire du Concile de Trente.*)
>
> « Ce n'est qu'en laissant s'écouler un long espace de temps que l'on arrive à connaître la personne qu'on étudie. »
>
> (Sadi : *Le Boustan.*)

Je ne sais quelle impression laissera ce livre à ses lecteurs, mais, au moment de lui donner l'exeat, j'éprouve le besoin de résumer en quelques lignes mon opinion générale sur Sainte-Beuve.

Et d'abord ce n'est pas la fantaisie qui m'a fait diviser cet ouvrage en deux parties distinctes, encore qu'elles se complètent l'une par l'autre. Quand je l'entrepris, j'avais sur Sainte-Beuve deux ou trois idées préconçues qui m'étaient venues de divers côtés et un peu du sien, car il faut lui rendre cette justice que, contrairement à beaucoup d'écrivains, il ne s'est point embelli, tant s'en faut, pour en imposer à la postérité.

J'avais entendu dire, et je me suis fait l'écho d'un de ces bruits dans un chapitre de mon livre sur *Vigny*, qu'en politique, en religion et en littérature il avait tourné à tous les vents comme une girouette, et que, dans ses rapports avec ses semblables, il avait été aussi faux envers les hommes qu'inconstant envers les femmes; bref, qu'il avait trahi ou trompé tout le monde : les vivants et les morts, l'amitié et l'amour.

J'ai donc ouvert une enquête aussi sérieuse que possible pour savoir s'il méritait, et dans quelle mesure, la mauvaise réputation qu'on lui a faite, et c'est quand cette enquête a été finie que, pour mieux faire éclater la vérité, j'ai résolu de partager ce livre en deux tomes, dont l'un, consacré à l'esprit et aux idées de Sainte-Beuve, forme en quelque sorte le côté des hommes, et l'autre, consacré à ses mœurs, celui des femmes.

C'est qu'en effet, par un phénomène qui n'est pas du reste aussi rare qu'on pourrait le croire, l'esprit et le cœur, chez Sainte-Beuve, comme deux bêtes mal appareillées qu'on attellerait à une charrue, tirèrent toute sa vie chacun de leur côté. Autant son esprit était changeant, autant son cœur était fidèle. Et de ce que notre critique trahit une seule fois l'amitié par amour, et l'amour par gloriole et par haine, on aurait tort d'en conclure — comme je l'ai fait un peu légèrement dans mon *Vigny* — qu'il trahit tout le monde. L'exception ne sera jamais la règle, quoiqu'elle la confirme d'après les grammairiens. Ce sont plutôt les femmes qui auraient trahi Sainte-Beuve,

si l'on pouvait appliquer ce gros mot de trahison à la femme égarée qui se ressaisit et se détache. Quoi qu'il en soit, je n'en connais pas une qu'il ait trahie pour une autre. Le seul crime qu'il ait commis envers celle qu'il aima le plus ardemment et le plus profondément fut de crier sur les toits, en vers et en prose, qu'il l'avait possédée, — et cela en haine du mari plus encore que par vanité. Mais ici le crime était si grand qu'il reste odieux, le mari offensé étant, de tous les chefs d'école qui eurent une influence sur Sainte-Beuve, celui à qui il devait le plus. C'est par lui — il en convient le premier — qu'il fut initié « à l'école romantique des poètes »; c'est grâce à lui qu'il fit *Joseph Delorme*, *les Consolations*, *Volupté*, et j'ai bonne envie d'ajouter *Port-Royal*, parce que, s'il n'avait pas rencontré Lamennais — et c'est par Victor Hugo qu'il le connut — je doute qu'il eût jamais fait ce maître livre. En tout cas, il ne l'eût certainement pas fait comme cela : il se serait borné probablement à écrire l'histoire littéraire de Port-Royal, selon le premier plan qu'il en avait conçu.

Le cœur était donc bon chez Sainte-Beuve : tous ceux qui l'ont approché en ont rendu témoignage, et d'ailleurs s'il ne l'avait pas été, la femme n'aurait pas tenu une aussi grande place dans sa vie.

Mais l'esprit valait beaucoup moins — j'entends les convictions et les principes, car, ayant « une âme d'acolyte », il passa son temps à dépouiller le vieil homme, c'est-à-dire les idées des autres.

En politique, il n'eut qu'une opinion : la peur du socialisme révolutionnaire, car il était conservateur.

En religion, après avoir essayé très sincèrement et tour à tour du martinisme, du catholicisme libéral, du jansénisme et du piétisme, il aboutit graduellement et en dernière analyse, je ne dis pas à l'athéisme, car il ne fut jamais athée et lui-même s'en est défendu, mais à l'état d'âme assez commun de nos jours où le doute, également distant de l'affirmation et de la négation, remplace la croyance aveugle aux choses qu'on ne sait pas.

En littérature, après avoir commencé par Ronsard et Victor Hugo, il finit par Boileau et Fontanes — augmentés de Montaigne et de Bayle.

On a dit qu'il était femme par certains côtés. C'est vrai ; malheureusement ce fut surtout par les côtés mauvais, par la curiosité et par la langue.

C'est l'esprit de curiosité ou la curiosité de l'esprit, comme on voudra, qui, sous prétexte de tout voir et de tout connaître, le promena pendant vingt ans à travers toutes les écoles et lui fit dire un jour qu'il était « l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses ».

Mais nous n'avons pas le droit de nous en plaindre, puisque, s'il n'avait pas eu, comme on dit, les qualités de ses défauts, il n'aurait pas doté la littérature française de l'incomparable galerie de portraits qui est son honneur et sa gloire.

Voilà pour la curiosité de Sainte-Beuve; quant à sa

langue, elle lui a joué plus d'un mauvais tour, et ce sont ses indiscrétions, d'aucuns diraient ses commérages, qui lui ont fait le plus d'ennemis. Il y a des gens qui ont des rancunes sourdes et dont on ne pénètre que difficilement les causes. Lui ne savait rien cacher, et, comme une femme en colère, il disait tout, selon qu'il était plus ou moins bien disposé : le bon, le meilleur et le pire — surtout le pire, sur le compte de ceux qu'il avait fréquentés et puis lâchés, une fois sa curiosité satisfaite. Il a été méchant envers tous ou presque tous ses camarades du Cénacle. Pour expliquer ses méchancetés, les uns ont dit qu'il cédait à la jalousie, parce qu'il était laid, et les autres au dépit, parce que l'opinion ne lui avait pas accordé parmi les poètes romantiques la place à laquelle il prétendait avoir droit.

S'il a été jaloux, je ne crois pas que ce fût à cause de sa laideur, car tout laid qu'il était, il a eu auprès des femmes presque autant de succès que s'il avait été beau. C'est même pour cela, j'imagine, qu'il aimait tant à se vanter de ses conquêtes. Et quant à son dépit littéraire, s'il en eut, comme j'en suis presque certain, en voyant que ses vers n'étaient pas appréciés à leur juste valeur, il eut tort,car le genre qu'il avait pris, l'instrument dont il jouait, était incapable d'exciter dans le public un enthousiasme aussi grand que les accents lyriques d'un Hugo, d'un Vigny ou d'un Musset; et pour ne venir qu'au second rang il n'en aura pas moins fait école, comme poète : Brizeux et François Coppée sont là qui en témoignent.

Mais il était né critique, et si la langue et la curiosité lui ont fait des ennemis, elles lui ont fait aussi des partisans et des admirateurs, car c'est par là surtout que sa critique vaut. Ayant été curieux de tout, non seulement il a voulu tout voir, mais au risque de blesser ses modèles, et pour ne pas avoir l'air d'être dupe, il s'est efforcé de tout dire. Poète, il a parlé des poètes comme personne. Romancier, il a écrit sur Balzac (après sa mort !) des pages définitives. Historien, il a appris la théologie et s'est appliqué à la philosophie qui n'était pas son lot, pour pouvoir parler de Port-Royal en connaissance de cause. Et quant à ses *Lundis*, Barbier, l'auteur des *Iambes*, a beau faire observer malicieusement que c'est de la critique à la *manière discursive des Anglais*, je ne vois pas ce que les Anglais ont à nous opposer dans ce genre. En tout cas chez nous ce genre de critique défie toute concurrence et toute comparaison, quels que soient d'ailleurs les défauts de la méthode.

A présent, dans ce livre, ai-je dit tout ce qu'il y avait à dire ? Ce serait ridicule à moi d'avoir cette prétention. Sainte-Beuve est un sujet qu'on ne saurait épuiser, tant il est complexe et multiple ; les *Lundis* seuls demanderaient un volume à qui entreprendrait de les étudier et de les mettre au point, car ils retardent en beaucoup d'endroits et sonnent faux en beaucoup d'autres (1). Non, je n'ai voulu dire ici que les choses essentielles et je me flat-

(1) Si Dieu me prête vie j'entreprendrai peut-être cette tâche.

terais d'en avoir dit quelques-unes de neuves, si je n'avais eu d'autre mérite que de mettre en œuvre les documents que la fortune a fait tomber dans mes mains.

A cet égard je dois des remerciements tout particuliers à Mme Bertrand qui, en me confiant la correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier, de Lausanne, ses parents (1), m'a révélé un Sainte-Beuve inconnu et inattendu même de ceux qui, comme M. Jules Troubat, ont vécu longtemps dans son intimité.

Je remercie également M. Gabriel Guttinguer qui m'a offert si gracieusement les lettres d'Alfred Tattet, d'Antoine de Latour, de Roger de Beauvoir, de Fouinet, de Mme Mennessier-Nodier, etc., précieuses reliques des papiers de son père. — Je remercie M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul qui a bien voulu tirer, à mon intention, de ses archives inépuisables les poésies et les lettres d'Ondine Valmore qui sont dans le chapitre que j'ai consacré à la gracieuse fille de Marceline. — Je remercie M. Wuarin de m'avoir communiqué les lettres de Sainte-Beuve à M. Adert, son beau-père. Enfin, je remercie tous ceux qui, comme MM. Jules Troubat, de Barante, Dubois, Ad. Lair, Eug. Ritter, Henri Michel, le docteur Delaporte, ont collaboré de près ou de loin à cet ouvrage, en m'apportant leurs témoignages ou,

(1) Cette correspondance publiée par moi dans la *Revue des Deux-Mondes* vient d'être réunie en un volume à la librairie du *Mercure de France* et forme en quelque sorte les pièces justificatives de cet ouvrage.

sous forme de notes et de documents, des parcelles de vérité.

Les livres du genre de celui-ci ne valent, quel que soit le talent de l'auteur, qu'en proportion de leur part contributive à l'histoire générale des mœurs et des idées. On a dit de mon *Vigny* que « c'était une forêt où les historiens littéraires de l'avenir iraient chercher du bois ». C'est le plus bel éloge qu'on en pouvait faire, à mes yeux tout au moins, et je me trouverai payé largement de ma peine, qui pourtant n'a pas été petite, si l'on en dit autant de mon *Sainte-Beuve*.

LÉON SÉCHÉ.

Paris, 1er septembre 1904.

## *CHAPITRE PREMIER*

# LES ORIGINES DE SAINTE-BEUVE

I. — Comme quoi Sainte-Beuve ignorait ses origines. — Sa correspondance à ce sujet avec le maire de Moreuil. — L'étymologie du nom de Sainte-Beuve. — Les Sainte-Beuve en Normandie au XIe siècle. — On les rencontre en Picardie au XIVe siècle. — Famille de chevaliers. — Le docteur Jacques de Sainte-Beuve appartenait à la branche normande, et l'auteur des *Lundis* à la branche picarde. — Souche commune. — Les Sainte-Beuve de Moreuil. — Documents nouveaux et inédits. — Comment le père de Sainte-Beuve entra dans les octrois à Boulogne-sur-Mer. — La maison de la rue du Pot-d'Etain, à Boulogne, et Marie-Thérèse de Sainte-Beuve. — Premier projet de mariage du père de Sainte-Beuve.— Il épouse, le 21 mars 1804, Augustine Coilliot. — Il meurt subitement le 4 octobre suivant.

II. — Sainte-Beuve avait le droit de porter la particule. — Omission à ce sujet sur les registres de l'état civil. — Son extrait de naissance.—Caractère de Sainte-Beuve.—Physiquement il ressemblait à sa mère, et moralement à son père.— Son père était un humaniste distingué. — Son culte pour Homère et Virgile. — En politique il était modéré. — L'auteur des *Lundis* lui avait pris son écriture et jusqu'à sa signature. — Un *Almanach des Muses* annoté de la main de son père. — Ses *Réflexions et jugements* publiés par M. Morand. — Quelques-unes de ces *Réflexions*. — Vers que son fils lui consacre dans les *Pensées d'août*.

III. — La mère de Sainte-Beuve et sa tante paternelle. — Toute son enfance se passa entre ces deux femmes. — Précocité de Sainte-Beuve. — La pension Blériot. — Crise de mysticisme aux approches de la première communion. — Les premières lettres de Sainte-Beuve à l'abbé Barbe, à son arrivée à Paris (1818).— Sa mère l'y rejoint en 1823. — Ses souvenirs littéraires de Boulogne : Le Sage, Feramus, Leuliette, etc. — La maison de sa mère et ses démêlés avec les demoiselles Forestier. — Comme quoi il ne revit jamais sa ville natale. — Hommages qu'elle lui rendit après sa mort.

P. S. — Sainte-Beuve aimait-il sa mère? Une fausse légende.

# I

« Si l'on connaissait bien la race physiologiquement, les ascendants et ancêtres, on aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits, mais le plus souvent cette racine profonde reste obscure et se dérobe. Dans le cas où elle ne se dérobe pas tout entière on gagne beaucoup à l'observer. On reconnaît, on retrouve l'homme supérieur, au moins en partie, dans ses parents, dans sa mère surtout, cette parenté la plus directe et la plus certaine (1). »

Qui parle ainsi? — Sainte-Beuve. Il est donc tout naturel que lorsqu'il entreprit de nous peindre un homme ayant joué un rôle important dans l'histoire littéraire, religieuse ou politique du pays, il se soit enquis de ses origines.

Cependant il est à remarquer que, en ce qui le concerne, quand il rédigea sa biographie, il négligea délibérément les siennes et qu'il se borna un peu plus tard à faire relever à Moreuil, en Picardie, les actes de naissance de son père, de ses oncles et tantes, pour répondre à la question qu'on lui avait posée à différentes reprises, à savoir s'il était parent du docteur Jacques de Sainte-Beuve qui fut mêlé aux disputes du premier jansénisme (2). Cela est fâcheux, mais ne m'étonne pas.

(1) *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, p. 70.

(2) Il écrivait au maire de Moreuil le 15 novembre 1865 : « Je reçois avec bien de la reconnaissance l'extrait et les notices que vous avez pris la peine de relever à mon usage. Me voilà plus fort que je ne l'ai jamais été sur ma généalogie paternelle. Je voudrais bien espérer qu'un jour je pourrai visiter un pays et des lieux qui me sont très familiers par les récits dont a été nourrie mon enfance; je suis devenu bien casanier pour cela; il m'est toutefois agréable de penser que, indépendamment des cousins plus ou moins éloignés que j'y ai encore, je trouverai en vous, Monsieur, une per-

Sainte-Beuve montra toujours plus de goût pour les bibliothèques que pour les archives, pour le texte imprimé que pour le texte manuscrit, ce qui ne l'a pas empêché de publier beaucoup de pièces inédites, mais ces pièces étaient généralement des lettres que lui communiquaient les familles intéressées. Etant casanier de sa nature, il n'avait pas le temps non plus de remonter aux sources. Je ne sais guère que les archives d'Amersfoort où il soit allé en personne faire des fouilles pour son histoire de Port-Royal. Encore eut-il la bonne fortune d'y rencontrer un archiviste qui lui mâcha le plus gros de la besogne (1).

On est bien plus curieux que cela maintenant, et l'on a raison; peut-être même, chez quelques-uns, l'amour des sources est-il sensiblement exagéré, mais c'est un fait que, depuis cinquante ans, les papiers d'archives ont renouvelé l'histoire ; quand elles ne l'ont pas renouvelée, elles l'ont expliquée, fortifiée, illuminée sur bien des points.

J'ai donc eu la curiosité de faire pour Sainte-Beuve ce qu'il fit pour les autres, de première ou de seconde main. Je ne me suis pas contenté de relever à Moreuil les actes civils de ses ascendants paternels, j'ai remonté aussi haut que j'ai pu le cours des âges pour retrouver la souche de son arbre généalogique, et avec l'aide de M. Henri Michel, conservateur de la bibliothèque d'Amiens, et du dernier représentant de la famille du docteur Jacques de Sainte-Beuve (2),

sonne aimée à qui je suis obligé déjà. » (*Corresp. de Sainte-Beuve*, t. II, p. 34.)

(1) Il s'appelait Karsten. Moi-même j'ai été en relations avec lui vers la fin de sa vie. Je dirai ce qu'il était et ce que Sainte-Beuve lui devait dans le chapitre que je consacre plus loin au cours de Sainte-Beuve sur Port-Royal.

(2) Le Docteur Delaporte, directeur et médecin honoraire de l'asile des aliénés de la Seine-Inférieure.

je suis arrivé à connaître à fond la physiologie de sa race.

Disons tout de suite que Sainte-Beuve fut moins le fils de sa mère que de son père. Il est assez difficile d'établir une règle en une matière aussi délicate, cependant on peut dire que les hommes à grande imagination, comme Lamartine, Hugo, Vigny, pour ne citer que ces trois noms, sont plutôt les fils de leur mère, et que ceux qui ont l'esprit critique, d'analyse et de raisonnement, tiennent plutôt du sang paternel.

Le nom de Sainte-Beuve est assez rare. Il vient d'une sainte nommée Beuve, princesse mérovingienne et parente du roi Dagobert, qui naquit vers l'an 600 et mourut abbesse de Saint-Pierre de Reims, en 674 (1).

A l'origine, je parle du XI^e^ siècle, on ne le trouve qu'en Normandie. Le premier du nom qui nous soit connu est le sire Jean de Sainte-Beuve, chevalier-banneret qui accompagna Robert Comte-Heuzé à la croisade commandée par Godefroy de Bouillon, en 1093. A cette époque, la famille était en possession des fiefs de Sainte-Beuve-

(1) Beuve est un nom d'origine germanique, qui correspond au masculin Bovon. L'ancienne déclinaison française avait deux cas pour le sujet et le régime :

| | |
|---|---|
| gars, garçon ; | glous, glouton ; |
| compains, compagnon ; | ber, baron ; |
| niés, neveu ; | fel, félon ; |

C'est la forme du cas régime que le français moderne a gardée généralement, mais les féminins : garce, compagne, nièce, ont la forme des cas sujets. De même Beuve et Bovon, qui correspondent aux formes Bovo, Bovonem, dans les textes latins. Le changement dans la première voyelle correspond à celui qu'on trouve dans les verbes ; je veux, nous voulons, je meurs, nous mourons ; et anciennement je treuve, nous trouvons.

Le dictionnaire de Forstemann : *Altdeutsches Namembuch*, livre d'anciens noms germaniques, indique deux exemples du féminin *Bova*, Beuve.

Pertz, *Monumenta Germaniæ*, in-folio, tome VI, colonne 516 ;

Guérard, *Polyptique de l'Abbage Saint-Rémi* de Reims. Paris, 1853, in-4, pages 15, 60.

(Note de M. Eugène Ritter, de Genève.)

aux-Champs, canton de Blangy, et de Sainte-Beuve-en-Rivière, canton de Neufchâtel-en-Bray, mais, dès le commencement du XIIe siècle, Sainte-Beuve-aux-Champs passa aux mains des châtelains de Mortemar, qui le donnèrent ensuite à l'abbaye de Saint-Paul de Beauvoir.

A partir du XIVe siècle, on rencontre d'autres Sainte-Beuve en Picardie. D'où venaient-ils ? Evidemment c'étaient des cadets de la famille normande qui s'étaient fait un nid à côté. Toujours est-il qu'Engremer de Sainte-Beuve (1315-1381), qui fut membre du conseil privé de Jean le Bon et reçut de lui, le 28 mai 1354, une pension de 300 livres tournois, en raison des services signalés qu'il avait rendus à la couronne, acheta 14 francs de rente sur la vicomté de Pont à Poissons, au roi, à Abbeville, le 16 octobre 1367; — qu'Enguerrande de Sainte-Beuve, chevalier, sieur dudit lieu, d'Escuirs et de Merville, obtint du roi un fief sur la vicomté d'Abbeville en 1398 et 1408, et Mathieu, échevin de la même cité, de 1424 à 1442.

Le Dr Jacques de Sainte-Beuve, qui mourut en 1677, appartenait à la branche normande (1). L'auteur des *Lundis*, au contraire, descendait de la branche picarde, mais leurs ancêtres avaient certainement des liens de parenté. Ceux de notre Sainte-Beuve se fixèrent vraisemblablement au XVIIe siècle sur le territoire de Moreuil, petite cité du département de la Somme, qui a un passé historique très intéressant (2). En tout cas, les registres

(1) Sur Jacques de Sainte-Beuve, cf. le livre publié en 1865 chez Auguste Durand, rue des Grés, 7, sous le titre : *Jacques de Sainte-Beuve, docteur de Sorbonne et professeur royal, étude d'histoire privée,* contenant des détails inconnus sur le premier jansénisme.

(2) Le nom de Moreuil est mentionné dès le XIIe siècle (cartulaire du chapitre d'Amiens). C'était au moyen-âge le chef-lieu d'une seigneurie importante dont les plus anciens seigneurs étaient issus des comtes de Soissons.

de la paroisse font mention d'eux depuis le 27 février 1720 jusqu'au 25 août 1787, date de la mort du grand-père de Sainte-Beuve. Je ne m'occupe ici que de la lignée paternelle.

J'ai sous les yeux la liste des actes où ils figurent : baptêmes, mariages, bénédiction de cloches, enterrements. Je remarque, entre autres choses, que presque tous portent le même prénom de père en fils. Chez les hommes, le prénom qui domine est Jean-François; chez les femmes, celui de Marie-Thérèse, qui fut porté en dernier lieu par la tante paternelle du poète. Je remarque encore que deux de ses grands-oncles furent curés tout près de Moreuil: Antoine de Sainte-Beuve, à Morisel, où il mourut le 27 février 1720, et François de Sainte-Beuve, à Raineval en 1723.

Parmi ses ancêtres quelques-uns ont rempli à Moreuil des fonctions importantes. Son bisaïeul, qui mourut le 17 janvier 1728, à l'âge de 46 ans, était lieutenant de la ville et du château. Son grand-père, qui mourut procureur fiscal en 1787, avait été précédemment contrôleur des actes. C'est pour cela probablement que son père était entré dans l'administration des octrois. Il était contrôleur ambulant et agréeur des eaux-de-vie de genièvre entrant dans le port, quand il arriva à Boulogne-sur-Mer, en 1788. Il avait alors 36 ans, étant né le 6 novembre 1752. Par suite de quelles circonstances avait-il

Bernard III de Moreuil se trouva en 1204 à la prise de Constantinople, d'où il rapporta la Sainte Larme qu'il donna à l'Abbaye de Saint-Pierre de Selincourt. En 1497, la terre de Moreuil, par le mariage de l'héritier de la famille de Moreuil, passa dans la maison de Créquy, puis en 1687 dans celle de Rougé. Aujourd'hui c'est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Montdidier, ayant 3000 habitants. L'église, qui a été remaniée et rebâtie, offre quelques parties anciennes : la tour et la façade sont du milieu du XVIe siècle, mais ne présentent aucun intérêt. De l'ancien château, il ne reste que quatre grosses tours de forme irrégulière.

quitté le bourg paternel? Nous n'avons là-dessus aucune donnée précise, mais la date seule de son arrivée à Boulogne nous incline à croire que ce fut à la suite de la liquidation de l'héritage de son père, mort l'année précédente. Jean-François de Sainte-Beuve avait eu douze enfants de Marie Donzelle. Tant qu'il avait vécu, sa nombreuse famille était restée groupée autour de lui, car il avait une fortune considérable et le cœur sur la main ; mais cette fortune avait été peu à peu dissipée et à sa mort ses enfants, qui se croyaient riches, avaient été forcés de se disperser pour gagner leur vie. Le procureur fiscal de Moreuil n'avait laissé pour tout bien qu'une grande maison avec cour, jardin et bosquet au bord de la rivière, qui échut à Charles-François, le père du poète, et fut affermée par lui à raison de cent soixante livres. Charles-François avait un frère nommé François-Théodore, qui alla chercher fortune à Paris, où nous le trouverons, en 1818, installé comme marchand de vins sur la place Dauphine. Quant à lui, il partit pour Boulogne avec sa sœur Marie-Thérèse, qui était plus âgée que lui de deux ans, étant née le 13 octobre 1750. Ils habitèrent ensemble une maison de la rue du Pot-d'Etain jusqu'en 1794, où Marie-Thérèse épousa un nommé Jean-Baptiste Cormier. Lui-même avait été sur le point de se marier, en 1791, avec la fille d'une lingère nommée Louise David, laquelle avait « des connaissances très distinguées même parmi nos plus célèbres députés », mais la suppression de son emploi (1) l'avait empêché de donner suite à ce projet d'union. Heureusement pour lui qu'il s'était affilié au club des *Amis de la Constitution*, fondé le 18 septembre 1790. Ce club avait beaucoup d'influence à Boulogne. Sainte-Beuve qui, depuis le

(1) Les octrois furent supprimés en 1791 par la Constituante.

25 novembre 1791, était visiteur des rôles aux appointements de huit cents livres, y compris une pension provisoire, lui dut d'être mieux connu, mieux apprécié. Nommé administrateur du district et puis du département, il fut mêlé à la réorganisation sociale dans la contrée. Son nom figure sur plusieurs actes honorables. Il fut chargé de l'achat de blé à Bergues, lorsque la ville en manqua totalement. Les registres des délibérations municipales de Boulogne signalent sa présence à la séance du 25 frimaire an II, où il vint rendre compte de sa mission, toute de confiance. Le 26 pluviôse suivant, son civisme est constaté dans un certificat significatif! De Boulogne. il passe à Arras, où, de l'an IV à l'an VIII, il rend les plus grands services en qualité de directeur du département. Puis il revient à Boulogne pour y exercer les fonctions de contrôleur principal des droits réunis et de directeur des octrois de l'arrondissement « avec les appointements magnifiques de 1.500 francs par an ».

C'est alors qu'il songea de nouveau à prendre femme. Il entretenait depuis longtemps déjà de bonnes relations avec une famille de la meilleure et de la plus ancienne bourgeoisie de Boulogne : les Coilliot, dont on peut suivre la filiation depuis deux siècles et plus, sur les registres de la paroisse (1). Le 21 mars 1804, il épousa Augustine Coilliot, dont la mère, issue de Thomas Canne et de Marguerite Midelton, « alliait en elle le sang de nos vieux marins et des marchands anglais ». Ses parents étaient, en effet, d'origine anglaise (2).

Cette union, qui s'était accomplie sous les plus heureux

(1) Au XVII^e siècle, un Coilliot fut maïeur (maire) de Boulogne ; un autre fut procureur du roy en l'amirauté de cette ville.

(2) J'emprunte ces renseignements à l'*Année boulonnaise*, publiée en 1885-1886 par Ernest Deseille, archiviste de Boulogne, sous les auspices de la Société académique.

auspices, malgré l'âge avancé des époux (1), fut de courte durée. Six mois après, le 4 octobre, le mari mourut subitement d'une esquinancie, laissant « tous ses collaborateurs anéantis par sa perte (2) » et sa femme enceinte de l'enfant qui devait illustrer son nom et sa ville natale.

## II

A présent que nous connaissons les ascendants et ancêtres de Sainte-Beuve, il semble que nous ayons déjà quelque jour sur la qualité secrète et essentielle de son

(1) Le mari avait 51 ans, la femme en avait 40, étant née le 22 novembre 1764.

(2) Voici en quels termes s'exprime à son sujet le registre aux délibérations municipales sous la date du 23 vendémiaire an XIII. « ... Quant à Mme Sainte-Beuve, nous ne pouvons que convenir que sa demande est juste et que son mari a été victime de son rôle, car il est à la connaissance de tout le monde que la maladie qui l'a emporté était la suite des travaux extraordinaires auxquels il s'est livré, et auxquels il employait souvent une partie de ses nuits; aussi sa perte ne peut nous être indifférente, d'autant qu'il sera difficile de le remplacer par un citoyen plus laborieux et plus estimable. L'amélioration des produits de l'octroi est due en partie à ses soins, il avait donc des droits à une gratification extraordinaire; hâtons-nous, Messieurs, d'acquitter cette dette envers sa veuve infortunée en lui accordant une indemnité que la commission nous propose d'une année de son traitement fixe. Sans doute elle vous paraîtra infiniment faible et peu proportionnée aux services que M. Sainte-Beuve a rendu (*sic*) et à la situation pénible dans laquelle sa veuve *enceinte* se trouve ; mais les dépenses extraordinaires dont la ville est surchargée dans les circonstances présentes ne permettent pas au Conseil municipal d'étendre sa gratitude aussi loin qu'il le désirerait. La commission estime qu'il y a lieu de recommander Mme Sainte-Beuve à la bienveillance du gouvernement, et qu'à cet effet M. le Maire doit être invité à écrire à M. le préfet du département pour le prier, au nom du Conseil municipal, de solliciter auprès de son excellence le ministre des Finances pour Mme Sainte-Beuve un bureau de loterie à Boulogne qui, en ce moment, et attendu la grande population, ne pourrait qu'être avantageux au trésor public. Les deux établissements de ce genre qui sont à Boulogne existaient avant la guerre et ne peuvent être un prétexte pour s'opposer à un troisième, la population étant plus que doublée depuis le commencement des hostilités, ce qui donne la certitude que les trois bureaux seront tous intéressants... » Mais le bureau de loterie, malgré l'appui du préfet, ne put être accordé.

esprit. En l'étudiant de plus près nous n'aurons aucune peine à le retrouver tout entier dans ses parents.

Victor Cousin disait une fois méchamment que Sainte-Beuve n'était pas gentilhomme ; par là, ai-je besoin de l'ajouter ? il entendait moins un homme de race qu'un homme comme il faut. Sainte-Beuve ne se croyait pas noble, lui non plus, non seulement parce qu'on avait oublié sur son acte de naissance (1) la particule nobiliaire qui figure sur tous les actes civils de sa famille paternelle, mais encore parce qu'il était persuadé, dans l'ignorance où il avait vécu à l'égard de ses origines, que les Sainte-Beuve étaient de petite bourgeoisie (2).

(1) Voici la teneur de cet acte :

L'an XIII de la République et le 3 nivôse, à une heure après midi, est comparu par devant nous, Eustache-René-Georges Dujat, adjoint, faisant, pour l'empêchement du maire, les fonctions d'officier public de l'état civil de la ville de Boulogne-sur-Mer, département du Pas-de-Calais, la dame Adélaïde Lafaille, femme Dubout, sage-femme jurée en cette ville, laquelle nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le *jour d'hier* (23 décembre 1804) à onze heures du matin et auquel elle a déclaré donner les prénoms de Charles-Augustin, et lequel enfant est né de Mad. Augustine Coilliot, veuve du sieur François Sainte-Beuve, contrôleur principal des droits réunis de l'arrondissement, directeur de l'octroi rural et de l'octroi municipal de Boulogne.

Les dites déclaration et présentation faites en présence du sieur Charles-Augustin-Marie Hibon-Laffresnoye demeurant en cette ville, âgé de cinquante ans, bel-oncle de l'enfant,

Et du sieur François-Xavier-André Wissocq, magistrat de sûreté et ancien juge du tribunal d'appel de Douay, demeurant en cette ville, âgé de quarante-deux ans, cousin germain de l'accouchée à cause de Jeanne-Rose Lattaignant, son épouse.

Et ont la comparante et les témoins, signé le présent acte, après lecture faite :

Signé : ADÉLAIDE DE LAFAILLE, AUG. HIBON, WISSOCQ, DUJAT-WALLET.

(2) Dans son livre sur la *Particule nobiliaire*, M. Breuil dit que tout vrai noble non titré, c'est-à-dire ni prince, ni duc, ni comte, ni vicomte, ni vidame, ni baron, ni chevalier, était écuyer ; ou, pour mieux parler, le titre d'écuyer était le titre de tous les nobles qui n'en avaient pas d'autres. Or, comme les Sainte-Beuve, à l'origine, portaient le titre de chevaliers, on n'aurait donc pas pu contester au critique des *Lundis* le droit de porter la particule, s'il en avait eu la fantaisie. Du reste le nom de Sainte-Beuve appelait si bien la particule, que, dans leurs premières lettres, Lamartine, Victor Hugo, Chateaubriand, la lui donnaient.

Il n'attachait, d'ailleurs, aucune importance à cette question, et je pense qu'il eût volontiers dit de ses ancêtres, quoiqu'il fût sans morgue, ce qu'Alfred de Vigny disait des siens :

J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe! il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Et encore :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Cependant Sainte-Beuve *descendait* bien de ses pères. Si physiquement il était Coilliot, et tous ceux qui l'ont connu s'accordaient à lui trouver une ressemblance frappante avec sa mère, moralement il était en tout Sainte-Beuve.

On a dit qu'il y avait en lui de la femme. Cela est vrai : il était femme, par certains côtés, notamment par la politesse de l'accueil et des manières et par la curiosité toujours en éveil de son esprit, mais il y avait principalement en lui du prêtre (1) et du fonctionnaire, du prélat de l'ancien régime et du chef de bureau. Le prélat perçait sous son masque d'épicurien, coiffé de la calotte légendaire, dans son œil inquisiteur et malicieux, dans sa bouche sensuelle et jusque dans la façon dont il vous touchait la main (2); le chef de bureau se montrait dans l'ordre et la régularité qu'il apportait à sa tâche

(1) Théodore Pavie, qui l'avait beaucoup fréquenté, disait de lui : « ... Il était né pour porter la soutane, et je me rappelle qu'un jour il nous disait : « En d'autres temps, j'aurais été dans les ordres et j'eusse aimé à devenir cardinal... » (*Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*)

(2) « Sainte-Beuve, dit M. Jules Troubat, me touche la main sans la serrer. Il tend les quatre doigts réunis à la manière des prêtres. » (*Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve,* p. 247.)

quotidienne. Evidemment il tenait du docteur en Sorbonne et des curés de sa famille son goût très prononcé pour les disputes théologiques, son penchant naturel pour l'étude des questions religieuses; et, quant à ses qualités administratives, il les avait héritées de son père qui, en plus, lui avait donné dans le sang l'amour des livres et des belles-lettres. Car le père de Sainte-Beuve n'était pas un employé ordinaire, un de ces vulgaires ronds-de-cuir qui, leur besogne finie, s'en délassent en faisant une partie de cartes ou de loto au café voisin; c'était une intelligence supérieure, un philosophe dans le sens que ce mot avait autrefois, voire un sage de Picardie, ce qui est presque le comble de la sagesse; il unissait l'esprit au savoir, et son savoir était immense; il avait la passion de l'antiquité grecque et latine, il lisait Homère dans le texte, et s'amusait à commenter Virgile, qu'il savait par cœur. En politique, il avait des opinions modérées, le jugement sain, l'esprit libéral. Je ne serais pas étonné que son fils — qui lui avait pris son écriture et jusqu'à sa signature — se fût inspiré de son exemple quand il se rallia à l'Empire, car il avait été de ceux qui applaudirent au 18 brumaire.

J'ai parlé de la similitude de leur écriture: elle était si complète, en effet, que M. Morand, l'ami et le biographe de notre critique, s'y laissa prendre un jour. Bouquinant ce jour-là, sur l'un des marchés de Boulogne, il rencontra un *Almanach des Muses*, en brochure, tout parsemé aux marges, et même sur la couverture, de notes au crayon, signées *Sainte-Beuve*. Il crut que ces notes étaient de la main de l'auteur des *Lundis;* ce n'est que plus tard que l'illustre écrivain l'avertit de son erreur en lui disant « qu'il restait un autre Sainte-Beuve à connaître ».

Nous le connaissons maintenant à fond, grâce aux

*Réflexions et jugements* dont M. Morand a fait suivre la notice qu'il lui a consacrée (1) et grâce aussi aux pages charmantes dans lesquelles M. Jules Troubat s'est efforcé de le faire revivre à nos yeux (2). Les *Réflexions et jugements* sont extraits d'un exemplaire des *Mémoires* de Riouffe (édition de l'an II) que le père de Sainte-Beuve avait couvert de notes marginales et que son fils avait donné à l'abbé Barbe, son ami d'enfance. Ils ont été notés au fil des événements révolutionnaires par un girondin de la veille que les horreurs de 93 et les hontes du Directoire avaient à tout jamais dégoûté du despotisme et de l'anarchie. En voici quelques-uns qui sont vraiment d'un esprit d'élite :

« Il y a, dans les constitutions politiques, comme dans les corps physiques, un mouvement intérieur qu'on peut appeler révolutionnaire, qui favorise l'accroissement et finit par opérer leur destruction. Tout, dans l'univers, est dans un état habituel de révolution. Il n'y a que les yeux vulgaires à qui cette marche échappe.

« Les rois, qui n'ont guère d'amis quand ils sont puissants, en ont encore moins quand ils sont malheureux.

« Tibère sans Séjan ; Néron sans Narcisse ; Robespierre sans les comités révolutionnaires auraient été moins funestes à l'humanité. Un observateur du cœur humain a dit que les mauvais princes étaient souvent les moins méchants de leurs cours.

« Une des maximes de Platon était que le pire des gouvernements était l'ochlocratie, et il avait bien raison.

« Le comte Alfiéri, Italien, revenu de ses principes exagérés en démocratie, disait : « Je connaissais bien les grands, mais je ne connaissais pas les petits.

(1) *Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, à la Librairie académique, 1872.
(2) *Essais critiques*, 1902.

« L'égalité des droits est bien différente de l'égalité insensée des fortunes (1).

« Les jalousies aveugles de la multitude, adroitement dirigées, ont servi plus d'une fois au bouleversement des Empires. Tout ce qui est obscur croit s'élever, quand tout ce qui est illustre est abaissé. L'erreur ne se dissipe qu'au moment où le peuple lui-même devient victime de ses propres fureurs.

« Montaigne a dit admirablement : « Il faut tout faire pour le peuple, et non par le peuple. » Ce peu de mots renferme plus de science politique que tous les écrits de Voltaire et de Rousseau.

« Robespierre, Marat, Couthon, Le Bon, Carrier, et autres monstres de cette espèce n'auraient été, sans les Etats-Généraux de 1789, que d'obscurs intrigants, des bourgeois vaniteux et des déclamateurs impudents. Ils auraient été les fléaux de leur petite sphère. Les Etats-Généraux ont été pour eux ce qu'est le feu pour le serpent engourdi.

« Le jeune homme qui a été témoin des grandes catastrophes de la Révolution est déjà comme un antiquaire et un homme précieux pour la tradition.

« Dans la Révolution française on entend tout le monde parler de ses malheurs, personne de ses fautes.

« Pendant la Révolution, anglaise, le recteur de l'Uni-

(1) Il écrivait à ce propos, le 21 avril 1791, à son collègue et ami M. Rizancourt, qui était commis aux aides à Hornoy, près Amiens :« L'assemblée nationale, avec l'égalité des droits, veut l'égalité des choses. Elle veut tout réduire à l'unité. Cette égalité, cette unité, la nature cependant la détruit à chaque pas de ses ouvrages. Je suis de l'avis de beaucoup de personnes qui assurent qu'il y aura une réforme de la réforme, dans la législature suivante. Supposons même que l'expérience sanctionne tout ce qu'a fait l'assemblée, on lui reprochera toujours d'avoir taillé dans le vif, d'avoir trop sacrifié à la postérité la génération vivante. » Et il ajoutait : « Il y avait des abus énormes ; il fallait les détruire, les mutiler au moins pour empêcher leur reproduction, et non point tout bouleverser. »

versité de Cambridge, soupçonnant qu'un étudiant n'aimait pas la Révolution, lui demanda si Cromwell avait bien fait de faire mourir Charles I[er]. L'étudiant se tira d'affaire par cette réponse ingénieuse qu'il est impossible de traduire : *Nec bene fecit, nec male fecit, sed inter fecit* (1).

« *Bonum virum facile crederes; magnum libenter.* Mot de Tacite applicable à Malesherbes.

« Un Athénien, voyant aller au supplice Phocion, s'écria : Respectable vieillard, qui eût jamais pensé que tu dusses mourir ainsi ! — N'est-ce pas ainsi, répondit Phocion, que sont morts tous ceux qui ont rendu des services à la patrie !

« L'impunité et le scandale de ces temps malheureux étaient tels qu'il devint plus facile de mourir que de vivre ; et tant de personnes ont été condamnées que chacun crut se survivre à lui-même quand les proscriptions cessèrent.

« On avait la force de mourir et on n'avait point celle de résister à ses bourreaux. Cet amalgame d'héroïsme et de lâcheté serait incompréhensible pour qui n'en aurait pas été témoin. Il veut dire que le système de délation était si bien organisé que, dans tous les coins et recoins de la France, personne n'osait ouvrir la bouche.

« Dans ces jours de deuil, les deux plus grands hommes de France étaient Robespierre, qui commandait la mort, et Samson, qui la donnait. On assassinait, le tarif des talents et des fortunes à la main.

« Couthon était cul-de-jatte ; il n'avait d'animé que le

(1) Il n'y a que le latin pour amener de ces jeux de mots. J'essaierai pourtant de traduire celui-ci par le mot connu qu'on a dit sur Napoléon : « Il a fait tant de bien qu'on ne saurait en dire du mal et tant de mal qu'on ne saurait en dire du bien ! »

buste. La nature l'avait destiné à végéter dans un lit ou sur une chaise.

« La multitude de ceux qui faisaient, à eux tous, beaucoup de mal, est remplacée par un homme qui fait à lui seul beaucoup de bien. »

Tel était le penseur chez M. de Sainte-Beuve père.

Je comprends mieux à présent que les premières lectures de son fils aient été les mémoires relatifs à la Révolution française et que ses premières lettres à l'abbé Barbe aient été pour flétrir « le triste spectacle que présentait cette époque (1) ». Non seulement il avait été conçu et nourri dans la haine « des intrigants, des criminels et des corrupteurs » qui, pendant dix ans, remplirent la scène politique, mais parmi les livres que lui avait laissés son père il y avait un certain nombre de journaux et de brochures du temps qu'il n'avait eu qu'à feuilleter pour s'imprégner de son esprit, puisqu'ils étaient annotés de sa main. Je citerai entre autres *le Courrier de l'Egalité*, le *Journal de Paris*, un exemplaire du *Vieux Cordelier*, illustré du portrait gravé de Camille Desmoulins, en regard duquel M. de Sainte-Beuve père avait écrit quelques lignes lapidaires dont l'auteur des *Lundis* s'est souvenu dans son étude sur Camille, et un exemplaire, imprimé à Arras, de la Constitution du 5 fructidor an III (22 août 1795) au bas de laquelle il avait piqué ce vers de Voltaire :

Je viens après mille ans changer vos lois grossières

et cet autre de Lucain :

*Naturamque sequi, patriœque impendere vitam.*

Mais on pense bien que le fin lettré qu'était le direc-

(1) Cf. *Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, par François Morand, p. 10.

teur de l'octroi de Boulogne ne se contentait pas de collectionner et d'annoter les journaux et brochures du temps. J'ai dit plus haut qu'il lisait Homère dans le texte et qu'il savait Virgile par cœur. Il avait, en effet, une prédilection marquée pour ces deux poètes, surtout pour Virgile, dont il possédait une édition en quatre petits volumes « tout remplis de petits papiers, collés après », celle-là même qui servit à son fils quand il professa son cours de poésie latine au Collège de France, et qui lui a fait dire dans les *Pensées d'août :*

Mon père ainsi sentait. Si, né dans sa mort même,
Ma mémoire n'eut pas son image suprême,
Il m'a laissé du moins son âme et son esprit,
Et son goût tout entier à chaque marge écrit.
Après des mois d'ennuis et de fatigue ingrate,
Lui, d'étude amoureux et que la Muse flatte,
S'il a vu le moment qu'il peut enfin ravir,
Sans oublier jamais son *Virgile-elzévir*,
Il sortait; il doublaît la prochaine colline,
Côtoyant les sureaux, respirant l'aubépine,
Rêvant aux jeux du sort, au toit qu'il a laissé,
Au doux nid si nombreux et sitôt dispersé,
Et tout lui déroulait de plus en plus écloses,
L'âme dans les objets, les larmes dans les choses.
Ascagne, Astyanax, hâtant leurs petits pas,
De loin lui peignaient-ils ce fils qui n'était pas!
Il allait s'oubliant dans les douleurs d'Elise;
Mais si l'enfant au seuil, ou quelque vieille assise
Venait rompre d'un mot le songe qu'il songeait,
Avec intérêt vrai, comme il interrogeait !....

Restons sur ces vers. Outre qu'ils sont charmants malgré leur facture un peu gauche en sa recherche, ils ont l'avantage de nous montrer à nu l'âme virgilienne de ce fonctionnaire modèle, et de mieux nous faire sentir tout ce que perdit Sainte-Beuve en ne le connaissant

pas. Représentons-nous, en effet, ce père de famille vivant assez pour diriger l'éducation, les premières études de son fils. Ce n'est plus à travers les notes marginales de ses livres d'histoire ou les souvenirs attristés de sa mère en deuil, que l'enfant cherchera à pénétrer l'âme de celui qui fut l'auteur de ses jours, c'est dans ses yeux qui étaient bleus et bien ouverts, c'est sur ses lèvres fines, dans sa parole grave et comme adoucie par une ironie souriante, et l'on sait que la leçon parlée vaut cent fois mieux que la leçon écrite et que la lettre moulée ne rendra jamais le son de la voix qui nous fut chère !....

Cependant Sainte-Beuve fut encore heureux dans son malheur puisqu'il eut la chance d'être couvé et conduit par celle qui lui avait transmis, selon ses propres expressions, « un fonds de constitution solide, saine, avec un coin de fermeté et de décision critique que n'avait peut-être pas au même degré son père ».

Lamartine, parlant un jour de la mère de Sainte-Beuve disait qu' « elle était absorbée en lui (1) ». Rien n'est plus vrai. Du jour où elle perdit son mari, elle se concentra, elle n'eut plus qu'une pensée : faire de l'enfant qu'elle portait dans son sein, si Dieu voulait que ce fût un garçon, un homme taillé sur le patron de son père. Et elle y réussit d'autant mieux que sa belle-sœur, Marie-Thérèse de Sainte-Beuve, qui, elle-même, avait perdu récemment son mari (2), l'y aida de toute son âme (3).

(1) Cf. le Commentaire de la pièce des *Harmonies* dédiée à Sainte-Beuve.

(2) Jean-Baptiste Cormier, qui était veuf et âgé de 66 ans quand il épousa Marie-Thérèse de Sainte-Beuve, mourut le 7 juillet 1795. Elle-même mourut à Paris vers 1827.

(3) Parlant de sa tante, Sainte-Beuve a dit dans une pièce de vers des *Consolations :*

Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer.
Elle m'y racontait souvent, pour me distraire,

## III

Comme la plupart des enfants qui naissent orphelins, Sainte-Beuve n'eut pour ainsi dire pas d'enfance. Restée veuve après quelques mois de mariage, sa mère n'avait pas le cœur à la gaieté, et d'ailleurs elle était trop âgée et trop sérieuse de son naturel pour s'intéresser, pour se mêler aux premiers jeux de son fils. Ce n'est pas à quarante ans passés qu'une mère apprend à jouer à la poupée. Au lieu donc de le laisser courir avec les enfants de son âge, elle le tint aussi longtemps qu'elle put sous ses jupons et ceux de sa tante, se bornant pour le distraire à le conduire, tout petit, dans la société qu'elle fréquentait. Cela imprima à son esprit, naturellement réfléchi, un pli qui ne fit avec le temps que s'accentuer davantage. A sept ans, c'était déjà un enfant raisonnable; à neuf ans il remportait tous les prix de sa classe à la pension Blériot (1).

Son enfance, et les jeux de mon père, son frère,
Que je n'ai pas connu; car je naquis en deuil,
Et mon berceau d'abord posa sur un cercueil.
Elle me parlait donc et de mon père et d'elle;
Et ce qu'aimait surtout sa mémoire fidèle,
C'était de me conter leurs destins entraînés
Loin du bourg paternel où tous deux étaient nés.
De mon antique aïeul je savais le ménage,
Le manoir, son aspect et tout le voisinage;
La rivière coulait à cent pas près du seuil;
Douze enfants (tous sont morts) entouraient le fauteuil,
Et je disais les noms de chaque jeune fille,
Du curé, du notaire, amis de la famille,
Pieux hommes de bien, dont j'ai rêvé les traits,
Morts pourtant sans savoir que jamais je naîtrais.

(1) Cf. *l'Année boulonnaise* (1885-1886), p. 705.
Sainte-Beuve écrivait le 25 juin 1862 à M. de Frarière, auteur d'un livre

Il y avait alors à Boulogne deux maisons d'éducation rivales. L'une toute laïque, que M. Blériot dirigeait et où il y avait un fort bon maître et humaniste, M. Clouet, de Montdidier; l'autre, tout ecclésiastique, établie dans les bâtiments de l'ancien évêché, dirigée par des prêtres et ayant M. Haffreingue pour supérieur. La première était suivie principalement par les enfants des fonctionnaires qui, à cette époque, étaient plutôt voltairiens; la seconde, par les enfants des familles dévotes. Or, M^me^ de Sainte-Beuve et sa belle-sœur, s'il faut en croire le témoignage de l'auteur des *Lundis*, étaient des personnes qui faisaient sans doute leurs devoirs, qui allaient à la messe le dimanche et qui communiaient peut-être une fois l'an, mais elles n'avaient rien, absolument rien qui les rapprochât du monde dévot, fort distinct et tout à fait à part dès ce moment-là. Je pense donc que ce fut par principe et peut-être aussi pour faire plaisir à M. Clouet, qui était du pays de son mari, que M^me^ de Sainte-Beuve mit son fils à la pension Blériot.

Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, d'avoir sa petite crise de mysticisme et de ferveur religieuse, aux approches ou à la suite de sa première communion. C'est lui-même qui nous en fait l'aveu dans la *Vie de Joseph Delorme* et dans sa correspondance. A quatorze ans, quand il vint à Paris pour recommencer ses études, sa piété était telle qu'il écrivait à l'abbé Barbe, son ami d'enfance :

« ... La religion est ce qui contribue beaucoup aussi à me consoler (de l'absence de sa mère) ; à la maison,

intitulé : *Education antérieure. Influences maternelles pendant la gestation :* « Ma mère a perdu mon père la première année de son mariage, elle était enceinte de moi, elle m'a donc porté dans le deuil et la tristesse ; j'ai été abreuvé et baigné de tristesse dans les eaux mêmes de l'amnios ; eh bien ! j'ai souvent attribué à ce deuil maternel la mélancolie de mes jeunes années, et ma disposition à l'ennui » (*Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 299).

quand j'avais quelques petits chagrins, je les déposais dans le sein de mes bons parents, ou dans le tien, cher ami; car tu étais digne de cette confiance. Aujourd'hui, au contraire, je n'ai personne à qui je puisse les confier; alors, je prie intérieurement le bon Dieu; et par là je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine. J'observe le plus exactement que je peux tous mes devoirs, et ton exemple est sans cesse devant mes yeux parce que jamais je ne m'écarte des bons principes que j'ai reçus (1)... »

Sainte-Beuve avait donc tort d'écrire, en 1868, que sa raison s'était émancipée la première année de son séjour à Paris (1818-1819). Elle était si peu émancipée, en ce moment, qu'il écrivait encore à Barbe au mois de janvier 1820:

« ... Tel tu m'as toujours connu, tel je suis encore aujourd'hui. Je me suis trop bien trouvé des principes que j'ai suivis jusqu'à ce jour, pour vouloir m'en écarter jamais; et si cette idée funeste venait à se présenter à moi, ton exemple seul et les bons conseils que tu m'as donnés suffiraient pour me rappeler dans le droit chemin... »

Pourquoi s'en étonner, du reste? Quand la poésie et l'amour s'amalgament dans un cœur de quatorze ans avec la ferveur religieuse — et nous savons que chez Sainte-Beuve la vocation littéraire se mêla dès l'enfance à une disposition rêveuse qui s'accrut un peu plus tard de la rencontre d'une petite cousine — cette ferveur ne tombe que lorsque ce premier rêve d'amour s'est évanoui.

Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve garda toute sa vie un

(1) Cf. *Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, p. 5; lettre du 11 janvier 1819.

tendre souvenir de la pension Blériot et du cadre un peu étroit où s'était écoulée son enfance.

Jusqu'en 1823, où sa mère le rejoignit à Paris pour ne plus le quitter, il allait tous les ans passer ses vacances à Boulogne, dans la maison de la rue des Vieillards, n° 31, qu'elle habitait, depuis qu'on avait vendu celle de la rue du Pot-d'Etain, où il avait reçu le jour.

Et lorsque, sept ans après, en 1830, elle en acheta une, rue Saint-Martin, n° 10, il en témoigna une grande joie. Il lui sembla que cette maison le rattachait au sol natal, car en vieillissant il se sentait exilé dans Paris, et un jour qu'un de ses compatriotes lui exprimait le regret qu'il ne fût pas plus de Boulogne, il lui répondit avec vivacité : « J'en suis tout à fait, Monsieur, par les impressions premières, par les racines secrètes, par le cœur (1); ce qui se tait n'est pas toujours ce qu'on sent le moins. Il y a telle rue dans le monde par laquelle je ne repasserai jamais, et elle ne m'est pas la moins chère (2) .. »

Et cela était si vrai que Sainte-Beuve avait fini par s'intéresser aux hommes et aux choses qui touchaient de près ou de loin à l'histoire de Boulogne.

Il se rappelait que la vocation littéraire lui était venue en regardant la maison où était mort l'auteur de *Gil Blas* (3); que c'était Daunou, son illustre compatriote,

(1) Il aurait pu ajouter : par les qualités sagaces, avisées, modérées, lucides et circonscrites à la fois, car, ainsi qu'il l'écrivait un jour de Daunou, dans l'expression si distinguée que ces qualités prirent en sa personne on aurait pu reconnaître encore, plus qu'il n'aurait cru, quelques formes de l'esprit natal, l'air de famille d'un pays qui n'avait pas eu, jusqu'à lui, son *vrai* représentant littéraire.

(2) Cf. *Les Jeunes années de Sainte-Beuve.*

(3) On sait que Le Sage s'était retiré à Boulogne, où son fils était chanoine de la cathédrale, et qu'il y mourut le 17 novembre 1747. Parlant de la maison du grand écrivain, Sainte-Beuve dit au tome II des *Causeries du lundi :* « Cette petite maison de la haute ville de Boulogne, où il passa ses derniers

qui avait dirigé ses premières études critiques, et depuis, chaque fois qu'il rencontrait dans ses lectures une figure boulonnaise du temps passé, que ce fut Charles Féramus (1), poète latin du XVI[e] siècle, le Père Le Porcq (2), de l'Oratoire, l'abbé de Voisenon (3) ou Leuliette (4), il

jours, et que j'ai tant vue et regardée dans mon enfance. » Et vers la même époque (27 septembre 1853) il écrivait encore à M. Morand : « ... Hélas ! c'est sur Le Sage qu'il faudrait trouver quelque chose. Peste soit de M. de Tressan, gouverneur du Boulonnais, qui n'a pas su fixer à temps ses souvenirs ! » (*Les Jeunes années de Sainte-Beuve,* p. 82.)

(1) Sainte-Beuve écrivait à son sujet le 10 avril 1865, à M. Morand : « Je ne connaissais pas du tout le poète latin compatriote dont vous me parlez. C'est affaire à vous d'évoquer de ces devanciers littéraires et de les faire sortir du sol un peu ingrat du Boulonnais. »

Ce Charles Féramus, qui naquit à Boulogne-sur-Mer au mois de février 1595 eut pourtant son heure de célébrité : avocat au Parlement, puis conseiller et maître des requêtes de la reine Anne d'Autriche, il se délassait des occupations du Palais en composant des odes et des poèmes latins qui étaient très appréciés de son temps. Bayle en parle avantageusement à l'article Montmaur. Ménage, qui l'estimait beaucoup, lui a dédié l'un de ses ouvrages et n'hésite pas à le ranger parmi les bons auteurs. Lors de la levée de boucliers contre le parasite Montmaur, il fut l'un des premiers à se porter en avant. Son poème *Macrini Parasito grammatici Emera* est l'un des meilleurs qui aient été publiés à cette occasion.

(2) Sur le P. Le Porcq, la bête noire des Jésuites, voir l'*Esprit de M. Arnauld*, 2[e] partie, pages 454 et suivantes.

(3) L'abbé de Voisenon fut doyen du chapitre de la cathédrale de Boulogne, de 1731 à 1745.

(4) Sainte-Beuve n'aimait pas Leuliette, bien que son père eût fait grand cas de son livre : *Des émigrés français* ou réponse à M. de Lally-Tollendal (1797), qui fit sensation quand il parut. Il écrivait un jour à M. Morand, pour s'excuser de ne le point faire entrer dans sa galerie de portraits, qu'il ne lui trouvait aucun côté poétique, aucun charme. « On me l'a trop raconté par le côté physique, disait-il ; ma mère, alors jeune fille, l'a beaucoup rencontré dans la maison Cavilliers, et on le raillait. Il était très grand de taille, et gauche au delà de tout. Il bégayait, ou du moins *zurait* en parlant. Il avait la vue très basse et ne lisait que d'un œil : et on dit même qu'il lisait dans la forge de son père (qui était serrurier) tout en soufflant : ce qui peut expliquer cette habitude de lire de travers. Lorsqu'il fut nommé capitaine dans la garde nationale, son épée se mettait en travers de toutes les portes. Lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, il y fut attrapé par une soi-disant *cousine*. A table il mangeait les asperges par le blanc. Tous ces riens, Monsieur, ont beaucoup influé sur mon impression, et, sans me cacher le côté sérieux et élevé de l'homme, m'ont pourtant détourné de m'y arrêter. Ç'a été certainement une des productions originales et improvisées du mouvement de 1789 ; mais la statue n'avait pas eu le temps d'être dégrossie.

« Dans ses écrits j'ai trouvé de l'élévation, du nombre, une certaine élo-

s'arrêtait pour en faire le tour, il rédigeait sur eux des notes qu'il utilisait dans ses ouvrages ou qu'il adressait à quelque érudit du cru. Et rien ne lui était plus doux au cœur que les compliments qui lui arrivaient de Boulogne (1). Comment donc se fait-il qu'en 1865, l'année même où il entra au Sénat, il ait vendu sa maison de la rue Saint-Martin, qu'il appelait spirituellement « son bâton de perroquet pour le loisir final », et où il se promettait, devenu vieux, de « loger en bonhomme, vivant solitaire, étudiant les matins et allant faire, avec son ami Barbe, chaque après-midi, dans la belle saison, un tour de rempart par *derrière les Portes*,en devisant des mêmes sujets que jadis (2) »? C'est que, voyez-vous, tous les propriétaires se ressemblent et que Sainte-Beuve n'échappa pas à la loi qui veut que tout loueur de maison soit intraitable sur la question du terme échu.

Il avait loué la maison de sa mère aux demoiselles Forestier qui,paraît-il,ne le payaient jamais à l'échéance. Un jour il se fâcha, car s'il pouvait attendre, comme il le disait à la cousine qu'il avait chargée de ses intérêts à Boulogne, il était, *en telle matière*, un *homme plus*

quence; mais de la déclamation, celle du temps. Il n'a pas eu le loisir d'arriver à ce qui lui eût été propre. N'ayant pas fait de rhétorique, on sent trop qu'il la commence en public : dans sa réponse à Lally-Tollendal, on sent trop l'homme qui a lu de la veille, et pour la première fois Cicéron. Nul doute, pourtant, que, sans l'accident malheureux qui le renversa, cette nature énergique et généreuse ne fût arrivée à se faire son rang. » (*Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, p. 68). Leuliette était né à Boulogne-sur-Mer le 29 novembre 1767. Il mourut à Paris le 23 décembre 1808 des suites d'un accident de voiture. Daunou, qui l'avait rencontré souvent chez Talleyrand et Cambacérès, en faisait le plus grand cas.

(1) Quand il fut nommé sénateur, il écrivait au maire de cette ville : « Aucune des félicitations qu'on me fait l'amitié de m'adresser ne pouvait m'être plus chère ni plus honorable que celle que je reçois, par votre organe, de ma ville natale, de cette patrie boulonnaise à laquelle mon cœur est resté si fidèlement attaché, même durant des années d'absence... » (Lettre du 4 mai 1865. *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. II, p. 2.)

(2) *Corresp. de Sainte-Beuve*, lettre du 16 novembre 1846.

*ponctuel qu'il n'en avait l'air.* Un petit *bout d'huissier qu'on montre fait merveille*, ajoutait-il. Mais les demoiselles Forestier ne s'épouvantaient pas pour si peu. Un an après avoir vu le petit bout d'huissier, elles ne s'étaient pas exécutées encore, et Sainte-Beuve mandait à sa cousine, sous la date du 9 mai 1865 : « Ne dites pas à mesdemoiselles Forestier ce qui m'arrive (il venait d'être nommé sénateur), car elles seraient capables de ne plus payer du tout le loyer, et en attendant que les gros traitements rentrent, j'ai bien besoin des petits. »

Et voilà pourquoi, « profitant d'une occasion », il vendit sa maison de Boulogne moyennant 4000 francs nets et comptant. Mais à cette raison d'ordre économique je crois bien qu'il s'en joignait une autre d'ordre sanitaire. Depuis quelque temps Sainte-Beuve n'était pas content de sa santé; il avait beau se surveiller, il se sentait vieillir; les soins des dernières dispositions commençaient à l'occuper. Pour n'être pas surpris, il arrangeait ses petites affaires, mêmes celles d'outre-tombe. C'est ainsi que, quatre ans auparavant, il avait obtenu de la municipalité de Boulogne que son buste en marbre, œuvre du sculpteur Mathieu-Meusnier, fût placé dans la Bibliothèque de sa ville natale, en face du buste en bronze de Daunou que modela David d'Angers. Après cette sorte d'usurpation de la postérité, que pouvait-il désirer de plus?

Au lendemain de la mort de sa mère (1), il écrivait à l'abbé Barbe :

« Je me croyais seul auparavant, et je m'aperçois d'aujourd'hui seulement que je suis vraiment seul et que je n'ai plus personne devant moi, ayant laissé pas-

(1) La mère de Sainte-Beuve mourut à Paris le 17 novembre 1850, à l'âge de 86 ans.

ser la saison du mariage et de ces liens qui renouent avec l'avenir. Je me suis jeté, plus que jamais, dans le travail; c'est une manière de tromper la vie. D'ici à quelque temps, je verrai à détendre cette vie de manœuvre et à me procurer un peu de loisir. Le premier loisir que j'aurai, j'aimerais à le consacrer à une petite visite au pays natal. Mais ce n'est là encore qu'une étoile à l'horizon (1). »

Hélas! l'homme propose, et le plus souvent c'est la mort qui dispose. Sainte-Beuve ne put jamais réaliser son rêve. Il ne revit pas plus Boulogne, sa ville natale, qu'il ne vit Moreuil, « le bourg paternel ». Mais il avait jeté tant d'éclat sur ces deux coins de terre qu'aucun d'eux ne l'oublia quand il mourut. Il y a à Moreuil une rue Sainte-Beuve, comme il y a un boulevard Sainte-Beuve à Boulogne. On a même posé une plaque commémorative sur la maison où il est né, et j'espère bien qu'un jour ou l'autre la ville de Boulogne dressera son buste sur une de ses places publiques.

Voici venir le centenaire de sa naissance. L'occasion est vraiment trop belle pour que ses concitoyens la laissent perdre.

### *P. S.* — La mère de Sainte-Beuve

Je voudrais, à la fin de ce chapitre, achever de reconstituer, avec d'autres témoignages que ceux que j'ai déjà recueillis, la physionomie originale de la mère de Sainte-Beuve, et détruire du même coup la fausse légende qui le représente comme n'ayant eu aucun amour pour elle.

C'est M. le Comte d'Haussonville qui a accrédité cette

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve,* lettre du 15 décembre 1850, t. III, p. 124.

légende dans le livre fort remarquable d'ailleurs qu'il a publié sur l'auteur des *Lundis*. Il ne l'aurait pas fait certainement s'il avait pu lire la correspondance de Sainte-Beuve avec M^me^ Juste Olivier, car lorsqu'il leur parle de sa mère, c'est toujours avec intérêt et souvent avec une émotion visible, quoique contenue.

*Qui donc pourrais-je aimer si je ne t'aimais pas?* disait Brizeux de sa mère. Sainte-Beuve aurait pu en dire autant de la sienne, car elle était à elle seule presque toute sa famille, et après l'avoir élevé tendrement, quoique d'une façon plutôt sévère, elle ne se sépara de lui que le court espace de temps où il demeura à la pension Landry, après son départ de Boulogne. Du reste, les actes comme les paroles de Sainte-Beuve témoignent hautement de son affection pour sa mère — affection sérieuse, réservée et qui ne semble pas avoir connu les épanchements, mais affection profonde et qui, sous son apparente réserve, ne manquait pas d'une certaine tendresse.

Juste Olivier, parlant de la visite qu'il lui fit en 1830, raconte qu'une vieille dame apparut à la fenêtre et que, après quelques difficultés peu prononcées, il est vrai, elle cria : « *Sainte-Beuve, es-tu là ?* » — Au lieu d'appeler son fils par son petit nom, elle disait Sainte-Beuve, comme elle eût fait de son mari. Cela caractérise bien l'amour qu'elle lui portait et la nature des rapports qu'ils devaient avoir ensemble. Il a avoué lui-même qu'ils avaient peu de goûts communs, une existence peu mêlée, qu'elle était très peu littéraire, et n'avait « aucune condescendance pour sa rêverie (1) », mais que cela ne les empêchait pas de vivre assez doucement tous deux.

(1) Il disait cela à propos du poste de bibliothécaire à la Mazarine qu'il n'avait accepté que sur ses instances et parce qu'elle prétendait qu'il serait plus facile à marier, ce qui était vrai d'ailleurs.

« Je ne t'ai pas dit, écrivait Mme Desbordes-Valmore à Ondine le 1er mai 1843, que je connais maintenant sa mère, toute petite, et adorable d'amour pour son fils. Sa maison est celle de la *Fée aux miettes*. Il y sent bon de calme et de fleurs. Elle m'a demandé de tes nouvelles. »

A cette époque-là, Sainte-Beuve n'habitait pas avec sa mère. Il l'avait quittée après la révolution de Juillet pour aller se cacher sous le nom de Delorme dans une chambre du passage du Commerce, et cela lui avait causé tant de chagrin qu'elle disait un jour à la maîtresse d'hôtel : « Ah ! Madame, ne m'en parlez pas ! mon fils est perdu pour moi ; j'aimerais mieux avoir mis au monde un maçon ! » Mais il n'avait pas quitté sa mère, à la suite de dissentiments ou d'une brouille ; c'était uniquement, s'il faut en croire Victor Pavie qui logeait dans cet hôtel avec un certain nombre d'étudiants angevins, pour éviter le service de la garde nationale et les sommations à comparaître devant le conseil de discipline, mais il dînait presque tous les soirs chez sa mère, et tous les matins, lorsqu'il faisait froid, elle lui envoyait du bois par sa bonne. Quand, par hasard, il lui arrivait de tirer quelque bordée et de ne pas lui donner signe de vie pendant plusieurs jours, il était sûr d'essuyer à son retour d'amers reproches, comme s'il avait été encore enfant. Et elle disait en l'attendant : « Il y aura bourrasque ! » — se servant pour traduire sa mauvaise humeur d'un terme usité parmi les marins.

Voyageait-il? son premier soin en débarquant dans une ville était de courir à la poste pour voir s'il n'y avait pas une lettre de sa mère. Durant son séjour à Lausanne, il lui écrivait régulièrement et paraissait très touché lorsqu'on lui demandait de ses nouvelles. A son retour à Paris, avant d'aller la voir, il écrivait à Juste

Olivier que, « pour ne pas l'effrayer et la traiter avec la coquetterie convenable », il s'était rendu à son petit hôtel où il s'était lavé et avait dormi une heure. Et il ajoutait : « Quand j'ai paru chez ma mère, elle ne savait d'où je venais pour être si frais. » Quelle plus délicate attention !

En 1843, quand il rédigea son premier testament, Sainte-Beuve disait d'elle : « Si j'ai le malheur de mourir après ma mère ! » et dans un codicille du mois d'août 1844 : « Si j'ai le malheur de survivre à mon excellente mère ! » Et il lui léguait tout ce qu'il possédait, soit en petites rentes, soit en effets, tels qu'habits et linge...

En 1848, quand il songea à s'expatrier, il renonça à partir pour l'Amérique à cause d'elle, et l'année suivante, pendant qu'il professait à Liège, il s'échappait de temps à autre pour venir la voir. Enfin, quand elle mourut, « il la soigna dans ses derniers moments comme un fils et un garde-malade ». Ce sont les paroles de Juste Olivier qui ajoute : « A l'église, au service funèbre auquel j'assistais, je lui vis, ce que je crois n'avoir jamais vu chez personne avec un caractère si particulier, de petites larmes de feu qui ne coulaient pas, mais qui jaillissaient de ses yeux comme des étincelles (1). »

Et voici en quels termes il fit part de cette perte cruelle à l'abbé Barbe, le 23 décembre 1850 :

«... Cette mort de ma pauvre mère, bien que prévue à son âge, a été encore un coup inattendu pour moi, tant elle a été prompte. Elle allait aussi bien que son grand âge le permettait : sa tête n'était pas affaiblie ; elle n'éprouvait que des douleurs de rhumatisme, de goutte. Elle avait éprouvé, la veille, une syncope, avec douleur à

(1) *Souvenirs* de Juste Olivier, p. 100.

la région du cœur : cette douleur avait cédé aux remèdes ; elle était presque remise, et je la quittais, gaie et riante, à six heures et demie. Une demi-heure après, la douleur revenait plus vive, et suspendait en un clin d'œil la circulation et la vie (1).

La mort de sa mère lui causa donc un réel chagrin.

Il n'en était pas encore consolé en 1868, quand M. Ernest Renan perdit la sienne. Il lui écrivait à cette occasion : « Madame votre mère avait l'âge de la mienne, lorsque je l'ai perdue. Je sais ce que sont ces douleurs, même lorsqu'elles sont le plus selon la nature et que l'on peut presque les appeler les bonnes douleurs (2). »

Je pense qu'après cela le lecteur est suffisamment édifié et qu'on ne dira plus que Sainte-Beuve n'aimait pas sa mère.

La vérité avant tout.

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. III, p. 124.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 281.

## *CHAPITRE II*

# LE PREMIER MAITRE DE SAINTE-BEUVE

## *DUBOIS, DU « GLOBE »*

I. — Premier répétiteur de Sainte-Beuve à son arrivée à Paris. — Pierre-Jacques-Michel Chasles. — Vie aventureuse d'un chanoine défroqué. — La pension Landry. — Le collège Charlemagne. — Dubois, professeur de rhétorique de Sainte-Beuve. — Son jugement sur lui. — Succès de Sainte-Beuve au concours général. — Il fait la connaissance de Daunou. — Portrait de ce conventionnel. — Son influence sur Sainte-Beuve. — Lettre de Sainte-Beuve à l'abbé Barbe sur la Révolution française.

II. — Dubois, du *Globe*. — Ses débuts au *Censeur européen*. — Sa collaboration aux *Tablettes universelles*. — Pierre Leroux lui donne l'idée de fonder *le Globe*. — Programme de ce journal rédigé par Théodore Jouffroy. — D'abord journal exclusivement littéraire. — La critique jugée par Dubois. — Ses doctrines littéraires. — Principaux collaborateurs du *Globe*.

III. — Sainte-Beuve entre à ce journal. — Ses confidences à M. Dubois. — Ses premiers articles sur la Grèce. — Peu à peu Dubois lui lâche la bride sur le cou. — Première incursion de Sainte-Beuve dans le domaine littéraire du XVI^e siècle. — Sa querelle avec Dubois, son duel en 1830 sous un parapluie. — Dix ans après. — Justice rendue à Dubois par Sainte-Beuve. — Une lettre de Jules Claretie. — Dubois jugé par Vacherot. — Dubois grand admirateur de son ancien élève. — Ce qu'il écrit à son sujet au lendemain de sa mort.

## I

Lorsque Sainte-Beuve vint à Paris pour recommencer

ses études (septembre 1818), son oncle paternel, François-Théodore de Sainte-Beuve, qui tenait un commerce de vins sur la place Dauphine, lui procura comme répétiteur, en attendant le collège, un ancien chanoine qui gagnait sa vie en donnant des leçons de grec et de latin.

Cette sorte de maîtres-répétiteurs n'était pas rare à cette époque. Les moines et les prêtres défroqués couraient les rues, et comme ils étaient en général bons latinistes, ils étaient, malgré tout, très recherchés des familles bourgeoises et des institutions laïques. C'est ainsi que Victor Hugo avait eu comme précepteur, aux Feuillantines, un ancien prêtre du nom de Larivière. Celui de Sainte-Beuve s'appelait Pierre-Jacques-Michel Chasles et logeait tout près de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. C'était un homme dur et autoritaire, dont la vie n'était qu'une longue suite d'aventures. Après avoir enseigné la rhétorique à Chartres, sa ville natale (1), et rempli les fonctions de chanoine à Tours, il avait embrassé les idées révolutionnaires, avait jeté le froc aux orties et s'était marié. Devenu maire de Nogent-le-Rotrou, il avait été élu député à la Convention et avait voté la mort de Louis XVI. Cela ne lui avait pas porté bonheur. Blessé quelque temps après à l'armée du Nord, où il avait été envoyé en mission (2), arrêté ensuite comme maratiste à la journée du 12 germinal an III, et enfermé dans le fort de Ham, il était à peine rendu à la liberté, qu'il se voyait traqué par le Directoire, pour avoir trempé dans une des nombreuses conspirations qui suivirent le 9 Thermidor. C'est même dans cette circonstance qu'il fut recueilli par François-Théodore de Sainte-Beuve, car le marchand de vins de la place Dauphine était un bon

(1) Chasles naquit en 1754 et mourut en 1826.
(2) Affaire d'Hondschoote (1793).

patriote et, quoique ayant des opinions moins avancées, il s'était lié avec l'ancien conventionnel qui lui gardait une grande reconnaissance.

Voilà comment le futur auteur des *Lundis* devint l'élève de Chasles. Celui-ci avait un fils qui avait quelques années de plus que Sainte-Beuve. Le jour où notre écolier lui fut amené par son oncle et sa mère, il pria Philarète — car c'était lui — de leur donner à tous les trois une idée de ses connaissances, et Philarète, monté sur une table, se mit à déclamer, sans aucune défaillance de mémoire, tout un chant d'un poème antique, latin ou grec (1).

Cependant Sainte-Beuve ne tarda pas à entrer à la pension Landry, qui était à ce moment rue de la Cerisaie. M. Landry, ancien professeur de Louis-le-Grand, mathématicien et philosophe, était un esprit libre. Il est question de lui dans l'histoire de *Sainte-Barbe*, par Quicherat. Sainte-Beuve dînait à sa table et y vit tout d'abord ses amis particuliers, l'académicien Picard, entre autres. On le traitait comme un grand garçon, comme un petit homme. Il suivait avec la pension les classes du collège Charlemagne; quoique ayant fait sa rhétorique en province, il entra en troisième sous M. Gaillard, excellent professeur et traducteur du *De Oratore* de Cicéron, avec qui il resta lié au sortir du collège, et qui lui expliqua, en grec, Homère, II[e] livre de l'*Iliade;* la *Vie de Cicéron*, par Plutarque, et les Évangiles; en latin, Salluste, *Guerre de Jugurtha;* les *Pensées de Cicéron*, et Virgile, III[e] livre de l'*Énéide*. M. Caÿx professait le cours d'histoire qu'on venait d'instituer tout nouvelle-

(1) Philarète Chasles, né à Mainvilliers, près de Chartres, en 1798, mort à Venise en 1873.

4.

ment dans les collèges. Sainte-Beuve était habituellement premier ou second, tout au plus troisième dans les compositions hebdomadaires. Il eut, à la fin de l'année, le prix d'histoire au concours (1). Il resta élève de Charlemagne jusqu'à la première année de rhétorique inclusivement, où il eut comme professeur — pour peu de temps, puisqu'il fut destitué au mois de juin à cause de ses idées libérales, — M. Dubois, fondateur du *Globe*. « Il se distinguait, dit M. Dubois, en français et en vers latins: en français, il dramatisait un peu trop et perdit, par ce défaut, le prix de discours français au concours général, où il n'obtint que le premier accessit, avec une composition de beaucoup supérieure cependant pour le talent à celles qui furent couronnées (2). »

Sur ces entrefaites, la pension Landry changea de quartier et alla s'installer rue Blanche. Sainte-Beuve l'y suivit et fit sa seconde année de rhétorique au collège Bourbon, sous M. Pierrot. Il eut, au concours, le premier prix de vers latins des vétérans, et je crois bien qu'il eût remporté aussi le premier prix de vers français, si les vers français n'avaient été de tout temps exclus des concours, car il versifiait déjà fort agréablement, comme en témoigne une petite ode intitulée : *Un jeune poète italien au tombeau du Tasse*, que M. Dubois avait gardée dans ses papiers, et nous voyons dans une de ses lettres, datée du 6 mai 1822, qu'il était alors « fou de Casimir Delavigne ». Mais il cessa bientôt de cultiver les Muses. Il avait fait, dès 1819, la connaissance de M. Daunou, et à force de le fréquenter, il avait fini par subir son influence, qui n'était pas bonne. Daunou, lui aussi, était un

(1) Cf. *Ma biographie* (*Souvenirs et indiscrétions de Sainte-Beuve*), et le tome III de sa *Correspondance*.

(2) *Souvenirs inédits* de Dubois publiés par M. Lair, dans *le Correspondant* du 25 avril 1900.

ancien moine défroqué. Après avoir quitté l'Oratoire, où il avait enseigné la philosophie à Boulogne-sur-Mer, sa ville natale, il avait servi et lâché l'Eglise constitutionnelle pour se jeter dans la politique, mais, à la différence du père de Philarète Chasles, il n'avait trempé dans aucun des crimes commis par la Convention. Bien loin d'avoir voté la mort de Louis XVI, il avait soutenu avec un grand courage que la Convention n'avait pas le droit de le juger. C'est lui qui avait pris l'initiative de la plupart des lois qui touchaient à l'enseignement et à l'éducation. Lorsque le premier Consul mit la main sur la France, Daunou aurait pu jouer un rôle comparable à celui de Sieyès, son ami, mais les événements révolutionnaires l'avaient dégoûté de la politique. Il se retira quelque temps après parmi les archives de l'Empire qu'il commença de mettre en ordre, et c'est là que le trouva Sainte-Beuve. A cette époque, il était enfoncé jusqu'au cou dans les idées de Hobbes, d'Helvétius et de l'école d'Auteuil. C'est assez dire les leçons qu'il donna à son jeune compatriote. Sainte-Beuve avoue lui-même qu'en faisant sa philosophie sous M. Damiron il n'y croyait guère. Profitant de la liberté dont il jouissait chez M. Landry, il allait tous les soirs à l'Athénée, rue de Valois, au Palais-Royal, de sept à dix heures, suivre des cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle de MM. Magendie, Robiquet, de Blainville, et entendre des lectures littéraires; il y avait été présenté par M. de Tracy, et tout en continuant de prendre des leçons de mathématiques, il lisait les Mémoires relatifs à la Révolution française qui avaient été « recueillis d'une manière impartiale », ceux de M^me^ Campan et de M^me^ Roland; ceux de Ferrières avec ceux de Bailly; ceux de Lally-Tollendal avec ceux de Rabaut-Saint-Étienne et de Riouffe... »

Il faut lire les réflexions que ces Mémoires lui suggéraient :

« ... C'est une chose bien digne de remarque, écrivait-il, en 1823, à l'abbé Barbe, qui, de la pension Blériot, était passé à l'institution Haffreingue, à Boulogne-sur-Mer, où il enseigna la philosophie, c'est une chose très digne de remarque et de réflexion, que les récits différents et même contradictoires faits des mêmes événements par des témoins oculaires, sur la bonne foi desquels on est, d'ailleurs, assez d'accord. Et si, pour les faits publics et ostensibles, il y a tant d'obscurité, qu'est-ce donc quand il s'agit des causes qui sont cachées ? Comment tirer d'un tel chaos d'autre vérité que celle-ci : qu'il y a eu bien des intrigants, des criminels, des corrupteurs et des corrompus ; et que ce peuple, qui avait donné tant à espérer d'abord, est descendu, par la faute de ses flatteurs, à un degré d'immoralité tel qu'on n'en retrouve d'exemple qu'à Rome, sous l'Empire !

« Quand les premières fureurs furent passées, et que la Convention eut légué la France au Directoire, c'est alors qu'on vit, ce me semble, tout ce qu'il y a de plus impudent dans le vice. La perversité avait gagné jusqu'aux plus basses classes de la société ; et Pigault-Lebrun, dans ses romans scandaleux, n'a fait que peindre sans exagération les mœurs du pays où il vivait. Au milieu de tout ce hideux tableau il y avait de grands caractères, des Thraséas, des Helvidius, qui consolent un peu par le contraste de leurs vertus ; mais le commun de la société était flétri.

« Vraiment, c'est un bien triste spectacle que celui que présente cette époque ; on doit y puiser des raisons pour en aimer davantage le temps où nous sommes venus. Je m'en félicite comme toi. Cependant, pour te parler fran-

chement comme tu me parles, je te dirai, mon cher ami, qu'un passage de ta lettre ne m'a pas paru tout à fait d'accord avec mes idées, si toutefois j'ai le droit d'en avoir en ces matières si douteuses et si difficiles. Tu me dis que le gouvernement est un pouvoir servi par des ministres, ce qui est très juste, et tu ajoutes : « Pouvoir émané de Dieu seul,» etc. Sans doute,ce pouvoir vient de Dieu, en ce sens que tout en vient et qu'il est la source de tout ; mais je crois qu'il est une source plus prochaine et immédiate du pouvoir, et je vais tâcher de t'exposer mon sentiment.

« Les hommes sont en société, c'est un fait; ils ont des droits, et, par conséquent, des devoirs les uns envers les autres; c'en est un autre. S'ils étaient parfaits, ils se respecteraient mutuellement, et il n'y aurait pas besoin de gouvernement,de pouvoir qui maintînt l'ordre, puisque l'ordre existerait naturellement, dans notre hypothèse. Mais les hommes sont loin d'être parfaits ; ils le sentent eux-mêmes. Pour obvier au désordre, ils nomment d'abord des juges, des magistrats, des gérants ; voilà un commencement de gouvernement dans une petite société. Agrandis la scène ; imagine un groupe immense, joins-y la consécration du temps,et tu auras le gouvernement tel qu'il peut nous paraître.

« Tu me diras, peut-être, que le premier père est le premier roi; et alors il serait vrai que la monarchie est immédiatement divine. Mais, si un fils obéit à son père jusqu'à l'âge de raison, lorsqu'il atteint cet âge, il n'obéit plus de la même manière; il a de la déférence pour le vieillard qui l'aime ; mais il examine son conseil, et se réserve de le suivre ou de ne pas le suivre. Si, tant qu'il obéit aveuglement, ou du moins sans hésiter,il peut paraître faire comme le citoyen à l'égard de la loi, certes,

ce n'est plus quand il discute le conseil du vieillard et se permet quelquefois d'en écarter sa conduite.

« Je crois que tu dois saisir mon idée, bien que mal exprimée. Elle me semble juste et non en contradiction de ce qu'il y a de plus rigoureux dans nos croyances religieuses. — Observe bien aussi que de cette idée ne sortent pas toutes les conséquences désastreuses qu'on a voulu en tirer contre les gouvernements. Car, si les hommes ont créé un pouvoir, c'est qu'il était nécessaire; s'il est nécessaire à une petite société, il l'est bien plus à une grande... »

J'ai cité cette lettre presque tout entière, parce qu'elle constitue le premier essai d'analyse critique et historique de Sainte-Beuve et que le morceau sent déjà la maturité d'un esprit qui cherche à s'affranchir.

Mais avant d'être repris définitivement par la poésie, l'histoire et la philosophie de l'histoire, Sainte-Beuve se laissa aller à son goût pour la physiologie,qu'il regardait sur le tard, quand il était revenu de tout, comme « son fonds véritable » : il suivit les cours de l'École de médecine, et, comme elle était alors franchement matérialiste, il y perdit assez vite le peu de foi religieuse qui lui restait.

Mais il était écrit qu'il serait, toute sa vie, dominé par les événements, et que ses opinions et ses idées se modifieraient au contact de tous les hommes supérieurs que le hasard lui ferait rencontrer. Un an après avoir pris sa première inscription de médecine (1), il entrait au journal *le Globe*.

(1) Il prit sa première inscription de médecine le 3 novembre 1823 et le 4 novembre 1824, il publia son premier article au *Globe*.

## II

Nous avons vu que Dubois avait été mis en congé pour ses idées libérales à la fin de l'année scolaire de 1821. Tout en mangeant sa demi-solde à Rennes, son pays d'origine (1), il avait commencé par méditer une histoire de Bretagne et essayé sa plume dans un organe politique sérieux, *le Censeur européen.* Sa demi-solde lui ayant été supprimée peu de temps après, il entreprit, à la demande de M. Guizot, qui publiait les Chroniques de l'histoire de France, la traduction de l'histoire de l'église de Reims, par Frodoard, chanoine de cette église et chroniqueur du dixième siècle : travail considérable qui ne comprend pas moins de six cents pages, et qui a paru sous le nom de Guizot, comme la plupart des *Dialogues* de Platon, traduits par Jules Simon et ses camarades, ont paru sous le nom de Cousin. Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de collaborer aux *Tablettes universelles* et de s'y faire une belle place à côté de Thiers, Mignet, de Rémusat et Benjamin Constant.

Mais il avait en politique et en littérature des idées qu'il ne pouvait exprimer que dans un journal à lui et que partageait la fleur de la jeunesse libérale de sa génération. « Elle pouvait bien accepter pour le présent, dit M. Vacherot, la consigne des sages : toute la Charte et rien que la Charte. Mais comment fermer l'avenir aux élans de sa pensée et aux rêves de son imagination ? D'ailleurs, à cet âge des illusions généreuses et aussi des grandes conceptions, nous n'étions pas seulement préoccupés de

(1) Dubois (Paul-François) est né à Rennes le 2 juin 1793; il est mort à Paris le 16 juin 1874.

politique ; nous rêvions de poésie, de science, de philosophie, de religion, d'un monde nouveau où toutes ces belles ou saintes choses reparaîtraient transfigurées par la lumière d'un idéal inconnu à nos pères. Dubois comprit ce besoin de la jeunesse de la Restauration. Il le comprit d'autant mieux qu'il le ressentait avec une force et une vivacité toutes particulières. Voilà la véritable origine du *Globe* et la première cause de son brillant et rapide succès (1). »

Cependant, si Dubois fut le véritable créateur et l'inspirateur de cette feuille pendant les six ans qu'il la dirigea, ce n'est pas lui qui en eut la première idée et qui en fut le parrain. Ce fut Pierre Leroux, qu'il avait rencontré sur les bancs du lycée de Rennes, qu'il avait toujours fréquenté depuis, et dont « l'esprit inquiet, avide de science, chercheur de problèmes, n'avait besoin que d'un régulateur et d'un interprète, car il ne savait pas écrire ». Pierre Leroux était alors prote à l'imprimerie Lachevardière, où s'imprimait le *Mémorial catholique*, fondé, en 1824, par l'abbé Gerbet et M. de Salinis. En voyant le succès de ce grave recueil, il se dit « qu'on pouvait à plus forte raison créer un organe analogue pour les opinions qui étaient les siennes et celles de ses amis (2) », et il proposa à Dubois de fonder *le Globe*.

Le 16 août 1824, Théodore Jouffroy, qui devait publier dans *le Globe* les pages fameuses : *Comment les dogmes finissent*, écrivait à Dubois la lettre suivante :

« Vous m'avez appris une bonne nouvelle pour la littérature et pour vous, mon cher ami : — vous voilà gouverneur d'un journal et par conséquent, riche, car il

(1) Cf. *Fragments littéraires de M. P.-F. Dubois* (*de la Loire-Inférieure*). — Notice sur Paul-François Dubois.
(2) *Causeries du lundi*, t. VI, article sur l'abbé Gerbet.

prendra : et voilà notre critique littéraire en bonnes mains; vous la sortirez de l'ornière sans la dépopulariser et vous prêcherez la liberté littéraire en bon français; deux choses qui ont besoin l'une de l'autre et qui attendaient depuis longtemps; — soyez purement littéraire et ne descendez pas aux misérables allusions politiques; — cela sent la prison de MM. Jay et Jouy, deux boutiques de mauvais goût et également usées aux yeux du public. Vous avez une belle mission à remplir, honorable, lucrative et sans péril, celle de révolutionner la littérature. Ce n'est pas moi qui vous l'apprends, mais je vous le dis pour vous donner confiance en vous-même, — vous allez, le premier chez nous, attaquer les règles avec le bon sens et le bon goût qui ne font qu'un et qui ne peuvent appartenir qu'à la jeunesse : car, en tout, la génération précédente est frappée d'aveuglement et de discrédit : également incapable, blasée comme elle est, de sentir juste; sceptique et immorale comme les temps l'ont faite, de parler franc; passée et flétrie par les scandales de trente années, d'obtenir confiance et d'échapper au ridicule; — l'influence que vous pouvez acquérir sur l'avenir de la littérature française est immense, soyez-en convaincu, — et la mesure de cette influence sera celle de votre gloire; il ne vous faut que des hommes dignes de vous et dès que vous aurez levé le drapeau, il en paraîtra. — Quand les charlatans occupent la tribune, le bon sens se tait et semble mort; il s'ignore ou ne croit pas en soi; mais qu'un homme parle vrai, franc et clair, dans un jour il conquiert le monde, parce qu'il a révélé aux uns le secret de leurs croyances et aux autres celui de leur force... (1). »

(1) *Correspondance de Théodore Jouffroy*, publiée par Ad. Lair. (Librairie académique Perrin, 1902).

Arrêtons-nous à cette lettre: elle contient tout le programme du *Globe*, sans parler des prédictions qui, presque toutes, se réalisèrent et des conseils qui, tous, furent suivis par Dubois, sauf sur un point capital.

A l'origine, en effet, *le Globe* ne devait pas s'occuper de politique. Non, certes, que Dubois s'en désintéressât; mais, à cette époque, il n'était permis d'entrer dans le domaine politique qu'à ceux qui étaient riches, et Dubois ne l'était pas, ses amis non plus. Le mot de Lamennais : « Silence aux pauvres! » aurait pu être prononcé dès 1824. Ce n'est que trois ou quatre ans plus tard, quand les barrières furent abaissées par une loi libérale, que, de journal exclusivement littéraire qu'il était, *le Globe* devint un journal politique paraissant tous les jours. A partir de ce moment, sa mission, tout en continuant d'être « honorable et lucrative », selon l'expression de Jouffroy, ne fut pas sans péril. Dubois l'apprit à ses dépens, puisqu'il achevait de purger la peine de l'emprisonnement à laquelle il avait été condamné au mois de février 1830, pour son article intitulé *la France et les Bourbons*, quand éclata la révolution de Juillet. Mais il pouvait dire en sortant de prison que cette révolution était en grande partie son œuvre, car, pendant six ans, il l'avait préparée dans les esprits en défendant, envers et contre tous, la liberté de conscience et la liberté civile et religieuse.

Donc, au début, *le Globe* était et devait rester exclusivement littéraire. Dubois s'était proposé d'abord de relever le niveau de la critique, de la réformer et de l'étendre successivement aux questions morales et religieuses. Il faut dire qu'en 1824 la critique était à peu de chose près ce qu'elle est aujourd'hui. Non seulement elle était tombée sous le mépris public en se vendant à

qui avait besoin de ses services, mais elle n'existait que de nom en dépit des louables efforts faits par Charles Loyson et quelques-uns de ses amis pour la relever dans une petite revue qu'on appelait *le Lycée français*.

« La critique, disait Dubois dans le programme du *Globe*, est devenue une spéculation d'auteurs et un commerce de librairie. Chaque coterie a sa feuille ; sous le voile de l'anonymat, chacun y loue son livre, ou le fait louer par un secrétaire ou un disciple ; d'autres fois, c'est un doux échange de services avec un ami. Le public, qui n'est pas dans le secret, croit à l'éloge où quelquefois la main paternelle, par surcroît de finesse et ruse de calcul, veut bien jeter çà et là une censure de bienveillance qui la relève et la fasse valoir, comme on dit. Le plus souvent, l'argent à la main, et l'article rédigé par un faiseur de la maison, le libraire commande à dix feuilles à la fois. Chaque matin, la France est étourdie de certains noms, jeunes ou vieux, qui doivent rappeler la gloire des grands siècles : et cependant de grandes compositions, des travaux de conscience et d'utilité publique, obtiennent à grand'peine l'annonce de politesse pour les deux exemplaires; le jeune homme modeste et inconnu est repoussé dans l'obscurité qui désespère, ou bien on l'enrôle et il se perd en prenant la livrée. Ainsi la justice littéraire est à l'encan... (1). »

Ne dirait-on pas que ces lignes ont été écrites pour la presse d'aujourd'hui?...

Mais Dubois ne s'était pas proposé seulement de relever la critique littéraire; il voulait encore justifier le titre de son journal en propageant dans le pays la connaissance de tous les autres, et « cette connaissance,

(1) *Le Globe* ne voulut jamais recevoir d'annonces payantes; il annonçait seulement les livres qu'il croyait utiles.

écrivait-il, ne saurait mieux s'établir que par celle des diverses littératures, car la littérature des nations, c'est leur vie... Donner toutes les nouvelles étrangères, littéraires, industrielles ou morales, sans toutefois entrer dans des discussions trop profondes, au moins sur ce qui regarde les sciences : voilà ce qui remplacera dans notre feuille le compte rendu des théâtres et les esquisses parisiennes. » Dubois se réservait toutefois de s'occuper du théâtre, quand le théâtre produirait quelque nouveauté ou grave ou légère, quand quelque acteur de talent paraîtrait pour la première fois sur la scène. On s'essaierait dans un genre nouveau. Il trouvait inutile et injuste de consacrer à des pièces vouées dès le lendemain à l'oubli la place que devait occuper la critique des ouvrages dignes de retenir l'attention.

Et quelles étaient ses doctrines littéraires? Il va nous le dire en quelques lignes que les amateurs furibonds de la littérature scandinave, les jeunes esthètes de la nouvelle école poétique, feraient bien de méditer à l'heure actuelle:

« Deux mots suffisent : liberté et respect du goût national. Ni nous n'applaudirons à ces écoles de germanisme et d'anglicisme, qui menacent jusqu'à la langue de Racine et de Voltaire; ni nous ne nous soumettrons aux anathèmes académiques d'une école vieillie, qui n'oppose à l'audace qu'une admiration épuisée, invoque sans cesse les gloires du passé, pour cacher les misères du présent, et ne conçoit que la timide observation de ce qu'ont fait les grands maîtres, oubliant que les grands maîtres ne sont ainsi appelés que parce qu'ils ont été créateurs... »

On conçoit qu'avec un pareil programme les collaborateurs n'aient pas manqué à Dubois. Les premiers

numéros du *Globe* (1) étaient à peine parus qu'il vit se presser autour de lui des hommes jeunes, espoir et réserve de la France de demain, tels que Duchâtel, Duvergier de Hauranne fils, Jouffroy, Laffitte, C. Magnin, Rémusat, Vitet, sans oublier ceux qui, comme Thiers, Villemain, Guizot, avaient déjà fait leurs preuves.

## III

Sainte-Beuve accourut l'un des premiers. Depuis un an qu'il suivait les cours de l'Ecole de médecine, il avait éprouvé d'amers découragements, que la vie solitaire qu'il menait avec sa mère (2) exaspérait encore. Cependant une voix ne cessait de lui crier dans sa solitude qu'il était poète et que c'était dans la littérature qu'il devait chercher un dérivatif à ses maux. Aussitôt donc qu'il entendit parler de la fondation du *Globe*, il alla trouver son ancien professeur de rhétorique pour lui faire ses confidences.

(1) Le premier numéro parut le 15 septembre 1824, veille de la mort de Louis XVIII. La publication eut lieu d'abord tous les deux jours, ce qui n'était pas très régulier. A partir du 30 octobre 1824, elle se fit tous les mardis, jeudis et samedis de chaque semaine, le numéro du samedi étant double. Enfin, le 22 janvier 1828, la publication se restreignit à deux jours par semaine, le mercredi et le samedi, mais les feuilles du mercredi et du samedi étaient doubles; et elle dura sous cette forme jusqu'au 16 février 1830, que *le Globe* devint grand journal politique quotidien. C'est en août 1828 que, par suite de changements apportés dans les lois de la presse, *le Globe* put s'occuper de politique.

D'abord établi rue des Petits-Augustins, n° 26, et très peu après rue Saint-Benoît, n° 10, à portée de l'imprimerie Lachevardière, *le Globe* transféra ses bureaux, le 1er janvier 1828, hôtel de Gèvres, rue Neuve-Ventadour, avec une entrée par le passage Choiseul. Depuis un an à peu près, il était imprimé chez M. Guiraudet, rue Saint-Honoré, n° 315, et il continua de l'être là jusqu'à sa disparition.

(2) Elle était venue habiter avec lui en 1823.

« J'ai présente cette heure qui fut décisive pour son avenir, nous dit Dubois. J'étais malade et au lit, et le jeune homme, assis à mon chevet, me peignait ses dégoûts, et cependant la nécessité d'un état, ses rêves littéraires et l'impossibilité de s'y livrer. Je le relevai et, sans le précipiter dans la carrière si hasardeuse de la presse où la persécution m'avait jeté, je lui prêchai la constance dans sa profession de médecin, en lui montrant des heures possibles à réserver au moins longtemps encore, comme une prière et un culte à son dieu secret.

« De confidence en confidence, le Joseph Delorme que nous avons connu depuis se révéla tout entier : une sombre mélancolie, une volupté toute sensuelle et triste dans ses satisfactions, une imagination suscitée par l'élan lyrique de tous les grands poètes nationaux ou étrangers, tous emportés dans le même mouvement, les doctrines d'Helvétius et de Hobbes, dévoraient cette jeune âme. Ma philosophie déiste, puisée dans Rousseau, habituée à l'optimiste et à la résignation chrétienne, s'attendrit et attendrit en même temps l'élève qui se confessait à son ancien maître. Je lui proposai alors de s'essayer dans *le Globe* et de chercher là une distraction à ses noires pensées, et l'exercice d'un talent qui voulait de l'air, sans toutefois rompre encore avec la médecine et son hôpital (1). La place que je pouvais assurer à ses essais et la modique rétribution dont notre dévouement et notre modestie à tous se contentaient ne pouvaient être une ressource. Ce que je considérais, et ce qu'il considérait de

(1) Sa dernière inscription de médecine, qui était la quinzième, fut prise le 13 novembre 1827. Il avait été, pendant un an, élève externe à l'hôpital Saint-Louis et « avait eu l'honneur d'être *roupion* sous Dupuytren ». (*Ma biographie*, p. 34.)

même avec moi, c'était le soulagement de son âme par l'expansion ; et je lui citais l'exemple de Gœthe qui, une fois déchargé, dans son *Werther*, de ses rêveries douloureuses, ne ressentit plus le mal qu'il communiquait ainsi à tant d'autres.

« Il ne s'agissait pas, du reste, de roman ni de poésie sentimentale, mais de travaux positifs, adoucis toutefois par le charme des souvenirs de ses jeunes études et l'attrait que donnaient alors à la Grèce insurgée ses héroïques efforts et les miracles de ses martyrs. Je lui demandai de suivre dans des esquisses géographiques, mais littéraires et pittoresques sans recherche, les événements quotidiens de cette guerre de l'indépendance que racontaient les grands journaux politiques et dont le récit était interdit au *Globe* à cause de son caractère purement littéraire. Les petits tableaux des lieux, mis à côté des faits, devenaient à la fois une lumière et un commentaire nécessaire. La main du jeune écrivain se façonna vite ; les voyages anciens et nouveaux lui fournissaient les couleurs, et, ma sévère critique aidant, nous parvînmes à leur donner une fidélité et une sobriété piquantes qui les faisaient rechercher. Toutes les îles d'où s'élançaient les hardis brûlots et où venait fondre ensuite la vengeance des Turcs ; toutes ces villes désolées du Péloponèse, toutes ces campagnes où la hache d'Ibrahim-Pacha portait le ravage, passaient ainsi sous les yeux des lecteurs et bien souvent les journaux politiques empruntaient nos petits dioramas. Le style de Sainte-Beuve se montrait là ce qu'il eût dû rester toujours, et ce qu'il est redevenu depuis les *Causeries du Lundi*, avec une liberté, une grâce, une sobriété supérieures, précis, ferme et dégagé de toutes ces fausses recherches et ce luxe d'images un peu empâté qu'il contracta dans son passage

à travers l'école romantique et dans le commerce de Hugo et du Cénacle... (1). »

Les souvenirs de Dubois, si précieux pourtant pour l'histoire des débuts de Sainte-Beuve, ne sont pas tout à fait exacts. Il est très vrai que son ancien élève débuta par de petits tableaux des lieux où se faisait la guerre de l'indépendance de la Grèce, mais ces tableaux se réduisent à cinq qu'il fit du 10 octobre 1824 au 13 janvier 1825. Encore, entre celui de *Chio*, qui fut le troisième, et celui de *Lesbos* ou *Mytilène*, qui fut le quatrième, Sainte-Beuve trouva le moyen de consacrer un article charmant aux *Mémoires de M<sup>lle</sup> Bertin sur Marie-Antoinette*, de même qu'entre celui de *Lesbos* et de *Candie*, qui fut le dernier, il s'essaya dans la critique littéraire en rendant compte succinctement de quelques volumes récemment parus. Il a raconté lui-même qu'à un certain moment Dubois lui dit : « Maintenant, vous savez écrire et vous pouvez aller tout seul. »

Cela se sent au choix plutôt qu'à la variété des sujets de ses articles. Nous avons vu qu'il avait dévoré en arrivant à Paris les Mémoires relatifs à la Révolution française. Ce fut dès le commencement son terrain de prédilection; terrain brûlant et peu sûr, mais où il se sentait malgré tout à l'aise, et prenait plaisir à philosopher sur les hommes et les événements qui avaient bouleversé la face de la France. Ceux qui seraient curieux de suivre sa pensée et d'avoir ses premiers jugements sur la période révolutionnaire n'ont qu'à ouvrir *le Globe* à la date du 28 juillet 1825; ils y trouveront un article sur *le Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins, qu'il reprit plus tard, non pour le corriger, mais pour le compléter à l'aide et

(1) *Souvenirs inédits* de Dubois.

dans le sens des notes que son père avait écrites en marge de l'exemplaire qu'il possédait de ce journal.

Mais les articles les plus remarquables que Sainte-Beuve ait signés au *Globe* sur la Révolution française sont incontestablement ceux que lui inspirèrent les derniers volumes de M. Thiers (1) et celui de M. Mignet (2). Là, vraiment, il se révèle, et, comme le dit Dubois, il se montre ce qu'on le retrouvera plus tard dans les *Causeries du lundi*, sobre, précis et ferme, et dégagé de tous les oripeaux du style romantique.

Dans un autre ordre d'idées, je signalerai aussi les articles qu'il fit sur les *Mémoires* de M^me^ de Genlis (3), le *Voyage en Angleterre et en Écosse*, d'Amédée Pichot (4), et les *Poésies érotiques*, de Tissot, avec une traduction des *Baisers* de Jean Second (5). Il y a là des remarques, une observation, un esprit critique qui dénotent chez l'écrivain des connaissances très étendues et une grande sûreté de jugement; sans compter que la diversité de ces articles nous permet de remonter à la source même de ses premières inspirations. Je ne serais pas surpris, par exemple, que ce soit le *Voyage en Angleterre et en Écosse*, de Pichot, qui lui ait donné l'idée d'imiter les poètes lakistes dans *Joseph Delorme;* et quant aux *Baisers* de Jean Second, ils lui ont fourni l'occasion de faire une première incursion dans le domaine littéraire du seizième siècle qu'il devait explorer, peu de temps après, avec tant de bonheur.

Est-ce à dire que, dans tous ces essais, Dubois lui ait

(1) 10 et 19 janvier 1826.
(2) 28 mars 1826.
(3) 2 et 5 avril, 21 mai 1825.
(4) 12 juillet, 29 octobre et 17 décembre 1825.
(5) 4 mai 1826.

lâché complètement la bride? Nullement. D'abord le directeur du *Globe* ne se contentait pas d'inspirer, de guider ses collaborateurs; il les corrigeait aussi, il les mettait au point, quand ils s'écartaient tant soit peu de la ligne du journal; quelquefois même sa férule se faisait sentir un peu plus lourdement que de raison, car le pédagogue qu'il resta toute sa vie était doublé chez lui d'un doctrinaire d'autant plus intransigeant sur les principes qu'il était franchement et résolument libéral; et Sainte-Beuve, qui eut de bonne heure la tête près du bonnet, supportait difficilement, je ne dis pas les conseils, mais les remontrances et le joug de son ancien maître. Il écrivait un jour (6 décembre 1828) à M. Loudierre, son ancien camarade de Charlemagne : « Mes rapports avec Dubois sont toujours les mêmes; très polis, amicaux au fond, et expressifs en apparence, mais sans retour d'intimité possible... (1). » Cela prouve qu'il y avait déjà eu à cette époque certains froissements entre eux. Quelques années après, ces froissements d'amour-propre et d'autorité s'exaspérèrent au point qu'à la suite d'une discussion dans les bureaux du *Globe* — c'était au lendemain de la révolution de Juillet, en pleine effervescence, en pleine canicule — Sainte-Beuve manqua de respect à Dubois qui leva la main sur lui. On alla sur le terrain, et le duel, qui eut lieu avec des pistolets d'arçon conquis par Fontaney sur un gendarme au milieu de la bataille, est resté mémorable, moins par la qualité des adversaires que par le parapluie dont Sainte-Beuve avait jugé à propos de se couvrir. « Je veux bien être tué, mais je ne veux pas être mouillé, » avait-il crié aux

(1) *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. I, p. 12.

témoins; et c'est sous son parapluie qu'il avait essuyé le feu de Dubois (1).

Mais ce duel n'avait laissé aucun fiel dans le cœur du maître et du disciple, et lorqu'ils se rencontrèrent, en 1834, dans le salon de Mme Récamier, à la lecture des *Mémoires d'outre-tombe*, ils se serrèrent cordialement la main.

Neuf ans après, en 1843, Saint-Beuve ayant envoyé à Dubois la dernière édition de son *Tableau du seizième siècle*, celui-ci lui adressa la lettre suivante, datée d'Issy, le 24 juillet :

« Mon cher Sainte-Beuve, cet hiver, quand j'étais malade, j'ai reçu de vous un souvenir qui m'a été cher, comme tout ce qui me viendra de vous... Je ne vous ai point répondu, parce que je voulais vous lire auparavant... Votre tableau du seizième siècle m'a rappelé un temps déjà bien loin de nous, dont presque seul vous avez prolongé et maintenu le souvenir. Pauvre *Globe!* colonie venue et formée des quatre vents de l'horizon, et si parfaitement, si longtemps unie pour le bien, pour la vérité, pour l'art! Jeunesse de tant d'esprits et de tant d'âmes d'élite, si fervente et si désintéressée! Prélude de tant de fortunes diverses, presque toutes, hélas! précipitées et perdues, malgré l'élévation de quelques-unes dans des voies stériles, loin du but espéré et cherché! Bien souvent, dans la *Revue des Deux Mondes*, il vous

(1) Paul Foucher écrivait à Victor Pavie le 20 octobre 1830 : « Vous me parlez de Sainte-Beuve. Il a hérité avec Leroux et Magnin du *Globe*, que les anciens rédacteurs voulaient détruire, parce qu'ils l'abandonnaient pour des places. Il en résulta une scission, de cette scission une querelle, de cette querelle un soufflet que Dubois a donné à Sainte-Beuve; de ce soufflet un duel de quatre coups de pistolet sans effet; Sainte-Beuve tenant son parapluie sur sa tête (il pleuvait un peu) Dubois finissant par faire des excuses à Sainte-Beuve. (Th. Pavie : *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*)

est arrivé, et tout récemment encore, de sonner l'appel à la troupe dispersée et de lui demander, comme un second âge, et personne ne répond à votre voix, même ceux qu'elle émeut le plus. C'est ce que nous nous disions, un soir de rencontre, cet hiver, M. de Rémusat et moi. Vous nous faites battre le cœur, mais il y a un froid d'âge et de situation, des liens du devoir qui enchaînent. Cependant, pour ce qui est de moi, ces appels au moins me réveillent et me font, non pour le public, mais bien caché et bien solitaire, retourner à des études chéries et trop délaissées. Qu'en sortira-t-il? Rien peut-être! »

Et Sainte-Beuve de lui répondre:

« Mon cher monsieur Dubois, vous êtes de ceux vers lesquels la pensée se reporte le plus souvent et le plus particulièrement, lorsqu'on se souvient des meilleures et des plus fructueuses années de sa jeunesse: de celles où l'on a acquis ce qu'on ne fait plus ensuite que prolonger et dépenser au dehors. Car le dedans ne se renouvelle pas. Votre part a été grande et belle, si on la mesure à l'influence directe et effective sur les esprits. Tout ce que vous laisseriez échapper de pages nouvelles ne ferait bue procurer la justice à celles que nous n'avons pas oubliées. Ne nous les refusez pas, si elles se présentent à votre plume dans quelqu'une de ces saisons de court loisir. Nul parmi ceux qui vous ont connu ne doute que, dans cette région de la pensée, vous ne soyez toujours présent! »

Mais en 1843, Dubois avait autre chose à faire qu'à recueillir ses articles du *Globe*, dont quelques-uns pourtant sont des pages remarquables de littérature et d'histoire, et à y ajouter ses impressions et ses souvenirs. La politique l'avait saisi: il était député de Nantes depuis 1831, c'est même pour cela qu'on ne l'appelait plus que

Dubois de la Loire-Inférieure, d'aucuns disaient malicieusement « de la gloire inférieure », quand il aurait dû rester pour tout le monde Dubois, du *Globe*. Mais en France, du moment qu'un littérateur a mis le pied dans une assemblée politique, il est perdu pour les lettres; à moins d'être un Lamartine ou un Victor Hugo, il n'est plus que le sénateur ou le député un tel. Pourtant Dubois, en pénétrant à la Chambre, n'avait pas renoncé à jouer un rôle actif dans sa chère Université. Tour à tour, inspecteur général, professeur à l'École polytechnique, conseiller, directeur de l'École normale, président du concours d'agrégation, il n'avait pas cessé un seul jour d'être en communication directe, intime, avec la jeunesse des écoles et le monde des professeurs. La jeunesse littéraire n'aurait donc jamais dû oublier ce qu'il avait fait pour elle, en ouvrant *le Globe* aux écrivains qui l'avaient instruite, éduquée et formée durant plus d'un quart de siècle ; mais depuis le coup d'État, Dubois s'était retiré de tout, de la vie universitaire et de la vie politique, et les années de retraite silencieuse comptent double et triple pour l'oubli qui se fait si vite sur un grand nom. Après avoir essayé de reprendre ses études d'histoire religieuse, pour lesquelles, en Breton fidèle qu'il était, il avait toujours eu une prédilection marquée, il y avait renoncé, faute d'avoir pu retrouver les manuscrits égarés ou dérobés, qui l'eussent aidé à renouer la chaîne interrompue de ses pensées sur cette matière délicate.

« A son âge, dit M. Vacherot, on ne recommence guère des études d'un aussi long cours. On a d'autant plus de peine et de répugnance à se mettre à l'œuvre qu'on regrette davantage les pages écrites à certaines heures de vive et féconde inspiration. Pourtant, le sujet

lui était trop cher pour qu'il pût s'en détacher tout à fait. Ne pouvant se livrer à un travail soutenu de recherches et de composition, il écrivait, dans ses moments de méditation religieuse, la nuit surtout, quelques pages où il résumait ses impressions, plutôt encore que ses études sur le Christ, sur les apôtres, sur saint Paul, sur toute cette époque dont l'exacte et intime connaissance peut seule expliquer ce grand mystère de l'avènement du christianisme. Il se faisait lire tout ce qui paraissait d'important sur ce sujet de prédilection, et l'on retrouve dans sa correspondance des jugements très développés, justes, parfois sévères sur certains livres qui ont eu un grand succès de popularité (1). » Joignez à cela qu'avec la méthode très sûre, et aussi très gênante, qui était la sienne, il ne pouvait écrire une ligne avant d'avoir lu tous les livres qui avaient été publiés sur la question, et l'on comprendra qu'avec la glace finale de l'âge il ait renoncé à écrire et qu'il ait été oublié. Il le fut même si vite qu'un jour de 1867 M. Jules Claretie, racontant dans *le Figaro* le duel de Sainte-Beuve avec son ancien directeur, ne trouva pas d'autre mot pour qualifier celui-ci que l'épithète dédaigneuse de *certain:* « un certain M. Dubois ! » Mais Sainte-Beuve était trop juste pour ne pas relever l'injure même involontaire qui avait été faite publiquement à son maître. Il écrivit aussitôt à M. Jules Claretie pour le remercier et lui dire que, si tous les détails de son article étaient exacts, il aurait une légère rectification à faire, en ce qui concernait le *certain* M. Dubois.

« ... C'est un homme sur les seconds plans, disait-il, d'un talent et d'une verve remarquables. Nul plus que

(1) *Fragments littéraires de M. P.-F. Dubois,* précédés d'une notice biographique par M. VACHEROT.

lui ne serait à même de renseigner un jeune critique sur tout le mouvement de la critique française, de 1815 à 1830. Il y a marqué par quantité d'articles, mais surtout par ses vues, son excitation, son stimulant : nul ne sait mieux que lui l'histoire littéraire sérieuse de cette période de la Restauration. Il porte aujourd'hui la peine d'avoir délaissé les lettres, et si votre article lui a passé sous les yeux, ce mot *certain* a dû lui entrer dans le cœur comme un trait aigu. Comme il n'écrit pas et ne publie rien, il ne fournit malheureusement pas d'occasion de réparer. Mais que de beaux ouvrages je lui ai entendu ébaucher le matin au lit, après une nuit d'insomnie! Que de beaux romans vendéens et chouans, à la Walter Scott! Que de beaux projets d'histoire du christianisme avant Renan! Et tout cela s'est perdu en improvisations! Et c'est moi, l'adversaire d'un jour et l'homme au pistolet, qui m'en souviens encore le mieux. — Donc, écrivains, produisons tant que nous avons la force et pendant qu'il en est temps (1). »

Cette lettre de Sainte-Beuve, publiée noblement par M. Jules Claretie le 21 novembre 1868, dans *le Petit Journal*, toucha beaucoup M. Dubois qui lisait régulièrement tous ses articles et, de loin en loin, dans ses *Souvenirs inédits*, lui a consacré quelques lignes fermes, précises et judicieuses. Exemple :

« Sainte-Beuve, écrivait-il en 1862, a depuis longtemps jété le froc de tous les couvents; il n'est plus que du sien; si quelquefois il semble prendre la robe quelque part, regardez bien, ce n'est qu'un *domino;* le vrai pourpoint est dessous.

Et il le définissait ainsi : « C'est l'épicurien de la criti-

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. II, p. 135. Lettre du 15 février 1867.

que; le moraliste des petits replis excelle; le peintre à grands traits fait défaut; les œuvres ne sont pas dessinées avec puissance, ni jugées d'assez haut, à leur place, dans le temps même, dans leurs rapports et leurs différences avec les maîtres du vieux genre. Ce n'est pas une vaine et chimérique étude que la recherche des lois immuables de l'expression du beau et sans s'enfoncer dans le détail de la philosophie de l'art, si elle ne circule pas autour de vos portraits et de vos paysages, peut-on s'étonner de les voir passer au noir au bout de peu de temps ! »

Mais ce qu'il admirait sans réserve dans son ancien élève, c'était « l'épanouissement merveilleux de ce style transparent, précis, incisif, à la fois lame d'acier le plus finement trempé, qui pénètre jusqu'aux fibres les plus intimes, et en même temps velours de réserve et de sous-entendu, qui passe en caressant sur la plaie faite ou à faire au besoin... »

« J'aime cet esprit à ses soixante ans, écrivait-il encore en 1865, plus jeune, plus brillant qu'en sa fleur première, comme je l'aimais à son éclosion de dix-sept, sous ma férule de maître et plus tard à vingt-quatre, sous mes conseils de critique qui lui ont ouvert la carrière. Depuis deux ou trois ans surtout qu'il me semble peu à peu dépouiller ses malices aigres et ses coups fourrés d'amour-propre, le calme et la paix semblent s'établir dans cette intelligence à mesure qu'elle monte. La justice si fine des jugements ne touche plus les défauts que pour les expliquer, sans les fustiger d'âpres et mordantes épigrammes, rendues plus amères par le demi-voile même dont elles se couvraient. C'est la vraie justice qui parle avec sympathie pour tout ce qui est beau, pur et bon. Même là où la philosophie un peu désespérée du juge laisse échapper ses lueurs sombres, il y a la douceur d'un beau soir

qui perce à travers et malgré le brouillard froid des profondeurs. Cette philosophie elle-même, par cela seul qu'elle s'avoue nettement, hardiment, atteint à la sérénité sur la philosophie et les croyances d'autrui, et elle les dessine avec fidélité. »

Et quand Sainte-Beuve mourut, voici en quels termes affectueux et émus il s'exprima sur son compte :

« Je lis tristement dans *le Temps* d'hier soir la nouvelle de sa mort... Les souvenirs prévalent sur les sentiments qui ont dû me tenir séparé de lui, malgré ses gracieux retours depuis trois ans. Parmi ce jeune essaim du *Globe*, après mes trois ou quatre vraies amitiés, Sainte-Beuve était celui qui me touchait de plus près, et dussé-je paraître insolent de cette assertion, j'ai agi sur lui... Je perds l'un des derniers et des plus vifs plaisirs de ma vieillesse. Cette critique si fine et si délicate, dans une langue devenue du meilleur timbre, n'aura pas de successeur... Si le moraliste à doctrines désolantes a trop souvent mêlé à ses belles études l'âcreté de ses rancunes ou ses soudains accès de nerfs, il n'en a pas moins jeté des jours profonds et vrais sur plus d'une maladie de notre âge... L'éminent et rare écrivain a été, depuis quarante ans, la postérité prématurée pour toutes les gloires de son temps grandes ou petites; il demeurera le mémoire à consulter inévitable, nouveau dictionnaire de Bayle, avec la supériorité de l'intelligence et le style qui fait tout vivre. »

En transcrivant ce bout d'éloge funèbre, je ne puis me défendre de cette réflexion qui me fournira le mot de la fin de ce chapitre : n'est-il pas curieux vraiment qu'après l'avoir deviné et lui avoir ouvert la voie comme critique, Dubois ait assez vécu pour rendre sur Sainte-Beuve un jugement *post mortem* qui demeurera sans appel?

## *CHAPITRE III*

# SAINTE-BEUVE ET L'ÉCOLE ROMANTIQUE

### § I. — DES « ODES ET BALLADES » AUX « CONSOLATIONS ».

I. — Comment Sainte-Beuve fit la connaissance de Victor Hugo. — Son article dans *le Globe* sur *les Odes et Ballades.* — Un mot de Gœthe sur Victor Hugo. — *Le Globe* était-il romantique? — Opinion de Dubois sur Victor Hugo. — Une première lecture de *Cromwell.* — Les premiers vers de Sainte-Beuve : *Un jeune poète italien au tombeau du Tasse*, poésie inédite.

II. — Le *Tableau du XVI*e *siècle.* — Critique qu'on peut en faire. — Joachim du Bellay et Sainte-Beuve. — Leur rôle dans l'école poétique de 1550 et dans celle de 1830. — *Joseph Delorme.* — Pourquoi Sainte-Beuve s'attacha à restaurer le sonnet. — La *Musa pedestris* et les coteaux modérés. — Sainte-Beuve se rend en Angleterre. — Influence des lakistes sur lui. — Son entrée à la *Revue de Paris.* — Il y débute par un article sur Boileau. — Son dévouement absolu envers Victor Hugo.

III. — Crise de mysticisme de Sainte-Beuve. — La poésie et l'amour. — Une scène renouvelée de la Sainte-Famille. — Impression de Mme Victor-Hugo sur Dubois et Sainte-Beuve. — Différence d'opinion entre Sainte-Beuve et Victor Hugo en matière politique et religieuse. — Influence politique du premier sur le second — Influence religieuse du second sur le premier. — Les épigraphes des *Odes et Ballades* empruntées, grâce au *Tableau* de Sainte-Beuve, aux poètes du XVIe siècle.

IV. — De *Joseph Delorme* aux *Consolations.* — Premières relations de Sainte-Beuve avec Lamartine. — Opinion de Béranger sur *les Con olations.* — Sainte-Beuve et ses opinions religieuses en 1830, d'après les *Souvenirs* de Juste Olivier. — Premiers effets de son mysticisme. — Ses absences fréquentes de Paris. — Pourquoi il refuse d'accompagner Lamennais à Rome et David d'Angers à Weimar.

## II. — Ulric Guttinguer.

I. — Son influence morale sur Sainte-Beuve. — Vers que Sainte-Beuve et Musset lui ont dédiés.

II. — Le roman d'*Arthur*. — Curiosités bibliographiques de ce livre. — Ses éditions anonymes. — *Religion et solitude*. — Influence de Saint-Martin, dit le philosophe inconnu, sur Guttinguer. — Opinion de Vinet sur la première édition d'*Arthur*. — Comment Sainte-Beuve y collabora.

III. — Caractère du roman d'*Arthur*. — Pensées choisies de Saint-Martin — Lectures de Guttinguer dans sa solitude à Honfleur.

IV. — Vie de Guttinguer. — Son premier mariage. — La mort de sa femme. — Il se jette dans les plaisirs. — Comparaison de l'*Arthur* de Sainte-Beuve avec le sien. — Opinion du critique des *Lundis* sur Guttinguer. — *Arthur* et son influence sur l'esprit des contemporains. — Lettres et vers inédits de Ch. Castelan, d'Ernest Fouinet et de Vinet.

## § III. — Rupture de Victor Hugo avec Sainte-Beuve

I. — Un drame de famille. — Sainte-Beuve amoureux de la *Reine*. — Fut-il payé de retour? — Lettres écrites par Victor Hugo à Sainte-Beuve à ce sujet. — L'article de Sainte-Beuve sur *les Chants du Crépuscule*. — Duel manqué entre lui et Victor Hugo. — Leur rencontre aux funérailles de Gabrielle Dorval. — *Lucrèce Borgia* et *Ruy-Blas* appréciés par Sainte-Beuve. — Il se flatte de n'avoir été que le Vergniaud du romantisme. — Victor Hugo comparé par lui au cheval de Troie. — Sainte-Beuve et sa candidature à l'Académie française. — Victor Hugo vote ouvertement contre lui. — C'est lui qui le reçoit le jour où Sainte-Beuve prend séance.

II. — Mort tragique de Léopoldine Hugo. — Sainte-Beuve refuse de se réconcilier avec ses parents à cette occasion. — Après le coup d'Etat. — M^me Hugo va faire visite à Sainte-Beuve. — Leur rapprochement. — Leurs relations amicales sous l'Empire. — Explication du silence gardé par Sainte-Beuve sur *les Contemplations* et les autres œuvres d'exil de Victor Hugo. — Comment Sainte-Beuve accueillit *les Châtiments* et *les Misérables*. — Son article inédit sur *le Cyclope littéraire*. — Dernière lettre de Sainte-Beuve à M^me Victor Hugo à propos de la reprise d'*Hernani*.

# I

Sainte-Beuve a raconté dans un de ses *Lundis* (1) comment il fit la connaissance de Victor Hugo. C'était au mois de janvier 1827. Il venait d'entrer dans sa vingt-troisième année, et il y en avait deux qu'il écrivait au *Globe*. Un matin, M. Dubois, sous la férule duquel il avait fait sa rhétorique et ses premières armes, lui montra sur sa table les deux volumes des *Odes et Ballades* qu'il venait de recevoir et lui proposa d'en rendre compte : « C'est de ce jeune barbare, dit-il, qui a du talent et qui de plus est intéressant par sa vie, par son caractère. » Sainte-Beuve emporta les volumes et quelques jours après vint lire à M. Dubois l'article qu'il leur avait consacré, en disant qu'il n'avait pas trouvé le poète si barbare. L'article parut dans *le Globe* des 2 et 9 janvier 1827 et attira l'attention de Gœthe qui, après l'avoir lu, dit à Eckermann : « Victor Hugo est un vrai talent sur lequel la littérature allemande a exercé de l'influence. Sa jeunesse poétique a été mali heureusement amoindrie par le pédantisme du part-classique, mais maintenant le voilà qui a *le Globe* pour lui : il a donc partie gagnée. »

Gœthe allait un peu vite en besogne : on sait que la victoire de Victor Hugo fut très vivement disputée et demeura longtemps incertaine. Elle eût été assurément plus rapide et plus décisive, si *le Globe* avait eu une ligne de conduite plus nette à l'égard de la nouvelle école. Mais la critique de ce journal, tout en inclinant

(1) T. XI, p. 531.

aux idées nouvelles, hésitait à rompre avec la tradition classique.

« *Le Globe*, dit Dubois, son fondateur, était romantique de devise ou plutôt libéral en poésie et en littérature, ennemi de la fausse religion des classiques demeurants du siècle dernier, qui ne connaissaient et ne comprenaient, au fond, ni la Grèce, ni la grande et originale imitation du XVIIe siècle. Nous défendions, mais avec mesure, discrétion, avec la chaste piété de nos fortes études de l'antiquité, et la tradition du goût national, le droit de nos jeunes poètes à l'innovation, et le libre-échange entre toutes les littératures. Lamartine et Béranger réalisaient la poésie lyrique, nos espérances. Hugo et ses jeunes amis nous plaisaient par leurs écarts, le chef du Cénacle surtout. Les vrais Globistes, c'est-à-dire les élèves de l'École normale, et le goût si délicat et si ferme de M. de Rémusat, s'offensaient de ce luxe faussement oriental et de ces essais toujours visant au sublime et retombant quelquefois dans la charge... Donc l'auteur des *Odes*, qui n'était pas encore, comme il le prétendit depuis, le Mahomet du théâtre, rencontrait des juges sévères et qui même me semblaient à moi, dans mon ordinaire impartialité (pourquoi ne me donnerais-je pas ce mérite?) un peu injustes (1). »

Et c'est pour lui rendre une « plus sûre et plus prompte justice », que *le Globe*, en attendant l'article de Sainte-Beuve, avait publié, dans ses numéros des 4 et 18 novembre 1826, de longs fragments des *Odes et Ballades*. Ils étaient précédés d'une note anonyme où l'on disait :

« Nous avons bien souvent relevé avec sévérité les

(1) *Souvenirs inédits de Dubois*. — *Le Correspondant* du 25 avril 1900.

défauts de ce jeune poète, son dédain sauvage de la langue, ce goût des images incohérentes, cette rudesse de rythme et bien plus encore cette affectation de l'étrange et du désordre dans les idées. Cependant il faut le reconnaître, quelque déplaisir qu'on éprouve à la lecture de ces compositions, elles frappent l'imagination : c'est un délire, si l'on veut, mais un délire de poète : on peut relire ces vers, on rêve, on s'émeut en les lisant, tandis que les froids versificateurs qui sont si fiers de leur vulgaire élégance, ne peuvent même arrêter un moment les regards sur leurs pâles tableaux. M. Victor Hugo est en poésie ce que M. Delacroix est en peinture (1) : il y a toujours une grande idée, un sentiment profond sous ces traits incorrects et heurtés ; et je l'avoue, pour moi, j'aime cette vigueur jeune et âpre ; j'en puis blâmer de sang-froid les œuvres, mais ces œuvres mêmes me font sortir de ce sang-froid mortel à l'art, et c'est bien là un mérite aujourd'hui... Pour nous résumer sur M. Hugo, nous ne pourrions mieux faire que de lui répéter ce que Mme de Staël disait de Jean-Paul, dont la belle et sauvage imagination lui plaisait tant : « On pourrait le prier de n'être bizarre que malgré lui ; tout ce qu'on dit involontairement répond toujours à la nature de quelqu'un ; mais quand l'originalité naturelle est gâtée par la prétention à l'originalité, le lecteur ne jouit pas complètement même de ce qui est vrai par le souvenir de la crainte de ce qui ne l'est pas... »

De qui étaient ces lignes si fermes et si judicieuses ? De M. Dubois lui-même (2). Il est donc tout naturel que l'article de Sainte-Beuve, qui lui avait passé sous les

(1) On voit que cette comparaison, qui a tant servi depuis, date de loin.

(2) Elles ont été recueillies par son fils dans les *Fragments littéraires de M. P.-F. Dubois* (de la Loire-Inférieure), articles extraits du *Globe*, 2 vol. chez E. Thorin, 1879.

yeux et auquel il avait « mêlé ses impressions et son jugement », se soit ressenti de ces éloges et de ces réserves. Je n'en citerai que le passage le plus saillant et qui sur un point fut en quelque sorte prophétique : « En poésie, comme ailleurs, disait Sainte-Beuve, rien de si périlleux que la force : si on la laisse faire, elle abuse de tout ; par elle, ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre ; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse ; l'auteur vise à la grâce et à la simplicité ; il ne cherche que l'héroïque et il rencontre le gigantesque ; s'il tente jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril... »

Cet article produisit l'effet que cherchait M. Dubois. « Hugo, reconnaissant, voulut connaître et remercier le nouvel et bien désintéressé chevalier qui entrait en lice pour lui (1). » Le hasard avait voulu qu'ils habitassent à deux pas l'un de l'autre : Victor Hugo, au numéro 90 de la rue de Vaugirard, Sainte-Beuve avec sa mère, au numéro 94 de la même rue. Le poète ayant su le nom et l'adresse du critique — car l'article n'était signé que de ses initiales — alla pour le voir sans le rencontrer. Au vu de sa carte, Sainte-Beuve se promit de lui rendre sa visite, ce qu'il fit dès le lendemain à l'heure du déjeuner. L'entrevue fut fort agréable, mais n'eut pas le caractère que lui prête l'auteur de *Victor Hugo raconté*. Sainte-Beuve s'est défendu, par exemple, d'avoir offert à son voisin de mettre *le Globe* à sa disposition, d'avoir causé d'articles à faire sur *le Cromwell*, et la raison qu'il en donne semble, en effet, péremptoire. D'abord *le Cromwell* n'avait pas encore paru, et nous verrons tout à l'heure que Sainte-Beuve n'en entendit la lecture que quelque temps après ;

(1) *Souvenirs inédits de Dubois.*

ensuite il était si peu en son pouvoir de disposer du *Globe* que, lors de l'apparition du *Cromwell*, ce journal refusa ses articles pour prendre ceux de M. de Rémusat. La mémoire de Victor Hugo l'a donc trahi une fois de plus. Mais ce qui est vrai — et Sainte-Beuve en convient sans peine — c'est qu'à dater de ce jour commença son initiation à l'École romantique des poètes.

« J'y étais assez antipathique, jusque-là, dit-il, à cause du royalisme et de la mysticité que je ne partageais pas. Les quelques vers que j'avais faits étaient de sentiment tout intime, avec des inexpériences de forme et de style. Je les avais gardés pour moi seul, ne sentant aucun juge véritable auprès de moi. La conversation de Victor Hugo m'ouvrit des jours sur l'art et me révéla aussi les secrets du métier, le doigté, si je puis dire, de la nouvelle méthode.

« Il eut bientôt mes confidences. Un heureux hasard fit encore que, quittant la rue de Vaugirard, le printemps suivant, j'allai demeurer rue Notre-Dame-des-Champs, au n° 19, en même temps que Victor Hugo, quittant sa rue de Vaugirard, venait également se loger en cette même rue, alors toute champêtre, au n° 11. Les relations du voisinage se changèrent vite en intimité, et chaque jour, depuis lors, je me sentais dériver, sans m'en défendre, de cette côte un peu sévère et sourcilleuse du *Globe*, vers l'île enchantée de la poésie (1). »

Ce récit fait à distance est d'une exactitude rigoureuse : sur un seul point Sainte-Beuve me semble avoir biaisé, c'est quand il parle du heureux hasard qui pour la seconde fois transporta ses pénates à côté de ceux de Victor Hugo. Il eût mieux fait de dire que ce hasard était voulu,

(1) *Causeries du Lundi*, t. XI, p. 351.

de sa part tout au moins, car, avant de s'asseoir au foyer de Victor Hugo, il était déjà sous le charme des beaux vers que le poète avait consacrés à sa femme :

« Qu'on imagine à plaisir, écrivait-il dans *le Globe*, en rendant compte des *Odes et Ballades*, tout ce qu'il y a de de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu, qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son nom :* les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse. »

Et le charme de ces vers, augmenté du charme personnel de M^me^ Victor Hugo, avait agi d'autant plus vite sur l'esprit de Sainte-Beuve que, depuis sa sortie du collège, il ne s'était lié avec personne et n'avait pas encore aimé.

Le 8 février 1827, Victor Hugo lui adressait le billet suivant :

« Je communiquais l'autre matin à Monsieur de (*sic*) Sainte-Beuve quelques vers de mon *Cromwell*. S'il avait velléité d'en entendre davantage, il n'a qu'à venir lundi soir, *avant huit heures*, chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, hôtel des conseils de guerre. Tout le monde sera charmé de le voir, et moi surtout. Il est du nombre des auditeurs que je choisirais toujours parce que j'aime à les écouter. »

Et huit jours après il lui écrivait encore :

« Venez vite, Monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné — moins peut-être à vos articles si remarquables, d'ailleurs, qu'à votre conversation et à votre regard — pour un poète. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me

félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez, de grâce, j'ai mille choses à vous dire, ou faites-moi savoir où je pourrais vous trouver.

« Votre ami.

« V. H. »

Quels étaient les vers que Sainte-Beuve avait communiqués à Victor Hugo? Ni l'un ni l'autre n'ont jugé à propos de nous le dire, mais s'ils étaient « de sentiment tout intime », il est plus que probable que la pièce intitulée *le Premier amour* était de ce nombre. C'est elle qui ouvre le recueil de *Joseph Delorme;* les autres qui suivent, si l'on s'en rapporte à la note placée en tête de *la Rime*, seraient postérieures, en effet, à l'adoption par le poète d'une facture plus sévère. Peut-être aussi Sainte-Beuve avait-il confié à son ami ses premiers essais lyriques, entre autres la pièce suivante qui n'a pas été recueillie dans ses œuvres et qu'on a retrouvée depuis dans les papiers de M. Dubois :

UN JEUNE POÈTE ITALIEN AU TOMBEAU DU TASSE (1).

« O Mère des héros, terre antique de Mars,
Tu n'es plus la belle Italie ;
Tu n'es plus le séjour des arts !
En vain notre Rome avilie
De la gloire a gardé quelques rayons épars,
Et, dans sa brillante folie,
Rêve encor chaque jour l'Empire des Césars :
Tu n'es plus la belle Italie !
De quel front pourrais-tu répondre à tes aïeux?
Parle, fille dégénérée;
La liberté naguère habitait en ces lieux,
Et notre terre était sacrée.

(1) Je dois la communication de cette poésie inédite à M. Ad. Lair, qui a déjà publié une partie des *Souvenirs de Dubois*.

Qu'as-tu fait? tu donnais des lois à l'univers,
Souveraine des rois, maintenant leur esclave.
Le moderne Germain impunément te brave,
Et de lui tu reçois des fers,
Je voulais par des chants consacrer ta mémoire;
J'interrogeai des âges plus heureux.
Mais tout resta muet pour raconter ta gloire :
Ma lyre ne trouva que des sons douloureux.
Infortuné! je n'ai plus de patrie.
L'Italie est vouée aux malheurs, aux revers.
Ah ! quel peuple aujourd'hui chanterai-je en mes vers?
Ranime mon âme flétrie,
Le Tasse, inspire-moi, même au sein du tombeau :
De mon génie éteint, rallume le flambeau. »
Assis sur le tombeau du Tasse
Ainsi parlait un poète naissant.
Dans ses yeux enflammés, sur son front rougissant,
Brillait sa noble et jeune audace.
Il trahissait le vœu d'être immortel;
Il enviait le chantre d'Herminie,
Et du grand homme adorant le génie,
Il tenait embrassé le poétique autel,
Tout d'un coup sous le marbre a tressailli la cendre ;
Du sépulcre entr'ouvert soudain s'est fait entendre
Une lugubre et lamentable voix;
Tel retentit l'aquilon dans les bois :
Ou telle la sibylle antique,
Dictant sur le trépied ses fatales leçons,
Par de longs sifflements, par de terribles sons,
Laisse échapper l'oracle prophétique :
« Malheureux, qu'as-tu dit? sèche d'indignes pleurs;
Laisse la plainte à la vierge timide,
Et réprimant de stériles douleurs
Prépare ton courage et ton glaive homicide.
Ce n'est point par des chants qu'on apprend à souffrir :
Aux combats, à la vengeance
Le vrai guerrier se recueille en silence ;
Il ne sait point chanter, il ne sait que mourir!
Quoi! méprisant les exploits de tes pères,
Quoi ! tu voudrais à des peuples puissants

Prostituer de criminels accents
Et célébrer des gloires étrangères?
Et cependant le Germain redouté
Dérobera notre chère Ausonie
Et de nos bords chassant la liberté,
Il nous imposera sa rude tyrannie ;
Il nous dira : « Romain, reçois des fers,
Les dieux vengeurs ont satisfait ma haine ;
Si, malgré moi, je languis et je sers,
Indocile ennemi, tu partages ma chaîne !
Ah ! couvre-toi de l'acier des combats :
Et dans l'accès d'un généreux délire,
Cesse tes chants, brise ta lyre :
Ah ! couvre-toi de l'acier des combats !
Parmi nous, il est un asile
Qu'a choisi désormais la sainte liberté;
Du Tancrède que j'ai chanté,
Visite la terre fertile,
Visite Naple et la Sicile !
Sur ces bords que souilla l'impure volupté,
Abjurant un culte servile,
Le peuple adore une autre déité;
Parmi nous, il est un asile
Qu'a choisi désormais la sainte liberté.
De l'étranger qui la menace,
Va châtier la folle audace ;
De Mars va cueillir le laurier.
Le patriotisme t'inspire;
Triomphe des tyrans, et, poète guerrier,
Alors tu reprendras ta lyre. »
Le jeune homme à ces mots a connu son devoir;
Son cœur palpite et de joie et d'espoir :
Du Tasse il voit la couronne plus belle
Reverdir et briller d'une fraîcheur nouvelle,
Soudain impatient de gloire et de danger,
Il a saisi la lame héréditaire,
Il a reçu les baisers de sa mère
Et répète en partant : « Malheur à l'étranger ! »

Voilà donc le premier jet de la veine poétique de

Sainte-Beuve. Bien qu'elle se ressente de son inexpérience et de la lecture des *Messéniennes*, cette pièce de vers n'est pas sans mérite. Il y a du mouvement, un certain élan lyrique, et quelques vers d'une assez belle venue. Aussi Victor Hugo encouragea-t-il son jeune confrère à cultiver hardiment les Muses. Par malheur, Sainte-Beuve était encore placé sous l'influence de Daunou, son compatriote, « dont la sévérité morose, l'esprit de prêtre mécontent devenu philosophe, le républicanisme doublement déconcerté — par l'Empire et par la Restauration — voyaient fort en noir l'humanité (1) » et qui avait le romantisme en horreur (2). Cependant, Daunou lui avait donné, l'année d'avant, un bon conseil. L'Académie française ayant mis au concours, comme sujet du prix d'éloquence, un *Discours sur l'histoire de la langue et de la littérature françaises depuis le commencement du XVI^e siècle jusqu'en 1610*, Sainte-Beuve, excité par l'ancien oratorien, avait entrepris cet ouvrage, et c'est évidemment à dater de ce jour qu'il avait repris goût à la poésie. N'a-t-il pas écrit lui-même : « Avant de faire un discours sur l'histoire de notre littérature à cette époque, je sentis le besoin de connaître cette littérature ; je commençai naturellement par la poésie, et le sujet me parut si intéressant et si fécond que je n'en sortis pas. » Cela veut dire qu'il renonça au discours pour composer le livre qu'il publia, au mois d'août 1828, sous le titre de *Tableau historique et critique de la Poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle.*

Huit mois auparavant, Victor Hugo avait lancé son

(1) *Souvenirs inédits de Dubois.*

(2) C'est ainsi qu'il écrivait à un M. Schmitzler, le 12 avril 1835, qu'il se chargerait volontiers de faire un article sur Marie-Joseph Chénier, mais « que la littérature romantique y serait fort peu ménagée ». (Lettre inédite.

manifeste de *Cromwell*. Les deux ouvrages se complétaient l'un par l'autre, car Sainte-Beuve, afin de rajeunir le sien et d'y intéresser un plus grand nombre de lecteurs, avait eu l'esprit de rattacher ses études du XVI^e siècle aux questions littéraires et politiques qui s'agitaient au commencement du nôtre. Il y avait, du reste, plus d'une analogie entre le Cénacle et la Pléiade, de même qu'il y avait plus d'une ressemblance entre Victor Hugo et Ronsard. Le *Tableau* de Sainte-Beuve obtint un grand et légitime succès. Depuis lors, il a quelque peu vieilli. Si l'ensemble est toujours agréable et fait illusion à quelque distance, il ne faut pas le regarder de trop près. Certaines figures de premier plan demanderaient une sérieuse retouche, celle de Ronsard notamment, dont Sainte-Beuve a de très bonne foi, mais un peu légèrement, exagéré le rôle et l'influence sur ses camarades de la Pléiade. Bien qu'il fût aidé par Daunou, Sainte-Beuve n'est pas toujours allé aux sources; il est vrai qu'en ce temps-là les sources étaient si troubles qu'il était bien difficile d'y puiser ; cependant, il s'en est rapporté trop souvent, quant aux dates, qui ont tant d'importance dans l'histoire littéraire du XVI^e siècle surtout, à Claude Binet ou à Colletet, qui fourmillent d'erreurs. Ainsi, pour en citer quelques exemples, il s'est trompé en disant que Ronsard demeura sept ans au collège Coqueret, puisqu'il est acquis aujourd'hui qu'il y passa trois ans à peine ; — que la première partie des *Erreurs amoureuses* de Pontus de Thiard avait devancé d'un an le manifeste de la Pléiade, puisqu'elle parut six mois après ; — que la *Défense* de Joachim du Bellay est de 1550, puisqu'elle est de 1549; — que le *Recueil de poésie* du même auteur fut publié avant *l'Olive*, puisque c'est le contraire qui est vrai. Sur l'Ecole lyonnaise de Maurice Scève, et sur les poésies de

Louise Labé, il est muet ou ne dit que des choses banales. Pour Jacques Peletier du Mans, qui fut le précurseur direct et immédiat de la Pléiade, il n'a que du mépris. Sur la vie de Ronsard et de J. du Bellay, il est plein de lacunes et d'assertions douteuses ou fausses. Il y aurait donc lieu de reprendre le *Tableau* dans ses détails sinon dans ses grandes lignes, pour le mettre au point. Sainte-Beuve lui-même n'y manquerait pas, s'il était encore de ce monde, car, à l'encontre de la plupart des critiques d'aujourd'hui, il avait au plus haut degré le souci de l'exactitude, et il en a donné des preuves qui suffiraient à lui assurer le bénéfice des circonstances atténuantes, en revenant deux ou trois fois, à des intervalles assez espacés et au fur et à mesure des découvertes, sur la vie et les œuvres de Joachim du Bellay, qu'il avait fini par préférer à Ronsard (1).

Malgré tout, ce livre qu'il appelait sur le tard « son premier-né, le fruit de ses amours d'étudiant » et qu'il

(1) Cf. dans sa *Correspondance* ses lettres à Turquety, à Reinhold Dezeimeris, à Alph. Lemerre et à M. Revillout, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier. Quand ce dernier publia son Mémoire sur les *Derniers mois de Joachim du Bellay*, Sainte-Beuve lui écrivit (1867) : « Je viens de le lire (votre mémoire) avec tout l'intérêt que m'inspire le sujet, et que justifie la nouveauté des documents aussi bien que le parti que vous en avez su tirer. Vous me permettrez bien d'en dire un mot et d'en hâter de mes vœux la publication dans le prochain article que j'ai à faire au *Journal des Savants* et qui sera le second. Me laisserez-vous bien vous faire observer que, dans votre analyse si exacte, vous me paraissez un peu sévère pour du Bellay, qui n'a peut-être eu d'autre tort que d'être maltraité de la fortune, d'être intendant et homme d'affaires, tandis qu'il était poète, d'avoir commis cette autre faute *de se laisser mourir jeune,* avant de franchir le détroit qui le menait à sa seconde carrière ? Vauvenargues aussi, vu de près et dans sa Correspondance avec Saint-Vincens, paraît bien malheureux et même misérable. Ces lettres que vous donnez du pauvre poète mettent bien en lumière ses derniers ennuis ; elles sont le commentaire et le corollaire des *Regrets*, et elles s'adaptent parfaitement avec la lettre qu'on avait de lui *à un sien ami sur la mort du feu roy et le département de madame de Savoie*. Grâce à vous, on a désormais un du Bellay complet. » (*Corresp.*, t. III, p. 247). — Pas tout à fait, ajouterai-je, car depuis la mort de Sainte-Beuve on a fait bien d'autres découvertes dans la vie de Joachim, et il y reste encore quelques points obscurs.

aimait « à cause même de ses espiègleries et de ses jeunes licences », ce livre n'en demeure pas mois le meilleur tableau historique et critique qui ait été tracé jusqu'à ce jour de la poésie française au XVI^e siècle. Aussi, je comprends que tout le clan romantique ait salué son apparition avec des cris de joie. Depuis la fondation du premier Cénacle, Victor Hugo, qui se posait déjà en chef d'école, cherchait en vain son du Bellay. Il le tenait à présent et comme critique et comme poète. Joachim avait vingt-cinq ans quand il fit *la Défense* et *l'Olive*. C'était l'âge de Sainte-Beuve quand il écrivit le *Tableau du XVI^e siècle* et *Joseph Delorme*. Ce rapprochement tout naturel ne pouvait échapper à Victor Hugo, qui se plaisait à chercher des signes dans les constellations de la Pléiade. Seulement Joachim, après avoir lancé son manifeste, se consacra tout entier à la poésie, tandis que Sainte-Beuve l'abandonna au bout de huit ans pour s'occuper exclusivement de critique. C'est même en cela qu'ils diffèrent l'un de l'autre.

Peut-être que, s'il eût vécu, Joachim serait retourné, comme Joseph Delorme, à la prose. Outre qu'il la maniait en maître, l'instrument poétique qu'il avait fini par adopter était de lui-même un peu court, j'entends que le sonnet, quoiqu'il ait trouvé le moyen, à force d'art, de le renouveler entre *l'Olive* et *les Regrets*, ne se prête guère aux œuvres de longue haleine. On s'est demandé souvent pourquoi Sainte-Beuve avait renoncé à la poésie après *les Pensées d'août*. Eh! mon Dieu, la chose est bien simple: c'est que son instrument à lui aussi était singulièrement monotone. Tel filet d'idée poétique, qui, chez André Chénier, aurait découlé en élégie, ou chez Lamartine se serait épanché en méditation et aurait fini par devenir un lac, se congelait aussitôt chez lui et se cris-

tallisait en sonnet (1). C'est lui-même qui en fait la remarque. La *Musa pedestris* qu'il avait choisie dans le chœur d'Apollon, de préférence à toute autre, pour se distinguer de ses camarades du Cénacle et surtout de son chef (2), la Muse à l'air penché, mélancolique et déjà lasse, du carabin guéri de la médecine qu'était Joseph Delorme, ne pouvait guère l'entraîner plus haut que les « coteaux modérés ». A moins de se répéter — ce qui est toujours fâcheux pour un poète — il ne pouvait pas s'essayer éternellement « en des peintures d'analyse sentimentale et des paysages de petite dimension (3) ». Mieux valait cent fois, après avoir tiré de cette Muse tout ce qu'elle pouvait rendre, lui fausser résolument compagnie et passer, comme on dit, à un autre genre d'exercice. C'est ce que Sainte-Beuve comprit quand la critique lui eut apporté la grande renommée.

## II

Mais reprenons le fil de notre récit. Le *Tableau du XVIe siècle* avait à peine paru que Sainte-Beuve partit pour l'Angleterre. Il y avait longtemps que ce pays l'at-

(1) Sainte-Beuve se flattait, avec raison d'ailleurs, d'avoir en quelque sorte renové le sonnet. Dans le chapitre de ses *Portraits de femmes* intitulé ; *Une ruelle poétique sous Louis XIV*, il a dit : « Il (Saint-Pavin) a fait nombre de sonnets et à peu près les derniers en date, avant l'espèce de renaissance que nous-même avons tentée. On peut dire que si le rondeau, à cette époque, est mort avec Benserade, le sonnet a fini avec Saint-Pavin. »

(2) « Nous aussi, il y a trente ans, écrivait-il à Baudelaire en 1856, nous avons cherché de la poésie là où nous avons pu. Bien des champs aussi étaient déjà moissonnés, et les plus beaux lauriers étaient coupés. Je me rappelle dans quelle situation douloureuse d'esprit et d'âme j'ai fait *Joseph Delorme* ; et quand il m'arrive (ce qui m'arrive rarement) de rouvrir ce petit volume, je suis tout étonné de ce que j'ai osé y dire, y exprimer. » (*Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 221.)

(3) *Pensées de Joseph Delorme.*

tirait. D'abord, c'était le pays d'origine de sa mère ; plus d'une fois, quand il était à Boulogne, il avait eu envie de monter sur un bateau et d'aller voir, outre-Manche, l'île fameuse dont il entendait parler depuis son enfance ; ensuite il avait lu tout récemment les œuvres de Wordsworth, Keats, Southey, Coleridge, Kirke White, poètes charmants qui étaient à peine connus chez nous, et comme il avait pris à cette lecture un plaisir infini, comme il s'était découvert une âme à leur image, l'idée lui était venue de s'inspirer d'eux, de les imiter, pour enrichir à sa manière l'anthologie de l'École romantique. De là son excursion en Angleterre. Il n'y fit d'ailleurs qu'un séjour de quelques semaines, — le temps de visiter Oxford, Cambridge, Canterbury, et de faire le tour des beaux lacs dont l'eau et le ciel si particuliers forment l'atmosphère unique de la poésie lakiste.

Que sont devenues les lettres où il notait au jour le jour ses impressions de voyage et les particularités des monuments qui l'arrêtaient ? Je crains qu'elles n'aient été détruites avec tant d'autres de la même époque ; en tout cas, la réponse que Victor Hugo fit à deux d'entre elles, le 17 septembre 1828, permet d'apprécier l'importance de leur perte :

« Vos deux lettres, cher ami, lui mandait le poète des *Odes et Ballades*, ont été une vive joie pour moi. J'avais pris, je l'avoue, cette douce habitude de vous voir souvent, d'échanger mes idées avec vos idées, de rêver quelquefois à l'harmonie de vos vers ; votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre quelque chose de votre vive et haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit.

« Je ne saurais vous dire avec quelle curieuse avidité je vous ai suivi dans votre voyage, chaque détail de vos lettres m'a été précieux. J'y voyais saillir tous les bas-reliefs et reluire les vitraux gothiques des belles églises que vous avez visitées, heureux homme que vous êtes !...

« Je voudrais bien vous envoyer des nouvelles d'ici, mais vous savez dans quelle solitude je vis. Je sais qu'Ancelot vient de faire jouer son *Olga*, dont *le Globe* dit du bien. Il y a eu aussi dans *le Globe* un article stupide de M. C... R... (Charles de Rémusat) sur votre beau livre. En revanche, *le Provincial* (1) a dit à votre sujet d'assez bonnes choses que je vous garde pour votre retour.

« J'ai annoncé hier à Madame votre mère votre prochain retour. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle se portait bien et désirait vivement vous embrasser. Pas plus vivement que nous tous, à coup sûr, toute votre mère qu'elle est.

« Sans adieu, bien cher ami. Revenez-nous vite. Je vous recommande Canterbury. C'est une cathédrale à vous remuer et à vous ravir d'enthousiasme. Ce que vous me dites des restaurations de Westminster m'afflige. Les Anglais ont la manie de mêler le fashionable au gothique. »

Cette lettre de Victor Hugo présente un double intérêt. Avec son dernier paragraphe, elle nous rappelle qu'il

... portait déjà dans l'âme
Notre-Dame
Et commençait à s'occuper
D'y grimper (2).

(1) Journal de Dijon où Aloïsius Bertrand servait la cause du romantisme, et qui fut suspendu en 1828.

(2) Nous savons, en effet, que dès 1828 Victor Hugo avait vendu ce roman à Gosselin.

D'autre part elle nous édifie sur le degré d'intimité qui régnait déjà entre lui et Sainte-Beuve. Cette intimité était si grande que, dans une pièce de l'édition définitive des *Odes et Ballades*, parue au mois d'août 1828, Victor Hugo disait à Sainte-Beuve :

Viens, joins ta main de frère à ma main fraternelle,
Poète, prends ta lyre ; aigle, ouvre ta jeune aile,
Étoile, étoile, lève-toi !

et que, deux mois plus tard, lors de la naissance de François-Victor Hugo, l'auteur de *Joseph Delorme* dédiait à son père les beaux vers qu'il a publiés sous le titre de *la Veillée*.

Cependant Sainte-Beuve était rentré à Paris avec l'intention bien arrêtée de se créer une situation matérielle. Il avait abandonné la médecine qu'il n'avait apprise que par curiosité ; il ne pouvait pas rester plus longtemps à la charge de sa mère qui, elle-même, n'avait que de petites rentes. De quel côté allait-il s'ouvrir une carrière ? La littérature, pour le moment du moins, était incapable de le nourrir. *Le Globe* le payait à peine, et ce n'est pas les 400 francs que venait de lui remettre l'éditeur Delangle pour la première édition de ses poésies (1) qui pouvaient le conduire bien loin. Restait l'Université. De ce côté-là, assurément, il n'avait qu'à demander pour être servi, mais il lui faudrait débuter en province, et Loudierre, son ancien camarade de Charlemagne, s'ennuyait si fort à Evreux, où il enseignait la rhétorique, qu'il ne pouvait se faire à l'idée de quitter Paris, où le retenait je ne sais quel pressentiment d'amour et de gloire.

Pourtant il avait à la Faculté des lettres de Besançon,

(1) *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. I. Lettre à Loudierre, du 6 décembre 1828.

en la personne d'Amédée Thierry, un ami dévoué qui s'était mis en tête de l'attirer près de lui, de concert avec Théodore Jouffroy. Ce dernier surtout s'occupait activement de cette affaire, pensant lui être agréable, et Sainte-Beuve disait à Loudierre qu'au cas où ses démarches réussiraient il était capable d'accepter, pour ne pas le désobliger (1).

Mais Jouffroy, qui, depuis sa révocation de professeur de philosophie à l'Ecole normale, vivait de cours particuliers et des articles qu'il donnait au *Globe*, fut sur ces entrefaites réintégré dans ses fonctions, et Sainte-Beuve, que la perspective d'une chaire à Besançon laissait de plus en plus froid, attendit patiemment les événements.

Il lui en arriva deux coup sur coup qui décidèrent, sinon de sa vocation, du moins de son avenir! Ce fut d'abord l'apparition de son *Joseph Delorme*, dont « l'histoire courte et amère » avait presque fait pleurer Victor Hugo quand il la lut en manuscrit (2), qui scandalisa le salon de la duchesse de Broglie, amena sur les lèvres de M. Guizot une comparaison toute à l'honneur de Sainte-Beuve (3) et fit scission et débats au *Globe* : Leroux, Jouffroy, Damiron, Lerminier, Magnin, d'une part, et, de l'autre, MM. Vitet, Desclozeaux, Duvergier, Duchâtel, Rémusat, etc.

« N'est-ce pas glorieux et amusant ? » s'écriait-il.

L'autre événement, plus décisif encore, fut son entrée à la *Revue de Paris*, que venait de fonder le docteur Véron. « C'est un recueil un peu hétérogène, disait Sainte-Beuve, mais on signe ses articles en toutes lettres et, par conséquent, on ne répond que de ce qu'on a signé.

(1) *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. I, p. 9.
(2) *Corresp. de Victor Hugo*, t. I. — Lettre à Sainte-Beuve du dimanche (minuit) 1829.
(3) M. Guizot avait dit que c'était du *Werther jacobin et carabin*.

C'est bien payé : *200 francs la feuille ;* c'est, entre nous, ce qui m'a décidé. J'y compte faire du XVIIe siècle. »

Il n'y fit pas que du XVIIe siècle, quoiqu'il ait débuté par une très belle étude sur Boileau. Il y inaugura cette série de portraits qui, continués plus tard dans la *Revue des Deux Mondes* et toujours accrus et augmentés, ont formé définitivement les *Portraits littéraires*, les *Portraits de femmes* et les *Portraits contemporains*. Mais, par-dessus tout, il y servit la gloire de Victor Hugo sous toutes les formes (1). Ainsi, pour commencer, au mois d'août 1829, lors de l'interdiction de *Marion Delorme* par la censure, c'est lui qui fit dans cette Revue, sous le voile de l'anonyme, le récit de l'audience accordée au poète par le Roi Charles X ; et de même, quelques mois auparavant, quand fut projetée chez Gosselin l'édition en dix volumes des œuvres complètes de Victor Hugo, c'est lui qui, sous les initiales E. T., rédigea le fameux prospectus qui a provoqué parmi les historiographes tant de recherches et de méprises et dont M. de Lovenjoul a conté l'histoire amusante dans un chapitre de son *Sainte-Beuve inconnu*. Car, à partir de la publication de *Joseph Delorme*, il se donna tout entier, il ne s'appartint plus. La maison de Victor Hugo devint la sienne : c'était le disciple préféré, le confident, l'ami en titre. Il était de toutes les lectures, de toutes les premières représentations, de toutes les fêtes. C'est Sainte-Beuve qui, lors des représentations d'*Hernani*, distribuait les bil-

(1) Il n'avait pas attendu jusque-là pour brûler à ses pieds l'image d'un poète qui avait été un de ses premiers cultes et auquel, par une sorte d'ironie du destin, il devait succéder à l'Académie française. Ainsi, dès le 20 mars 1827, trois mois à peine après avoir fait la connaissance de Victor Hugo, il avait pris texte des *Sept Messéniennes nouvelles* de Casimir Delavigne pour constater dans *le Globe* que la faveur de ce poète était déjà sur le retour et que sa rapide popularité avait dû par degrés pâlir.

lets de parterre et qui rédigeait les bulletins de victoire. Il n'y avait pas d'heures pour lui. « Quand personne n'entre, lui écrivait un jour Victor Hugo, vous avez toujours droit d'entrer. » S'il s'absentait pour quelques jours, il était sûr de trouver des lettres de Victor dans toutes les villes où il s'arrêtait. A son retour il était accueilli à bras ouverts. Naturellement, au fur et à mesure qu'il s'attachait à Victor Hugo, il se détachait de Daunou et de son école. On ne peut pas servir deux maîtres à la fois, surtout quand ils sont aux antipodes de la pensée. Et donc, par un de ces changements intérieurs, dont on se défend d'autant moins, quand on s'en aperçoit, que le cœur y entre pour une bonne moitié, les idées de Sainte-Beuve qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme du XVIII^e^ siècle, se modifièrent sensiblement et prirent une tournure quasi religieuse. Sans doute, comme il l'écrivait, le 26 juillet 1829, à l'abbé Barbe, son ami d'enfance, il n'aurait pas encore été, sur beaucoup de points et surtout en orthodoxie, du même avis que lui, mais il était sûr qu'ils s'entendraient déjà mieux ensemble sur les questions les plus essentielles dans la vie humaine; et là même où ils différeraient, ce serait de sa part, disait-il, « parce qu'il n'irait pas jusque-là, plutôt que parce qu'il irait ailleurs et d'un autre côté ».

Il avouait, du reste, que, s'il était revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrême des idées qu'il avait dépouillées avant d'en sentir toute la portée et tout le sens, ç'avait été bien moins par une marche théologique, ou même philosophique, que par le sentier de l'art et de la poésie. « Mais peu importe l'échelle, ajoutait-il, pourvu qu'on s'élève et qu'on arrive. »

Sans doute; seulement, quand il s'exprimait de la

sorte, Sainte-Beuve ne savait pas que la poésie et l'art, de degré en degré et par une voie mystique, l'entraînaient vers un amour fatal.

## III

Il ne faut jurer de rien: la crise de mysticisme que traversa Sainte-Beuve, peu de temps après la publication de *Joseph Delorme*, en est une preuve de plus.

Nous avons vu qu'en 1827 il se disait antipathique au romantisme à cause du royalisme et de la mysticité qu'il ne partageait pas. Pour vérifier cette assertion, on n'a qu'à lire les premières lignes de son article sur les *Odes et Ballades*. Il s'est expliqué là-dessus avec une netteté et une franchise qui ne permettent pas l'équivoque.

« ... De jeunes esprits, disait-il, nourris du *Génie du Christianisme*, tournés par leur nature et leur éducation aux sentiments religieux et aux croyances mystiques, avaient pensé, à la vue de tant d'événements mémorables, que les temps marqués étaient accomplis, que l'avenir allait enfin se dérouler selon nos vœux. Tout amoureux qu'ils étaient cependant des âges chevaleresques et monarchiques, des légendes et des prouesses, le spectacle de nos exploits et de nos désastres récents, les grandes révolutions contemporaines, surtout la merveilleuse destinée de Napoléon et sa double chute les avaient fortement remués : champions du vieux temps et remplis d'affections modernes, ils étaient novateurs, même en évoquant le passé. On le vit bien dans leurs essais littéraires. Autour de deux ou trois idées fondamentales s'organisa chez eux un système complet de poésie,

formé du platonisme en amour, du christianisme en mythologie et du royalisme en politique (1). »

Et Sainte-Beuve voyait dans ce système la raison pour laquelle le siècle de plus en plus ennemi de tout mysticisme s'était détourné de la jeune école poétique, se contentant de ses deux ou trois poètes favoris : Casimir Delavigne, Béranger et M. de Lamartine à qui « la naïveté sublime de ses premières *Méditations* avait fait pardonner la teinte mystique de ses croyances ».

Cette antipathie de Sainte-Beuve pour la mysticité toute littéraire du romantisme était d'autant plus curieuse qu'il avoue lui-même, dans la préface de *Joseph Delorme*, que, « tout jeune, une piété fervente s'était emparée de lui, mêlant quelque chose de grave et d'innocent à ses émotions précoces ». Mais la direction de Daunou, qu'il subit en sortant du collège, et surtout ses études de médecine, ne tardèrent pas à le convertir, car l'École de Paris était alors foncièrement matérialiste. Nous avons sur ce point le témoignage précieux de Dubois (2).

Par suite de quelles circonstances, par quel enchaînement mystérieux Sainte-Beuve revint-il deux ans après aux idées mystiques de sa première jeunesse ? C'est l'amour qui accomplit ce miracle, car à partir du jour où il pénétra dans l'intérieur de Victor Hugo, son cœur, comme une fleur qui renaît sous la rosée du ciel, s'ouvrit du même coup à la poésie et à l'amour. Il faut croire, d'ailleurs, que le charme dont il a parlé était bien captivant, puisque M. Dubois le subit dès sa première visite à l'auteur des *Odes et Ballades*.

Victor Hugo habitait alors un modeste réduit de la rue de Vaugirard.

(1) *Le Globe* du 2 janvier 1827.
(2) Voir le chap. précédent, p. 58.

« Là, dit M. Dubois, dans l'entresol d'un atelier de menuiserie, j'avais vu dans un tout petit salon, un jeune poète et une jeune mère balançant dans ses bras un enfant de quelques mois et lui enseignant à joindre ses petites mains pour la prière en face de quelques jolies copies et gravures des madones et des enfants Jésus de Raphaël. Bien que toujours un peu arrangée, la scène, cependant naïve et sincère, car les traits du cœur y perçaient à tout moment, surtout chez la jeune mère, m'avait touché et ravi. Je voulais être juste, et l'écrivain libéral se promit de relever le poète monarchique de la *Muse française* du rang que lui assignait notre dédain un peu superbe d'héritiers légitimes de la Révolution française, car c'était là notre vraie devise, au moins notre prétention (1).»

Et voilà comment le directeur du *Globe* fut conquis à la cause de Victor Hugo. Dès lors, quoi d'étonnant que son jeune collaborateur, dont le cœur était encore vierge et l'esprit très impressionnable, ait été, lui aussi, touché et ravi par cette charmante scène d'intérieur?

La poésie et l'art furent, dans les premiers temps, le sujet principal, on pourrait dire unique, des conversations de Sainte-Beuve avec Victor Hugo. Le critique, désireux de s'instruire, laissait le poète parler et l'écoutait avec délices :

J'étais tout au poète, et son vaste discours,
A peine commencé, se déroulait toujours,
Parmi les jets brillants et l'écume sonore,
Comme un torrent sacré que le pasteur adore,
Faisant flotter sans cesse et saillir à mes yeux
Dans chaque onde nouvelle une lyre des dieux (2).

(1) *Souvenirs inédits de Dubois.*
(2) *Le Livre d'amour : la Présentation.*

Il l'interrogeait curieusement sur ses théories, ses procédés, sa métrique — et timidement d'abord, résolument ensuite, il lui présentait ses observations.

Peu à peu, la religion et la politique se mêlèrent à la poésie. Sainte-Beuve et Victor Hugo avaient, en ces matières, des idées très opposées; mais le premier ne tarda pas à s'apercevoir que chez l'autre c'était moins affaire de conviction que d'imagination, de religion que de sentiment. En religion, Victor Hugo était catholique, parce que la société qu'il fréquentait, ses protecteurs, le courant, la mode, étaient catholiques. En politique, il était royaliste, parce que c'était alors son intérêt. — Sainte-Beuve n'était ni l'un ni l'autre. En matière religieuse, il avait perdu toute espèce de foi; en matière politique, il pensait comme *le Globe*. Le moyen de s'entendre, de se lier avec des vues si différentes sur les principes mêmes qui servent à régler l'esprit de conduite? La poésie fut le trait d'union, le « charme » fit le reste. Au bout de quelque temps, les deux amis agirent l'un sur l'autre sans s'en rendre bien compte. Sainte-Beuve se rapprocha de Victor Hugo au point de vue religieux (1), Victor Hugo, par une manière de choc en retour, se rapprocha de Sainte-Beuve au point de vue politique. D'ultra qu'il était, il devint libéral. A quel autre, en effet, étant donné que Victor Hugo refléta toute sa vie les idées et les opinions de quelqu'un, à quel autre qu'à Sainte-Beuve pourrait-on attribuer le changement pres-

(1) « Tu finiras par comprendre, écrivait-il à l'abbé Barbe en 1828, que ce sont (à part quelques hommes de bonne foi et abusés) quelques intrigants, très indifférents en matière de croyance, mais avides de pouvoir et furieux de le voir échapper, qui cherchent à troubler le pays et à remuer des cendres. Le temps, en passant sur les libéraux, a frappé les vieux incorrigibles qui sont de moins en moins nombreux, et a communiqué à tous ceux qui avaient quelque sens une modération qu'ils n'ont pas toujours eue... » (*Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, p. 18.)

que subit qui se manifesta dans ses idées politiques, à partir de 1827? Ce n'est pas à Chateaubriand ; ce n'est pas à Lamennais. Outre qu'il ne voyait le premier que de loin en loin, si Victor Hugo avait dû modifier son opinion dans le sens libéral, c'eût été plutôt en 1824, lorsque Chateaubriand fut précipité du pouvoir; et quant au second, qu'il ne voyait pas plus souvent, il n'aurait pu alors que le diriger dans le sens contraire, la politique,aux yeux de Lamennais, étant à cette époque subordonnée à la religion, c'est-à dire à la théocratie, qui est la négation même de la liberté.

C'est donc à dater de ses relations avec Sainte-Beuve que les idées politiques de Victor Hugo se modifièrent. Jusque-là son royalisme était demeuré blanc comme neige; poète, il n'avait eu des chants que pour les gloires et les malheurs de la dynastie régnante. Je me trompe, dans une ode fameuse intitulée *les Deux îles*, il avait donné la réplique au *Bonaparte* de Lamartine, mais ç'avait été pour maudire le tyran.

Tout autre était le sentiment qui lui dicta, en 1827, l'*Ode à la colonne Vendôme*. A la malédiction succédait l'enthousiasme. Du coup son royalisme se teintait de bonapartisme, et cette teinte ne fit que s'accentuer avec les événements. En 1830, à l'occasion d'une pétition sur le retour des Cendres, il chante une nouvelle *Ode à la Colonne;* en 1832, pendant que la duchesse de Berry soulève la Vendée, il célèbre *Napoléon II*. C'est fini : désormais sa Muse n'aura d'autre cocarde que la cocarde tricolore, et même après le Deux-Décembre, même après *Napoléon le Petit*, sur son rocher de Guernesey, il ne cessera de chanter Napoléon le Grand. Ainsi l'avait voulu Sainte-Beuve, car il est hors de doute que ce fut notre *Joseph Delorme* qui teinta de rouge et de bleu l'étamine

blanche du drapeau de Victor Hugo. N'oublions pas que Sainte-Beuve était né à Boulogne, qu'il fut bercé tout enfant dans le culte de Napoléon (1), qu'il devint au *Globe* l'admirateur et puis l'ami de Béranger, et que c'est grâce aux chansons de Béranger que le bonapartisme devint, sous la Restauration, le symbole de la liberté.

Du reste, Victor Hugo avait gardé un tel souvenir de l'année 1827 que, treize ans plus tard, dans un discours retentissant prononcé à la tribune de l'Assemblée législative, il ne craignit pas d'y faire remonter les opinions qu'il affichait dans le moment.

« Je vous livre, disait-il, depuis 1827, époque où j'ai eu l'âge d'homme, je vous livre tout ce que j'ai écrit, partout où j'ai écrit, tout ce que j'ai dit, partout où j'ai parlé, je vous livre tout, sans rien retenir, sans rien réserver, et je vous porte à tous, du haut de cette tribune, le défi de trouver dans tout cela une page, une ligne, un mot, qui, sur quelque question que ce soit, me mette en contradiction avec ce que je dis et avec ce que je suis aujourd'hui (2). »

Certes, il n'aurait pas fallu le prendre au mot, car il eût été facile de le mettre en contradiction avec lui-même ne fût-ce qu'en lui rappelant la lettre rendue publique où, en 1829, lors de l'interdiction de sa pièce de *Marion Delorme*, il avait protesté de sa fidélité, de sa loyauté et de son dévouement au roi Charles X, et nous savons

(1) Le 16 mars 1859, il écrivait à M. Morand, juge au tribunal civil de Boulogne-sur-Mer, en le remerciant de l'envoi de l'*Année historique boulonnaise :* « Vous m'avez rajeuni par quantité de souvenirs de 1803 à 1814. Savez-vous que j'assistais à cette dernière revue du 20 ou du 22 septembre 1811, et que je me la rappelle comme aujourd'hui ? J'étais à vingt pas du grand homme, avec des militaires, et en petit *hussard*. Vous me ramenez à l'enfance... » (*Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, p. 86.)

(2) Cf. le *Moniteur* du 24 mai 1850.

que Sainte-Beuve n'acheva de le *déroyaliser* qu'au mois d'août 1830, en le revendiquant « au nom du régime qui s'inaugurait, au nom de la France nouvelle », dans un article du journal *le Globe* (1). Mais c'est un fait que Victor Hugo n'atteignit vraiment l'âge d'homme en politique et en poésie qu'en 1827, c'est-à-dire après qu'il eut fait la connaissance de Sainte-Beuve.

Nous venons de voir ce qui était advenu de ses idées politiques : si l'on veut maintenant se rendre compte des modifications que le poète apporta dans sa métrique à dater de la même époque, on n'a qu'à rapprocher les derniers vers des *Odes et Ballades* des premiers vers de ce recueil. L'alexandrin de Victor Hugo, qui jusque-là s'était contenté de la coupe de celui de Racine avec, par-ci par là, quelques touches à la Chénier, s'affranchit tout à coup et enjamba d'un vers sur l'autre à la manière de Ronsard que Sainte-Beuve venait de remettre en honneur. Dans quelques-unes des petites ballades, dans *la Chasse du Margrave*, entre autres, Victor Hugo semblait avoir pris à tâche de nous montrer qu'il pouvait jongler avec la rime en écho ou « empennière » avec autant d'habileté que Meschinot et Joachim du Bellay. Où Joachim avait dit :

(1) Cet article parut le 19 août 1830, en tête de l'hymne de Victor Hugo intitulé : *A la jeune France.* Le voici : La poésie s'est montrée empressée de célébrer la grandeur des derniers événements ; ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix. Voici M. Victor Hugo qui se présente à son tour avec son audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des chefs éclatants... Tandis que Chateaubriand, vieillard, abdique noblement la carrière publique, sacrifiant son reste d'avenir à l'unité d'une belle vie, il est bien que le jeune homme qui a commencé sous la même bannière continue d'aller, en dépit de certains souvenirs, et subisse sans se lasser les doctrines diverses de son pays. Chacun fait ainsi ce qu'il doit, et la France, en honorant le sacrifice de l'un, agréera les travaux de l'autre. » Sans se lasser!... voilà qui excusait d'avance toutes les palinodies de Victor Hugo.

Qu'est-ce qu'aimer et s'en plaindre souvent ?
Vent !
Que suis-je donc lorsque mon cœur en fend ?
Enfant (1) !

Hugo dit :

Mon page, emplis mon escarcelle,
Selle
Mon cheval de Calatrava ;
Va !

Et comme pour marquer lui-même d'un caillou blanc l'année où il fut initié par Sainte-Beuve aux secrets de l'art poétique de la Pléiade, il remplaça, en tête du recueil des *Ballades*, dans l'édition de 1828, les deux vers de Vigny qu'il avait pris pour épigraphe dans l'édition de 1827.

Qu'il est doux, qu'il est doux de conter des histoires
Des histoires du temps passé (2) !

par ces deux vers de Joachim du Bellay :

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.

Ce n'est pas tout. Dans l'édition de 1827, l'ode intitulée *le Portrait d'une Enfant, à M<sup>lle</sup> J.-D. de M.*, avait pour épigraphe le mot d'Horace : *ut pictura poësis*. Dans l'édition de 1828, il mit à la place deux strophes de Ronsard (3), il donna pour épigraphe, à l'ode intitulée

(1) *Dialogue d'un Amoureux et d'Écho.*

(2) Ce changement d'épigraphe pourrait bien avoir été la cause directe du refroidissement qui eut lieu à cette époque dans les rapports de Vigny avec Hugo. En tout cas, c'était un manque de tact de la part de ce dernier.

(3)
Quand je voy tant de couleurs
Et de fleurs
Qui esmaillent un rivage,
Je peux bien voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

*Pluie d'été*, deux strophes de Remi Belleau (1), et Jean de la Taille et Desportes lui fournirent des vers pour les épigraphes de deux ou trois autres odes ou ballades.

Mais c'est principalement dans ses pièces de théâtre que son hexamètre, toujours un peu raide, se rompit, se plia à toutes les fantaisies de sa maîtrise. Jamais le vers héroïque n'avait atteint chez nous cette souplesse et n'avait marché de ce pas, brisé comme à plaisir, tout en demeurant fidèle aux lois souveraines de l'harmonie. Aussi, est-ce en toute vérité qu'en tête du beau Ronsard, in-folio qu'il offrit au chef de la Pléiade romantique Sainte-Beuve put mettre cette dédicace :

*Au plus grand inventeur lyrique*
*Que la poésie française ait eu depuis Ronsard.*

## IV

Si l'année 1827 fut en quelque sorte climatérique pour

(1) Quand je sens parmi les prez
Diaprez
Les fleurs dont la terre est pleine
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine

L'aubépine et l'églantin
Et le thym,
L'œillet, le lys et les roses
En cette belle saison
A foison
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet
Doucelet
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille frédons babillards,
Frétillards
Aux doux sons de son ramage.

Victor Hugo, l'année 1829 le fut également pour Sainte-Beuve. C'est en 1829 qu'il publia *Joseph Delorme*, qu'il entra à la *Revue de Paris*, qu'il fit la connaissance de Chateaubriand et de Lamartine et qu'il écrivit *les Consolations*. Que d'événements en quelques mois ! Quel changement profond dans la pensée et la vie du jeune poète !

Trente ans plus tard, au début de l'avertissement de l'édition définitive des *Consolations*, Sainte-Beuve disait que, si l'on désirait connaître le lien, le point d'union ou d'embranchement de ses deux recueils poétiques, il indiquerait la pièce de *Joseph Delorme: Toujours je la connus pensive et sérieuse,* comme celle d'où était née et sortie cette nouvelle veine plus épurée (1).

Charles Magnin avait déjà remarqué dans *le Globe*, lors de l'apparition de ce livre, que la turbulence des passions de Joseph se trahissait dans ce morceau par le plus heureux contraste, et il ajoutait :

« Cette sorte d'élégie *d'analyse*, où la nature et les sentiments privés sont peints avec amour et bonne foi, et où l'âme du poète se révèle à tous moments dans ses nuances les plus délicates, était à peu près inconnue dans notre langue. Pour trouver quelque chose d'analogue, il faut recourir aux lakistes. Encore Joseph Delorme n'est-il nullement leur imitateur; seulement il est, comme eux, dans le système de la poésie individuelle... »

L'auteur des *Consolations* avait-il quitté sa première route ? Nullement. Ici encore il partait presque toujours d'un détail de la vie privée, d'un incident domestique,

(1) « Je t'avoue bien bas, écrivait-il en 1844 à un ancien camarade qui le félicitait de son élection à l'Académie française, que j'aimerais beaucoup mieux être, non pas tout à fait, peut-être à la date de 1822, mais à celle de 1829: c'est-à-dire avoir 25 ans, qu'être immortel demain au prix de la quarantaine. »

d'une conversation, d'une lecture, mais il ne se bornait pas à en dégager les sentiments moyens de cœur et d'amour humain, il aspirait d'ordinaire à plus de sublimité dans les conclusions. Je me sers de ses expressions à dessein. Il ne faisait que mener à fin son procédé sans en changer le moins du monde, et de même que dans ce livre il y avait, d'après lui, progrès poétique par rapport au précédent, il y avait aussi progrès moral.

Qui donc, en si peu de temps, avait ainsi retourné l'esprit de Sainte-Beuve ? Si l'on s'en rapporte à son témoignage, ce fut Victor Hugo.

« Par vous, lui disait-il, je suis revenu à la vie du dehors, au mouvement de ce monde, et de là, sans secousse, aux vérités les plus sublimes. Vous m'avez consolé d'abord, et ensuite vous m'avez porté à la source de toute consolation ; car vous l'avez vous-même appris dès la jeunesse, les autres eaux tarissent, et ce n'est qu'aux bords de cette Siloé céleste qu'on peut s'asseoir pour toujours et s'abreuver (1). »

Mais si Victor Hugo dessilla les yeux de Sainte-Beuve, Lamartine ne fut pas tout à fait étranger à sa conversion. Le poète du *Lac* et du *Crucifix* n'avait pas beaucoup prisé *Joseph Delorme* et ne s'en était pas caché, mais le jour où il avait lu chez Victor Hugo, sur la marge du vieux *Ronsard* in-folio dont il est parlé ci-dessus, la pièce de vers qui ouvre le recueil des *Consolations*, il avait été conquis, et Sainte-Beuve avait paru très fier de cette conquête. C'est alors qu'ils se lièrent ensemble (2). Un matin donc qu'il se promenait sous les ombrages du Luxembourg, Lamartine dit à Sainte-Beuve qui lui avait ouvert son âme :

(1) Préface des *Consolations*.
(2) *Les Consolations*. VI, à M. de Lamartine.

Tel je fus... cette humeur inquiète
Le trouble dévorant au cœur de tout poète
Et dont souvent s'égare une jeunesse en feu,
N'a de remède ici que le retour à Dieu ;
Seul il donne la paix, dès qu'on rentre en la voie,
Au mal inévitable il mêle un peu de joie,
Nous montre en haut l'espoir de ce qu'on a rêvé,
Et sinon le bonheur le calme retrouvé (1).

Ces paroles étaient trop cordiales pour ne pas produire leur effet : on a toujours tendance à écouter l'ami qui a passé par vos misères et qui vous indique le moyen de guérir.

Cependant lorsqu'on va au fond des choses et qu'on connaît la fin de l'histoire, force nous est bien, pour ne pas être dupe, de chercher à côté et au-dessus de Victor Hugo le charme souverain qui transforma ainsi le poète matérialiste de *Joseph Delorme*.

Rappelons-nous la jolie scène d'intérieur que M. Dubois nous a peinte en quelques traits d'une touche si sobre et si délicate. Victor Hugo y figure à côté de sa femme, mais au second plan comme saint Joseph dans le tableau de la *Sainte Famille*. Toute la lumière a été concentrée sur le chaste visage de la jeune mère, et l'on ne voit qu'elle et son enfant à qui elle apprend à joindre ses petites mains.

Eh bien! quand il lui fut donné de contempler cette

(1) Voici en quel termes Lamartine parle de Sainte-Beuve dans le commentaire de la pièce de vers de ses *Harmonies* qui lui est dédiée : « C'était en 1829. J'aimais alors beaucoup un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes, ayant une grande analogie avec Novalis en Allemagne, avec les poètes intimes qu'on nomme les *lakistes* en Angleterre. Il s'appelait M. Sainte-Beuve. Il vivait à Paris avec une mère âgée, sereine, absorbée en lui, dans une petite maison sur un jardin retiré, dans le quartier du Luxembourg. Il venait souvent chez moi, j'allais chez lui avec bonheur aussi. Ce recueillement, cette mère, cette retraite, ce jardin, ces colombes, me plaisaient, à moi trop emporté dans le courant littéraire, mondain et politique de l'existence. Cela me rappelait les presbytères et les aimables curés de campagne que j'avais tant aimés dans mon enfance... »

scène, si les yeux et l'esprit de Sainte-Beuve allèrent tout d'abord au poète, son cœur avec le temps alla comme d'instinct à la reine de grâce et de beauté qui, après l'avoir entendu, avait eu l'air de compatir à ses souffrances. C'est elle qu'il choisit pour confidente, qui le consola, qui essuya ses larmes, et comme elle était d'une grande piété, qu'elle ne cessait de lui adresser des exhortations chrétiennes et qu'il paraissait y répondre, il s'établit à la fin entre eux un courant de bonne et chaude sympathie qui dégénéra peu à peu en une sorte d'amour mystique.

C'est du moins l'impression qui se dégage pour moi de la pièce de vers qui ouvre le volume des *Consolations* et qui est dédiée à M$^{me}$ Victor Hugo. Béranger ne s'y était pas trompé non plus, quand, après avoir lu ce recueil, il écrivait à Sainte-Beuve :

« Vos touchantes *Consolations* m'ont pénétré l'âme, et je me réjouis maintenant du calme de la vôtre. Il faut pourtant que je vous dise que moi, qui suis de ces poètes tombés dans l'ivresse des sens dont vous parlez, mais qui sympathise même avec le mysticisme, parce que j'ai sauvé du naufrage une croyance inébranlable, je trouve la vôtre un peu affectée dans ses expressions. Quand vous vous servez du mot de *Seigneur*, vous me faites penser à ces cardinaux anciens qui remerciaient Jupiter et tous les dieux de l'Olympe de l'élection d'un nouveau pape. Si je vous pardonne ce lambeau de culte jeté sur votre foi de déiste, *c'est qu'il me semble que c'est à quelque beauté tendrement superstitieuse que vous l'avez emprunté par condescendance amoureuse* (1). »

Voilà donc Sainte-Beuve retombé « par l'effet d'un

(1) Cf. *les Consolations*, jugements et témoignages.

charme » dans le mysticisme de sa première jeunesse. Suivons-le maintenant, non plus à travers *les Consolations*, qui en sont tout imprégnées, mais dans ses actes, dans ses rapports avec les poètes du Cénacle, notamment avec Ulric Guttinguer, dans sa conduite avec Victor Hugo. Nous avons pour cela des guides très sûrs. C'est d'abord le *Journal* de son ami Juste Olivier; c'est ensuite sa correspondance avec l'abbé Barbe ; ce sont enfin les lettres que lui adressa Victor Hugo.

Juste Olivier était un jeune poète suisse qui était venu à Paris au commencement de l'année 1830 avec des lettres de recommandation pour M. Dubois et M. Magnin, du *Globe*, et qui s'était lié tout de suite avec Sainte-Beuve qu'il attira plus tard à Lausanne. M'occupant de lui très longuement plus loin, je me bornerai ici à relever dans son *Journal* (1) ce qui peut nous éclairer sur l'état d'âme du poète des *Consolations*.

En relisant à Paris ce dernier recueil de vers, Olivier avait fait deux ou trois remarques fort justes :

« Dans le recueil de *Joseph Delorme*, le ton toujours très absolu et pas de foi, parce qu'on a intérêt à ne pas croire. *Les Consolations* ont beaucoup perdu de ce caractère ; elles sont toujours mélancoliques, mais elles ne sont plus aigres. Il y a de très beaux morceaux, mais toujours manque de foi réelle. Un des morceaux les plus croyants est celui où l'auteur établit une sorte de vraie route à suivre entre l'incrédulité et le mysticisme, et c'est le catholicisme qui lui offre cet abri tutélaire. Mais on y sent une idée matérielle des choses de Dieu, une idée poétique, et voilà tout... L'homme, plus explicite, est le même au fond : c'est-à-dire sceptique,

(1) Cf. *Œuvres choisies de Juste Olivier*, publiées par ses amis. Lausanne 1879.

mais n'acceptant pas froidement le doute, se débattant encore contre lui, et ayant au moins la curiosité de la foi.

Et pour nous montrer qu'à cette époque (1830) Sainte-Beuve était bien tel qu'il vient de le dire, Olivier a résumé dans le dialogue suivant toutes ses conversations avec lui sur la question religieuse.

— En quel état sont les croyances religieuses à Paris? lui demandai-je. Il n'y a pas de foi?

— Aucune, me répondit-il. Voyez! il y a tant d'idées! Et quand on a interrogé un homme sur ce qu'il a pensé, ou qu'on répond à une demande pareille, on sent toujours que la réponse dans les deux cas n'est pas faite avec le désir que votre opinion soit partagée. On n'y tient pas assez pour cela... Lamartine lui-même en convient: « Nous n'avons qu'une lueur, dit-il, mais c'est encore le plus sûr. » Lui, il s'est assis. Eh bien, oui, je le comprends. Mais il faut pour cela vivre dans la retraite, choisir en quelque sorte les idées qui nous viennent du dehors, lire de bons livres qui soient une saine nourriture à l'esprit et au cœur, et arriver ainsi, en se donnant le change à soi-même, jusqu'à l'âge où l'on se fixe, où les idées ne varient plus. Il faut, me disait-il encore en variant seulement l'expression de la même idée, il faut tâcher d'arriver peu à peu et en se donnant des distractions à un âge où, se trouvant content de ce que l'on a, de ce que l'on croit, on se *cristallise*, pour ainsi dire, dans cet état. Voyez-vous, continua-t-il, nous autres, notre foi est toute dans nos vers, en sorte que, quand nous avons fait un volume de vers, toute notre foi s'y trouve, et nous n'en avons plus pour dix ans. Chateaubriand n'est pas chrétien. Il n'a qu'une religion d'imagination. Il en est toujours à René.

— M. Victor Hugo, lui demandai-je, est-il convaincu?

— Oh! répondit-il, Victor Hugo est un homme qui n'est pas tourmenté de ces choses-là. Il a continuellement de si grandes, de si délicates jouissances que lui procure son talent! Ce qu'il fait est si beau, si parfait! Il est si abondant! C'est un homme heureux, plein. Il vit content dans sa famille. Il est gai, peut-être trop gai. C'est un homme heureux (1)..... »

Et le lendemain de cette conversation, M. Juste Olivier trouvait Sainte-Beuve en train de lire une *Vie de sainte Thérèse* et s'étonnant de rencontrer l'amour humain dans le sentiment de la grande mystique: « Elle croyait voir le Sauveur en personne; ordinairement elle le voyait au jardin des Olives, dans sa *sueur*, et elle dit qu'elle avait le désir d'essuyer cette sueur... »

Ces idées et quelques autres que je passe sous silence étaient-elles dans la bouche de Sainte-Beuve simple prétexte à causerie, ou formaient-elles le fond vrai de sa pensée en matière religieuse? Il faut bien croire qu'il était sincère, puisque, à la même époque, le 30 mai 1830, il écrivait à l'abbé Barbe:

« Je tiens très peu aux opinions littéraires, et les opinions littéraires occupent très peu de place dans ma vie et dans mes réflexions. Ce qui m'occupe sérieusement, c'est la vie elle-même, son but, le mystère de notre propre cœur, le bonheur, la sainteté; et, parfois, quand je me sens une inspiration sincère, le désir d'exprimer ces idées et ces sentiments selon le type éloigné de l'éternelle beauté. Si j'avais plus d'ardeur aux choses d'en haut, ce serait un grand bien pour moi d'être aussi détaché que je le suis de tout le bruit et le monde d'alentour; j'y suis indifférent à toute heure et en tous

(1) *Souvenirs de Juste Olivier.*

lieux. J'ai trouvé le moyen, en voyant ceux que je ne puis éviter, de me faire une existence assez à part, et d'être seul un grand nombre d'heures par jour. Par malheur, ne tenant plus à rien du dehors, et ne me rattachant pas assez activement à l'échelle de salut, je me trouve dans les régions d'entre-deux : véritable enfer des tièdes. Espérons que cela aura une fin (1).»

Mais le prétendu détachement de Sainte-Beuve ne l'empêchait pas d'être très sensible aux louanges de la critique, de savourer avec délices la gloire que lui avaient apportée *les Consolations*, de rechercher la société de Chateaubriand, de fréquenter Lamennais, d'applaudir comme personne à la brèche faite dans la citadelle classique pour l'entrée triomphale du cheval d'*Hernani* (2), et d'écrire de beaux articles sur *les Harmonies* de Lamartine, dont le discours de réception à l'Académie française l'avait enthousiasmé.

Cependant, c'est un fait que depuis quelque temps il avait trouvé moyen de s'isoler, d'espacer ses visites à ses amis de la rue de Notre-Dame-des-Champs. Il passait des semaines entières à Honfleur ou à Rouen chez Ulric Guttinguer, qu'il avait rencontré dans les premières réunions du Cénacle de 1829. Et Victor Hugo, qui avait pris l'habitude de le voir deux ou trois fois par jour, se plaignait de ses absences fréquentes tout en se félicitant que la Normandie les eût sauvés de la Grèce (3). Il aurait pu

(1) *Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, pp. 30 et 31.
(2) Lettre de Sainte-Beuve à Saint-Valry, du 11 avril 1830.
(3) Victor Hugo lui écrivait le 16 mai 1830 :
« ... Vous connaissez toute ma paresse, mon ami, mais il me paraît que vous ne connaissez pas toute mon amitié, puisque vous supposez que j'accepterai votre *dispense* d'écrire. Je ne sais qu'une raison qui pourrait me déterminer à ne pas vous écrire, c'est la pensée que la privation de mes lettres contribuerait à abréger votre absence et vous ramènerait quelques jours plus tôt. — Vous n'aurez plus jamais, j'espère, la mauvaise volonté de nous

ajouter, de la Belgique (1) et de l'Allemagne, car jamais sédentaire n'eut plus d'envie ou d'occasions de voyager, que Sainte-Beuve au cours de ces années chères à son cœur.

D'abord, il avait eu l'idée — quand il fut question d'envoyer Lamartine représenter la France à Athènes — de l'accompagner comme secrétaire (2), mais la Révolution de Juillet avait empêché ce beau projet d'aboutir; eût-il été suivi d'exécution, que le poète de *Joseph Delorme* eût probablement faussé compagnie au poète des *Méditations* et des *Harmonies*, comme il faussa compagnie dans le même temps à Lamennais et à David d'Angers, qui lui avaient offert de l'emmener à Rome et à Weimar. Il avait alors un fil à la patte, et ce fil était d'autant plus fort que c'est l'amour qui paraissait l'avoir noué (3).

«... Imagine-toi, écrivait-il à l'abbé Barbe, le 18 décembre 1831, que M. de la Mennais voulait m'emmener avec lui à Rome. J'en eusse été comblé, mais des raisons impérieuses et durables me retiennent ici. J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie, elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien

quitter, de nous déserter ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, et la Normandie nous sauvera de la Grèce. » (*Correspondance de Victor Hugo*, t. I.)

(1) Nommé en 1831, sur sa demande, professeur de littérature française à l'Université de Liège, Sainte-Beuve avait accepté sa nomination le 8 juin, mais le 4 septembre il pria le gouvernement d'agréer sa démission.

(2) « Je ne sais si j'irai en Grèce, écrivait-il à l'abbé Barbe le 30 mai 1830, c'est tout ce qu'il y a de plus douteux. Il n'y a pas de roi, partant pas d'ambassadeur, partant pas de secrétaire. Le fait est que dans la disposition où je suis depuis des années, j'irais volontiers au bout du monde pour y chercher un autre moi-même. Mais *cœlum non animum mutant*, etc. »

(3) « J'ai laissé passer le temps où les voyages m'étaient plus faciles par l'absence de tous liens », écrivait-il à Juste Olivier le 18 septembre 1835. (Cf. sa *Corresp. avec M. et Mme Juste Olivier*, p. 19.)

des nécessités, des amertumes mêlées de douceur... (1). »

Et ce qui prouve combien tout cela était sincère, c'est que, trente ans après, en 1858, parlant de son voyage manqué à Weimar, il disait à un jeune parent de Reuchlin, l'historien allemand de Port-Royal, qu'il était amoureux alors et que cela l'avait retenu à Paris. « Maintenant, ajoutait-il avec mélancolie, l'amour a passé, et je n'ai pas vu Gœthe (2). »

Il fut plus heureux du côté de Rome, qu'il visita en 1839 — sans Lamennais, mais avec l'abbé Gerbet, son disciple, — quand le feu dont il avait brûlé n'était plus que de la cendre...

Mais je ne crois pas me tromper en disant que, dans ses premiers voyages en Normandie, Sainte-Beuve cédait plutôt à la curiosité qu'au besoin de s'épancher dans le sein de Guttinguer, car il n'était encore qu'un soupirant et le nom de celle qu'il courtisait lui faisait plus qu'aucun autre un devoir absolu de le taire. Qui sait même si ce n'est pas Guttinguer qui contribua à déchaîner la passion naissante de Sainte-Beuve avec le récit inépuisable de ses aventures galantes? En tout cas, il est positif que, « dans cette période intermédiaire, Joseph Delorme, ayant trop peu à dire pour son propre compte, exprimait et rimait volontiers les sentiments de ses amis (3) » et nous savons que Sainte-Beuve rêvait à ce moment « avec lui, près de lui, Guttinguer, un grand roman poétique » dont le héros n'était autre que le poète normand caché sous le nom d'Arthur (4).

(1) *Nouvelle correspondance de Sainte-Beuve*, p. 19.

(2) *Correspondance de Sainte-Beuve avec Hermann Reuchlin*, publiée par Eug. Ritter, p. 10. — David d'Angers était allé à Weimar pour faire le buste de Gœthe, en 1829.

(3) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, t. II, p. 183.

(4) *Sainte-Beuve inconnu*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 7.

## § II. — Ulric Guttinguer

### I

Ulric Guttinguer avait quarante-quatre ans en 1829, étant né à Rouen en 1785. Il avait donc près de vingt ans de plus que Sainte-Beuve. C'était beaucoup, mais cette différence d'âge était à peine sensible dans leurs relations, tant il y avait entre eux de sympathie naturelle et d'affinités secrètes. Outre que Sainte-Beuve, dans sa soif de connaître, avait toujours recherché la société de gens plus vieux que lui, ceux qui fréquentaient Guttinguer s'accordaient à dire qu'il était le plus jeune d'eux tous. En 1859, quand il était presque octogénaire, Nicolas Martin lui en faisait compliment dans les vers que voici :

Vous vieux? Allons donc? Vous mentez, mon maître :
Vous avez vingt ans, du moins par le cœur,
Et le cœur est tout et de tout vainqueur!
Qu'est auprès de vous, je crois m'y connaître,
Un jeune homme sec et déjà moqueur?
Vous vieux? Allons donc! Vous mentez, mon maître.

Homère était vieux, Ossian aussi;
Et leurs cœurs profonds ont couvé les flammes
Où viennent sans fin s'allumer les âmes :
Si vous êtes vieux, vous l'êtes ainsi :
J'en prends à témoin vos vers et les femmes!
Homère était vieux, Ossian aussi.

De l'homme ici-bas l'âme est la mesure.
Qu'importe qu'il soit né tel ou tel jour?
Le cœur seul est vieux où s'éteint l'amour;

L'être nous sourit tant que le feu dure
Et maint corps transi se presse alentour.
De l'homme ici-bas l'âme est la mesure (1).

On peut juger par là de la verdeur de Guttinguer quant il avait quarante-cinq ans. Lui-même était si fier de sa belle jeunesse que Sainte-Beuve lui faisait dire dans une pièce de vers autobiographique :

Je n'ai point passé l'âge où l'on plaît, où l'on aime.
Mes cheveux sont touffus et décorent mon front,
Les regards de mes yeux ont un charme suprême
Et bien longtemps encor les âmes s'y prendront (2).

Il faut bien, d'ailleurs, qu'il soit resté très longtemps jeune de corps et d'esprit pour avoir été recherché comme il le fut, même après la cinquantaine, par le groupe de viveurs dont faisaient partie Musset, Tattet, Chaudesaigues, Roger de Beauvoir, le prince de Belgiojoso, etc... Qui n'a lu les vers que Musset lui a dédiés dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie?* Relisons-les ensemble pour achever de nous éclairer sur le personnage du roman que nous analyserons tout à l'heure.

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les héros plongeurs, ni les vieux matelots!
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cîme
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.
Ainsi nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir près de moi tu vas triste et courbé.
Mais laisse-moi, du moins, regarder dans ton âme
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux;
Toi si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

(1) Poésie inédite.
(2) *Poésies de Joseph Delorme*, p. 183.

Hélas! il ne devait pas les envier longtemps, et ce n'est pas pour rien qu'il y a à Venise un pont des Soupirs! Les vers de Musset sont de 1829, c'est-à-dire de l'année même où Sainte-Beuve se lia avec Guttinguer. Mais il ne faudrait pas en conclure que Sainte-Beuve et Musset allaient en Normandie pour des raisons analogues. Si le poète de *Mardoche* et de *Namouna* y était attiré uniquement par le « front pâli » de Guttinguer, le poète des *Consolations* l'était surtout par son mysticisme particulier, car Ulric était double, ainsi que nous le verrons plus loin. Il avait trouvé moyen, sous l'influence d'une éducation plutôt mauvaise et de lectures moitié païennes, moitié chrétiennes, d'amalgamer dans sa vie le sacré et le profane, la piété et la luxure de la façon la plus étrange et la plus séduisante (1). Et Sainte-Beuve, qui traversait à cette époque une crise morale où l'illusion mystique ne servait qu'à ennuager, selon son expression, l'épicurisme des idées, Sainte-Beuve s'était laissé prendre, ainsi qu'il en convint sur le tard, à la glu de cette morale plus relâchée que celle des casuistes. « Vous nous avez vu, écrivait-il à Guttinguer, le 14 mai 1862, dans ces deux ou trois années de véritable ivresse, vous m'avez vu dans ces six mois célestes de ma vie qui m'ont fait faire *les Consolations*, vous avez contribué à m'y inspirer par ce mélange de sentiments tendres, fragiles et chrétiens que vous agitez en vous et qui sont un charme (2). »

(1) Sainte-Beuve écrivait à Victor Pavie en 1831 : Guttinguer est venu une couple de jours et s'en est retourné à Honfleur faire la cour et des romances aux dames. » — Et encore : « Guttinguer est à sa terre, fort occupé des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et d'une *blanche main nouvelle* qui s'est tendue vers lui. » — Enfin, en 1836, il mandait encore à Pavie : « Guttinguer marié est à Saint-Germain où il a acheté une maison, dévot, pratiquant, et pourtant *malade* encore. »
(Cf. *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*)
(2) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 292.

*Habemus confitentem.* Et voilà comment Sainte-Beuve, « ému des souvenirs de Guttinguer plus que des siens », ce qui n'a rien d'étonnant puisque la passion qu'il désirait, il l'avait alors à peine sentie, accepta la proposition que lui fit un jour son hôte d'écrire en collaboration avec lui le roman d'*Arthur.*

## II

L'histoire du roman d'*Arthur* est une des plus intéressantes de la bibliographie romantique, et il faut en vérité que le mystère dont fut entourée la mise au jour de ce livre ait été bien épais pour qu'un curieux aussi perspicace que M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul ne l'ait pas entièrement pénétré.

Pour le public profane, *Arthur* parut la première fois chez Renduel, en décembre 1836, sous la date de 1837, sans nom d'auteur, suivant une mode de ce temps-là qui consistait à ne pas signer certains livres, eussent-ils été annoncés durant deux ans, comme *Volupté.* Et Guttinguer suivait la mode en cela comme en tout.

Pour quelques très rares bibliographes, et M. de Lovenjoul est du nombre, cette édition d'*Arthur* n'était que la seconde. La première était sortie, en 1834, des presses de Nicétas Périaux, imprimeur à Rouen, rue de la Vicomté, 55, sous la forme d'un fort volume in-8°, anonyme lui aussi (1).

Mais l'anonymat de ce premier *Arthur* ne fut pas si scrupuleusement respecté que le croit M. de Lovenjoul,

(1) La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire sous la cote R. 27,027.

et je vais peut-être le surprendre en lui disant que ce fut Guttinguer lui-même qui en révéla l'existence, en 1835, sur la couverture d'un autre petit livre anonyme publié par lui à Paris chez Toulouse, sous le titre : *Philosophie religieuse*, Ier volume : *Saint-Martin*. Le titre de ce petit volume in-12 est en effet suivi de cette épigraphe :

« C'est un grand malheur pour l'humanité qu'il ait manqué à Saint-Martin ce qui est si nécessaire dans l'usage de la vie ordinaire, le secret de se mettre à la portée de tous ou du plus grand nombre. C'est un service que nous essaierons peut-être de lui rendre » (*Arthur* ou *Religion et Solitude*. 1834).

Disons tout de suite que ce Saint-Martin n'était autre que le *Philosophe inconnu*, dont s'est beaucoup occupé Sainte-Beuve.

Mais quand même Guttinguer ne nous eût pas révélé ainsi l'existence de cette première édition d'*Arthur*, on l'aurait apprise un jour ou l'autre soit par les lettres inédites de Sainte-Beuve où il en est fait mention, soit par la lecture des articles que Vinet consacra dans *le Semeur* (1) aux deux éditions de ce roman. Articles anonymes, d'ailleurs, et dont je n'ai eu connaissance que par une lettre inédite de Vinet qu'on trouvera plus loin. Voici quelques lignes essentielles du premier article de 1838 :

(1) *Le Semeur*, journal religieux, politique, philosophique et littéraire; paraissant tous les mercredis, avait été fondé à Paris au mois de septembre 1831 par les protestants dans le but avoué « d'aborder les sujets les plus divers dans un esprit chrétien ». Dirigé par un comité à la tête duquel étaient MM. Henry Lutteroth, Stapfer et Wilks, il ne tarda pas à attirer l'attention du public lettré grâce aux belles études de Vinet sur les productions de l'école romantique. Un moment même, en 1833, Vinet, pressé par ses amis, hésita à en prendre la direction, mais pour des raisons diverses il refusa de quitter son poste de professeur à Bâle. Cinq ans plus tard, à la suite des articles que cet écrivain de grande race avait consacrés à la seconde édition du roman d'*Arthur*, Guttinguer offrit sa collaboration au *Semeur*, qui la refusa poliment dans une lettre de M. Lutteroth, que j'ai sous les yeux.

«... Lorsque ce livre parut pour la première fois, nous en rendîmes compte, moins comme d'un livre, que comme d'un fait, dont le livre n'était que la relation et pour ainsi dire le journal... Il y a deux ans, *Arthur* se publiait anonyme, dans une ville de province ; à peine pouvait-on dire qu'il eût été *publié ;* c'était un manuscrit dont quelques copies, tombées par hasard entre des mains amies, n'eurent de public qu'un petit nombre d'esprits sérieux, de retentissement que dans quelques âmes, mais procurèrent à M. Guttinguer, précisément, autant de frères que de lecteurs. Aujourd'hui, publié par le libraire à la mode, aujourd'hui *décoré à son titre* d'un nom connu dans les lettres, *Arthur* est une œuvre littéraire, *Arthur* devient un livre... »

Ces lignes sont doublement suggestives : elles nous apprennent d'abord que tous les exemplaires du second *Arthur* n'étaient pas anonymes (1), puisque celui qui fut adressé à Vinet était *décoré* du nom de l'auteur ; ensuite que le même Vinet connaissait le premier *Arthur* pour en avoir rendu compte, contrairement à Sainte-Beuve, qui n'en souffla pas mot dans son article de 1837. Il est vrai que Sainte-Beuve avait pour agir ainsi une raison que n'avait pas Vinet. *Volupté* ayant paru à la fin de l'année 1833, presque en même temps que la première édition d'*Arthur*, il n'avait aucun intérêt à donner à entendre au public que son roman — malgré des différences profondes sous le rapport de la composition et du style —

(1) M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul dit que ce fut par suite d'une méprise quelque peu préparée par l'éditeur que le nom de l'auteur, malgré son omission partout ailleurs, fut pourtant imprimé au dos du volume. Je crois plutôt qu'il fut imprimé — du consentement de Guttinguer — sur un certain nombre d'exemplaires, notamment sur ceux qui étaient destinés à la presse ; ce qu'il y a de sûr, c'est que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale ($Y^2$ 41.069) est anonyme.

n'était en somme que le développement du thème d'*Arthur*, et que lui-même, avant de rédiger la version de *Volupté*, avait rédigé, parallèlement à Guttinguer et à titre de collaborateur, la version inachevée d'*Arthur* que M. de Lovenjoul a publié dans son *Sainte-Beuve inconnu*. C'était même un peu risqué de sa part que d'écrire dans le corps de son article du 15 décembre 1836 de la *Revue des Deux Mondes* : « Pour achever ces indiscrétions sur l'auteur d'*Arthur*, je dirai que, si celui de *Volupté* l'avait connu, il semblerait avoir songé à lui expressément dans le portrait de l'*Ami de Normandie*. »

Mais ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans l'histoir d'*Arthur*, c'est que, en même temps qu'il paraissait quasi secrètement à Rouen chez Nicétas Périaux, Guttinguer le mettait en vente à Paris à l'enseigne de Toulouse, libraire, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 8, au prix marqué de 5 francs (1). M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et ceux qui douteraient de ce fait que je ne connais que d'hier pourront le vérifier facilement. Ils n'ont qu'à se reporter aux articles du *Semeur* des 24 juin et 1er juillet 1835 pour voir que l'exemplaire d'*Arthur* dont se servit Vinet sortait de la boutique de Toulouse.

## III

A présent que voilà déblayée ce que j'appellerai l'avenue de la maison, entrons-y, et voyons ce que contenait ce roman d'*Arthur*.

(1) J'aurais été heureux de trouver à la Bibliothèque nationale l'exemplaire d'*Arthur* à la marque du libraire Toulouse, mais il n'y est pas, probablement parce que le dépôt fut fait à Rouen par Nicétas Periaux, l'imprimeur attitré de Guttinguer.

Mais était-ce bien un roman? Il n'y en avait pas l'ombre dans les premières éditions, et le nom d'*Arthur*, pris comme titre principal, était aussi peu justifié que le titre de *Volupté* donné au roman de Sainte-Beuve. *Volupté*, qui avait été baptisé de la sorte par Renduel (1) longtemps avant que le livre fût écrit, aurait dû s'appeler Amaury, du nom de son héros, et *Arthur: Religion et solitude*, qui lui sert de sous-titre, puisque, comme le disait Vinet, cette *religion*, qui est le fond du livre, avait éclos dans la *solitude*. Guttinguer en convenait le premier dans l'avertissement de son ouvrage :

« Le nom de personne ne devrait être donné, disait-il, que si les deux premières parties (du livre) eussent paru d'abord; or, ces premières parties ne seront publiées que d'ici à quelques années : tel est, à leur égard, la volonté expresse de l'auteur laissée dans une note dont le vœu nous sera sacré, car nous en estimons les motifs (2).

« Elles sont le récit d'une vie de passions bien déplorables, où tous les caractères du roman se trouvent réunis à un très haut degré. Un grand désordre de cœur s'y fait voir, et cet anathème dont est frappé l'être sensible qui livre toute son âme, toutes ses ressources à un amour coupable.

« C'est tout ce qu'il nous est permis de dire aujourd'hui pour satisfaire le lecteur curieux ; encore nous en serions-nous dispensés, s'il n'eût pas fallu expliquer comment un livre, tout de morale et de réflexion, portait

(1) Ce n'était pas la première fois qu'un livre célèbre était baptisé par l'imprimeur ou l'éditeur. Pascal nous apprend que ses *Lettres au Provincial* furent baptisées ainsi malgré lui, car il n'aimait pas ce titre, par l'imprimeur (V. Vinet : *Etudes sur Pascal*, p. 269.)

(2) Guttinguer était censé avoir trouvé le manuscrit d'*Arthur* dans la vente d'une bibliothèque de campagne, tout comme Lamartine celui de *Jocelyn* chez le curé de ce nom.

un titre qui promet de l'action et des événements. »

Singulière idée, dira-t-on, de commencer la publication d'un livre par sa *troisième partie*. Oui, mais en 1834, quand Guttinguer se décida à faire imprimer la conclusion et la morale d'*Arthur*, il était encore sous le coup des événements qui l'avaient amené à se convertir. En avait-il écrit à cette date la partie romanesque? C'est probable, puisque nous savons par Sainte-Beuve qu'ils l'entreprirent ensemble et séparément un peu avant la révolution de Juillet. Mais s'il en racontait volontiers les divers épisodes aux amis qui venaient le visiter, il lui répugnait tout de même de livrer sa propre vie au public, de le prendre comme confident de ses passions, de ses désordres. Et comme tous les pécheurs vraiment touchés de la grâce, il brûlait du désir de faire du prosélytisme, de persuader ses frères qui souffraient et pleuraient que Dieu seul pouvait les consoler. La preuve en est qu'il fit paraître presque aussitôt après *Arthur*, sous le titre de *Philosophie religieuse*, un petit livre de pensées extraites des œuvres de Saint-Martin (1). Comment, par qui, avait-il eu connaissance du *Philosophe inconnu?* Ce n'est toujours pas par Sainte-Beuve puisqu'il était converti quand ils se rencontrèrent dans le Cénacle, et que, s'il faut l'en croire, ce fut Saint-Martin qui lui dessilla les yeux : « ... Un jour, il m'a suffi d'ou-

(1) Sur Saint-Martin, voici ce qu'on peut lire au chapitre IX d'*Arthur* (1re édition) : « Saint-Martin mourut en 1803, il a vécu toute la dernière moitié du XVIIIe siècle écrivant sous le titre de *philosophe inconnu*. Il était affilié à des loges maçonniques de Lyon qui avaient conservé, il paraît, d'antiques secrets ; il s'était fort occupé d'opérations théurgiques, d'invocations d'esprits intermédiaires. Il existe des procès-verbaux manuscrits de lui qui attestent de singuliers miracles, mais il avait fini par considérer cet aspect occulte comme inutile et même dangereux. Outre l'*Homme du désir*, dont nous conseillons la lecture aux âmes pieuses, il y a deux volumes de lui sous le titre d'*Œuvres posthumes*, qu'il suffit d'avoir pour connaître toute sa partie intelligible et ostensible. »

vrir un de ses livres, pour vouer ma vie aux choses divines! »

Etrange destinée que celle de ce théosophe qui, venu trop tard, lui aussi, dans un monde blasé ou trop vieux, ce qui est la même chose, perdit son temps à prêcher la vertu du christianisme à l'heure critique où les philosophes de la fin du XVIII[e] siècle s'efforçaient de le chasser de ce monde, et qui mourut sinon ignoré, du moins calomnié et méconnu, laissant au XIX[e] siècle, qui ne les apprécia pas davantage, des ouvrages pleins de savoir, d'inspiration, d'esprit vraiment prophétique, mais d'une obscurité telle, par endroits, qu'on se demande en les lisant si le philosophe était doublé d'un mystificateur ou d'un fou. Exemple :

« Quel est le tableau des choses? — D'un côté, il y a un, quatre, sept, huit et dix; de l'autre, il y a deux, trois, cinq, six et neuf. Tout est pour le présent, malgré les faux calculs d'un peuple célèbre qui n'a suivi que l'arithmétique. »

Comprenne qui pourra. Mais à côté de ces obscurités qui ressemblent à des rébus, que de pensées fortes et profondes! Lisez et méditez celles-ci que je cueille au hasard dans le petit volume de *Philosophie religieuse* de Guttinguer :

— « Il n'y a de grand que celui qui sait combattre parce que c'est le seul moyen de savoir jouir.

— « Les œuvres de Dieu se manifestent paisiblement et leur principe demeure invisible.

— « Consolez-vous, petits de ce monde. Les hommes puissants ont en eux-mêmes deux tribunaux. Par l'un, ils vous condamnent, lors même que vous êtes innocents; par l'autre, ils sont obligés de casser leur sentence.

— « Les Patriarches ont défriché le champ de la vie, —

Les Prophètes ont semé.— Le Sauveur a donné la maturité; nous pouvons, à tout moment, recueillir la moisson la plus abondante.

« L'amour de tous est un amour céleste.

— « Ce n'est que dans le calme de notre matière que notre pensée se plaît. Ce n'est que dans le calme de l'élémentaire que le supérieur agit. Ce n'est que dans le calme de notre pensée que notre cœur fait de véritables progrès. Ce n'est que dans le calme du supérieur que le divin se manifeste.

— « C'est pour que l'homme porte sa tête dans les cieux, qu'il ne trouve pas ici où reposer sa tête.

— « Le secret de la foi et de la grâce est en ceci : te servir tantôt de ton cœur et tantôt de ton esprit, selon l'occurrence.

— « Savants, oubliez vos sciences : elles ont mis le bandeau sur vos yeux. »

Guttinguer dit à la fin du recueil des Pensées de Saint-Martin qu'il avait été attiré et puis retenu par la vive croyance de l'auteur dans les prophètes, par sa foi non moins vive dans le sauveur, et par sa défiance et son dédain pour la raison humaine. Mais vous pensez bien qu'il ne s'était pas borné à cette lecture. Dans la solitude « dominant les forêts, les plages et l'Océan tout entier » où il s'était retiré non loin d'Honfleur, après avoir voyagé plus d'une année « pour dissiper des remords et des chagrins de la plus âcre amertume », il avait emporté la *Bible*, la *Journée du Chrétien*, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, de Maistre, saint Augustin, Lamartine, le *Guide spirituel* de Louis de Blois, etc..., et de ce bouquet singulièrement mêlé de fleurs chrétiennes, il avait extrait le suc et le miel dont est composée la *troisième partie d'Arthur*, celle qui parut en 1834 chez Nicétas Périaux

et que nous retrouvons dans l'édition Renduel de 1837, à la suite du roman. Car il y a un roman dans *Arthur*, et il est temps que nous l'analysions.

## IV

Quand j'ai dit que Guttinguer avait reçu une éducation plutôt mauvaise, je n'ai fait que répéter ce dont il se plaignait, le premier. Du côté de sa mère, il avait un oncle et un grand-oncle, curés en Normandie, mais ces deux ecclésiastiques ne semblent pas avoir eu grande influence dans la maison paternelle, où « la religion, exercée peut-être dans ses commandements, ne l'était pas dans ses pratiques, l'Eglise y étant sacrifiée à une philanthropie toute morale, sans culte et sans prières (1) ». Guttinguer était même persuadé qu'une grande partie de ses fautes était venue de cette absence de direction. Car, sans être fataliste, il croyait à la Providence, et que la première faute commise — même dans la *première* enfance, — a des conséquences qui se font sentir dans toute la vie. Au baptême de son frère, il raconte qu'il s'amusait à éteindre le cierge que le bedeau lui avait mis à la main ; il fallut, pour qu'il le laissât allumé, que le bedeau lui dît que *cela était plus beau allumé qu'éteint.* « Cette circonstance, ajoute-t-il, est devenue pour moi une figure de ce qui devait arriver. Que de fois, depuis lors, n'ai-je pas soufflé sur la lumière que la religion m'avait donnée !... Enfin

(1) Le père de Guttinger était membre du Tribunat et avait embrassé la cause du Premier Consul. Dès lors rien de plus naturel que l'action d'*Arthur* se passe dans les premières années du Consulat. Il y a même dans le chapitre II un fort joli tableau de la société parisienne à cette époque.

elle a eu raison de moi, homme et vieillard, comme le bedeau de l'église Saint-Etienne des Tonneliers.»

Marié de bonne heure à une jeune femme qui lui apporta une grande fortune, il eut le malheur de la perdre après quelques mois de ménage et, pour noyer son chagrin, il se jeta dans les plaisirs. Durant quinze ans il passa de la brune à la blonde, de la grande dame à la servante, mettons, pour plus d'élégance, à la demoiselle de compagnie, dissipant ainsi la plus grande partie de son bien. Mais un beau jour, fatigué de brûler la chandelle par les deux bouts, et n'ayant plus rien à demander aux femmes, le diable, sans songer encore à se faire ermite, éprouva le besoin de se retirer du monde. Il avait au bord de la mer une terre qu'il avait complètement oubliée. Il alla la visiter, trouva le site agréable, fit abattre quelques grands taillis qui lui cachaient la vue de l'Océan, et bientôt, au lieu de la cabane qu'il avait rêvé d'y construire, il y fit élever une grande maison. Les livres de piété vinrent ensuite : Saint-Martin, la Bible et le reste. Mais comme ils ne suffisaient pas à charmer sa solitude, il se rappela, quand il fut touché de la grâce, qu'il y avait quelque part une femme qu'il avait beaucoup aimée et dont il avait eu un ou deux enfants. Et le solitaire des Rouges-Fontaines acheva sa conversion par un second mariage, en dépit du préjugé mondain qui fait un crime à l'homme bien né d'épouser sa maîtresse.

Voilà tout le roman d'*Arthur*. Quand on le lit en détail, il est impossible de ne pas être frappé de sa ressemblance avec le roman de *Volupté*, quoique la fin de ce dernier soit toute différente. C'est le même thème, la même étude des passions de l'amour, et comme trame le même mysticisme religieux. Si Amaury se fait prêtre au lieu de se marier comme *Arthur*, il se convertit

par les mêmes moyens, je veux dire qu'il y arrive par les mêmes lectures. Il n'emporte pas Saint-Martin, les sermonaires et les mystiques au fond d'une retraite ombreuse et sauvage, mais il va les chercher, les étudier et s'en nourrir dans une vieille bibliothèque janséniste, et l'on serait tenté de croire que ce fut *Arthur*, lisez Guttinguer, qui montra à Sainte-Beuve le chemin de Port-Royal. Car il en est souvent question dans ce roman. On y trouve non seulement du Pascal, ce qui n'a rien d'extraordinaire, mais encore de l'Arnauld d'Andilly, ce qui est plus rare. En tout cas j'ai comme idée que Sainte-Beuve ne nous aurait pas donné *Volupté*, si Guttinguer ne s'était pas décidé à publier le roman d'*Arthur*.

Nous avons vu qu'il avait commencé une version de ce roman, au printemps de l'année 1830, d'accord avec son ami qui, pour l'aider dans son travail, lui avait communiqué certains documents d'une nature tout à fait intime. Le fragment très important qu'en a publié M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul permet de supposer que Sainte-Beuve avait l'intention de le conduire jusqu'à la fin. Il ne s'arrêta que lorsqu'il apprit que Guttinguer allait publier sa version personnelle, et c'est heureux, car, même en y mettant un peu du sien, il n'avait pas encore assez vécu en 1830, pour nous donner dans *Arthur* l'équivalent de *Volupté*. N'empêche que la comparaison des deux versions est bien intéressante. Il y a dans celle de Sainte-Beuve tel épisode, celui de Julie entre autres, qui n'est que la paraphrase dramatisée du texte de Guttinguer. Voyez plutôt :

« J'appris dès le soir, dit Julie, que nous allions passer un mois dans votre terre de Normandie, que nous partions sous deux jours, que j'allais voyager dans la même voiture que vous. On m'ordonna les apprêts

dont je m'occupai avec un trouble toujours croissant.

« Le comte ne vint pas avec nous. Julie, me dit la comtesse, je suis bien aise d'avoir cette occasion de vous retirer des persécutions de mon mari, car il vous tourmente, n'est-ce pas, petite? C'est un homme odieux. Arthur vous laissera tranquille, il me l'a promis, et il a grand intérêt à me tenir sa parole. Du reste, veillez bien sur vous, mon enfant; c'est un homme qui, d'ailleurs, n'est ni méchant, ni corrompu, dans la vilaine acception du mot, mais perfide, léger, galant au delà de tout ce qu'on peut dire. Vous êtes bien entièrement perdue, si vous l'écoutez. Je ne vous pardonnerai ni à l'un ni à l'autre, de ma vie. »

L'épisode, comme on le voit, est à peine ébauché dans la version de Guttinguer. Dans celle de Sainte-Beuve, publiée par M. de Lovenjoul, il ne tient pas moins de onze pages d'impression. En voici quelques passages :

« Elle emmenait avec elle une de ses femmes, nommée Julie, qui lui était indispensable, et qu'elle plaça dans le coupé entre nous deux...

« Julie était une fille de vingt-cinq ans, d'un doux et franc sourire, d'une grâce naïve et entraînante; avec cela mélancolique, et presque toujours silencieuse. Son teint était brun et animé, ses cheveux noirs admirables. Elle avait la lèvre épaisse et l'œil confiant, la taille parfaite, quoique robuste et romaine.

« Placés, comme nous étions, la senteur de ses cheveux m'allait à l'âme. Ses chairs pénétraient les miennes, et j'en étais, malgré moi, tout gêné, tout palpitant.

« Elle finit par s'en apercevoir à quelques mouvements un peu passionnés, et elle demanda à monter sur le siège de la voiture, la chaleur lui faisant mal, disait-elle.

« Sa maîtresse se prit à sourire, et dès que nous fûmes seuls :

— « Eh bien, Arthur, toujours le même?

« Je protestai de mon innocence :

— « Mais cette fille est si fraîche, si vivifiante... en vérité...

— « Je vous conseille, mon ami, de n'y point penser, vous y perdriez vos peines. Cette fille est très sage, et je ne saurais vous dire de combien de poursuites elle a été l'objet. Mon mari lui a offert des trésors, amoureux qu'il était d'elle à en mourir. De guerre lasse, il lui a fallu renoncer à la vaincre. Elle peut faire un bon mariage avec un marchand à qui la tête en est tournée. Elle diffère encore pourtant et dit que cet homme l'ennuie, qu'elle m'est trop attachée. Je lui ai offert de la laisser à Paris; mais elle m'a refusé, et veut me suivre à toute force. Soyez donc sage, mon jeune ami, et ne me faites pas de sottise...

« Dix jours se passèrent ainsi (la conquête en avait duré cinq), et qui ne furent de sa part que ravissement et orgueil, sans souci du lendemain.

« L'approche du départ rompit le charme. Elle tomba dans une tristesse profonde, dans des larmes inconsolables.

« Je revenais avec sa maîtresse à Paris. J'espérais que ma présence la soutiendrait un peu. Mais elle savait trop bien que ce n'était pas pour elle que je retournais. Durant le voyage elle ne cessa de souffrir et de pleurer.

— « Qu'a donc cette fille? me disait M^me^ de ***. Je ne la reconnais plus. Arthur, est-ce qu'elle vous aimerait ? Prenez-y garde, je ne vous le pardonnerais pas. Elle ne vous le pardonnerait pas elle-même, car c'est

une âme de feu, et, je crois, une tigresse dans ses emportements. »

Ces quelques lignes suffisent pour nous édifier sur le procédé, la manière de chacun des deux écrivains. Guttinguer indique à peine et glisse dans un style vif, exempt de recherche, et que Vinet trouvait « un des plus délicats de l'époque ». Sainte-Beuve, au contraire, développe, dissèque, peint par petits coups et s'amuse aux nuances, comme le rayon de soleil qui, entré dans une chambre, se plaît à faire valoir tous les objets dans leurs moindres détails. A qui donner la préférence ? C'est affaire de goût, et les deux manières ont bien leur charme. Pourtant celle de Sainte-Beuve me semble en avoir davantage.

Je disais tout à l'heure pourquoi l'ami de Guttinguer n'avait pas continué sa version du roman d'*Arthur*. Ceux qui seraient curieux de connaître la date de cette renonciation pourraient la chercher dans celle de la pièce de vers que Sainte-Beuve a mise à la suite des amours de Julie et qui commence à la page 126 du livre de M. de Lovenjoul. En voici la première strophe :

Oh ! que son jeune cœur soit paisible et repose
Que rien n'attriste plus ses yeux bleus obscurcis,
Pour Elle le sourire et les larmes sans cause !
Pour moi les vrais soucis !

Publiée pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1832, avec mélodie de Mme Mennessier-Nodier, Sainte-Beuve l'inséra plus tard dans le *Livre d'amour* en l'accompagnant de cette note : « Fait non pour elle directement, mais dans sa pensée, et en déguisant la couleur de ses yeux ; ce devait être mis dans un roman. »

On peut donc affirmer sans crainte de se tromper que Sainte-Beuve travaillait encore à *Arthur* deux ans après l'avoir entrepris. S'il était très long au détail du style, comme il le confessait un jour (1), il ne l'était pas moins au détail de la composition, et je ne m'étonne plus maintenant qu'il se soit tant fait tirer l'oreille pour accoucher de *Volupté*.

## V

Il nous reste à parler de l'accueil qui fut fait au roman de Guttinguer. Naturellement ce fut Sainte-Beuve qui ouvrit le feu dans la *Revue des Deux Mondes*. Personne n'était plus qualifié que lui pour rendre compte de ce livre, puisqu'il y avait en quelque sorte collaboré. Il le fit en termes excellents, avec une pointe d'émotion où l'on sentait vibrer la corde de la bonne et franche amitié.

L'article débutait par un portrait charmant de Guttinguer.

« .... Il me fit surtout l'effet, disait-il, quand je le connus, de l'homme sensible, égaré dans les voies romanesques, pratiquant l'élégie et en ayant tous les accents.

« C'était dans la poésie comme un talent de femme, le talent ne survivant jamais à l'émotion, le début toujours vrai et parfois puissant, des traits faciles, et bientôt la fatigue et le vers libre pour se soulager, et pas de conclusion. Plus d'une de ses élégies peut se rapprocher de celles de M^me^ Desbordes-Valmore...

Et après avoir assez largement parlé du poète, il arrivait au roman d'*Arthur*.

(1) Lettre à M^me^ Pélegrin, du 25 novembre 1832. (*Nouv. Corresp.*, p. 31.)

« Il se compose d'une première partie toute en mémoires, en lettres et en récit, et d'une seconde partie (la troisième) presque toute en citations, en extraits de lectures et qui n'est pas la moins intéressante ni la moins originale, tant le malade attendri a su animer, commenter naïvement, mouiller de ses pleurs, reproduire et continuer dans ses accents les pages choisies dont il s'environne.

« *Arthur* est écrit comme on n'écrit plus depuis l'abbé Prévost et, pour le dire, depuis Laclos... C'est court, net, cursif, mêlé d'allusions promptes et frappantes, d'élans tendres et modérés... On sent une nature délicate et très vite dégoûtée, qui a pris la fleur de mille choses et n'a pas appuyé.

« Il y a toutes sortes de grâces dignes du XVII[e] siècle de Bussy-Rabutin, moins bel esprit et plus poète.... il y a beaucoup du vicomte de Valmont, qui serait sincèrement devenu chrétien. »

Et Sainte-Beuve concluait ainsi :

« *Arthur*, qui n'est pas un ouvrage composé, ni qui sente le talent de profession, *Arthur*, qui n'est peut-être qu'une suite de débris, de soupirs, de souvenirs et d'espérances, mais où le souffle est le même d'un bout à l'autre et où l'esprit, vrai parfum, unit tout, sera, nous le croyons, une lecture propice et saine et reposante à bien des âmes fatiguées, à bien des palais échauffés, un correctif, au moins d'un moment, à tant de talents plus brillants que sincères, à tant d'enthousiasmes dont la flamme est moins au cœur qu'au front ; *Arthur*, si l'amitié et trop de conformité intime ne nous abuse, *Arthur* vivra et conservera le nom de son auteur, qui n'a plus à se repentir littérairement de ses écarts, de sa venue hâtive, de ses plaisirs distrayants et de ses fai-

blesses parisiennes, puisque, de tant d'imperfections éparses, il lui a été donné un jour (ô nature douée avec grâce) d'assembler un volume délicieux que d'autres, plus studieux, plus forts (1), n'auraient jamais écrit. »

Tout cela était parfaitement vrai, et pourtant la prophétie de Sainte-Beuve ne s'est vérifiée qu'à moitié. *Arthur* eut dans son temps un énorme succès de lecture; il reposa, il consola, il fit presque autant de conversions que *Werther* avait causé de suicides, ce qui prouve que l'auteur avait touché juste, mais quand la vogue en fut passée, le livre se ressentit de son défaut de composition, de ses imperfections, de ses faiblesses, et tomba dans le même oubli que la plupart des romans contemporains, justifiant ainsi le regret de Vinet que d'une œuvre religieuse Guttinguer eût fait une œuvre littéraire. Car il n'y a pas à dire, c'est le roman qui a tué le livre. « La littérature en l'adoptant le profana, elle fit beau ce qui voulait être saint, touchant ce qui voulait être édifiant... L'auteur tira de la situation plus de littérature qu'elle ne semblait en contenir; il n'était pas nouveau de convertir la religion en poésie, mais une religion comme celle-là en faire de la poésie ! c'est ce qui ne s'était point vu encore!... »

Ainsi s'exprimait Vinet, plus clairvoyant ici que Sainte-Beuve, peut-être parce que l'amitié ne l'abusait pas. J'ai là devant moi tout un paquet de lettres de félicitations

(1) Sainte-Beuve en disant cela songeait à Balzac, qu'il avait déjà visé directement dans ce passage : « La moquerie méchante de ces femmes du monde chez la baronne de Trün, lorsqu'Arthur essaie d'aller s'y distraire, est peinte comme nul de nos jours ne le ferait. M. de Balzac, qui a sur ces points tant de qualités et de parties d'observation heureuses, devra admirer cette sobriété, cette précision de trait qui est le goût exquis du genre. »

On connaît l'origine de l'animosité de Sainte-Beuve contre Balzac, mais on ignore généralement que ce fut l'auteur de *Volupté*, qui ferma les portes de la *Revue des Deux Mondes* à l'auteur du *Lys dans la vallée*.

adressées à Guttinguer (1) ; pas une ne vante la partie romanesque, toutes s'étendent au contraire sur la partie consacrée à la religion et à la solitude. En voici une d'un petit poète romantique qui faisait partie du groupe de Sainte-Beuve et n'a pas, d'ailleurs, laissé de nom :

« Mars 1837.

« Je me promettais, Monsieur, de demander à notre ami commun, M. Sainte-Beuve, le moyen de vous remercier directement du plaisir bien senti que m'avait procuré le beau livre d'*Arthur*. Le hasard s'est comme empressé de me servir en me faisant rencontrer, dans une autre de mes connaissances, un de vos camarades de collège, M. Favier, qui, en facilitant l'accomplissement de mon désir, a ajouté le doux sentiment de la reconnaissance à l'attachement d'ancienne date que je lui porte.

« Bien que j'aie à peine 25 ans, Monsieur, j'ai déjà été amené comme vous, autant par mon organisation native que par l'influence du climat qui m'a vu naître et les orages qui ont accueilli mes premiers pas dans la vie, à sentir le besoin des amours complètes, des affections éternelles. J'ai cependant trop d'humilité, de franchise surtout, pour vous dire que ma conversion est entière, mais si chez moi l'homme du monde nuit souvent encore au chrétien je crois devoir, dès à présent, des actions de grâce à cette bonté supérieure qui m'a rendu les croyances et la foi que j'avais perdues depuis si longtemps.

« Des livres comme celui d'*Arthur* sont faits pour opé-

(1) Toutes ces lettres m'ont été gracieusement communiquées par son fils. Il y en a une de Watout, le secrétaire des commandements de la reine Amélie, où je relève ce mot pittoresque : « La politique est la chenille du Parnasse. » — La reine Amélie avait beaucoup goûté le livre de Guttinguer et lui faisait dire qu'elle se réservait de lui envoyer un témoignage de sa satisfaction.

rer des guérisons radicales et je lui ai dû, pour ma part, des heures de recueillement dont je retirerai du profit, j'en suis sûr. Je vous félicite très sincèrement, Monsieur, de la paix et du bien-être que vous avez eu la force de vous procurer ; désormais, pour vous, vouloir ce sera pouvoir, et si j'en juge par les touchantes confidences d'*Arthur*, je suis certain que vous voudrez à tout jamais.

« En retour de la reconnaissance que je vous dois (et c'est un échange dans lequel je suis malheureux de rendre moins que je n'ai reçu), j'ose vous envoyer mon dernier volume de poésies. Les aveux de cette lettre vous feront trouver dans ce livre quelque chose d'un roman intime et personnel et lui vaudront peut-être un accueil indulgent.

« Acceptez, Monsieur, l'expression de ma sympathie et de la haute estime à laquelle la publication d'*Arthur* vous donne droit, comme homme et comme écrivain.

« CHARLES CASTELAN. »

De son côté, Ernest Fouinet (1), bien connu pour ses poésies et ses romans, dont surtout *le Village sous les sables*, adressait à Guttinguer le sonnet suivant, que je trouve encarté dans sa lettre d'envoi (2). Lettre et sonnet sont inédits.

(1) Ernest Fouinet, né à Nantes, en 1799 Quand il mourut à Paris, en 1845, Sainte-Beuve écrivait à Turquety, le 23 décembre de la même année. « Que d'amis ont manqué à votre appel à ce dernier voyage, cet excellent Labitte qui me parlait toujours de vous, le bon Ernest Fouinet digne de vous connaître et comme patriote et comme cœur poétique et simple !... »

(2) Voici cette lettre : « Notre bon et cher ami Sainte-Beuve, écrivait Ernest Fouinet à Guttinguer, m'a fait de votre part un cadeau dont il me tardait de vous remercier avec toute l'effusion de mon cœur. Que j'aime *Arthur !* et que je suis fier de me dire que je le comprends et que je le sens ! La lecture de ce livre si touchant et si tendre est destinée à faire du bien à plus d'un cœur souffrant, et de ce beau vase d'albâtre coulera un baume réparateur sur bien des blessures de l'âme. *Arthur*, dans la première

Plus de houle à mes flots, plus de brise à ma voile ;
Mon esprit s'endormant comme à la fin du jour
Ressemblait au débris d'une gothique tour
Sur lequel l'araignée en paix étend sa toile.

Mais un beau son de harpe, une clarté d'étoile,
Descend pour m'inspirer d'un merveilleux séjour,
C'est un soupir profond de tristesse et d'amour,
C'est une femme aimante au front couvert d'un voile.

C'est une voix cassée, elle a de la douleur ;
C'est un parfum secret, on ne voit point la fleur ;
Le rayon vient sans bruit et réchauffe la terre.

Ange à la harpe d'or, d'une étoile voilée
Souffle mélodieux, poétique mystère,
Je tombais, vers le ciel vous m'avez rappelé.

Dans le même temps, Mme Mennessier-Nodier, qui semble avoir inspiré le sonnet d'Arvers, écrivait à Ulric : « J'ai quelque chose de plus que de l'admiration pour l'auteur d'*Arthur*, car, indépendamment de ce que c'est un des plus beaux livres qu'on ait écrits, c'est aussi une des plus belles actions qu'on ait commises (1). »

Enfin Vinet, que Guttinguer avait remercié de son remarquable article, lui adressait la lettre que voici :

« Monsieur,

« Répondre si tard à la lettre que vous m'avez fait

partie, est vrai suivant le monde; dans la seconde, il est vrai suivant le ciel. Comment des mémoires aussi complets d'une existence élue ne seraient-ils pas pleins d'un intérêt haut et puissant?

« Ma femme, bien digne de comprendre *Arthur*, même dans la phase la plus austère de sa vie, l'a lu avec un vif plaisir et moi je vous répète avec toute affection que j'aimerai à serrer la main de votre poétique et pieux ami. Si vous vouliez être mon intermédiaire et recevoir les témoignages d'amitié pour lui, vous seriez bien aimable de venir me voir quand vous serez à Paris. Si vous y habitiez je courrais tout de suite vous voir et vous prier de lire *le Village sous les sables* dont une seconde édition me permet de vous offrir un exemplaire. Vous y trouverez, j'ose l'espérer, des choses qui pourront plaire à l'auteur d'*Arthur*. » (Lettre inédite de janvier 1837.)

(1) Lettre inédite. — J'ai entre les mains de très intéressantes lettres de Mme Mennessier-Nodier à Guttinguer que je publierai ailleurs.

l'honneur de m'écrire, c'est vous témoigner bien mal le plaisir qu'elle m'a fait ; j'étais malade, je le suis encore, et, dans cet état, les plus agréables devoirs souffrent des retards. Je ne veux pourtant point, par un plus long délai, vous donner lieu de penser que j'ai été peu sensible à tout ce qui, dans votre lettre, était fait pour me réjouir et pour me toucher. J'ai besoin de vous remercier de tout cela, et particulièrement de ce que vous n'avez pas repoussé ce titre d'*ami* que mon cœur vous donnait il y a déjà deux ans, lorsque votre nom même ne m'était pas connu. J'ai aussi à vous remercier de ce que vous voulez bien me procurer vous-même la lecture des *Fables et Méditations* que, sur le seul nom de leur auteur, j'avais déjà demandé à mon libraire pour une bibliothèque fondée à l'usage de la jeunesse, dans la ville que j'habite. Je me réjouis de les recevoir et de les lire. Quant aux observations que vous faites sur mon article, je n'y toucherai point ici, parce que l'autre jour, laissant aller ma plume dans une lettre à l'ami (1) qui m'a transmis vos précieuses lignes, j'ai répondu de mon mieux à ces observations, et que je prie aujourd'hui cet ami de vouloir bien vous communiquer ma réponse. *Réponse* n'est peut-être pas le mot : ce sont plutôt des explications ; je désire bien, Monsieur, que vous en soyez satisfait. En tout cas, si ma santé me permet d'écrire quelques lignes sur votre nouvel ouvrage, je serai heureux de trouver l'occasion de rendre hommage au principe dont vous faites profession dans votre lettre, et que je suis bien loin de trouver nié ou méconnu dans *Arthur*. Quand je pense, Monsieur, à ce que vous êtes et à ce que je suis (je ne parle pas au point de vue mondain, mais à celui de la grâce), je trouve

(1) Henri Lutteroth.

étrange au premier coup d'œil que j'aie pu vous adresser l'apparence d'une leçon ou d'un conseil; cette pensée m'humilie à fond et m'attriste, mais cela m'est bon, et je vous dis: le conseil vaut mieux que le conseiller; rien n'est plus commun; et ce n'est pas une raison, parce qu'on se connaît mauvais, de supprimer un conseil ou un avis qu'on sait être bon.

« Permettez-moi, Monsieur, de me dire, avec la plus haute considération,

« Votre affectionné serviteur,
« L'auteur de l'article sur *Arthur*,
« inséré dans *le Semeur*, du 26 juillet 1837 (1). »

Pauvre cher Vinet, combien Guttinguer dut sourire en lisant le passage de sa lettre, où il lui parlait au point de vue de la grâce! Il était coutumier de ces naïvetés qui faisaient honneur à sa droiture, et Sainte-Beuve, qui l'avait fréquenté six mois durant à Lausanne, se fâcha plus d'une fois en le voyant prendre au sérieux certaines élucubrations qui ne méritaient que le mépris. Mais il était d'un pays où l'on ne plaisante pas avec les choses saintes, et comment n'aurait-il pas cru à la sincérité de la conversation d'un homme qui, sur le point de terminer son livre, disait au lecteur en manière d'épilogue:

« Werther, Saint-Preux, René, Obermann sont des types sublimes mais dangereux, de l'homme sensible. *Werther*, c'est le suicide; *Saint-Preux*, c'est la philosophie; *René*, le vague, l'abandon; *Obermann*, le découragement. *Arthur* voudrait être la religion... Qui donc fera assez sublime cette histoire de l'homme passionné de nos temps, sauvé de tout, guéri de tout et jusqu'au fond par la vertu chrétienne?... »

(1) Lettre inédite.

« Qui donc ? » Je le connais et je ne vois que lui, mais il est mort depuis longtemps et je doute qu'il revienne... Il s'appelait saint Augustin.

## § III. — Rupture de Victor Hugo avec Sainte-Beuve

### I

Tel était le poète et le singulier moraliste dont Sainte-Beuve avait fait son confident aux approches de l'année 1830. Il était chez Guttinguer quand éclata la révolution de Juillet. Et si nous doutions encore des raisons purement sentimentales qui le tenaient éloigné de Paris, la lettre suivante qu'il adressait deux mois après à Victor Pavie suffirait pour dissiper nos doutes :

« Que vous dire, mon cher Pavie ! Je n'étais point ici pendant la Révolution. Je suis arrivé trop tard d'Honfleur, car mon lot était de mourir d'une balle honorablement, mais il est écrit que je manquerai en tout ma destinée (1). Cela m'a jeté bien loin des romans, de la poésie ; mon ardeur de politique m'a repris et je suis depuis plus d'un mois au *Globe*, jetant de l'âpre et sombre doctrine. Je crois avoir à me plaindre de mes amis du *Globe* qui m'ont été fort peu bienveillants dès l'origine de leur faveur ; le pouvoir gâte les hommes dès qu'ils y touchent.

Allez, mon ami, priez pour moi et aimez-moi un peu, *car je souffre d'horribles douleurs à l'âme ; toute ma*

(1) Il faut bien le croire puisque vers le même temps dans un duel demeuré célèbre, il essuya le feu de Dubois sans être touché.

*poésie refoulée, tout mon amour sans issue s'y aigrissent et me dévorent. Je suis redevenu méchant.*

« Oh ! quand on est haï, que vite on devient méchant ! Je ne suis pas haï, ou du moins je m'inquiète peu de ceux qui me haïssent. Mais mon mal et mon crime c'est de n'être pas aimé, de n'être pas aimé comme je voudrais l'être, aimant. C'est là le secret de toute ma folle existence, sans suite, sans terme, sans but, sans travail d'avenir. Tout enfant je ne rêvais dans la vie qu'un bonheur, l'amour, et je ne l'ai jamais obtenu ni même pleinement ressenti... »

Cette lettre est du 17 septembre 1830 (1).

Or, le même jour, par une coïncidence curieuse, Victor Hugo en écrivait une autre à Victor Pavie dans laquelle il lui mandait que sa femme était « bellement accouchée d'une petite fille à petite bouche dont Sainte-Beuve était le parrain ».

N'y avait-il pas là de quoi faire le bonheur de Sainte-Beuve et l'empêcher tout au moins de devenir « méchant » ? Oui et non. Autrefois, dans les commencements de sa liaison avec Hugo, une telle marque d'amitié l'eût comblé de joie. A présent, c'était presque le contraire, car il était amoureux de la *reine* et le titre d'ami ne lui suffisait plus. Et voilà ce qui tout à coup déchaîna sous le toit de Victor Hugo une tempête qui faillit l'emporter.

Jusqu'en ces dernières années, pour nous aider à reconstituer ce drame domestique dont tout le monde jasait sous le manteau de la cheminée, nous n'avions que le *Livre d'amour* de Sainte-Beuve, document suspect. Aujourd'hui, grâce à la publication des lettres de Victor Hugo qui s'y rapportent, nous pouvons le reconstituer

(1) La même année, quelque temps avant les journées de juillet il disait à Juste Olivier que Victor Hugo était gai, même trop gai.

sinon dans tous ses détails, du moins dans ses grandes lignes. Il ressort de cette correspondance que non seulement Sainte-Beuve s'était pris d'une passion folle pour Mme Victor Hugo, mais encore qu'il fut payé de retour. Jusqu'où? c'est ce que je me réserve d'étudier dans le volume suivant. Mais il faut bien que Mme Victor Hugo ait répondu d'une manière ou d'une autre aux déclarations d'amour de Sainte-Beuve, pour que le poète des *Feuilles d'automne* ait écrit un jour au poète des *Consolations* : « Je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer (1)! » Aveu terrible et qui met à nu l'affreuse blessure. Disons tout de suite que dans ce drame de famille qui se dénoua en 1834 par la rupture des deux poètes et en 1837 par celle de Mme Victor Hugo avec Sainte-Beuve, celui-ci joua un rôle qui ne fut pas beau. Pendant quelque temps, Victor Hugo l'éloigna de son foyer en faisant violence à ses sentiments, car il aimait Sainte-Beuve comme un frère et il ne pouvait pas croire à sa trahison. Quand il y rentra, ce fut en rival bien plus qu'en ami, et il n'y eut plus jamais d'intimité entre eux.

« Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, lui écrivait Victor Hugo le 6 juillet 1831, mais cet essai de trois mois de demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous! nous ne sommes plus les deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose

(1) Lettre du 7 juillet 1831.

entre nous. Cela est affreux à sentir quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main. C'est pour cela que je vous disais : partez! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout ceci, Sainte-Beuve : où sont notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'allée et de venue, notre causerie intarissable, sans arrière-pensée? Rien de tout cela, tout m'est supplice à présent! »

Et il eut beau faire, ce supplice dura tant qu'ils continuèrent de se voir.

Est-ce pour lui échapper que, dix-huit mois après cette lettre, Victor Hugo se réfugia dans les bras de la princesse Negroni? Qui sait? En tout cas, Sainte-Beuve, qui aurait dû être le premier à fermer les yeux sur cette liaison malheureuse, quand il s'en aperçut, prit plutôt plaisir à la dénoncer à leurs amis communs, à Pavie, à David, à Béranger, en attendant l'occasion de la crier sur les toits dans un article à sensation.

Peut-être, lorsqu'il se posait ainsi en redresseur des torts de Victor Hugo, nourrissait-il l'espoir de détacher de lui sa femme — complètement; mais ce fut le contraire qui arriva, sinon dans le moment même, du moins avec le temps et de la réflexion. Et, en effet, il n'était pas possible qu'un article aussi malsonnant que celui que Sainte-Beuve consacra aux *Chants du crépuscule* (1) ne blessât

(1) Voici le principal passage de cet article, qui parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er novembre 1835.

« Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée *Date Lilia*, qui a pour but, en quelque sorte, de couronner le volume et de le protéger. Littérairement, ces pièces finales, prises en elles-mêmes, sont belles, harmonieuses, pleines de détails qui peuvent sembler touchants. En admirant dans le voile l'éclat du tissu, il nous a paru toutefois qu'il y a eu parti pris de le broder de cette façon pour l'étendre ensuite sur le tout. Cette mythologie d'*anges*, qui a succédé à celle des *nymphes*, les *fleurs de la terre* et les *parfums des*

pas dans son amour-propre légitime Mme Victor Hugo qui, malgré tout, était très fière du nom qu'elle portait. Et je suis convaincu que Victor Hugo disait vrai quand il écrivait à Sainte-Beuve, au mois de février 1834, qu'elle souffrait autant que lui du manque de bienveillance de ses articles. A plus forte raison, dut-elle éprouver une véritable peine, quand elle sut qu'ils avaient failli se battre en duel (1) et qu'aux obsèques de Gabrielle Dorval (16 avril 1837), après s'être évités l'un l'autre dans l'église Saint-Sulpice, ils étaient montés dans la même voiture et avaient suivi le convoi jusqu'au cimetière, leurs genoux se touchant, sans échanger une parole ou seulement un regard (2).

De ce sentiment de tristesse à l'idée de rompre avec un ami, si cher fût-il, qui troublait depuis si longtemps son ménage, il n'y avait que peu d'intervalle; elle

*cieux*, un excès même de charité aumônière et de petits orphelins évoqués, tout cela nous a paru, dans ces pièces, plus prodigué qu'un juste sentiment de poésie domestique n'eût songé à le faire. On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unité de son volume en souffre : son titre de *Chants du crépuscule* n'allait pas jusqu'à cette dualité. Le même manque de tact littéraire (au milieu de tant d'éclat et de puissance !) qui, plus haut, nous l'avons vu, lui a fait comparer l'harmonie de l'orgue à l'eau d'une éponge et parler du sourire *fatal* de la résignation à propos de Pétrarque, lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière. »

(1) L'article de Sainte-Beuve sur *les Chants du crépuscule* faillit amener un duel entre lui et Victor Hugo ; ce fut Renduel qui arrangea l'affaire. (Cf. *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, par Ad. Jullien, p. 124.)

(2) « C'était un dimanche, la grand'messe finissait et la foule s'écoulait, quand arriva sous le porche un modeste corbillard. Par une porte entra Hugo, par l'autre Sainte Beuve ; on attendait l'absoute ; le premier se promenait dans l'église du côté de l'évangile ; le second se dissimulait dans la travée opposée, du côté de l'épître ; ils ne se voyaient pas, mais ils se devinaient : la haine a son flair comme l'amitié. Quand il s'agit d'accompagner le corps au cimetière, les quelques voitures présentes se trouvèrent pleines : il fallut que le poète et le critique montassent l'un devant l'autre. (Cf. Th. Pavie, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*.)

franchit ce pas résolument au commencement de l'année 1837 sous un prétexte quelconque. Et quand le « charme » fameux eut cessé, quand Sainte-Beuve eut pris son parti de cette rupture qui lui fut si douloureuse, il n'eut plus aucun ménagement pour son ancien camarade. Si, pendant un an ou deux, il garda le silence à son endroit, passé ce délai, il se rattrapa en méchancetés et en médisances de toutes sortes dans sa correspondance avec M. et M^me Juste Olivier. Parcourons-la : lors de la représentation de *Ruy Blas*, il leur écrivait que c'était « une omelette battue par Polyphème (1) » ; lors de la reprise de *Lucrèce Borgia*, que la pièce était « purement ridicule, un drame à orgie et à régence », dont tous les spectateurs avaient été écœurés ; lors de la réception de Victor Hugo à l'Académie française, que son discours n'était qu'un « pathos long et lourd, très bon à mugir dans un colysée, devant des Romains, des Thraces et des bêtes ». Enfin, comme pour attester que son romantisme

(1) Et voici ce qu'il écrivait sur cette pièce à Victor Pavie : « *Ruy-Blas* me paraît un désastre, d'après ce qu'on m'en dit, car je ne l'ai pas vu, ni ne le verrai. *Hernani* était une porte, elle pouvait être d'ivoire ou d'airain, vers le ciel ou vers les enfers. Hugo l'a faite infernale, il est entré sous terre depuis ce moment ; il creuse, il bâtit, il en est à sa dixième catacombe. Quand il nous ouvre brusquement cela avec la fierté d'un artiste, d'un cyclope ou d'un gnôme, et vous ôte le couvercle de son souterrain, nous qui sommes bêtement accoutumés à ce terre-à-terre de la surface et à cette lumière du jour, nous n'y voyons que des bizarreries et des obscurités trois fois caverneuses d'où sort un ricanement, c'est le sien, car il triomphe et s'applaudit, croyant avoir fait œuvre de géant ; toujours le même, géant et nain, robuste et difforme, *Quasimodo* et Han d'Islande). Le pire de ceci est le triste reflet qui en frappe le passé, les parties jusque là chastes et belles qui s'en salissent toujours un peu et nous révèlent des veines qu'autrement on ne découvrirait pas !... Tâchez de comprendre toutes ces métamorphoses. Cela est bien triste ; ces chutes sont les nôtres. Lamartine, Lamennais, Hugo ! les plus sobres y perdent ; notre essor diminue et n'ose ; on est glacé. Et puis le meilleur de nos fonds était à bord de leurs renommées ; notre trésor le plus beau de jeunesse, d'enthousiasme, de présages, de sagacité prophétique, périt avec eux et nous restons demi-ruinés, appauvris. Je le sens et ne cesse de vivre sous cette idée, comme les Polonais avec celle de leur patrie perdue. » (Th. Pavie : *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*)

à lui Sainte-Beuve, avait été surtout une affaire de cœur et n'avait pas résisté aux circonstances, il mandait à la *Revue Suisse*, le 10 mars 1843, à propos des *Burgraves*, dont il constatait la chute : « La carrière poétique de Victor Hugo a été toute une révolution. Granier de Cassagnac s'en est fait littéralement le Robespierre; je me flatte de n'en avoir été que le Vergniaud. *Hernani* ç'a été pour moi la fin de l'Assemblée législative. »

Et cependant il faut bien que je le dise, car c'est la vérité, du jour où l'ambition académique lui vint, il eut le sentiment très net qu'il n'aurait quelque chance d'être élu que lorsque Victor Hugo serait entré dans la place. C'était pour lui le cheval de Troie. « L'élection de Victor Hugo, écrivait-il à Juste Olivier le 27 décembre 1840, se décide le 7 janvier, *et par suite les nôtres*. » Non pas, remarquez bien, qu'il se fît la moindre illusion sur l'appui de son ancien camarade du Cénacle : il savait très bien qu'il n'aurait jamais sa voix, mais, étant donné le rôle qu'il avait joué dans l'école romantique et le rang qu'il y occupait encore, en dépit de sa volte-face récente, il se rendait parfaitement compte que, parmi les disciples de Victor Hugo, il était de ceux qui, à l'Académie française, avaient le droit de prétendre à l'un des premiers sièges vacants. Et c'est évidemment en vue de faciliter son élection qu'à partir de celle de Victor Hugo il se montra plus réservé à son endroit. Je ne sais même pas s'il ne chercha pas l'occasion de se rapprocher de lui (1). En tout cas, il parut heureux chaque fois que le hasard le fit se rencontrer avec quelqu'un des siens. « L'autre jour, à la

(1) «... A propos, mandait-il à Juste Olivier dans la lettre citée plus haut du 27 décembre 1840, nous ne sommes plus *ennemis* à mort. Un cadeau du jour de l'an offert par moi et accepté par lui pour ma filleule nous a permis de nous donner la main, mais c'est tout. »

soirée chez M. Lebrun, écrivait-il encore à Juste Olivier, le 19 février 1841, j'ai fait pendant une heure ma cour respectueuse à Mlle Léopoldine Hugo, l'aînée des enfants, la plus charmante et la plus perlée des ballades de son père : elle a 17 ans. Je la traitais comme une très grande et très sérieuse personne qu'elle est, et elle avait l'air charmé. Ce sont-là nos plus vives émotions; j'appelle cela de la poésie, la seule qui me reste. »

Il était alors sous le coup du violent chagrin que lui avait causé son mariage manqué avec la plus jeune des filles du général Pelletier, et ne rêvait plus que frais visage, âme chaste et vie rangée (1).

L'Académie, en lui ouvrant ses portes au mois de février 1844, le réconcilia en apparence avec Victor Hugo. Je dis en apparence, car, malgré la visite, toute de politesse d'ailleurs, que lui fit Sainte-Beuve en compagnie de M. Molé ou de M. de Saint-Priest, Victor Hugo ne désarma pas et vota ouvertement contre lui à chaque scrutin — ce qui ne l'empêcha pas de le couvrir de fleurs, le jour où il le reçut en sa qualité de directeur de l'Académie. Parlant de cette réception, qui avait attiré une foule énorme à l'Institut, Sainte-Beuve dit que « dans cette solennité, retardée depuis un an et attendue avec une impatience extrême, tout se passa dignement et avec une parfaite convenance qui ne nuit pas à la vivacité du jeu ». Il n'aurait plus manqué vraiment qu'ils vidassent leur querelle sous la coupole et sur le dos de Casimir Delavigne!

(1) « ... Vivez, cher ami, écrivait-il à Victor Pavie à propos de la naissance de son premier enfant, vivez sous votre treille des Rangeardières, à l'ombre du mur de votre chaste maison de la rue Saint-Laud, dans le parterre de votre réséda domestique et l'adoration du Dieu des pères et des enfants; s'il y a vie, ce n'est que là. » (*Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*)

## II

Ce fut la dernière fois qu'ils parurent l'un à côté de l'autre dans une cérémonie publique. Quelques mois après Léopoldine Hugo trouvait la mort avec son mari dans les circonstances tragiques que l'on sait. A cette nouvelle, Victor Pavie engagea Sainte-Beuve « à rentrer dans les bonnes grâces » du malheureux père « par cette large blessure ». Il semble, en effet, que c'était l'occasion d'oublier leurs communs ressentiments. Mais Sainte-Beuve ne crut pas devoir tendre la main à son ancien ami, et voici les raisons qu'il en donna à son correspondant.

« ... Non, je ne suis point rentré par cette *large blessure*, comme vous dites si éloquemment; je ne l'ai pas dû, je n'ai pas cru le devoir. *Trois fois*, depuis une année fatale, trois fois la liaison réclamée, suppliée, reprise à grand'peine, a manqué, et les trois fois sans qu'il y eût de ma faute... Deux fois sur les trois, la liaison s'est brisée avec injures par lettres contre moi, injures non méritées. La dernière fois que la trame s'est pour jamais déchirée, ç'a été à la suite d'une visite qu'il avait réclamée de moi pour le pauvre enfant *Toto* bien malade.

« J'y suis allé, il y avait du monde, des visites. J'y ai été ce qu'on est quand il y a des étrangers et qu'on n'est pas très sûr du parquet glissant. Cette pauvre enfant, alors si charmante, si rayonnante, *Didine*, était là, discrète, prudente, mais regardant! Je croyais avoir été très simple; un mois après j'ai reçu une lettre de rupture si violente!... Longtemps après, lui, sur un

cadeau par moi fait à ma filleule (Dédé), m'invite brusquement à dîner; je refuse. Pourquoi y retournerais-je après cet affreux malheur? En voilà pour l'éternité! c'est horrible à penser, mais c'est vrai. Le plus charmant, le plus pur, le plus innocent témoin de ce bonheur passé vient de disparaître et de s'engloutir. Image trop fidèle de la réalité (1)! »

Mais toutes ces raisons, si plausibles qu'elles fussent, ne valaient pas celle que Sainte-Beuve garda pour lui et que Pavie devina sans peine; il y avait longtemps, en effet, que le poète angevin avait pénétré l'intrigue amoureuse que Sainte-Beuve avait nouée sous le toit de Victor Hugo.

Cependant la politique fit ce que la mort n'avait pu faire. Si le coup d'Etat eut pour conséquence de mettre la frontière entre l'auteur des *Châtiments* et celui de *Joseph Delorme*, il eut aussi la vertu d'opérer un rapprochement amical entre Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo. C'est elle qui fit le premier pas. Le jour où elle quitta Paris, après la vente de ses meubles, elle alla trouver Sainte Beuve pour lui demander, au nom d'un passé qui lui était resté très cher, de ne jamais rien dire de son mari tant qu'il demeurerait exilé. Et voilà l'explication du silence quasi religieux que Sainte-Beuve garda durant tout l'Empire sur les œuvres en vers et en prose de son ancien compagnon d'armes.

« A quelqu'un qui lui avait écrit qu'on attribuait à la crainte de déplaire aux Tuileries son silence sur *les Contemplations* de Victor-Hugo », il répondit un jour (17 mai 1856) par la lettre suivante :

« .... J'ai été aussi *lié avec M. Victor Hugo qu'on peut*

(1) Th. Pavie : *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*

*l'être*, ainsi que l'attestent mes poésies. Cette liaison a cessé il y a plus de vingt ans, par des raisons qui sont restées entre nous. Je n'ai donc pas à écrire sur lui depuis ce temps là, et je ne saurais le faire, comme il convient à un critique indépendant, sans paraître méconnaître et violer une ancienne amitié, ou sans avoir l'air d'y vouloir remonter et de m'y reprendre.

« Depuis son exil il est devenu encore un sujet d'examen *plus impossible* pour moi. Non pas que je sois embarrassé pour le fond même de la politique. J'ai connu M. Victor Hugo, en 1827, encore royaliste d'un royalisme très pur; puis libéral comme il convenait à un homme de sa génération. En 1848, il est devenu républicain, moins modéré, ambitieux cependant. En 1849, il était bien avec le président Louis-Napoléon. A l'assemblée seulement il s'est fait rouge. Au 2 décembre et depuis il a jugé à propos de se signaler de plus en plus de ce côté, mais avec une violence qui lui a rendu sa rentrée en France plus difficile qu'à un autre. Depuis ce temps-là je le considère moins comme un exilé que comme un combattant, et je ne crois pas que cette attitude lui déplaise. Il fait la guerre dans son île et à sa manière. Vous avez pu lire les poésies politiques qu'il a lancées à plus d'une reprise.

« Maintenant il lui plaît de se présenter par un côté tout serein et contemplatif, comme un pur poète; mais ce sont là des divisions qu'on ne peut accepter dans un examen véritable où l'on embrasserait tout le talent. Il faudrait donc en revenir aux parties où la critique ne doit pas toucher. C'est là un inconvénient.

« Si l'on veut le louer, sans doute on le peut faire, et beaucoup de gens le font et le feront. Je me garderai de rien dire qui y soit contraire. Pour moi je ne le ferai pas, parce que ma louange serait accompagnée de trop de

restrictions qui paraîtraient des offenses à un homme de grand talent dans le malheur, — ou parce que, en supprimant toutes les critiques sérieuses, je serais réduit à faire, ce que vous paraissez désirer, acte de générosité.

« Or, je n'ai pas à prendre ce rôle — je ne tiens qu'à être équitable; — quant à l'idée des Tuileries et autres pareilles, veuillez savoir, Monsieur, ce qui vous étonnera peut-être, que je n'y suis jamais allé sous aucun régime, et pas plus sous celui-ci que sous un autre; qu'à l'heure qu'il est je n'ai jamais vu le chef de l'Etat et n'ai *jamais eu l'honneur de lui parler.* »

« Cela répond à tout. Ce qui ne m'empêche pas de penser (et j'en ai le droit à cause même de mon indépendance) qu'il est peu convenable à un homme qui comme moi approuve fort l'ordre actuel, le régime actuel, et qui estime que la société en a grandement besoin, de venir exalter sans nécessité un poète de grand talent sans doute, mais qui a fait en sorte que son nom fût désormais un nom de guerre. — Vous voyez que j'ai eu plus d'une raison à l'appui de mon silence (1). »

Certes oui, et toutes les raisons que Sainte-Beuve vient de nous donner suffiraient à justifier sa conduite — quoique l'attitude contraire de Théophile Gautier envers Hugo dans le même temps et les mêmes circonstances leur enlève quelque peu de leur force; mais Sainte-Beuve n'était pas obligé de dire à son correspondant qu'il avait pour agir ainsi une autre raison beaucoup plus intime, laquelle lui avait mis un cadenas à la bouche. Etait-ce le contentement qu'il éprouvait de revoir, après tant d'années et dans la paix du cœur, celle qui lui avait inspiré *les Consolations* et *le Livre d'amour*, qui l'avait désarmé et comme

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve,* t. I, p. 212.

attendri malgré lui-même sur le sort du proscrit de Guernesey? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à partir de cette époque il se fit une détente dans l'animosité qu'il avait contre lui. Quand parurent *les Châtiments*, bien loin de partager la colère de quelques-uns, il ne cacha pas son admiration pour ces catilinaires d'une espèce nouvelle; il en apprit des strophes par cœur et fredonna plus d'une fois dans son cabinet de travail les strophes vengeresses du *Manteau impérial. Les Misérables*, que Baudelaire appelait le déshonneur de Victor Hugo (1), lui plurent également par leur nouveauté. « Ils ont des accents, disait-il, qui percent et ne ressemblent à rien du passé. Se rappeler l'admirable chapitre : *Une tempête sous un crâne.* Il y a là de quoi empoigner tout un monde et des foules, comme on ne l'avait pas fait auparavant (2). » Et Jules Levallois raconte dans la préface de son livre sur Sainte-Beuve que ce dernier lui donna un jour à lire un article manuscrit qu'il venait de retrouver au fond d'un carton. Cet article, dirigé contre les excès de la manière de Victor Hugo, était très spirituel, très mordant, très pressant. Il avait pour titre : *le Cyclope littéraire* (3). La tentation de le publier, dit Jules Levallois, avait dû être forte pour l'écrivain, car on ne condamne pas volontiers à l'oubli des pages destinées de toute façon à faire du bruit dans le monde. Sainte-Beuve sut pourtant résister. Satisfait d'avoir confié au papier son mécontentement littéraire, il jeta le manuscrit dans un carton et n'y pensa plus. »

(1) Lettre de Baudelaire, du 16 février 1865, publiée par la *Revue Bleue* du 3 janvier 1903.

(2) *Revue Bleue* du même jour : *Sainte-Beuve et l'Encyclopédie Pereire*, par Jules Troubat.

(3) Sainte-Beuve tenait décidément au mot de Cyclope. Il y a dans l'exemplaire du *Livre d'amour* qui est à la Bibliothèque nationale une note de sa main où il dit en parlant de ses relations avec Victor Hugo : « J'étais dans l'antre d'un Cyclope et je me croyais dans la grotte d'un demi-dieu. »

Evidemment, c'était le charme de Mme Victor Hugo qui opérait encore à cette heure, dans le souvenir attendri des beaux jours envolés.

Nous avons vu que Sainte-Beuve se flattait de n'avoir été que le Vergniaud de la Révolution romantique accomplie par Victor Hugo et qu'*Hernani* avait marqué pour lui la fin de l'assemblée législative. Vergniaud ou non, il n'en tressaillit pas moins au bruit des acclamations qui saluèrent l'auteur d'*Hernani*, lors de la reprise de ce drame, en 1867, et voici la lettre qu'il adressait à cette occasion à Mme Victor Hugo pour s'excuser de n'avoir pu assister à la représentation :

« Du 11 juin 1867.

« Chère Madame,

« Au milieu de toutes les félicitations qui vous arrivent, la mienne ne peut manquer : voilà une éclatante consécration des admirations et des amours de notre jeunesse. C'est ainsi que le génie a son heure et qu'il est de toutes les heures : il a plus d'un plein midi. Un de mes amers regrets, cloué comme je suis à mon fauteuil, est de n'avoir pu assister, ne fût-ce que par une visite au foyer, à cette fête, à ce *jubilé* de la poésie, entendre de près ces applaudissements sympathiques qui réveillent en nos cœurs tant d'échos, et marquer que je tiens à ne pas perdre mon rang parmi les vétérans d'*Hernani* (1). »

Restons sur cette lettre qui en laisse deviner encore plus qu'elle n'en dit. Elle prouve une fois de plus qu'en littérature comme en tout l'homme le plus changeant et le plus divers, par un mouvement tournant de son esprit, revient en quelque sorte malgré lui aux admirations et aux amours de sa jeunesse.

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. II, p. 371.

## *CHAPITRE IV*

# SAINTE-BEUVE ET PORT-ROYAL

### Introduction : Sainte-Beuve et la Suisse romande

### § I. — La Genèse de « Port-Royal ».

I. — Sainte-Beuve né dans une ville foncièrement janséniste. — Boulogne-sur-Mer sous Louis XI. — Pendant les disputes de la bulle *Unigenitus*. — L'évêque janséniste Pierre de Langle. — Sa lutte contre le roi et contre le pape. — Il est remplacé après sa mort par M. Henriau, dit le « Loup de Boulogne ». — Conduite de M. Henriau envers les Oratoriens. — L'abbé de Voisenon, son grand vicaire. — M. Asseline, dernier évêque de Boulogne. — Sa lettre pastorale sur la constitution civile. — Daunou lui répond. — Attitude de M. Asseline pendant et après le schisme de l'Eglise constitutionnelle. — Porion, évêque constitutionnel du Pas-de-Calais.

II. — Comment Sainte-Beuve fut amené à s'occuper de Port-Royal. — Une lettre inédite de lui au Père Enfantin. — Il alla à Port-Royal par deux voies parallèles, la voie littéraire et la voie mystique. — Influence du milieu et de la première éducation de Sainte-Beuve. — Issu d'une famille d'où sortit le docteur Jacques de Sainte-Beuve. — Daunou, son premier éducateur, après sa sortie de pension. — Rollin et Daguesseau lui donnent l'amour du grec. — Sentiments religieux de sa mère. — Comme quoi *Joseph Delorme* est l'œuvre d'un janséniste qui a perdu la foi, et *les Consolations* d'un janséniste qui l'a retrouvée. — Témoignage de Th. Gautier sur *Joseph Delorme*. — Sainte-Beuve fait *les Larmes de Racine* et écrit son article sur Boileau en 1829, année climatérique pour lui. — C'est l'année où il fait la connaissance de Guttinguer. — Le *Tableau du* XVI^e^ *siècle*, préface de l'histoire de la littérature française au XVII^e^. — Impossibilité d'écrire cette histoire sans étudier celle de Port-Royal. — Sainte-Beuve au *Globe*

pendant la campagne entreprise par Montlosier contre les Jésuites. — Duvergier de Hauranne, rédacteur au *Globe*. — Nicole et la mère de M. de Rémusat. — Dubois, ancien élève du janséniste Guéneau de Mussy. — Article de Dubois sur le Jubilé de 1826. — Il prend la défense de la mère Angélique et des solitaires.

III. — Rapports de Sainte-Beuve avec Lamennais. — Opinion de Lamennais sur les Messieurs de Port-Royal. — Sainte-Beuve à Juilly. — Il se lie avec les abbés Gerbet et Lacordaire. — Collaboration de ce dernier à *Volupté*. — Sainte-Beuve prend sur lui de supprimer un passage des *Paroles d'un croyant* — Chagrin qu'il éprouve de la rupture de Lamennais avec Rome. — Le bruit court qu'il va se faire prêtre. — Il cherche un guide parmi les morts et le trouve en M. Hamon. — Une bibliothèque janséniste. — *Monsieur Jean* de Sainte-Beuve et *Monsieur Jacques* de George Sand. — L'héroïne du *Livre d'amour* rompt avec Sainte-Beuve. — Départ de ce dernier pour Lausanne.

§ II. — Le Cours de Sainte-Beuve a Lausanne

**I.** — Sainte-Beuve et Vinet. — Premier regard accordé par le premier au second. — Ce que Vinet pensait et écrivait de Sainte-Beuve dès 1832. — Sainte-Beuve semble avoir voulu lui donner satisfaction au point de vue chrétien dans le roman de *Volupté*. — Article qu'il lui consacre après avoir lu sa *Chrestomathie*. — Cause réelle de son empressement à écrire cet article. — Effet de cet article sur le Conseil d'Etat du canton de Vaud. — Comme quoi Vinet fut le garant et non le directeur de conscience de Sainte-Beuve à Lausanne. — Profit moral que Sainte-Beuve retira du voisinage de Vinet.

**II.** — Comment Sainte-Beuve changea le plan de son *Port-Royal* en partant pour Lausanne. — Il avait pensé d'abord à écrire cette histoire en 2 vol. — Mot que lui dit Vinet. — La théologie de Port-Royal et la fatalité antique. — Lettre de Mme Vinet sur le cours de Sainte-Beuve. — Espoir qu'il donne aux protestants de Lausanne. — Vinet eut-il l'illusion de le convertir? — Visites que lui fait Sainte-Beuve et ses entretiens avec lui. — Leur dissentiment d'opinion, d'après les *Agendas* de Vinet. — Notes de Vinet sur les leçons de Sainte-Beuve. — Confidences que lui fait celui-ci à propos de *Madame de Pontivy*. — Vinet touché et édifié. — Montaigne et Pascal rapprochés. — Sainte-Beuve et le Tentateur. — Pourquoi Vinet n'eut pas le courage d'entreprendre sa conversion. — Sainte-Beuve « fou de Vinet, mais non du Calvinisme ». — Matériaux apportés par Sainte-Beuve à Lausanne. — L'*Œuvre des six jours* de Duguet. — Comment ce livre se trouva dans la bibliothèque de Vulliemin. — Le pasteur François Gonthier et Dutoit-

Membrini. — Une société de mystiques protestants au $XVIII^e$ siècle. — Dutoit-Membrini initié aux mystères du Figurisme par un échappé du cimetière Saint-Médard. — Il réimprime certains livres de piété de Port-Royal. — C'est lui qui est chargé par les jansénistes de France et de Hollande de l'impression des œuvres complètes du grand Arnauld qui fut faite à Lausanne à la fin du $XVIII^e$ siècle. — Courant d'idées sympathique à Port-Royal dans le canton de Vaud. — M. Jacquet, président du Conseil d'État, va en pèlerinage à Port-Royal et en rapporte une pierre à Lausanne. — Lettres de Juste Olivier relatives au cours de Sainte-Beuve.

III. — Sainte-Beuve descendu à Lausanne à l'hôtel d'Angleterre. — Sa chambre chez les Olivier. — Son régime et sa méthode de travail à Lausanne. — Son sous-main et ses petits billets du matin à M. et Mme Olivier. — Accueil fait par le *Nouvelliste vaudois* à sa leçon d'ouverture. — Public de dames et d'étudiants. — Les détracteurs de Sainte-Beuve. — Un pamphlet de Juste Olivier à leur adresse. — Chanson composée par M. Porchat pour souhaiter la bienvenue à Sainte-Beuve au nom de la société de Zofingue. — La bibliothèque port-royaliste de Sainte-Beuve. — Notes manuscrites relevées sur quelques-uns de ses livres. — L'écriture d'Arnauld comparée à celle de Lamennais et de Guizot. — L'écriture de Nicole, comparée à celle de l'abbé Gerbet, de Damiron et de Nodier. — Remarque sur la dixième *lettre provinciale*.

IV. — Comme quoi Sainte-Beuve mit trente ans à écrire son histoire de *Port-Royal*. — Ses scrupules dans la composition et la correction des épreuves — Sainte-Beuve et Collombet. — Il lui demande des notes pour réfuter *les Provinciales*. — Fausse joie de Collombet à cet égard. — Visite de Sainte-Beuve à la Bibliothèque de Troyes. — Il profite de son séjour à Liège pour aller à Utrecht. — Opinion des jansénistes sur le Port-Royal de Sainte-Beuve. — Deux lettres inédites de M. Karsten, archiviste d'Amersfoort. — La petite église d'Utrecht. — Les évêques jansénistes au congrès vieux-catholique de Cologne en 1890. — Comment Sainte-Beuve se détacha peu à peu des solitaires de Port-Royal. — Ami de la vérité quand même et malgré tout.

## INTRODUCTION

### Sainte-Beuve et la Suisse romande.

Cette étude ayant d'abord revêtu la forme de deux leçons d'histoire littéraire professées à Lausanne et puis

à Genève, au mois de janvier et au mois de mars 1904, nous reproduisons, en guise de prologue, pour l'intelligence des choses locales, l'exorde de notre première leçon.

Mesdames, Messieurs,

Avant d'aborder le noble sujet qui vous rassemble ici ce soir, permettez-moi de vous rappeler les circonstances particulières qui, après avoir fait de Sainte-Beuve, durant six mois, l'hôte applaudi, courtisé, adulé de l'Académie de Lausanne, en firent pour le reste de ses jours l'ami le plus dévoué qu'ait jamais eu la Suisse romande.

C'était en 1837, dans le plein de la saison qui dore et embellit les plus belles choses.

Il avait quitté Paris précipitamment, sous le coup d'une grande douleur, le cœur saignant des blessures d'un amour qui avait troublé profondément sa vie, et il était venu demander au Léman et aux montagnes qui lui servent de cadre le calme bienfaisant que les grands spectacles de la nature apportent généralement aux âmes de poète.

Car, vous savez qu'il était poète avant d'être critique, et que chez lui le critique ne tua jamais complètement le poète. Il eut toujours soin, en effet, ainsi qu'il l'écrivait alors à Juste Olivier, « de sauver, à travers ses assujettissements, quelques coins pour la poésie, de lui faire quelque plate-bande à un endroit inaperçu ». Mais c'était un poète d'une espèce peu commune et que je ne saurais mieux comparer qu'à ces oiseaux qui, se défiant de leurs ailes, ne perdent jamais de vue la terre.

Il arrivait à Lausanne entre *les Consolations*, qui étaient déjà loin, et *les Pensées d'août*, qui étaient pro-

ches. Il venait de Genève, ayant vu l'autre bout du lac, Vevey, Clarens, Thoune, Lauterbrunnen et la Jungfrau face à face ; il avait salué le Rutli et débarqué sur le rocher de Guillaume Tell. Et si vif était son enchantement, que, sur le bateau qui le portait, les vers jaillissaient de son cœur comme l'eau d'une de vos sources après la fonte des neiges, et qu'il s'écriait : « C'est plus que je n'en avais osé espérer ! »

Pour comble de bonheur, il fut reçu à Lausanne par un homme charmant, une femme exquise, deux poètes de race dont les voix chantaient à l'unisson et qui étaient comme l'incarnation du génie du lieu (1). Les quelques jours qu'il passa chez Juste Olivier furent décisifs. Trois mois après, il était professeur à l'Académie de Lausanne, et là encore, dans ce cours sur Port-Royal d'où sortit son œuvre maîtresse, il se montra poète autant qu'historien, sinon plus. Comment, d'ailleurs, la Muse l'aurait-elle abandonné dans un milieu où, suivant ses propres expressions, « la poésie du fond fleurit comme une âme naïve » ?

On s'est extasié souvent devant la puissance d'évocation de Michelet, et l'on a eu raison, car il eut vraiment le don de faire revivre les morts. Victor Cousin aussi avait ce don, quoique à un degré moindre et avec un autre genre d'éloquence. Mais comme ils apportaient tous deux une passion extraordinaire dans leurs livres, je ne crois pas me tromper en disant que ni Victor Cousin ni Michelet n'auraient pu nous retracer, avec une impartialité égale à celle de Sainte-Beuve, l'histoire prestigieuse de l'Abbaye dont le nom rayonne en lettres de feu dans

(1) Il écrivait à Xavier Marmier, le 29 décembre 1837 : « Je suis ici chez de bons amis, M. et Mme Olivier, nobles cœurs, natures simples et profondes, poètes des anciens jours et des délicatesses d'aujourd'hui...

les annales littéraires et religieuses de la France.

Sainte-Beuve avait toutes les qualités requises pour écrire cette histoire. Non seulement il était poète, c'est-à-dire doué du *mens divinior*, mais il savait à fond la théologie de Port-Royal, sans laquelle il est impossible d'en parler doctement, et si les choses divines l'attiraient, il pouvait dire aussi lui que rien d'humain ne lui était étranger, ayant traversé ou côtoyé, avant 1837, à peu près toutes les écoles « sans y adhérer pleinement », tant le sens critique était déjà développé en lui.

C'est par là qu'il avait séduit votre grand Vinet...

Et quand il eut terminé son cours, quand il eut quitté Lausanne, c'est encore par la poésie — et la poésie la plus douce au cœur de l'homme, celle du souvenir — qu'il vous demeura fidèle.

On savait longtemps avant la publication de ses *Chroniques parisiennes* qu'il avait collaboré secrètement à la *Revue Suisse*, qu'il était resté en relations suivies avec M. et Mme Juste Olivier et qu'il n'avait pas été étranger à leur émigration à Paris; mais ce qu'on ne savait pas jusqu'en ces derniers temps, ce que nous avons appris par sa correspondance avec eux, c'est que son âme — par un miracle qui ne s'est pas renouvelé dans sa vie rompue aux métamorphoses — était demeurée vaudoise, presque aussi vaudoise que s'il avait vu le jour dans le canton de Vaud (1).

Je n'invente rien, la remarque est de lui. Il la fera cent fois dans ses lettres, et ne l'eût-il jamais faite, qu'on aurait cette impression à leur lecture. Elles sont pour les

(1) C'est au point qu'il en avait gardé certaines expressions locales, comme « à la garde! » ou « à la garde de Dieu! » pour « à la grâce de Dieu », qu'on trouve dans quelques-unes de ses lettres, et notamment dans celle qu'il écrivait à Villemain le 30 avril 1844, pour refuser la croix de la Légion d'honneur qui lui était offerte de nouveau (Cf. sa *Corresp.*, t. I, p. 125).

trois quarts adressées à Mme Juste Olivier, ce qui n'était pas seulement de sa part affaire de pure galanterie, mais encore le témoignage touchant de la reconnaissance qu'il gardait à ses hôtes de Lausanne. C'est qu'en effet, Messieurs, il avait trouvé chez eux, dans les circonstances douloureuses que je viens de dire, le seul foyer qu'il ait eu dans sa vie, puisque son père était mort quand il vint au monde et que, par suite, il n'avait pas goûté sous le toit paternel la plénitude des joies domestiques; cela est si vrai, du reste, qu'un jour un méthodiste un peu trop zélé s'étant permis de lui parler des responsabilités morales qu'il avait contractées envers les autres et envers lui-même durant son séjour à Lausanne, il lui répondit sous le couvert de Mme Olivier : « Moi, je sais que je vous ai connue surtout, chère Madame; responsabilité ou non, je ne m'en inquiète pas, et les méthodistes les plus respectables me font sourire de croire que ce n'était pas là le principal de ma vie alors et mon plus cher regret maintenant. »

Soyez heureux et fiers, Messieurs, d'appartenir à une académie qui, en ouvrant une de ses chaires à Sainte-Beuve, lui permit d'écrire son *Port-Royal* et de doter la littérature française d'un chef-d'œuvre que peut-être il n'aurait jamais fait sans cela. En tout cas, il ne l'eût pas fait ainsi. Il avait besoin, pour comprendre ce que c'est que le christianisme intérieur, des exemples vivants qu'il avait sous les yeux ; il lui fallait le milieu particulier de Lausanne, le commerce intellectuel de Vinet, la société, la conversation de toutes ces âmes droites et fortes qui gravitaient en quelque sorte autour de ce penseur délicat et profond.

Et voilà pourquoi, Messieurs, vous avez le droit d'être fiers. Oh! je sais bien que vous pouviez vous passer de

cette gloire étrangère ; que ce n'est pas pour le retentissement de sa parole, mais pour le seul profit moral qu'ils espéraient en tirer, que vos aînés appelèrent Sainte-Beuve auprès d'eux. Je sais que Vinet et son groupe pouvaient se suffire au regard de la patrie vaudoise, mais, au regard de la France, au regard de la langue française que vous parlez, et qui est et sera toujours la langue des hommes, la langue universelle, laissez-moi vous dire que vos pères s'honorèrent grandement dans la circonstance, et que — n'en soyez pas jaloux! — le *Port-Royal* de Sainte-Beuve a porté le nom de l'Académie de Lausanne plus haut et plus loin que tous les travaux des Vulliemin, des Porchat, des Monnard, des Gindroz, des Manuel, voire des Vinet, que vous vantez à si juste titre (1).

Mais ce n'est pas seulement à l'Académie de Lausanne que Sainte-Beuve demeura attaché toute sa vie par les liens d'une pieuse et touchante reconnaissance. Du jour où il se sentit devenir vaudois, son affection s'étendit à toute la Suisse romande. Si son cœur, malgré tout, resta à l'autre bout du lac, dans un petit coin de la rue Martheray, à Lausanne (2), son esprit, toujours en éveil, se montra curieux de toutes les productions de vos écrivains de qualité. Après avoir contribué plus que personne, par

(1) « Lorsque j'arrivai dans cette bonne, honnête et savante Académie de Lausanne, dit Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. I, appendice, p. 514). M. Porchat, le futur traducteur de Gœthe, était recteur, chargé de la chaire de langue et de littérature latine ; M. Monnard, mort depuis professeur à l'Université de Bonn, était professeur de littérature française ; M. Vinet venait d'être nommé professeur d'*Homilétique* (ou Eloquence sacrée) et de *Prudence* pastorale. (Directions aux étudiants de théologie sur la vie de pasteur.) Il y avait encore M. Dufournet, professeur d'exégèse et d'hébreu ; M. Herzog, professeur d'histoire ecclésiastique ; M. André Gindroz, professeur de philosophie, membre en même temps du Conseil d'instruction publique dont il était l'âme. M. Juste Olivier, mon ami, donnait un cours d'histoire. M. Vulliemin enseignait l'histoire au Gymnase de Lausanne. »

(2) M. et Mme Juste Olivier habitaient au numéro 34 de la rue Martheray. Cette maison, désormais historique, porte aujourd'hui le numéro 28.

le seul rayonnement de la *Revue des Deux Mondes*, à faire la réputation de Vinet, de Monneron, de Secrétan et de tant d'autres, après avoir ouvert les portes de cette revue à Lèbre et à Juste Olivier, il se lia d'amitié (sans souci des brocards de Balzac qui lui reprochait d'exhumer des cadavres suisses) avec Töpffer, avec Amiel, avec Cherbuliez, dont il salua la première œuvre d'un cri d'admiration (1), avec Marc-Monnier, dont il goûtait l'esprit si français et qu'il recevait dans l'intimité jusque sur son lit de mort... Il avait trouvé, en 1842, à Genève, dans la personne de M. Adert, le prince de l'hellénisme, qui par son *Théocrite* et pour lui permettre d'en pénétrer toutes les beautés, l'avait confirmé dans la résolution qu'il avait prise de se remettre à l'étude du grec. Depuis lors, chaque fois qu'il était embarrassé devant une phrase ou un mot d'Homère, de Sophocle ou d'Euripide, il avait recours aux lumières du directeur du *Journal de Genève*. Aussi, quand la bibliothèque de Sainte-Beuve fut vendue, M. Adert disputa-t-il à prix d'or les quelques volumes qui avaient fait l'objet de leur correspondance.

Et Sainte-Beuve n'avait pas attendu l'année 1842 pour entrer en relations avec Genève. Dès l'année 1830, après la révolution de Juillet, il avait songé à y donner un cours public. Sur quel sujet? je ne saurais le dire, mais j'ai comme idée qu'il s'agissait déjà de Port-Royal.

En 1848, après les journées de Juin, c'est encore chez vous qu'il pensa tout d'abord à chercher un refuge, et ce ne fut pas de sa faute s'il alla à Liège. Bref, dans toutes les circonstances importantes de sa vie, Sainte-Beuve ne cessa de tourner ses regards vers le Léman. Il

(1) Lire au chapitre VII de ce volume, p. 324, la lettre qu'il écrivait à M. Aders, lors de l'apparition de : *A propos d'un cheval.*

y eut même un jour où il regretta de n'y être pas pasteur.

Vous connaissez ce beau vers de *la Fille de Roland* :

> Tout homme a deux pays, le sien et puis la France !

On pourrait dire aussi de Sainte-Beuve qu'il eut deux pays, le sien et puis la Suisse. Il est vrai que sa seconde patrie n'était en somme que le prolongement de la première, puisque, pour en témoigner publiquement, *urbi et orbi*, comme on dit à Rome, la Suisse romande aime à s'appeler la Suisse française. Mais enfin, c'est un fait, Mesdames et Messieurs, que la meilleure partie de l'âme de Sainte-Beuve vous a appartenu en propre, et je vais peut-être vous surprendre en vous disant que, vers la fin de sa vie, l'un des trois ou quatre grands critiques qui exercèrent sur lui une influence incontestable était un des vôtres. J'ai nommé Edmond Schérer. Sainte-Beuve lui écrivait un jour, après avoir lu l'article qu'il avait consacré à son *Port-Royal* : « Vous n'avez cessé de m'être présent à l'esprit pendant toute cette longue révision. Vous satisfaire était mon ambition et mon vœu. Avec deux ou trois autres (Sainte-Beuve pensait à Renan et à Taine), vous faisiez ma tête de public et je me disais : ce sont mes juges (1) ! »

Je finirai sur ce mot-là, Messieurs, cette introduction qui était, à mes yeux tout au moins, un hors-d'œuvre nécessaire, et j'aborde à présent mon sujet.

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, lettre du 14 novembre 1867, t. II, p. 229.

## § I. — La Genèse du Livre.

### I

Si jamais théorie littéraire fut vérifiée par l'œuvre même de son auteur, c'est bien celle du milieu et des origines qui fut inventée par l'historien de *Port-Royal.*

Il semble, en effet, que Sainte-Beuve ait été prédestiné à écrire ce livre par toutes les circonstances de temps, de lieu, de personnes, qui traversèrent la première moitié de sa vie.

Et d'abord il naquit et fit presque toutes ses études dans une des trois ou quatre villes de France qui furent, au xviiie siècle, des foyers de jansénisme. Je ne vois que Troyes en Champagne qui ait été plus avancé que Boulogne dans les affaires du parti, mais l'écrivain de race qui devait s'emparer de l'esprit de Sainte-Beuve à son arrivée à Paris (1818) avait enseigné chez les Oratoriens de Troyes avant d'enseigner au collège de Boulogne-sur-Mer, sa ville natale; en sorte que Daunou, car c'est de lui qu'il s'agit, avait sucé deux fois « le lait de la louve ».

Boulogne était bien avant le xviiie siècle une ville foncièrement religieuse. A peine conquise et réunie à la Couronne, Louis XI l'avait vouée à la Vierge, et pour donner à ce vœu solennel le caractère d'une investiture féodale, il avait nommé Notre-Dame de Boulogne, suzeraine et comtesse.

En cette qualité, elle avait droit à l'hommage du roi de France, son vassal, et, comme dame de la Comté, devait

en la personne de l'abbé de Sainte-Marie, son représentant, percevoir toutes amendes, confiscations et exploits de justice. Mais cette dotation était trop magnifique pour durer. Elle fut réduite avec le temps à l'hommage d'un cœur d'or fin de 2.000 écus d'or ou de sa valeur, encore cet hommage cessa-t-il avec le règne de Louis XV. On dit même au pays boulonnais que si Louis XVI fut si malheureux, c'est qu'il avait négligé de payer son tribut à la Vierge, sa souveraine (1).

Mais la renommée de Boulogne, pour dater du vœu de Louis XI, ne devint vraiment universelle que lorsqu'éclatèrent les grandes disputes de la Bulle. Il y avait alors sur le siège épiscopal de cette ville un ancien précepteur du comte de Toulouse, créature de Bossuet, que les Jésuites avaient surnommé « pierre dure » à cause de son nom. C'est dire que M. Pierre de Langle était gallican. Il était de plus extrêmement charitable, et l'on rapporte que, non content de faire durer dix ans ses soutanes et de n'avoir qu'une crosse en bois doré, il vendait sa vaisselle d'argent pour secourir les pauvres. Un jour que le Père Le Tellier lui offrait de l'avancement, sous prétexte que l'air de la mer était contraire à sa santé, il lui répondit : « Je vous remercie, mon Père, je veux vivre à Boulogne et y mourir. »

Il y mourut, en effet, mais après quinze ans d'une lutte acharnée contre le roi que dominait le confesseur et contre le pape qui avait lancé la bulle *Unigenitus*.

C'est au point que, dans ses dernières lettres pastorales, au lieu de commencer par la formule usuelle : *Pierre, par la permission divine et la grâce du Saint-Siège*, il ne disait plus que : *Pierre par la permission*

(1) Cf. *l'Année Boulonnaise*, par Ernest Deseille, 1885-1886.

*divine*. Il faut lire sa correspondance inédite avec Gaston de Noailles (1) pour avoir une idée de sa force de résistance. C'est lui qui, dans cette dispute mémorable, servit de trait d'union entre les évêques *protestants ou non conformistes*, comme il disait, de Châlons, de Senez et de Montpellier. Et comme cela arrive trop souvent, bien loin de mettre fin à la guerre ouverte entre les constitutionnaires et les jansénistes boulonnais, sa mort ne fit que la rendre plus vive.

Pour ramener la paix dans les esprits, le Père Le Tellier n'avait trouvé rien de mieux alors que de donner comme successeur à M. de Langle un homme « de la plus basse lie du peuple », et dont le roi lui-même ne voulait pas entendre parler, à cause de ses mauvaises mœurs. Cet homme, qui est resté célèbre sous le nom de *Loup de Boulogne*, s'appelait Henriau.

L'usage était jusque-là que les évêques allassent coucher, la veille de leur entrée solennelle, dans le couvent des Cordeliers. M. Henriau fit son entrée en poste, le 23 novembre 1724. A peine installé, il destitue le Père Hardy, directeur des Annonciades, il pénètre avec effraction dans leur maison conventuelle, sous prétexte de délivrer une jeune professe qui s'était plainte des mauvais traitements des Sœurs partisantes de M. de Langle, il obtient des lettres de cachet contre trois d'entre elles, oblige les chanoines de chapitre à se confesser aux Cordeliers, ses âmes damnées, et, pour terrasser l'hydre du jansénisme, envoie partout des capucins prêcher contre les fauteurs de l'hérésie nouvelle, tant et si bien qu'un jour un de ces capucins s'attira de la part du curé de

(1) Evêque de Châlons et frère du cardinal, un des opposants les plus décidés à la bulle *Unigenitus*. Sa correspondance se trouve au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Guines le démenti sanglant que voici. Il était en chaire depuis une heure, lorsque, pour porter un coup décisif aux prêtres ordonnés par M. de Langle, il s'avisa de dire ce que les réfractaires devaient répéter soixante-cinq ans plus tard des constitutionnels, à savoir que les mariages contractés devant eux étaient nuls.

— Vous en avez menti! lui cria de sa stalle M. Barthélemy Battut, curé de la paroisse. Et afin d'empêcher le capucin de continuer, il fit entonner les vêpres.

Ce n'est pas tout. Le collège de Boulogne était dirigé par les Oratoriens depuis 1629, et l'un d'eux, le Père Le Porcq, avait publié en 1682, année fameuse entre toutes dans les fastes de l'Eglise de France, un livre intitulé : *Les Sentiments de saint Augustin sur la grâce, opposés à ceux de Jansénius*, qui était devenu la règle de doctrine de l'Oratoire. « Ce fut, dit Sainte-Beuve, une sorte de bouclier et d'abri derrière lequel vécurent tous les confrères prudents et un peu timides (1). »

M. Henriau, qui connaissait le gallicanisme de ces Pères, s'efforça de leur rendre la vie impossible. Il exila les uns, dont le régent de philosophie, enleva du collège la classe de théologie pour la donner au séminaire que dirigeaient les Cordeliers, et voulut installer des Jésuites dans le couvent des Sœurs de la Providence, à qui il avait retiré la permission d'enseigner, mais la municipalité de Boulogne s'opposa à cette dernière mesure. Et comme au milieu de tout cela il fallait prêcher d'exemple sous le rapport des mœurs, le « Loup de Boulogne » prit pour grand vicaire son neveu, l'abbé de Voisenon, et imposa pour confesseur aux religieuses Annonciades et de la Providence le chanoine Mallet, qui fut condamné le

(1) *Port-Royal*, t. V, p. 334.

6 avril 1719 à reconnaître un enfant issu de ses œuvres (1).

On juge, par ce récit analytique, de l'agitation qui régnait dans ce diocèse : elle durait encore, quoique à un degré moindre, cinquante ans après la mort de M. Henriau, quand l'Assemblée nationale entreprit de renouveler l'Eglise de France en lui imposant une constitution civile. Cet événement qui devait avoir des conséquences si terribles raviva les dissensions religieuses dans tout le pays boulonnais.

Non seulement, en effet, M. Jean-René Asseline, dernier évêque de Boulogne, répondit à la Constituante par son *Instruction pastorale sur l'autorité spirituelle* (2) qui fut approuvée par quarante évêques, mais encore, après qu'elle eut été blâmée par le Conseil général (3) et saisie par la municipalité, Daunou se chargea de la réfuter dans un opuscule demeuré célèbre (4), au nom de

(1) Cf. *l'Année Boulonnaise*, année 1885-1886.

(2) Cette instruction pastorale fut donnée le 24 octobre 1790.

(3) Le 16 décembre de la même année.

(4) L'opuscule de Daunou était intitulé : *Accord de la foi catholique avec les décrets de l'Assemblée nationale*. Il examinait si la Constitution civile était bonne en elle-même et si elle était établie par une autorité compétente. D'après lui, cette constitution était en conformité avec les principes d'une politique éclairée, avec les maximes de l'Ecriture, avec les usages des plus beaux siècles de l'Eglise. L'utilité de remédier à la disproportion régnante entre les diocèses de douze cents cures et ceux de vingt; l'avantage des élections auxquelles l'Eglise avait dû autrefois les saint Anastase, les saint Cyprien, les saint Ambroise et tant d'autres élections qui durèrent jusqu'au Concordat de François I[er] et de Léon X, témoignaient suffisamment à ses yeux que les décrets de l'Assemblée étaient bons et salutaires et dignes de la reconnaissance de l'Eglise et de la patrie.

— Mais ils émanent d'une autorité incompétente, répondaient les adversaires.

— C'est, concluait Daunou, qu'on veut confondre l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle. Si Jésus-Christ donne l'épiscopat et la prêtrise, il ne confère pas l'évêché de Boulogne-sur-Mer, ni telle cure en particulier. Le territoire à choisir dépend de la puissance civile, qui en a toujours décidé. Changer la géographie de l'Eglise, ce n'est pas renverser le religion.

Sans doute, ajouterai-je, et le Concordat de 1801 donna raison à Daunou sur ce point, mais ce changement se fit alors d'un commun accord entre le pape et le premier consul, tandis que l'Assemblée nationale ne prit con-

la Société des amis de la Constitution de Boulogne, à laquelle il était affilié.

Et voilà le milieu dans lequel naquit et fut élevé le futur historien de Port-Royal.

Si j'ajoute que jusqu'en 1813, date de la mort de M. Asseline, et même après (1), le sujet ordinaire des conversations dans la société de Boulogne était la question religieuse dont la suppression de l'évêché et l'attitude schismatique de l'évêque avaient fait une affaire locale, on comprendra que Sainte-Beuve ait eu dès l'enfance les oreilles pleines du bruit prolongé de toutes ces disputes (2).

## II

Le dernier biographe de l'auteur de *Port-Royal*, M. Michaut, ancien professeur de l'Université de Fribourg, dit à propos de ce livre que ce serait une question assez

seil que d'elle-même ou de son comité ecclésiastique, quand elle bouleversa la géographie de l'Eglise de France. Je laisse de côté les points beaucoup plus graves qui touchaient à la discipline et à la juridiction.

(1) Réfugié à Hildesheim, en Basse Saxe, il refusa au pape sa démission d'évêque de Boulogne en 1801. Après avoir remplacé à Mittau, vers la fin de 1807, l'abbé Edgeworth à titre de confesseur de Louis XVIII, il suivit ce souverain *in partibus* en Angleterre, et y mourut au château d'Hartwell le 10 avril 1813.

(2) L'église de Boulogne, coupée en deux par le schisme constitutionnel, fournit un grand vicaire à Gobel, évêque de Paris, en la personne de l'abbé Lambert qui, après avoir rempli les fonctions de commissaire de police en l'an VIII, devint curé de Bessencourt, près Versailles, sous la Restauration.

Quant à Porion, qui avait été installé comme évêque constitutionnel par le grand Carnot, alors administrateur du Pas-de-Calais, il renonça en 1793 à ses fonctions comme la plupart des prêtres qu'il avait ordonnés, se maria à la fille d'un officier irlandais, devint avocat, fut quelque temps président de l'administration municipale de Saint-Omer, et après la restauration officielle du culte se fixa à Paris. On lui doit un *Commentaire de Lhomond* assez remarquable et des vers latins, dans lesquels il a célébré tous les chefs des divers gouvernements de la République.

curieuse à résoudre que celle de savoir comment lui vint l'idée de ce sujet si spécial, si étroit en apparence.

Je vais essayer de satisfaire sa curiosité, puisque Sainte-Beuve, au lieu de nous éclairer sur ce point, comme il l'a fait sur plusieurs autres de sa vie, semble avoir pris plaisir à nous égarer par ses déclarations.

Il a dit un jour : « Le Saint-Simonisme, que j'ai vu de près et par les coulisses, m'a beaucoup servi à comprendre l'origine des religions avec leurs diverses mises et même (j'en demande bien pardon) Port-Royal et le christianisme (1). »

Il a dit encore : « Tout mon objet dans *Port-Royal* est d'étudier et d'exposer la *grandeur* et la *folie chrétienne*, sans la partager en rien. On n'avait pas fait cela encore à ce degré de curiosité et d'impassibilité (2). »

Enfin, il écrivait, le 12 juillet 1863, à Mme Hortense Allart de Méritens, l'auteur des *Enchantements de Prudence* : « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en

(1) A première vue cela paraît un paradoxe ou une boutade, mais ce qui prouve que Sainte-Beuve, en disant cela, parlait très sérieusement, c'est qu'il répétait à peu près la même chose à Enfantin, dans une lettre publiée tout récemment.

« J'ai toujours présentes les années où je vous ai vu à l'œuvre, et où il m'a été donné par vous de comprendre tant de choses que les vieilles écoles n'enseignaient pas. Je vous ai dû de comprendre l'importance de ce principe d'autorité si méconnu par le libéralisme courant et vulgaire ; de comprendre le principe religieux autre part que dans les formes consacrées et amorties ; et, dût-il ne pas sortir tout son effet et ne pas s'épanouir dans une floraison nouvelle, de concevoir du moins, par une savante expérience, comment il avait dû et pu opérer dans le passé.

« Vous m'avez ouvert des jours dans l'histoire, vous m'avez appris à honorer et à respecter cette industrie qui est la gloire du présent, et vers laquelle mes études et mes goûts ne me portaient pas. Grâce à vous, bien qu'homme du *cerceau* et disposé à n'estimer la pensée que sous sa forme spirituelle, je me suis gardé d'une injustice trop fréquente chez les littérateurs de ma génération et je n'ai pas tourné le dos à la civilisation qui nous offre un renouvellement de merveilles à peine commencées. Voilà des obligations, cher maître, et j'aurais même voulu vous en devoir davantage. » (*L'Amateur d'autographes*, mai 1903.)

(2) *Table analytique des Lundis*, p. 44.

mon temps; elle s'est évaporée. C'était pour moi comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout (1). »

Tout cela était-il bien sincère? Je ne voudrais pas en douter, mais ce qui enlève de la force à ce témoignage, c'est que ces lignes évidemment ont été écrites après coup, quand Sainte-Beuve, qui ne fut jamais saint-simonien ou si peu, cessa d'être janséniste. Car il n'y pas à dire le contraire, il a été janséniste, non par accident ou par occasion, mais très sérieusement et très sincèrement pendant les quinze plus belles années de sa vie (2).

Et, je ferai tout de suite cette remarque que, consciemment ou à son insu, il a traversé toutes les phases du jansénisme. Il a d'abord été janséniste sans le savoir, comme quelqu'un qui le serait de naissance. Ensuite il l'a été volontairement avec curiosité, si l'on veut, mais avec une curiosité qui devint bientôt de l'amour; enfin,

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 322.

(2) Dès le printemps de 1830, au cours d'une conversation qu'il avait chez lui avec Juste Olivier, il disait à celui-ci : « ... Je pense toujours que le mieux serait de se retirer à la campagne, d'aller à la messe, de faire tranquillement ses pâques et d'avoir une croyance aussi bien éloignée du gallicanisme que du jésuitisme. »

Il croyait alors qu'un prêtre ne doit pas se marier. « Le beau est d'y penser, disait-il, d'en avoir envie et de ne pas le faire. » (*Souvenirs* de Juste Olivier.)

Huit ans plus tard, le 22 février 1838, il écrivait à Collombet : « ... Tout ceci est pour vous dire que je suis un entêté *janséniste*, même en poésie, et que j'en appelle et en réappelle au futur concile, lequel concile d'ordinaire ne vient jamais... » (*Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, publiées par C. Latreille et Roustan, p. 202).

Le 15 août de la même année, il mandait à Juste Olivier : « ... Voyez-vous, je suis assez janséniste et même calviniste, surtout en ce que je ne crois pas beaucoup à la liberté. » (*Correspondance inédite de Saint-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*)

Enfin le 7 septembre 1850, il disait à Turquety : « ... Tout janséniste que je suis et critique à triple sourcil, je n'en puis vouloir aux folles gaietés de mon cher Olivier de Magny et de Tahureau. » (*Corresp.*, t. I, p. 169.)

quand il cessa de l'être, ce fut avec regret et à la façon des anciens libertins du parti.

Nous verrons tout à l'heure qu'il alla à Port-Royal par deux voies parallèles : la voie littéraire et la voie mystique. Mais ces deux voies, qui à un certain moment se rencontrèrent et n'en firent qu'une, peut-être que Sainte-Beuve ne les eût pas prises, s'il n'y avait été poussé par sa vocation naturelle et par d'autres circonstances plus fortes que son penchant et que sa volonté.

Je vous ai peint le milieu si particulier de Boulogne-sur-Mer, mais je ne vous ai pas encore montré le foyer où naquit et grandit Sainte-Beuve; or, vous comprendrez sans peine l'influence de l'éducation qu'il y reçut quand vous saurez que sa mère, devenue veuve avant de le mettre au monde, était une manière de puritaine anglaise qui avait alors quarante ans et qui remplissait tout juste ses devoirs religieux (1); que son père, issu d'une vieille famille picarde qui fournit à l'Eglise un certain nombre de prêtres, dont le docteur Jacques de Sainte-Beuve, janséniste pur sang (2), était un huma-

(1) « Voir au chap. 1er de ce volume, p. 32, ce qu'il disait des sentiments religieux de sa mère et de sa tante.

(2) Une remarque intéressante et qui s'impose à l'esprit comme comparaison, quand on connaît bien la vie du docteur Jacques de Sainte-Beuve et celle du critique des *Lundis :*

Jacques de Sainte-Beuve vécut toujours en plein Paris comme s'il eût habité la solitude la plus profonde, sans cesse occupé de l'étude et de la poésie. Evêques, chanoines, curés, religieux, princes et magistrats venaient le consulter en toutes circonstances, et l'on a dit de son cabinet ce que Cicéron disait de la maison d'un jurisconsulte, « que c'était l'oracle non seulement de toute une ville, mais de tout un royaume ».

Sainte-Beuve aussi vécut toute sa vie en solitaire et en reclus, d'abord dans sa petite chambre de la Cour du Commerce, ensuite et surtout dans sa petite maison de la rue Montparnasse, ce qui ne l'empêchait pas de se tenir au courant des mille bruits de la ville. Il n'avait pas trente ans que ses amis le consultaient sur leurs affaires, les plus intimes, voire sur des cas de conscience. A plus forte raison, quand il en eut cinquante. Son cabinet, dans la seconde moitié de sa vie, fut aussi fréquenté que celui de l'avo-

niste de la lignée des de Sacy et des Lenain de Tillemont; que l'enfant jusqu'à l'âge de treize ans eut comme professeur un jeune clerc tonsuré qui — pour demeurer fidèle à la tradition de Port-Royal — ne dépassera jamais les ordres mineurs; que, de son propre aveu, l'amour du grec et le désir de le savoir lui vinrent par deux jansénistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, et non des moindres puisqu'ils s'appelaient Rollin et Daguesseau; enfin que, ses études finies, il tomba sous la coupe de Daunou qui, malgré son scepticisme et son incrédulité dernière, n'était jamais parvenu à dépouiller tout à fait le vieil homme, je veux dire le janséniste.

Pour ma part, ce foyer désolé par la mort du père de famille, cette atmosphère froide et triste, cette enfance studieuse et réfléchie qui connut à peine les caresses et les jeux de son âge, tout cela m'explique pourquoi Sainte-Beuve fut de si bonne heure replié sur lui-même et montra tant de goût, contrairement aux poètes de l'époque romantique, pour les coteaux modérés, les ciels bas, les rues solitaires, les maisons claustrales, les vies cachées; pourquoi aussi ni l'école philosophique qu'il traversa de dix-huit à vingt-deux ans sous la conduite et comme à l'ombre de Daunou, ni l'école de Victor Hugo, où il fut retenu si longtemps par on sait quel charme, tout en lui laissant leur empreinte, n'eurent aucune prise ou qu'une influence presque nulle sur le style gris, lavé, décoloré, disons le mot, janséniste, de sa première œuvre d'imagination.

Ce n'est pas, en effet, dans *les Consolations* que, suivant moi, Sainte-Beuve montra pour la première fois le bout de l'oreille janséniste. Je l'y trouve déjà dans « les

cat le plus réputé de Paris, et dans sa clientèle ordinaire, s'il n'y avait pas de princes de l'Église, il compta plus d'un prince du sang.

rayons jaunes » de *Joseph Delorme*; seulement — et c'est ce qu'on n'a pas remarqué — Joseph Delorme était un janséniste qui avait perdu la foi. Ce n'était pas le premier de son espèce. Qui dit janséniste ne dit pas forcément religieux. Logiquement, cela devrait être, mais comme la logique n'est pas de ce monde, en matière de sentiments surtout, il n'en va pas toujours ainsi. J'ai connu des jansénistes qui étaient de purs libres-penseurs, entendez ce mot dans le sens de mécréant, voire même d'athée, et qui malgré tout avaient gardé l'attitude et l'accent jansénistes. Daunou, par exemple, sur la fin de sa vie, pouvait être rangé dans cette catégorie-là. Extérieurement la robe de l'oratorien qu'il avait jetée aux orties lui ballait toujours dans les jambes; intérieurement, s'il ne croyait plus à rien, il avait gardé un souvenir très doux des Pères de l'Oratoire de Troyes et de Boulogne, et quoiqu'il n'aimât pas à parler du rôle actif qu'il avait joué dans l'Eglise constitutionnelle, soit comme vicaire métropolitain, soit comme directeur du séminaire de Saint-Magloire, il causait volontiers des affaires religieuses (1). On sait que l'Oratoire fut jusqu'à la fin, et sur la fin surtout, entaché de jansénisme. Daunou, qui avait donné tête baissée dans les doctrines les plus douteuses du parti, était demeuré janséniste d'allures, de mœurs et de manières. Son style même, dépouillé de tout ornement et qui ne brillait que par la clarté, sentait l'école où il avait été formé. Il réunissait les qualités de celui de Malebranche, de Nicole et d'Arnauld. Il avait l'élévation et parfois la grandiloquence du premier, le bon sens et

(1) Le 2 avril 1867, Sainte-Beuve écrivait à M. Dubédat, conseiller à la Cour de Limoges, grand ami de Port-Royal : « ... Vous avez parlé de Tabaraud : j'ai beaucoup vu, dans ma jeunesse, d'anciens oratoriens qui, à la table de M. Daunou, s'entretenaient de Tabaraud, le dernier des vrais oratoriens d'autrefois... » (*Corresp.*, t. III, p. 23.)

la simplicité du second, la logique impitoyable du troisième, mais comme homme, les préférences de Daunou étaient pour Nicole, et il n'était pas le seul. Tracy, que ses idées en grammaire générale rattachaient au grand Arnauld, et qui eut, lui aussi, tant d'empire sur les dix-huit ans de Sainte-Beuve, Tracy avait pour Nicole une admiration toute particulière.

Joseph Delorme avait donc gardé de son commerce avec Daunou l'attitude et l'accent jansénistes. Pour retrouver la foi qu'il y avait perdue il lui fallait un coup de la grâce. Ce fut l'amour qui le lui donna ; et voilà pourquoi, dans *les Consolations*, ce « poème augustinien à forme racinienne », comme l'a si bien défini Auguste Barbier (1), il n'y a qu'un mystiqne de plus.

Et ce que je viens de dire de l'accent janséniste de *Joseph Delorme* est si vrai que, trente ans plus tard, le poète d'*Emaux et Camées*, visitant le salon de peinture et ayant été frappé du caractère janséniste de deux tableaux représentant *les Folles de la Salpêtrière* et *les Sœurs de Charité*, ne trouva pas de meilleur terme de comparaison que celui-ci : « M. Armand Gautier (c'était le nom de l'artiste) peint comme Joseph Delorme versifiait. » Et Sainte-Beuve fut si fier et si heureux de cette évocation de sa jeunesse qu'il écrivit sur-le-champ à son vieux camarade du Cénacle : « Je découpe un paragraphe de mon *Moniteur*. Je le mets en tête de mon *Joseph Delorme*, il s'y adapte juste. Voilà le portrait du pauvre défunt tout fait et la description de sa manière tracée d'une plume définitive (2). »

Poésie, amour et mysticisme! si tous les chemins mènent à Rome, ceux-là conduisirent plus d'une âme à

(1) *Souvenirs personnels*, p. 322.
(2) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 242.

Port-Royal-des-Champs. C'est la poésie tout autant que la grâce qui y ramena Racine après que *Phèdre* fut tombée sous les sifflets d'une cabale et qu'il eut été trahi ouvertement par la Champmeslé. Et c'est un poète de ses amis, un janséniste fidèle, c'est Boileau-Despréaux, qui le réconcilia avec Arnauld (3) et ses anciens maîtres.

Cela ne pouvait pas échapper à Sainte-Beuve quand il s'occupa de l'auteur du *Lutrin* et de celui d'*Esther* et d'*Athalie* (1). Seulement, presque toutes les âmes du grand siècle qui vinrent à Port-Royal chercher un refuge

(1) La liaison de Boileau avec le grand Arnauld datait de 1669, peu de temps après la paix de Clément IX. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois à Auteuil chez M. de Lamoignon, qui les y avait réunis avec Nicole. Quand Arnauld mourut (8 avril 1692), Boileau, au risque d'encourir la disgrâce de la Cour, composa pour lui cette épitaphe :

Au pied de cet autel de structure grossière.
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit.
Arnauld, qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Eglise, a, dans l'Eglise même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein d'un feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage. il foudroya Calvin ;
De tous ces faux docteurs confondit la morale ;
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté.
En cent lieux opprimé par la noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté ;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'en eût jamais laissé les cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici, de son ouaille sainte,
A ces loups dévorants n'avait caché les os.

(2) Ne pas oublier que c'est en 1829 que Sainte-Beuve écrivit *les Larmes de Racine*, poésie toute parfumée de l'odeur mystique de Port-Royal-des-Champs :

Ou si dans la sainte patrie,
Berceau de ses rêves touchants,
Il s'égarait par la prairie
Au fond de Port-Royal-des-Champs,
S'il revoyait du cloître austère
Les longs murs, l'étang solitaire,
Il pleurait comme un exilé,
Pour lui, pleurer avait des charmes
Le jour que mourait dans les larmes
Ou La Fontaine ou Champmeslé.

avaient plus ou moins souffert des blessures de l'amour, tandis que Sainte-Beuve y vint en pleine passion et s'en retira après que l'amour l'eut tout à fait abandonné.

Voilà bien une des inconséquences du mysticisme et la preuve aussi que Sainte-Beuve s'en rendait très bien compte quand il disait : « Dans *Volupté*, je me suis donné l'illusion mystique pour colorer et ennuager l'épicurisme! » Je n'apprendrai rien à personne en disant que l'amour rend l'homme religieux, surtout quand la femme qui en est l'objet a ce qu'on appelle une belle âme. Or, l'objet de la passion de Sainte-Beuve était rempli d'une piété tendre. M. Dubois, du *Globe*, raconte en ses *Souvenirs* que lorsqu'il la vit pour la première fois, avec son enfant sur ses genoux, à qui elle apprenait à joindre ses petites mains, elle le fit songer aux Vierges de Raphaël. Dès qu'elle eut l'air de compatir au mal de Joseph Delorme qui était pire encore que le mal de René, Sainte-Beuve en devint amoureux et tomba à ses pieds. Et comme il avait, de son propre aveu, une âme d'acolyte, comme il était toujours en quête d'un guide éprouvé, chaque fois qu'il changeait de chapelle, il eut la bonne ou la mauvaise fortune d'en trouver un dans le Cénacle de 1829, qui traversait précisément à ce moment-là une crise de mysticisme étrange et qui exerça sur lui une influence dont personne ne se doute encore aujourd'hui.

Ce guide était Ulric Guttinguer, l'auteur du roman d'*Arthur*, « roman mondain, aristocratique avec des velléités chrétiennes (1) », dont j'ai parlé longuement au chapitre qui précède.

Est-ce lui qui montra à Sainte-Beuve le chemin de Port-Royal? Je ne le crois pas, et cependant Guttinguer

(1) Lettre inédite de Saint-Beuve à Guttinguer, du 3 juillet 1836.

connaissait depuis longtemps son Port-Royal. Non seulement il en est parlé dans son roman d'*Arthur*, mais on y trouve des fragments de saint Jean Climaque traduit par Arnauld d'Andilly, et chacun sait la place considérable que s'était faite à Port-Royal-des-Champs ce poète aimable et facile tant prisé de Sainte-Beuve. Arnauld d'Andilly ne s'est pas contenté de traduire saint Jean Climaque, il a traduit également la vie et les ouvrages de sainte Thérèse et saint Eucher de Lyon. Or, je me souviens qu'au mois de juillet 1830 Juste Olivier surprit un matin Sainte-Beuve en train de lire : la *Vie de sainte Thérèse* (1) dans l'édition d'Arnauld d'Andilly, et que Sainte-Beuve se lia, en 1834, avec François-Zénon Collombet précisément à l'occasion de la traduction que ce dernier avait entreprise de la vie de cette grande mystique, après avoir traduit celle de saint Eucher. C'est même à la prière de Collombet que Sainte-Beuve mit en vers le sonnet de sainte Thérèse. Qu'on en pense ce qu'on voudra, ces rapprochements sont tout au moins curieux et nous donnent la date approximative où Sainte-Beuve songea à écrire l'histoire de Port-Royal.

A mon avis, cette date peut être fixée à l'année 1828. C'est l'année où l'illustre critique publia son *Tableau de la Poésie française au XVI*e *siècle*, et c'est aussi l'année où la campagne menée depuis dix-huit mois par les jansénistes et les gallicans des deux Chambres contre la compagnie de Jésus aboutit à l'ordonnance royale qui ferma les établissements de cette compagnie. Retenez bien ces deux faits : sans avoir de corrélation entre

(1) *Souvenirs* de Juste Olivier, p. 28.

eux, il est impossible que le second n'ait pas exercé quelque influence sur l'esprit de Sainte-Beuve.

Le *Tableau de la Poésie française au XVI*e *siècle*, qui fut sa première œuvre, et une œuvre magistrale malgré ses erreurs et ses trous, n'était dans sa pensée — comme il le dit lui-même dans sa lettre-préface à M. Dubois, du *Globe* (1842) — « qu'une sorte d'introduction à l'histoire de notre poésie classique proprement dite », et tout ce qu'il avait voulu, c'était « en ressaisir un premier âge dans sa fleur, et comme un premier printemps trop tôt intercepté ».

Il est donc tout naturel qu'après le succès de ce livre il ait songé à écrire l'histoire de la littérature française au xviie siècle. Or, celle-ci est mêlée si étroitement à l'histoire de Port-Royal que je me demande comment on pourrait s'y prendre pour parler doctement de Pascal, de Racine, de Boileau, de Bossuet, de Fénelon, de La Rochefoucauld, de Mme de Sévigné et de combien d'autres, sans parler de cette grande Abbaye (1). C'est à peu près comme si l'on voulait écrire l'histoire littéraire de Port-Royal sans toucher au dogme ou à la vie des solitaires et des religieuses, car le jansénisme de l'âge héroïque est un bloc aussi indivisible que celui dont M. Clemenceau est le parrain. Sainte-Beuve n'avait pas tardé à s'en apercevoir. Au premier abord l'idée d'une histoire purement littéraire de Port-Royal l'avait séduit, et il paraît en avoir conçu le plan ; dès qu'il se fut pénétré de son sujet il reconnut qu'il faisait fausse route. Et les événements de 1826 à 1828 arrivèrent à point pour achever de lui ouvrir les yeux. Il était alors rédacteur au *Globe* où il s'occupait un peu de tout, sauf de politi-

(1) Et c'est précisément en 1829 que Sainte-Beuve fit paraître ses études sur Boileau, Racine et Mme de Sévigné.

que, depuis que Dubois lui avait lâché la bride. Quand Montlosier lança son *Mémoire à consulter*, il prêta naturellement l'oreille au tumulte de la place publique. Comment aurait-il pu se désintéresser d'une question qui passionnait tout le monde? Non seulement Dubois fut un des premiers à donner son avis, mais il avait pour collaborateurs un homme qui descendait en droite ligne de Saint-Cyran, j'ai nommé Duvergier de Hauranne, et un autre qui avait été semoncé plus d'une fois par sa mère à cause du peu de goût qu'il montrait, étant jeune, pour les ouvrages de Nicole dont elle raffolait littéralement.

« Aimez, aimez vos livres graves, sans inquiétude, écrivait Mme de Rémusat à son fils — car c'est de lui dont je veux parler — mais ne me dites pas que mon Nicole ne vous donne point à penser. Savez-vous que moi, sur cette belle opinion, je vous accuse tout bonnement de légèreté. Nicole et consorts ne parlent guère à l'esprit, et voilà pourquoi ils ne vous plaisent pas. Il va tout droit au fait par la raison, il n'arrête point, il n'y a nul effort à le lire, nulle victoire à remporter, car il ne s'amuse point à donner, à deviner ce qu'il veut dire. On va même jusqu'à croire que, sans lui, on eût pensé tout ce qu'il dit. Mais l'eût-on enchaîné de la même manière? n'eût-on rien laissé comme lui à la réplique? Je ne vous demande pas de mettre le nez dans ses *Essais théologiques*, mais, après avoir conseillé des romans, je vous engage à lire le premier volume des *Essais de morale*. Prenez le traité *des moyens de conserver la paix avec les hommes*, ne vous ennuyez pas, trouvez tout simple qu'un moraliste chrétien s'appuie sur les Pères de l'Eglise et dites franchement si on ne trouve pas dans ce traité toutes les recettes pour la conversation, la sûreté et

l'agrément de la société. Enfin votre père, avec qui nous le lisons, en est charmé ; et moi, je trouve que l'aimable et facile caractère de votre père m'offre précisément la pratique active de toutes ces théories usuelles si bien présentées. Si vous faites ce que je vous dis, vous me direz si vous n'avez pas, comme moi, pensé à un de mes amis, dans ce chapitre où Nicole parle de ces gens qui ont bien de la peine à ne pas croire qu'ils aient toujours raison parce qu'ils ont une grande facilité à le prouver. Cela n'est pas trop bien de lire de pareilles choses pour les appliquer aux autres; mais je vous prie de croire que j'avais d'abord fait ma part; et puis je finis en vous permettant de ne rien lire de tout cela, si vous avez autre chose à faire. Mais promettez-moi à votre tour de me croire sur parole, et de penser, avec moi, du bien de mes amis (1). »

Et M. de Rémusat qui, tout occupé de chansons qu'il était alors, répondait à sa mère qu'il n'avait jamais pu tirer une instruction bien utile de ces livres, M. de Rémusat apprenait à penser et à écrire, sans s'en douter, dans les *Essais de morale* de Nicole; car je ne vois pas à quelle autre école — à moins que ce soit à celle de Duguet ou de M^me^ de Sévigné, ces autres bons amis de sa mère — il aurait pu apprendre l'art si délicat et si difficile de converser avec sûreté et agrément sur les sujets les plus divers, comme il le fit à partir de 1825 dans le journal *le Globe*, à côté de Duvergier de Hauranne et des disciples du plus illustre des port-royalistes vivants, M. Royer-Collard.

M. Dubois qui avait fondé cette feuille avec Pierre Leroux n'était pas inféodé au parti janséniste, mais c'était

(1) *Lettres de Mme de Rémusat*, t. I, p. 312. Le mari de Mme de Rémusat était alors préfet de Toulouse.

un gallican décidé qui se souvenait d'avoir fait ses études à l'Ecole normale sous M. Guéneau de Mussy (1), et ne perdait aucune occasion d'affirmer ses croyances. Libéral en religion comme en politique, il voulait la liberté pour tout le monde, même pour les Jésuites, quoiqu'il ne les aimât guère... Oh ! non, il ne les aimait même pas du tout. Parlant un jour (25 mars 1826) des sermons pour le Jubilé, à propos de ceux de l'abbé de Mac-Carthy qui s'était fait jésuite en 1820, il écrivait les lignes suivantes qui sont frappées au coin même de l'esprit de Port-Royal :

« Il y a une sorte de peine pour un esprit sérieux à poursuivre la tâche que nous nous sommes imposée. Cette cérémonie du jubilé promettait une exposition doctrinale de la foi catholique, une suite d'exercices graves et sévères, comme il convient à nos vieilles habitudes et aux mœurs de notre âge. Voilà, au contraire, que tout tourne en scènes et en spectacles ; nous cherchions une discussion philosophique, et voilà qu'il faut nous mettre à conter des anecdotes. Là, ce sont des pompes inusitées dans nos églises, des pyramides de lumière du haut desquelles un prêtre, donnant la bénédiction aux fidèles, est arrêté tout à coup au milieu de son invocation par un autre prêtre qui siège dans la chaire, annonce et marque tous les mouvements, et commande à l'auditoire des évolutions de repentir et d'amende honorable. Ici, une église se transforme en salle de concert, et des harpes, des violons, viennent servir d'intermède à la prédication de la Passion et aux commentaires sur les derniers moments du Christ. Enfin les salons deviennent des chapelles où on prêche pour des œuvres de charité, et où, pour en-

(1) Sur Guéneau de Mussy et son jansénisme, consulter l'appendice de l'ouvrage de Sainte-Beuve : *Chateaubriand et son groupe littéraire.*

gagement à la miséricorde, on fait danser, au son d'un piano touché par un missionnaire, un sauvage iroquois. En vérité, nous devenons bien *romains;* reste à savoir si nos jésuites, avec tout leur faste italien, pourront longtemps faire durer ce spasme de curiosité qu'ils donnent à nos femmes, et si ce n'est pas user la religion plutôt que la rajeunir.

« Je conçois ce régime à Rome ; il faut, à ce peuple d'enfants pleins de génie, tout le prestige des arts ; son cœur ne bat pour Dieu qu'aux accents de la lyre de Pergolèse ; il ne s'humilie devant la majesté céleste que les yeux éblouis par la croix de feu ; et l'amoureuse langueur de ses sens n'est détournée à la piété que par crise et par transport. Mais en France, où la modération et le bon sens règlent toutes les affections, où le christianisme, sans devenir âpre et sauvage comme dans le Nord, a conservé du moins sa simplicité sévère, il est difficile de dominer longtemps par de vaines pompes. Nous n'aimons point tant de bruit dans nos pensées religieuses ; nous croyons parce qu'on nous démontre nos croyances, non parce qu'on nous les met en cérémonies : aussi est-ce la France qui cite les plus grands orateurs chrétiens ; on voit qu'ils avaient affaire à un peuple raisonnable. Eh bien, c'est au moment même où ce peuple est devenu plus fier que jamais de sa raison, où il demande compte de tout, même au pouvoir, qu'une partie du clergé entreprend de faire violence à ses mœurs et de tenter, pour ainsi dire, une réforme physique dans la religion, quand eux-mêmes nous crient que la religion chancelle sur ses bases morales et politiques. On aurait lieu de s'étonner, si le clergé, comme tout le reste de la société, n'était pas, à son insu, entraîné par cet esprit d'inquiétude et de changement, caractère des âges de transition :

rien du passé ne convient, on ne sait rien de ce que donnera l'avenir, et on essaie de tout. Les Jésuites ne pouvaient manquer de reparaître, et l'introduction de leurs exercices dans la vieille discipline gallicane est plus encore une nécessité du malaise des croyances que le réultat de leurs pratiques et de leurs menées. Aussi le philosophe contemple ces variations sans s'irriter ni les craindre ; et si une sorte de *popish plot* n'inquiétait sa pensée pour la monarchie nouvelle, sortie des ruines de la Révolution, il sourirait à tous ces insensés qui précipitent une crise religieuse en croyant l'arrêter.

« Elle est loin de nous déjà, la religion qui nous fut enseignée par nos mères et par nos pasteurs revenus de l'exil. Les prêtres de l'Empire, tout en rendant à César plus qu'il n'appartenait à César, avaient du moins élevé notre enfance dans des pensées chrétiennes ; ils ne nous façonnaient pas à cette piété théâtrale qui meurt aussitôt après la représentation, et qui ne laisse qu'un amer dédain après un fol enthousiasme. Quelque chose de grave et de sérieux nous est resté dans l'âme ; et même émancipés de sa tutelle, la foi de nos jeunes années est chère à nos souvenirs. En sera-t-il de même de la génération élevée au bruit des cantiques et des processions du *Sacré-Cœur* ? Ces sermons, où ne respirent que des passions haineuses, prépareront-ils bien à la tolérance ceux qui échapperont au joug (1)?... »

Ainsi parlait M. Dubois, au mois de mars 1826. L'année d'avant, comme pour bien faire ressortir la couleur et les tendances du *Globe* en matière religieuse, il avait pris texte de la *Notice sur Port-Royal* parue en tête des Mémoires d'Arnauld d'Andilly et ceux de l'abbé

(1) Cf. *Fragments littéraires de M. P. Dubois* (*de la Loire-Inférieure*). Articles extraits du *Globe*. Paris, Ernest Thorin, 1879, t. I, p. 152.

Arnauld, dans la collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, pour justifier la mère Angélique et les solitaires des odieuses accusations portées gratuitement contre eux par M. Petitot.

## III

Sainte-Beuve était donc à bonne école pour s'instruire des choses du jansénisme, et l'on conçoit après ce que je viens de dire qu'il ait suivi, avec un intérêt croissant, les discussions passionnées qui, de 1826 à 1828, remplirent les journaux et les Chambres. Quel procès mieux que celui-là pouvait éclairer d'une lumière plus vive le théâtre où s'étaient jouées sous Louis XIV les destinées de Port-Royal? N'était-ce pas la même lutte qui recommençait entre les mêmes adversaires? Et les Royer-Collard, les Montlosier, les Pasquier, les Molé, les Barante, les Duvergier de Hauranne et les Dupin ne se servaient-ils pas contre la Compagnie de Jésus des armes forgées par Pascal et le grand Arnauld (1)? Sainte-Beuve raconte au tome III de son *Port-Royal* — et cela seul dénote avec quelle attention il lisait les comptes rendus de la Chambre — que Cornet d'Incourt, petit-neveu de Cornet, syndic de la Faculté de théologie de Paris, qui était un des partisans les plus résolus des Jésuites au dix-septième siècle, ayant riposté à Duvergier de Hauranne qui le combattait avec acharnement en 1827, toute la Chambre partit d'un éclat de rire, et que l'écho répéta l'oracle : *Pugnant ipsique nepotes.*

Et voilà comment Sainte-Beuve, en voulant écrire

(1) Voir sur ce sujet le tome II de nos *Derniers Jansénistes.*

l'histoire de la littérature française au XVIIe siècle, fut amené par la force des choses à écrire l'histoire de Port-Royal.

Suivons-le maintenant sur le chemin de l'Abbaye. Durant sept années consécutives, de 1830 à 1837, chacune de ses œuvres le rapprochera de la place.

*Les Consolations* l'avaient mis en rapports avec Lamennais. Jusqu'en 1834, date de la rupture du grand écrivain avec l'Eglise, Lamennais n'eut pas de plus fervent adepte. C'est au point que, sans la passion qui le retenait à Paris, il l'aurait suivi à Rome, lorsque Lamennais alla y plaider la cause de *l'Avenir*, et que, dans l'intimité et même devant ses camarades, il l'appelait familièrement papa, pour lui marquer sans doute qu'il se regardait comme son fils spirituel (1).

Il a dit quelque part que Lamennais avait été des premiers à l'encourager quand il entreprit son ouvrage sur *Port-Royal*. Cela ne me surprend pas.

Si Lamennais était ultramontain, il l'était à sa manière, qui n'était pas précisément celle des Jésuites ; il n'aurait pas fallu le gratter bien profondément pour retrouver en lui du sang du grand Arnauld. Et sa fin désolée, qui fait songer à la mort d'un fauve dans le désert, fut plutôt celle d'un janséniste impénitent que celle d'un librepenseur.

Dans le temps qu'il lui faisait l'honneur de l'aimer, il écrivait à Sainte-Beuve au sujet de Port-Royal : « Vous vengerez ces hommes de grande vertu et de grand talent des injustices de M. de Maistre qui les a sacrifiés aux Jésuites, si au-dessous d'eux à tous égards. Ceux-ci n'ont que je sache qu'un seul écrivain et encore de second

(1) Cf. *les Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. 315.

ordre, à citer, Bourdaloue. Le caractère de leurs auteurs, je dis des plus loués, c'est le vide et le bel esprit de collège. Sans parler de Pascal, qu'est-ce que ces gens-là, près d'Arnauld, de Nicole et de tant d'autres moins connus et que vous ferez connaître? Dans les traités de morale de Nicole, je vous recommande particulièrement celui de la *Connaissance de soi-même*, et celui *Des Moyens de conserver la paix entre les hommes*. Ce sont, à mon sens, deux petits chefs-d'œuvre. Et leurs grammaires donc : qui a mieux fait depuis (1)? »

Et qu'on ne me dise pas que Sainte-Beuve fréquenta Lamennais comme il avait fréquenté Daunou, Tracy, Pierre Leroux et Enfantin, par curiosité, par dilettantisme, pour voir dans les coulisses comment se fonde une église! S'il ne goûta jamais au lard de la ratière saint-simonienne, ainsi qu'il s'en défendait un jour (2), il mangea du pain enchanté de la table menaisienne. Je peux bien me servir de cette expression, puisque, s'il faut en croire la légende, Sainte-Beuve, durant sa première ferveur, se confessa à Lamennais et communia de ses mains.

Cette légende est-elle vraie? ce qu'il y a de sûr, c'est

(1) Cf. *Port-Royal*.

(2) Le fragment que voici d'une lettre qu'il écrivait à Victor Pavie, en 1831, prouve que Sainte-Beuve était dès cette époque plutôt spectateur qu'adhérent : « Leroux est de retour, *il est cardinal saint-simonien*. Je dispute contre lui et je l'ébranle quelquefois. Leur affaire est dans une crise d'idées et aussi de ressources, mais ils ne sont pas à bout de vivre, et entre les choses purement humaines, c'en est bien une des plus respectables; nul groupe d'hommes actuellement n'a plus de morale, seulement ils manquent tout à fait de diviniié. » (*Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*.) D'autre part on lit dans les *Souvenirs* de Juste Olivier : « On m'a dit (non pas lui) qu'un Saint-Simonien avait écrit à M. Sainte-Beuve : « Vous êtes en chemin vers les croyances religieuses, vous êtes poète, il est temps de consacrer votre talent à propager une noble doctrine. Venez à nous; nous sommes fixés. Ne soyez plus errant. » Sainte-Beuve aurait répondu : « Pourquoi irais-je à vous? Vous êtes encore en marche. Vous n'êtes pas plus fixes que je ne le suis. »

qu'au mois de mai 1831 il passa quelques jours chez l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence* et que, suivant ses expressions, il y puisa du calme et de l'éloignement de plus en plus grand pour Paris et la vie qu'on y mène (1). Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 1831 il suivit assidûment les conférences de Juilly, où, disait-il, il espérait voir refleurir Port-Royal-des-Champs (2); ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il édifia à cette époque Frédéric Ozanam par sa piété (3); qu'il se lia intimement avec l'abbé Gerbet (4) qui plus tard lui servit de guide à Rome et avec Lacordaire qui, après lui avoir fait visiter sur sa demande le petit séminaire d'Issy, lorsqu'il eut inventé la conclusion chrétienne de *Volupté*, voulut compléter son instruction en écrivant le compte rendu des exercices du séminaire qui remplit le chapitre XXIII de ce roman où la fable côtoie de si près la vérité (5).

Il était alors si avancé dans les affaires du parti catholique libéral, que, lorsque Lamennais se décida à lancer ses *Paroles d'un croyant*, c'est à lui qu'il confia le soin

(1) Lettre à Charles Rogier du 16 mai 1831, dans la *Revue des Revues* du 15 septembre 1898.

(2) Ces soir-là nous causions du grand mal où nous sommes...
Puis, par degrés venait le projet accueilli
De faire refleurir Port-Royal à Juilly.
(*Poésies*, t. II, p. 202).

(3) Cf. les *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*.

(4) Sur l'abbé Gerbet, voici ce qu'il écrivait le 15 août 1852 : « Trois fois dans ma vie, j'ai eu le bonheur de le voir en des lieux qui lui convenaient à souhait et qui semblaient son cadre naturel : en 1831, à Juilly, sous les beaux ombrages que Malebranche a hantés ; en 1839, à Rome, sous les arceaux des cloîtres solitaires; et hier encore, dans les jardins de l'évêché d'Amiens où il vit près de son ami M. de Salinis. Partout il est le même : figurez-vous une démarche longue et lente, un peu penchée, dans une paisible allée où l'on cause à deux du côté de l'ombre et où il s'arrête souvent en causant; voyez de près ce sourire affectueux et fin, cette physionomie bénigne où il se mêle quelque chose de Fléchier et de Fénelon ; écoutez cette parole ingénieuse, élevée, fertile en idées, un peu entrecoupée par la fatigue de la voix et qui reprend haleine souvent... » (*Causeries du Lundi*, t. VI.)

(5) Cf. l'Appendice de *Volupté* (dernière édition), p. 405.

de les faire imprimer. On sait le zèle qu'il déploya dans cette mission délicate. Pour rassurer la conscience timorée de l'imprimeur, il prit sur lui de retrancher un passage du chapitre XXXII, où est décrite une vision et qui lui parut dépasser toute mesure en ce qui était du pape en particulier et du catholicisme. « Il n'entrait pas dans mon esprit, a-t-il dit plus tard, que M. de Lamennais, prêtre, et à cette date (printemps 1834) n'ayant nullement rompu avec Rome, pût se permettre une telle hardiesse. J'usai de la faculté qui m'avait été laissée ; je pris sur moi de rayer deux lignes et de mettre des points. Ces points ont subsisté depuis dans toutes les éditions, je crois, et l'auteur ne m'a jamais parlé de cette suppression (1). »

Si ce trait n'est pas de la ferveur religieuse, je n'y entends plus rien.

Et ce n'est pas tout. Quand Lamennais rompit définitivement avec Rome, Sainte-Beuve en éprouva un chagrin dont on trouve l'expression dans ses articles du temps. Son âme fut littéralement désemparée et ne sut où se

(1) Sainte-Beuve se trompait. Les points ont été remplacés par le texte supprimé, dès 1837, dans la petite édition in-12, parue cette année-là chez Delloye et Lecou. Le voici :

« Autour du lit étaient sept peurs, quatre d'un côté, trois de l'autre.

« Et l'une des peurs posa la main sur le cœur de l'homme âgé, et il tressaillit, et ses membres tremblèrent ; et la main resta là tant qu'elle sentit un peu de chaleur.

« Et après celle-ci une autre plus froide fit ce qu'avait fait la première, et toutes posèrent la main sur le cœur de l'homme âgé.

« Et il se passa en lui des choses qu'on ne peut dévoiler.

« Il voyait dans le lointain, vers le pôle, un fantôme horrible qui lui disait :

« Donne-toi à moi, et je te réchaufferai de mon haleine.

« Et de ses doigts glacés, l'homme de peur écrivait un pacte, je ne sais quel pacte, mais chaque mot en était comme un râle d'agonie. »

En vérité, si ce passage est bien celui que supprima Sainte-Beuve, j'avoue ne pas comprendre ses scrupules, car il n'est pas plus hardi que le reste. Mais qui sait si Lamennais en le rétablissant ne l'avait pas modifié un peu?

prendre comme ces barques qui, n'étant plus gouvernées, s'en vont à la dérive. C'est au point qu'il eut un moment l'idée de se faire prêtre. Le bruit en courut du moins, et j'en trouve l'écho dans une lettre que George Sand lui écrivait au mois de mars 1835 : « En vérité, je le voudrais bien, disait-elle, j'irais me confesser à vous et j'aurais beau vous ennuyer, vous seriez forcé par votre ministère de m'entendre et de me consoler. Ma foi, votre exemple me donnerait envie de me faire religieuse. Mais j'aurais soin de me faire bien enfermer, car je ne répondrais guère de ne pas sauter quelquefois par les fenêtres en entendant sonner le cor et galoper les chevaux (1). » Hélas! avant d'embrasser la carrière ecclésiastique, il aurait fallu que Sainte-Beuve rompît le tendre lien qui l'attachait à l'héroïne du *Livre d'amour*, et il y était si peu disposé qu'il rimait encore à ce moment-là pour elle. Et lorsque George Sand le priait d'être son directeur de conscience, lui-même en cherchait un pour lui et, ne l'ayant pas trouvé parmi les vivants, la pensée lui était venue de le chercher parmi les morts.

J'ouvre *Volupté* et j'y lis (p. 312) : « Après mon désappointement dernier, j'étais plus avide encore de me créer des maîtres invisibles, inconnus, absents ou déjà morts, humbles eux-mêmes et presque oubliés, des initiateurs sans doute à la piété et des intercesseurs; je me rendais leur disciple soumis, je les écoutais en pensée, avec délices. Ainsi je fis alors pour M. Hamon. »

Et pourquoi choisit-il M. Hamon pour son guide intérieur? Est-ce parce qu'il fut le plus humble des solitaires de Port-Royal et le saint homme au pied duquel Racine voulut être enterré? Peut-être, mais j'ai comme idée que

(1) Cf., la *Nouvelle Revue* du 1er mai 1895, article de Charles de Loménie.

la raison du choix de Sainte-Beuve était d'ordre plus intime. M. Hamon ayant été le médecin de Port-Royal, c'était, à mon avis, comme une amende honorable du *Werther carabin* qu'avait été Joseph Delorme. Un médecin chrétien! pensez donc! quel soufflet sur la joue des docteurs de l'école sensualiste du XVIII[e] siècle, où Sainte-Beuve s'était pendant quelque temps égaré!

Et puis M. Hamon est, avec Nicole et Pascal, un des trois ou quatre port-royalistes à qui la postérité n'a cessé de rendre témoignage.

Il y a une quinzaine d'années, visitant au pied du massif rocheux de la Grande-Chartreuse la petite église janséniste et anticoncordataire qui,malgré la persécution et les ravages du temps, est demeurée fidèle au souvenir et à la doctrine de Port-Royal, je fus tout étonné de voir que ces braves gens n'avaient d'autre médecin que M. Hamon, dont ils suivaient religieusement les ordonnances. M. Hamon était pour eux ce que Raspail est pour tant d'autres, seulement il avait sur celui-ci cette supériorité qu'il était à la fois le médecin du corps et de l'âme.

Comment Sainte-Beuve avait-il fait la connaissance de M. Hamon (1)? Il nous l'a dit dans *Volupté :* ce fut chez

(1) En 1839, Sainte-Beuve, écrivant à Pavie au sujet de la mort de son fils lui disait : J'ai quelque part dans mes papiers de Port-Royal une lettre de M. Hamon sur la mort du petit-enfant d'un jardinier qui est la chose la plus chantante et la plus fleurie; mais il n'était que parrain; il n'était pas père, il n'était pas mère surtout. L'Eglise a de bien beaux chants dans cette fête des Saints-Innocents.Le pauvre poète Desmarets de Saint-Sorbin en a traduit quelques couplets admirablement.

« Et vos petites mains de vos palmes se jouent! »

(*Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*)

Et le 29 août 1866, à la veille par conséquent de terminer son *Port-Royal*, Sainte-Beuve écrivait à M. Henry Harrisse, avocat à la Cour suprême de New-York, qu'il possédait à peu près tous les écrits de M. Hamon. Cependant, ajoutait-il, il y a un tout petit écrit de lui, publié vers 1770 ou depuis

un ecclésiastique qui demeurait dans le quartier de la Sorbonne, proche l'église Saint-Jacques du Haut-Pas où il avait entendu la première fois la messe à son arrivée à Paris et où sont enterrés Saint-Cyran et Mme de Longueville. Cet ecclésiastique dont nous ignorons le nom était évidemment un des derniers représentants du parti dans le clergé parisien (1), car il avait une bibliothèque où se trouvait toute la collection des livres jansénistes depuis l'*Augustinus* jusqu'aux *Nouvelles ecclésiastiques*. Les bibliothèques de cette nature n'étaient pas communes à cette époque, la Révolution les ayant pour la plupart dispersées ou détruites, mais il y en avait tout de même encore trois ou quatre plus ou moins fermées sur les paroisses de Sainte-Geneviève, de Saint-Jacques et de Saint-Médard. La plus riche en manuscrits était administrée par M. Silvy qui, précisément, se rendit acquéreur, en 1829, du domaine de Port-Royal, et éleva à la place de l'ancien maître-autel de l'église abbatiale la petite chapelle qui existe encore aujourd'hui. C'est là que M. Victor Cousin puisa les documents précieux dont il a enrichi ses études sur Jacqueline Pascal, Mme de Sablé et Mme de Longueville (2).

Les clefs de cette bibliothèque où personne ne pénètre sont à l'heure actuelle entre les mains jalouses d'un professeur à la Faculté des Lettres de Paris, qui se flattait naguère de posséder des lettres de la Mère Angélique, que ne connut pas Sainte-Beuve. La belle affaire !

qui m'a toujours échappé. Je crois que ce petit écrit a pour titre : Lettre d'*Arsène* ou à *Arsène*. (*Correspondance de Sainte-Beuve*, t. II, p. 91.)

(1) Les prêtres jansénistes étaientencore assez nombreux à Paris dans la première moitié du XIXe siècle. Quand l'abbé Grégoire mourut, M. Hippolyte Carnot, son exécuteur testamentaire, donna ses papiers à la cure de Saint Séverin, d'où ils passèrent un peu plus tard à la Bibliothèque janséniste dont il est question ci-dessous.

(2) Cf. nos *Derniers Jansénistes*, t. I.

Sainte-Beuve, qui n'aimait pas à forcer les portes, ne pouvait pas connaître ce qu'on lui cachait. Mais il en avait appris assez par ailleurs pour pouvoir porter sur la Mère Angélique et ses filles des jugements définitifs.

Pour en revenir à la Bibliothèque privée qui lui fut ouverte à double battant dans les circonstances que je viens de dire, j'incline à croire que c'est dans son premier commerce avec nos Messieurs et sur les conseils de M. Hamon qu'il donna à son roman de *Volupté* la fin chrétienne qu'il ne devait pas avoir à l'origine.

*Monsieur Jean* aussi doit être de ce temps-là. Et Monsieur Jean c'est la perle janséniste des *Pensées d'Août*, celle qui plaisait surtout à George Sand (1). Sur ce point, tout le monde est d'accord, mais personne n'a remarqué — quoique la remarque fût bonne à faire — que Sainte-Beuve avait donné pour cadre à ce poème janséniste le milieu même où naquit et fut élevé Royer-Collard, le village historique de Sompuis, en Champagne, et que sous la figure de *Monsieur Antoine* Sainte-Beuve avait peint l'oncle de Royer-Collard, qui fut une des colonnes du parti au XVIII^e^ siècle (2).

Il était alors si plein de son sujet, qu'il écrivait à Ampère, au mois de décembre 1834 : « Pour moi, cher ami, j'ai tout à fait embrassé l'étude et les saints solitaires de Port-Royal. C'est une Rome à ma portée, et je l'aime déjà autant que vous votre Vatican. »

(1) *Monsieur Jean* lui avait suggéré l'idée de faire *Monsieur Jacques*. « Cela me fait réfléchir beaucoup et entrer avec confiance dans mon sujet, écrivait-elle à Sainte-Beuve, le 16 juin 1863, car c'est le propre des belles et bonnes choses que de stimuler et de féconder. Je commence à voir l'homme que je veux faire, et quand je l'aurai bien vu, je mettrai peut-être « Monsieur Jean » en scène, si vous me le permettez, mais comme un ami de mon héros. » (*Lettres de George Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, p. 250.)

(2) Sur l'abbé Collard, voir nos *Derniers Jansénistes*, t. I.

Pourtant, malgré tous ces témoignages de sympathie et de ferveur religieuse, Sainte-Beuve avouait à l'abbé Barbe, son ami d'enfance, au mois d'octobre 1836, que religieusement et spirituellement il souffrait de l'absence de foi, de règle fixe ou de pôle :

« J'ai le sentiment de ces choses, lui mandait-il, mais je n'ai pas ces choses mêmes et bien des raisons s'y opposent. Une foi bien fondée serait une guérison de tout. (Retenons bien ce mot, il en dit long à qui connaît le fond de son cœur). Plus j'y pense, plus — à moins d'un changement divin et d'un rayon — plus donc je ne me crois capable que d'un christianisme, si j'osais le dire, éclectique, choisissant dans le catholicisme, le *piétisme*, le *jansénisme*, le *martinisme*. Mais que faire sous ce grand nuage sans limites ; et comment s'y guider, les jours où le soleil de l'imagination ne l'éclaire pas et où tout devient brouillard ? Je sais tout ce qu'on peut m'opposer, mais pourtant je ne me sens pas capable d'aller sincèrement au delà. »

Heureusement que Dieu vint à son aide. Il fit entendre à la noble femme que Sainte-Beuve avait séduite et qui depuis longtemps déjà luttait entre ses devoirs d'épouse et de mère et l'amour chrétien d'abord, païen ensuite, qu'elle lui avait voué, que l'heure du sacrifice avait sonné. Et cette âme naturellement compatissante et qui me fait songer à l'*Eloa* d'Alfred de Vigny finit par se ressaisir et remonta, d'un coup d'aile vigoureux, sur les hauteurs sereines du Parnasse qu'elle avait quittées dans une heure de trouble et d'égarement.

Si bien que Sainte-Beuve, après l'abandon de son amie, ne vit plus d'espoir qu'en Dieu. Ah ! certes, le coup fut dur, et si Port-Royal avait encore existé, je crois bien qu'il aurait suivi l'exemple de Racine et qu'il serait allé

y faire pénitence. Comme il n'en restait que des ruines, il se contenta d'y aller pleurer. C'est alors que la voix de M. Hamon lui dit tout bas à l'oreille : Puisque l'histoire de Port-Royal t'attire, va l'enseigner dans un milieu évangélique.

Et Sainte-Beuve partit pour Lausanne.

## § II. — Le cours de Sainte-Beuve a Lausanne (1837-1838)

### I

Sainte-Beuve a fait dans sa vie trois rencontres plus ou moins heureuses : celles de Victor Hugo, de Lamennais et de Vinet. Les deux premières étaient voulues de sa part; la troisième, pour avoir été toute fortuite, ne fut pas la moins heureuse, au point de vue des résultats, s'entend. Je serais même tenté de dire qu'elle fut la plus heureuse des trois, parce qu'elle ne lui causa aucune déception et ne lui laissa aucun regret.

Mais si Sainte-Beuve et Vinet ne se rencontrèrent qu'à l'automne de 1837, il y avait déjà longtemps qu'ils se connaissaient, qu'ils s'appréciaient et s'estimaient. C'est même ce qui mit tout de suite tant de cordialité dans leur commerce. Dès l'année 1830, un jour que Juste Olivier, dans une conversation sur les idées religieuses du moment, prononçait le nom de Vinet devant Sainte-Beuve, celui-ci s'écria : « Ah ! oui, l'auteur d'un ouvrage sur la liberté des cultes; il y a de belles choses dans ce livre ! »

C'est le premier regard, à ma connaissance, que Sainte-Beuve ait donné au penseur de Lausanne.

Deux ans plus tard (4 janvier 1832), Vinet s'occupant de la *Poésie sacrée*, dans *le Semeur*, après avoir admirablement défini la poésie des *Méditations* de Lamartine dont « la religion de la nature conduit bon gré mal gré au panthéisme », s'exprimait ainsi sur le compte de Sainte-Beuve :

« Il y a, je crois, une grande confusion, une grande incohérence dans les idées religieuses de M. Sainte-Beuve. Toutefois il a de temps en temps abordé les questions de cet ordre avec la conscience. L'idée de péché, de l'imputation ne lui est pas étrangère; a-t-il saisi celle de la grâce? J'en doute. Il a de l'intimité; il connaît le fort et le faible de la vie, et la poésie des choses communes; il pourrait moduler des chants pour des âmes simples; mais il n'a pas pris encore assez de leçons chez l'ami des simples. »

Il était impossible de lui conseiller plus délicatement la lecture de l'Évangile. Personne jusqu'à ce jour n'a relevé ces lignes de Vinet auxquelles Sainte-Beuve semble avoir voulu répondre dans son roman de *Volupté*.

Qu'a-t-il voulu, en effet, dans ce roman? « Prémunir ses jeunes contemporains contre les attentats d'un péché que le monde a peu à peu mis à part de tous les autres sous le nom adouci de faiblesse, en attendant qu'il soit permis de lui donner le nom plus indifférent encore, plus adouci et plus flatteur qu'il porte dans l'opinion secrète d'un grand nombre de gens. »

Et Vinet s'applaudit de voir que Sainte-Beuve lui restituait son vrai nom. « Il l'appelle péché, disait-il, et rendant au mal comme au bien son indestructible unité, refaisant la morale scindée par des distinctions arbitraires et profanes, il écarte le préjugé funeste qui la transforme en une aggrégation presque fortuite de préceptes isolés sans rapport les uns aux autres, qui donne à chaque vice comme à chaque vertu un domaine parfaitement clos, et méconnaît cette grande vérité : que le devoir est un, que la vertu est une, que la violer dans une de ses dépendances, c'est l'attaquer dans toutes à la fois, que toute notre corruption prend feu de quelque côté qu'on

l'allume, et qu'il y a une continuité funeste, une redoutable solidarité entre toutes les parties du mal comme entre toutes les parties du bien.

« Tel est le dessein de M. Sainte-Beuve, dessein louable et chrétien, s'il en fut jamais.

« Tout péché pourrait servir à cette démonstration; mais il est bon, il est généreux de s'attaquer aux péchés honorés ou caressés. L'auteur pourra un jour nous développer les ravages que fait l'ambition dans une âme, et nous montrer que si elle est incompatible avec certains vices, ce n'est point par un principe moral, mais parce que ces vices lui feraient obstacle...Aujourd'hui, l'auteur applique ces principes à la volupté, et il est bon peut-être qu'il ait commencé par là. On se défie de l'ambition, si elle n'est pas détestée en son principe autant qu'il le faudrait, elle est redoutée dans ses résultats (1). »

En vérité, c'est à se demander si Vinet n'avait pas déjà confessé Sainte-Beuve, tant il le pénètre et le devine. Tout à l'heure, dans son article de 1832, il avait l'air de pressentir le janséniste ; à présent, dans cette phrase : « l'auteur pourra un jour nous développer les ravages que fait l'ambition dans une âme, » il a l'air de savoir que Sainte-Beuve aura plus tard l'idée d'écrire, pour faire pendant à *Volupté* un autre roman sous le titre de *l'Ambition* et qu'il y renoncera parce que, disait-il, « écrire un roman pour moi, ce n'était qu'une manière indirecte d'aimer et de le dire », et qu'il n'aimera plus à ce moment-là.

Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve paraît avoir été très sensible au témoignage de sympathie que lui donna Vinet dans cette circonstance. Et comment n'aurait-il

(1) *Le Semeur*, t. III, pp. 258-267.

pas été touché de la façon délicate et peu commune aux critiques littéraires, avec laquelle Vinet cherchait à s'insinuer dans son esprit et dans son cœur? Nous venons de voir en quels termes il avait parlé de *Volupté*, mais ce que je ne savais pas, ce que j'ai appris à Lausanne même par une bienveillante communication de M. Bridel, professeur à la faculté de théologie, c'est que, avant que son dernier article parût dans *le Semeur*, il avait cru devoir soumettre à Sainte-Beuve le passage où, réflexion faite, il avait jugé à propos d'accentuer le blâme qui, dans la première version, lui paraissait trop mitigé. Et il écrivait à ce propos à M. Lutteroth (1), le 1er janvier 1834 :

« Je voudrais pouvoir vous communiquer sa réponse (celle de Sainte-Beuve). C'est un homme que nous croyons pouvoir aimer en sûreté de conscience. J'ai maintenant la preuve positive, c'est-à-dire bonne pour d'autres comme pour moi, que tout ce qu'il y a de chrétien dans sa prose et dans ses vers est bien à lui, et bien lui-même. Il ne faut pas lui faire dire plus qu'il ne dit; mais ce qu'il dit, c'est sa pensée. Il ne s'ensuit pas qu'il soit arrivé au port; mais ce qu'il y a de bon, c'est que sur ce point il ne veut pas plus se tromper qu'il ne cherche à tromper les autres. »

Et il ajoutait : « Au reste, que faut-il pour être au port? S'il n'est pas toujours facile de discerner ceux qui sont arrivés, il est bien plus difficile encore de dire qui n'est pas arrivé. »

Quelle sagesse dans ces paroles! et comme tout cela est marqué au coin de l'esprit chrétien!

Sainte-Beuve fut donc très touché des articles et du procédé de Vinet qu'il remercia par l'intermédiaire du

(1) Henri Lutteroth était, comme je l'ai dit plus haut, le principal directeur du journal *le Semeur*.

*Semeur*, non seulement pour la grande indulgence et la bienveillance littéraire dont il avait usé à son égard, mais encore pour les conseils chrétiens et le point de vue moral qui dominaient son jugement. « Si ma prétention d'écrivain, lui disait-il, a été plus que satisfaite en lisant ces articles, j'y ai trouvé à réfléchir fructueusement et à m'examiner sur d'autres points bien plus essentiels. J'ai senti combien il me reste à faire dans l'avenir pour n'être pas indigne de tels jugements qui honorent encore moins qu'ils ne touchent en secret et qu'ils ne provoquent aux pensées sérieuses. »

Après cet échange de vues tout intérieures, rien de plus naturel que Sainte-Beuve ait saisi avec empressement la première occasion qui s'offrit à lui de payer sa dette au critique éminent qui le connaissait si bien sans jamais l'avoir vu.

Cette occasion se présenta à la fin de l'été 1837. On sait qu'à cette époque Sainte-Beuve entreprit un voyage en Suisse. A peine avait-il débarqué à Lausanne, que Juste Olivier, dont il était l'hôte, lui donna à lire la *Chrestomathie* de Vinet. Le morceau intitulé *Revue des prosateurs français* qui se trouve en tête du 3ᵉ volume lui parut si beau, qu'il le déclara un chef-d'œuvre. Et le voilà qui, séance tenante, par un de ces coups d'enthousiasme comme en ont seuls les poètes, le voilà qui se met à brocher un article sur Vinet. L'article fini, vous croyez peut-être qu'il attendit son retour à Paris pour le porter à la *Revue des Deux Mondes*. Ah ! bien, oui ! C'eût été une perte de huit jours : il l'envoya d'Aigle même à cette Revue qui le publia le 15 septembre.

Or, dans cet empressement, voulez-vous que je vous le dise ? je vois autre chose que le plaisir de faire l'éloge d'un homme de talent qui venait de se montrer à lui

dans son plein. Sainte-Beuve savait à ce moment-là que Vinet avait accepté une chaire à l'Académie de Lausanne, et comme il en postulait une lui-même pour professer son cours sur Port-Royal, il ne pouvait s'empêcher de rendre grâce à la providence qui était en train de les réunir tous les deux pour un temps dans la même ville (1). Et le fait est qu'il y a dans cette rencontre de Sainte-Beuve avec Vinet à Lausanne quelque chose de providentiel. Il écrivait peu de jours après à Juste Olivier qu'il s'était plus que jamais dirigé vers eux (depuis sa détermination prise) de toutes ses pensées et de tous ses désirs? C'est au point, ajoutait-il, que j'irais, même quand le conseil n'approuverait pas. » Pourquoi? évidemment c'était à cause de Vinet. Non, certes qu'il eût besoin de lui pour traiter le noble sujet qu'il avait choisi. Il s'est défendu un jour d'avoir allumé sa lampe à la sienne (2), et il avait raison, car Vinet, de son propre aveu, connaissait peu l'école de Port-Royal (3), « quoiqu'elle

(1) Après l'article que Sainte-Beuve lui avait consacré dans la *Revue des Deux Mondes*, Vinet lui écrivait : « La mienne (mon attention) s'attachait à vous depuis longtemps, c'est-à-dire à vos ouvrages ; et quoique vous m'accusiez avec douceur de juger des hommes par leurs livres, je veux bien vous donner lieu de me le reprocher encore, et vous avoue que c'est votre pensée intime, votre vrai *moi* qui m'attache souvent dans vos écrits. Il me semble qu'après beaucoup d'éloges un peu de sympathie dût vous plaire : j'offre la mienne à l'emploi que vous faites de votre talent, qui ne s'est pas contenté d'intéresser l'imagination et d'effleurer l'âme, mais qui veille aux intérêts sacrés de la vie humaine, et moi, qu'une espérance sérieuse a pu seule faire écrivain, je suis heureux que vous ayez reconnu en moi cette intention, que vous l'ayez aimée, et j'accepte avec reconnaissance les vœux par où vous terminez votre article. Oui, je désire être lu, et je vous remercie de m'avoir aidé à l'être. il ne m'est pas permis d'être modeste aux dépens de la cause que je sers. D'ailleurs on verra bientôt, si l'on y regarde, que ces doctrines, qui font la vraie valeur de mon livre, ne sont pas à moi... » (*Lettres d'Alexandre Vinet*, t. II, p. 32)

(2) Cet article de Sainte-Beuve pesa d'un grand poids dans la balance du Conseil d'Etat. « J'apprends ce soir, lui écrivait Juste Olivier, le 20 septembre 1837, que votre article a paru ; c'est un à-propos. Le *Nouvelliste vaudois* va le répéter dans ses colonnes... »

(3) Cf. sa *Correspondance*, t. I, p. 363. Lettre à Saint-René-Taillandier, du 13 avril 1865.

lui fût très chère », mais il savait à fond Pascal qui l'incarne mieux qu'aucun autre aux yeux de la postérité, et Sainte-Beuve qui appréciait ses mérites, sa vertu morale infuse dans son talent, les scrupules de sa conscience d'écrivain, Sainte-Beuve se disait qu'il aurait près de lui à Lausanne, pendant toute la durée de son cours, un garant d'autant plus sûr que, tout en étant de la race du grand Blaise, il lui rappelait plutôt le bon Nicole par la belle tenue et les clartés de son enseignement, par l'esprit évangélique qui y soufflait d'un bout à l'autre et par ce je ne sais quoi de grave et de doux qui charmait tous ceux qui l'approchaient.

J'ai dit garant et non directeur de conscience. Et, en effet, si Vinet fut l'un, il ne fut jamais l'autre, quoiqu'il en fût très digne. On a prétendu qu'à un certain moment il avait eu l'illusion, je n'ose dire la naïveté, de croire à la conversion de Sainte-Beuve. Cette illusion, dans tous les cas, il l'a partagée avec bien d'autres, mais il ne tarda pas à la perdre, et c'est peut-être parce qu'il abandonna discrètement le rôle ingrat de convertisseur qu'il lui laissa un si durable souvenir.

« Le grand, l'incomparable profit moral que je retirai du voisinage de M. Vinet, et de mon séjour dans ce pays de Vaud, a-t-il dit au tome I^er de son *Port-Royal*, ce fut de mieux comprendre par des exemples vivants ou récents ce que c'est que le christianisme intérieur, d'être plus à portée de me définir à moi-même ce que c'est en toute communion qu'un véritable chrétien, un fidèle disciple du Maître, indépendamment des formes qui séparent. Etre de l'Ecole de Jésus-Christ : je sus désormais et de mieux en mieux ce que signifient ces paroles et le beau sens qu'elles enferment. »

Après ce témoignage ému, je vous demande la per-

mission de relever les particularités qui ont fait de ce cours une œuvre quasi vaudoise, puisque, de l'aveu même de son auteur, il emprunta au pays de Vaud l'air chrétien qui y circule.

## II

Quand Sainte-Beuve arriva à Lausanne, au mois d'octobre 1837, c'était évidemment avec la pensée bien arrêtée de traiter le sujet de son cours d'une façon approfondie, « et en le rattachant par ses liaisons naturelles aux écrivains du grand siècle, surtout ce dernier point ». Autrement il n'aurait pas expédié devant lui toute une bibliothèque port-royaliste. Mais il n'avait pas toujours conçu de cette façon le plan de son *Port-Royal*. Tout d'abord, soit que la question théologique lui eût fait peur — et elle est en elle-même assez sombre pour cela — soit qu'au point de vue du succès du livre, Renduel, son éditeur, lui eût conseillé de s'en tenir à la partie littéraire, Sainte-Beuve avait négligé le couvent pour ne s'occuper que de l'école; aussi l'ouvrage annoncé depuis trois ans devait-il être complet en deux volumes (1). Mais dès qu'il vit la possibilité de faire son cours à Lausanne, il se décida malgré tout à embrasser l'histoire générale de l'Abbaye, sauf, ainsi qu'il l'écrivait à M. Espérandieu, à l'étudier, à l'approfondir au fur et à mesure qu'il la déroulerait devant tous. C'est donc à Lausanne, ou, pour parler plus juste, à l'Académie et au Conseil

(1) M. Hermann Reuchlin écrivait à Sainte-Beuve le 5 février 1845 : « J'ai pensé bien des fois à ce que vous avez dit qu'on ne pourrait écrire cette histoire en deux volumes. » (*Corresp. de Sainte-Beuve avec Hermann Reuchlin* publiée par Eugène Ritter, 1891.)

d'Etat, que nous sommes redevables de la partie religieuse de l'ouvrage et de ses proportions majestueuses. Entre nous, je ne vois pas dans quelle autre ville on aurait pu professer ce cours. A Paris, l'auditoire de Sainte-Beuve se fût débandé avant la troisième leçon; à Genève, même, le seul nom d'Arnauld eût peut-être réveillé les vieilles haines que ce grand batailleur avait déchaînées contre Port-Royal en approuvant les mesures de violence édictées par Louis XIV contre les protestants. A Lausanne, au contraire, il y avait des souvenirs historiques, des traditions libérales, une atmosphère sympathique et tout près de nous un renouveau de l'esprit religieux qui permettaient à Sainte-Beuve d'exposer en toute liberté, sans courir le risque d'ennuyer ou d'offenser ses auditeurs, le dogme janséniste de la Prédestination qui côtoie de si près le dogme calviniste (1). Et loin de l'en dissuader Vinet fut le premier à l'encourager dans cette voie. « Voulez-vous, lui disait-il, être le poète de Port-Royal? Sachez sa théologie! » — A première vue, ce mot a l'air d'un paradoxe; à la réflexion il contient sûrement une bonne part de vérité. Toute désolée qu'elle soit, la théologie de Port-Royal ne manque pas d'une certaine grandeur poétique. Par le dogme qui lui sert de base elle rejoint en quelque sorte dans le monde antique la croyance à la fatalité d'où la tragédie grecque a tiré des situations effroyables. Par l'opiniâtreté que les religieuses et les solitaires apportèrent à sa défense, elle touche à l'héroïsme; par les pensées de Pascal elle touche au sublime.

(1) Mais ce n'étaient pas les seules considérations qui attiraient Sainte-Beuve au chef-lieu du canton de Vaud. Il y pensait, il en rêvait depuis qu'il avait lu les *Lettres de Lausanne* de M^me^ de Charrière, et il n'était pas fâché non plus de faire connaissance avec la ville natale de Benjamin Constant et la patrie d'adoption de M^me^ de Staël et de l'historien Gibbon.

Vinet avait donc raison... Ah ! que de fois n'ai-je pas regretté qu'une main amie, Juste Olivier, par exemple, n'ait pas recueilli les conversations que ce noble esprit eut avec Sainte-Beuve pendant les six mois que ce dernier séjourna à Lausanne! Nous aurions là un document de premier ordre, quelque chose comme un pendant à l'entretien de Pascal avec M. de Saci, et nous saurions d'une façon précise ce que Sainte-Beuve dut exactement à Vinet, tandis qu'avec les rares témoignages qui nous sont venus de part et d'autre, chacun des intéressés ayant jugé à propos de garder à ces entretiens le caractère secret d'une confession, nous en sommes réduits aux suppositions, aux conjectures.

Le 4 décembre 1837, Mme Vinet écrivait à M. Lutteroth : « M. Sainte-Beuve gagne les cœurs ici; ceux qui le voient de près louent son caractère, sa sensibilité, sa droiture. Son cours est suivi avec zèle par tout ce qu'il y a de mieux; il est vrai qu'il a aussi un public hostile; ce public se compose d'un petit groupe de catholiques légitimistes et du gros tas de ceux à qui le sérieux déplaît et qui s'étaient attendus à de l'amusement; ceux-ci sont enchantés d'avoir à se rattacher au peu d'habitude qu'a Sainte-Beuve de parler en public pour dire qu'il parle mal, que cela ne vaut rien. En attendant on ne se trouve pas réunis après ses cours sans se citer les uns aux autres des mots charmants, profonds, pleins d'une vraie intelligence de la vie évangélique; le choix des citations montre un esprit sérieux, préoccupé du devoir, des conséquences de la foi, etc. J'espère qu'il se fera du bien ici; il est évident qu'il cherche, qu'il y a ici un cercle de gens propres à lui faire trouver la seule chose nécessaire (1). »

(1) *Alexandre Vinet*, par Edmond de Pressensé, p. 39.

« La seule chose nécessaire », vous l'avez deviné, c'était sa conversion. Nous en reparlerons un peu plus loin. En attendant, le témoignage de Mme Vinet est confirmé par Juste Olivier dans ses *Souvenirs*. Que nous dit-il, en effet ? — Que Vinet suivait les leçons de Sainte-Beuve aussi régulièrement que le lui permettait l'état de sa santé ; que Sainte-Beuve se rencontrait fréquemment avec lui ; qu'il fut souvent de ses mercredis, que quelquefois aussi il alla heurter discrètement à sa porte et passa d'assez longues heures avec lui en causerie intime. — Toutes choses que nous trouvons également notées dans les *agendas* de Vinet (1). Ouvrons donc ces précieux *agendas* qui le seraient bien plus encore s'ils étaient moins sobres d'appréciations sur les leçons de Sainte-Beuve, et cherchons-y des indications.

La première chose qui me frappe, c'est que Sainte-Beuve visita Vinet le lendemain de sa leçon du 10 janvier 1838 où il s'était étendu sur Arnauld d'Andilly, et qu'il le visita encore le lendemain de celle du 26 janvier où il avait parlé de Montaigne et Pascal rapprochés. Dans la visite du 11 janvier Sainte-Beuve et Vinet s'entretinrent de Bossuet et de Fénelon. Dans celle du 27 janvier, bien que Vinet n'indique pas le sujet de leur conversation, je suppose qu'elle roula sur Pascal et Montaigne, car je relève dans les *agendas* de Vinet, à la date du 25 de ce mois, une note qui marque entre eux un sérieux dissentiment d'opinion : Sainte-Beuve ayant fait entrevoir que le jour viendrait peut-être où, de progrès en progrès, la majorité des hommes trouverait la vie assez douce pour que la sombre apologie de Pascal n'eût plus de raison

(1) Ces *agendas* sont de tout petits carnets où Vinet avait l'habitude de consigner ses observations au jour le jour. Celui de l'année 1837 a malheureusement disparu.

d'être, Vinet écrit dans ses *agendas :* « Comment une question de conscience individuelle, de foi, pourrait-elle devenir une question de majorité? »

Cela n'avait pas empêché Vinet de prendre un extrême intérêt à la leçon de Sainte-Beuve. Il lui écrivait, en effet, le jour même (26 janvier) la lettre suivante :

« J'espère, Monsieur, que vous ne me trouverez pas indiscret, et que je n'aurai pas à me repentir d'avoir cédé au besoin que j'éprouve de vous dire combien je me sens redevable à vous pour votre leçon d'aujourd'hui. Leçon dans toute la force du terme et dans tous les sens du mot ! Je ne vous parle point de mon plaisir, parce que ce mot ne nomme pas bien cette joie intellectuelle et morale que vous m'avez procurée, et, je l'espère, à bien d'autres qu'à moi. Mon remerciement n'est pas un suffrage; et c'est parce que je sens plus vivement que jamais qu'il n'en a pas la valeur que j'ose vous l'offrir : je ne vous loue point, je vous remercie, et vous devez me le permettre, je le crois du moins. Mais mon remerciement même doit être discret; je m'en tiens donc à ce peu de mots auxquels je ne joindrai que mes vœux très affectueux (1). »

Et c'est évidemment pour le remercier de cette lettre que Sainte-Beuve était allé faire visite à Vinet dès le lendemain.

Tout cela, n'est-il pas vrai ? jette une lumière bien vive sur la nature des rapports qui s'étaient établis entre ces deux esprits si différents malgré leurs contingences.

Continuons à dépouiller les *agendas* de Vinet pour l'année 1838. En général, et c'est fâcheux, Vinet se contente de rappeler le sujet de la leçon de Sainte-Beuve. Quelquefois cependant ses notes contiennent ce bout d'éloge:

(1) *Lettres de Alexandre Vinet,* t. II, p. 51.

« Belle leçon sur Jansénius. » — « Très belle leçon sur *les Provinciales.* » Ou bien encore des réflexions dans le genre de celle-ci qui semble être venue à l'esprit de Vinet au cours de la leçon de Sainte-Beuve sur Saint-Cyran et qui fait songer à quelque pensée de Pascal : « Le vrai costume du diable est le costume chrétien. »

Enfin à la date du 25 février (1) la mention : « Visite de M. Sainte-Beuve » est suivie de mots en chiffres que

(1) La veille de ce jour, Vinet avait écrit à Sainte-Beuve dans les termes que voici :

« Privé du plaisir de vous aller voir, parce que je n'ose sortir le soir, je veux pourtant vous dire, Monsieur, combien je vous sais gré d'avoir pris un peu de repos et combien je voudrais que vous eussiez annoncé une plus longue interruption. Elle est, j'en suis convaincu, très nécessaire à votre santé ; cette considération suffit bien ; mais si elle ne vous suffisait pas, j'ajouterais que, fussiez-vous même très bien portant, vous avez acquis le droit de prendre de bien plus longues vacances. Je parle ainsi pour me placer au point de vue où je soupçonne que vous vous placez ; en parlant de votre cours à d'autres, l'idée ne me viendrait pas de mesurer votre tâche au pied et à l'aune ; des leçons comme les vôtres s'évaluent au poids, et c'est bien ainsi que l'entendent tous ceux qui sont dignes de les entendre. Ce n'est qu'à vous, Monsieur, que je puis dire les grossièretés que vous venez de lire ; laissez-moi les combler, et vous dire qu'au taux ordinaire et légal des leçons de l'Académie, vous nous donnez toutes les semaines une heure de *trop* (je vous prie de prendre ce trop dans le bon sens) ; en sorte que vous êtes en avance de *seize leçons*. J'ose vous prier très instamment de ménager votre santé ; et j'ajoute, toujours pour entrer dans votre point de vue, que, pour ne pas vouloir suspendre à propos, vous vous exposez à une interruption beaucoup plus longue. J'ai fait à Bâle cette expérience, et elle m'a été cruelle. Veuillez penser aussi à vos amis de Lausanne, à qui le souvenir de vos leçons, si elles altèrent votre santé, sera aussi amer qu'il devait leur être doux. C'est à vous que vous devez vous en prendre, Monsieur, si l'homme leur est devenu encore plus précieux que le professeur ; le professeur lui-même y a contribué pour beaucoup ; et quel que soit le noble plaisir qu'ils trouvent à vous entendre, permettez-leur de préférer votre santé à ce plaisir même. Je ne veux pas vous fatiguer davantage : si mes raisons sont bonnes, elles ne demandent pas plus de développement. Je ne veux plus que vous dire encore une fois combien j'ai à cœur que vous vous rendiez à nos instances, et là-dessus, Monsieur, je vous souhaite un très bon jour et vous prie d'agréer mes sentiments de considération et d'attachement les plus distingués. »

(24 février.)

VINET.

(Bibl. de la Faculté de théologie de Lausanne. Lettre inédite.)

Juste Olivier a traduits par ceux-ci : *Qui me laisse lire dans son cœur!*

A quoi cela peut-il bien se rapporter? J'y ai déjà fait allusion un peu plus haut. J'ai dit que Vinet avait eu un moment l'espoir de convertir Sainte-Beuve. Mais je dois ajouter que cette idée lui avait été soufflée par un ami plus zélé que perspicace. « Le pieux Richemond, lui avait-on écrit, représente comme un privilège de chaque chrétien de prendre un petit enfant par la main et de le conduire sur la voie de la vie éternelle, heureux s'il en est quelques-uns qui, au lieu de la main d'un enfant, peuvent prendre celle d'un grand écrivain ; mais pour cela il faut d'abord que le grand écrivain devienne un enfant. »

Or, c'est justement ce que Sainte-Beuve ne voulait pas devenir. Et Vinet en avait si bien conscience que, le 17 janvier 1838, il notait dans ses *agendas:* « J'ai négligé hier, faute de courage, c'est-à-dire faute de charité, l'espèce de pastorat que m'a confié XXX ! »

D'où lui venait ce manque de courage ? Je ne le sais pas, mais je le devine. A la suite de la publication dans la *Revue des Deux Mondes* d'une petite nouvelle de Sainte-Beuve intitulée *Madame de Pontivy*, Vinet avait rédigé une sorte de mémoire dans lequel, rapprochant cette œuvre *païenne* de l'œuvre *chrétienne* des *Pensées d'août* (1), il s'exprimait ainsi : « Convenons que la thèse

(1) Les *Pensées d'août*, d'après Vinet, inauguraient dans notre littérature la vraie poésie chrétienne. « Avant Sainte-Beuve, écrivait-il, on avait parlé en vers des choses divines et des perspectives éternelles. Sainte-Beuve est le seul qui ait nommé, tantôt par leur nom, tantôt par leur substance et leurs effets, les éléments distinctifs du christianisme, le seul chez qui la *conscience*, la *grâce* et l'*humilité* apparaissent comme conditions d'une religion vraie, le seul par conséquent dont l'accent soit véritablement sérieux et pénétrant... »

Ce n'était pas l'avis de Guttinguer qui, dans une de ses *Méditations* (1),

(1) *Fables et Méditations, A mon ami, M. Sainte-Beuve*, p. 75 (1837).

fût-elle vraie, l'auteur a payé trop cher cette vérité par l'abandon momentané des principes qu'il aime à défendre. Ce qu'il à gagné vaut infiniment moins que ce qu'il a sacrifié ; et il lui fallait absolument, pour le bien de sa preuve, laisser notre intérêt se distraire vers une affection illégitime, qu'il environne de je ne sais quelle trompeuse auréole de vertu et d'innocence, à cela seul il reconnaissait que sa thèse n'était pas vraie; car où donc est la vérité qui coûte la vie à une autre vérité? J'absous volontiers l'intention ; mais je dénonce à l'auteur ce goût de psychologie raffinée qui peut préoccuper à ce point un homme de conscience et lui faire une si complète illusion. Il serait à souhaiter que l'auteur un jour se pro-

disait à Sainte-Beuve, en réponse à la *Pensée d'août* parue dans le *Magasin pittoresque* au mois de septembre 1836 :

Un *malheur*, un *devoir*, dites-vous, mon ami,
Pour renouveler l'âme et retremper la vie,
Pour les mettre au-dessus des flèches de l'envie,
Pour marcher ici-bas d'un pied mieux affermi !
Mais le *malheur* fléchit, mais le *devoir* accable,
Si nous n'avons encor Dieu pour voile et pour câble,
Sur l'océan des jours où chaque soir se perd
Quelque vaisseau sans mât, dans le gouffre entr'ouvert,
Mais il nous faut encor, pour fanal sur l'abîme,
Le Calvaire, éclairé de son rayon sublime.
Comment, sur les coteaux où vous êtes assis,
N'avez-vous pas trouvé ce nom dans vos récits ?
Vous qui, même en ces temps de brûlante jeunesse,
Aviez si peu de foi dans l'humaine sagesse;
Qui ne voyiez de port où nous sauver de nous
Que le foyer modeste, et *Dieu par-dessus tous !*
L'avez-vous oublié ? Quoi ! pas une parole
De votre cher Sauveur par qui tout se console !
Quoi ! sur votre chemin pas une seule croix !
Un *devoir*, un *malheur*, rien de plus, point de voix
Qui perce le nuage, admirable mystère,
Surpassant de si loin tous les coins de la terre,
Même les plus pieux, ou s'y mêlant toujours
Comme un céleste chant, d'innocentes amours.

Mais Sainte-Beuve soutenait contre Guttinguer (lettre inédite du 3 octobre 1836) que « l'inspiration » de cette *Pensée d'août*, qui devait donner son titre au volume, en était sinon chrétienne, du moins conciliable avec le christianisme.

nonçât sur cette œuvre de manière à faire évanouir la difficulté qu'elle soulève et les doutes qu'elle autorise. » Mais avant de publier ces lignes dans *le Semeur*, Vinet, comme il l'avait déjà fait pour son article sur *Volupté*, avait eu la délicatesse de les communiquer à Sainte-Beuve en le priant de lui soumettre les observations que cette lecture pourrait lui suggérer. Et Sainte-Beuve, au cours d'une visite qu'il lui avait faite avec Juste Olivier le premier jour de l'an, lui avait remis une lettre où le plaidoyer *pro domo* se terminait par cette excuse à double entente.

«... Laissez-moi vous remercier de votre attention si délicate, si affectueuse. Je sens, croyez-le, tout le prix de cette affection en laquelle j'ai confiance plus encore que je ne le témoigne et que je ne la cultive. La meilleure façon de répondre à ces sortes d'affections serait, je me le dis, d'entrer dans les sentiments tout sérieux qu'elles vous souhaitent pour votre bonheur; et tant qu'on en est bien plus loin qu'on n'ose l'avouer, il semble alors qu'on doive mettre, par respect même, une discrétion extrême à ces amitiés qui seraient si précieuses, et qui le sont puisqu'on croit déjà les posséder. Mais, je vous le répète, le respect même du fond fait qu'on est plus discret dans les témoignages... »

Et voilà qui nous explique pourquoi le *respect* de Sainte-Beuve pour Vinet fut toujours *sans* intimité (1), et pourquoi, malgré la sympathie qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ces deux hommes, continuant à leur insu la tradition des solitaires de Port-Royal, ne se donnèrent jamais d'autre titre que celui de Monsieur.

(1) Il écrivait le 15 septembre 1867 :
« Quand je suis allé dans le canton de Vaud, j'ai surtout rencontré en

Après avoir lu la lettre de Sainte-Beuve (1), Vinet lui répondit le jour même qu'il avait été touché et *édifié* et qu'il n'avait eu dans sa vie que peu d'émotions aussi douces (2). Mais je crois bien que c'est à partir de ce jour-là qu'il négligea, faute de courage, l'espèce de pastorat qu'on lui avait confié. Sainte-Beuve était si loin alors de penser au salut de son âme qu'il ne pouvait se consoler de la perte de son amie, et que, tout en déclarant que c'était fini de ce côté, il avouait à Vinet que si d'autres souffles lui rapportaient durant quelque loisir des parfums oubliés, il s'y laisserait reprendre.

Que les protestants de la Suisse romande n'éprouvent donc aucun regret de ce que Sainte-Beuve n'ait pas embrassé la religion réformée, car, sa ferveur première une fois passée, il leur eût probablement tiré sa révérence comme à tant d'autres, dès qu'il eût éprouvé le besoin de se dégager. Il était de ces esprits changeants, qui doivent se résigner à vivre en marge des confessions et des écoles, n'ayant ni assez de foi pour honorer les unes, ni assez de discipline pour rester dans les autres. Il a dit au bas d'une page de son livre, dans le chapitre sur Montaigne et Pascal : « Rien n'est plus voisin d'un chrétien à certains égards qu'un sceptique, mais un

M. Vinet l'homme qui était le plus fait peut-être pour inspirer un respect tendre et un désir de conciliation dans l'ordre des idées et des espérances. J'ai écouté, j'ai goûté, j'ai admiré et senti. Vous savez bien que ce n'est pas là croire... » (*Lettres à une jeune fille*, publiées par M. Ph. Godet dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1904). — Sainte-Beuve avait un tel respect pour Vinet que, le 18 février 1843, il écrivait à Juste Olivier : « Si j'avais quelque occasion, je me hasarderais à lui envoyer, outre mon petit volume inédit (*le Livre d'amour*), une 2e édition de mon *XVIe Siècle*, malgré les légèretés et les grivoiseries inévitables du sujet. Dites-moi si et comment je le puis. »

(1) Cette lettre a été publiée *in extenso* dans la *Corresp. de Vinet*, t. II, p. 45.

(2) *Corresp. de Vinet*, t. II, p. 48.

sceptique mélancolique et qui n'est pas sûr de son doute. J'aurais encore atteint mon but quand mon travail sur Port-Royal ne serait que l'histoire d'une génération de chrétiens, écrite en toute droiture par ce sceptique respectueux et contristé. Et n'était-il point un de nos pareils celui qui a dit : « Je suis assez profondément sceptique pour ne pas craindre par moment de paraître chrétien? »

Cette remarque glissée dans une note de la seconde édition de *Port-Royal* ne prouve pas que,lorsqu'il était à Lausanne, Sainte-Beuve fût un sceptique respectueux et contristé. Il disait un jour : « Nous serons encore catholiques quand nous ne serons plus chrétiens ! » Son état d'âme en ce moment était presque le contraire. En tout cas, il était certainement plus chrétien que catholique. Guttinguer, qui le connaissait à fond, ne s'y était pas trompé et l'avait bien jugé dans la poésie que nous avons citée plus haut. Le christianisme de Sainte-Beuve était tout intérieur, je veux dire qu'il ne se manifestait dans aucun acte relevant du culte. Et cela précisément est du jansénisme outré et confinant au libertinage (1). Oui, j'en suis convaincu, notre critique avait en lui dès cette époque le germe du scepticisme, et je crois bien que le Tentateur (c'est ainsi qu'il appelait Montaigne), avait déjà quelque peu ébranlé sa foi qui,d'ailleurs,n'eut jamais un fondement bien sérieux. Qui sait même si ce

(1) Il écrivait un jour, à propos de Fontanes, qu'il traitait d'épicurien : « Il y a des hommes qui ont ainsi l'imagination catholique indépendamment du fond de la croyance. Les pompes du culte, la solennité des fêtes, l'harmonie des chants, l'ordre des cérémonies, l'encens, le rayon mystérieux du sanctuaire, tout cet ensemble les touche et les émeut. — Il y en a d'autres qui (raisonnement à part) ont plutôt la *sensibilité* chrétienne. Une vie sobre, un ciel voilé, quelque mortification dans les désirs, une habitude recueillie et solitaire, tout cela les pénètre, les attendrit et les incline insensiblement à croire. J'en connais de cette sorte. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 89.) Evidemment Sainte-Beuve pensait à lui en écrivant ces dernières lignes.

n'était pas pour la consolider qu'il allait visiter Vinet entre ses deux leçons sur Montaigne et Pascal opposés l'un à l'autre, et si Vinet, déjà enclin au doute, ne fut pas ébranlé à son tour par le douteur qu'était Sainte-Beuve ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que Vinet, après avoir lu dans le cœur de notre critique, renonça à le convertir et que celui-ci lui sut beaucoup de gré de sa discrétion. J'en trouve la preuve dans une lettre qu'il adressait à Victor Pavie au mois d'août 1839 : « Lausanne m'a charmé, comme charme le *petit Liré* (1) et le coin du feu, après le *jactatus et undis*. Du calvinisme j'en suis très peu fou ; mais je pourrais l'être, sans inconvénient, de Vinet, qui est si peu calviniste, lui, et qui veut écrire une vie de saint François de Sales avec amour (2). »

Disons tout de suite que cette folie ne le quitta point.

Voilà pour les rapports que Sainte-Beuve eut avec Vinet durant son séjour à Lausanne (3).

Examinons maintenant les matériaux qu'il avait

(1) Quelle jolie comparaison ! Elle ne pouvait venir qu'à l'esprit d'un poète nourri du XVIe siècle. En tout cas c'est la première fois que je vois employer le « petit Liré » de Joachim du Bellay dans le sens du « reminiscitur Argos ».

(2) Th. Pavie : *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.* — Quelques années plus tard (1846) il écrivait encore à Turquety : « ...M. Vinet, dont vous me parlez et dont j'ai reçu une lettre il y a peu de jours, est à Lausanne, canton de Vaud. Voilà un homme encore digne d'être aimé à travers toutes les dissidences de communions. Il est de cette religion que vous définissez : *Religio Christi caritas*. Il voulait écrire une vie de saint François de Sales, tant il est peu exclusif. » (Lettre inédite, *Bibl. de la Faculté de théologie* de Lausanne.)

(3) Ces rapports continuèrent jusqu'à la mort de Vinet, arrivée le 4 mai 1847, bien que leurs lettres fussent assez rares. Nous n'avons pas celles de Vinet ; mais celles de Sainte-Beuve, publiées d'abord par Rambert, ont été recueillies ensuite dans la correspondance de l'illustre critique (T. I, pp. 105 et 122). Sainte-Beuve, qui avait beaucoup appris dans le commerce de Vinet, ne cessa de s'inspirer de ses travaux. Quand il alla à Liège professer son cours sur Chateaubriand, il avait sous les yeux celui que Vinet avait fait à Lausanne en 1844, et son étude sur La Rochefoucauld, qui parut en 1840, se ressent visiblement de celle de son ami.

apportés avec lui pour documenter et illustrer ses leçons.

Ils étaient si volumineux, qu'ils remplissaient une immense caisse cerclée de fer, et qu'on fut obligé de les déballer dans l'écurie de l'hôtel d'Angleterre, où Sainte-Beuve était descendu. Encore y manquait-il quelques pièces importantes, car je vois dans une note du sous-main de Sainte-Beuve que M. Vulliemin lui avait prêté l'*Œuvre des six jours* de Duguet. Certes, ce n'est pas le meilleur livre de ce moraliste aimable. qu'on a défini si joliment : un demi-Fénelon éteint et attristé par le jansénisme (1). Il ne vaut ni son *Traité de la prière publique*, ni ses *Lettres sur divers sujets de morale et de piété* qui furent une des premières lectures d'Alfred de Vigny. Mais c'est assurément son livre le plus poétique et celui où il a mis le plus de son imagination. Que n'y mit-il un peu plus de science ? Silvestre de Sacy, qui goûtait fort l'*Œuvre des six jours* et nous en a donné une charmante réédition parue chez Téchener, ne pouvait s'empêcher de rire devant l'assurance de Duguet écrivant sans sourciller que le monde avait été créé le 23 octobre, à six heures précises du soir !

Ce n'était pas évidemment pour sa cosmogonie quelque peu enfantine que Vulliemin avait le livre de Duguet dans sa bibliothèque. Mais il était le neveu et le disciple du pasteur François Gonthier, qui, après avoir exercé ses fonctions avec une largeur de vues peu commune et une charité vraiment évangélique, employa la fin de sa vie à réimprimer des ouvrages d'édification empruntés aux écrivains religieux de tous les temps et surtout aux écrivains de Port-Royal. C'est ainsi qu'il avait consacré différents volumes à Duguet, à Nicole, à Ques-

(1) Victor Fournel. *Corresp.de Sainte-Beuve*, t.II, p. 273.

nel, et qu'il projetait de publier des extraits de Hamon et de Tillemont, quand la mort vint mettre un terme (1834) à son activité littéraire.

Ces ouvrages eurent plusieurs éditions et se répandirent très vite dans la Suisse romande, où ils étaient fort goûtés. C'est par eux évidemment que le jansénisme s'infiltra dans la société vaudoise à laquelle appartenait Vulliemin,— à moins qu'il n'ait eu comme premiers zélateurs et propagandistes le cercle de mystiques formé à Lausanne dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle par Dutoit-Membrini, mort en cette ville en 1793. Dutoit-Membrini était pasteur déjà très écouté partout où il prêchait, quand le hasard lui fit rencontrer un échappé du cimetière de Saint-Médard nommé Vallobrès qui l'initia aux mystères du Figurisme, cette cause directe des Convulsions. Il lui prêta d'autant plus d'attention qu'il avait une secrète tendance à verser dans les excentricités du mysticisme, habitué qu'il était à se nourrir de la lecture des prophètes et tout particulièrement du livre d Isaïe. Après avoir donné sa démission de pasteur, et renoncé ainsi à la prédication, il mena une vie cachée de mortification, de charité et de prière, cherchant en dehors et au-dessus de toutes les barrières confessionnelles ce qu'il appelait le christianisme intérieur et recrutant ses principaux adeptes parmi les femmes de la colonie étrangère qui habitaient l'été à Lausanne et aux environs. En 1769 il eut des démêlés avec la justice baillivale qui saisit ses livres (1) et ses papiers; mais il n'en

(1) Parmi ces livres il y avait la *Bible* de M[me] Guyon, le *Chrétien intérieur* de M. de Bernières, le *Directeur mystique* de Bertot, les *Œuvres* de sainte Thérèse et l'*Imitation* d'A-Kempis.

Mais ce n'étaient pas les seules lectures de ce groupe de mystiques protestants. Après avoir publié à Lausanne un choix des ouvrages mystiques de Fénelon en cinq volumes et les œuvres complètes de M[me] Guyon, ils

continua pas moins sa propagande secrète à la faveur et sous le couvert du pseudonyme de Théophile (1). Quelques années plus tard, c'est lui qui présida à l'impression faite à Lausanne des Œuvres complètes du grand Arnauld (en 45 vol. in-4°), publiée par Larrière, collaborateur aux *Nouvelles ecclésiastiques* du temps que Saint-Marc les dirigeait, — preuve manifeste et indéniable de son affiliation au parti janséniste. Et son dernier ouvrage imprimé à Lyon en 1793, l'année même de sa mort, sous le titre de *Philosophie divine*, traitait de la *liberté et de l'esclavage de l'homme*, de la *prédestination*, de la *grâce* et du *péché originel*, sujet permanent des méditations et des disputes de tous les vrais sectateurs de Port-Royal (2).

Il n'est donc pas étonnant que, sous ces diverses influences, il se soit formé à Lausanne un courant favorable à l'étude historique et critique de la doctrine janséniste et que Sainte-Beuve y ait trouvé, en 1837, un public prédisposé à l'entendre. Quelque temps avant son arrivée, Juste Olivier lui écrivait que le sujet de Port-Royal était peut-être de toute la littérature française celui qui leur convenait le mieux, et pour lui prouver qu'il n'était pas étranger ou indifférent au Conseil d'Etat de

avaient réuni une importante bibliothèque d'ouvrages mystiques qui existait encore dans la première moitié du dix-neuvième siècle et dans laquelle les ouvrages jansénistes abondaient. (Note de M. Bernus, mort, en 1903, professeur à la Faculté de théologie protestante de Lausanne.)

(1) Tous les disciples de Dutoit-Membrini avaient des surnoms. C'étaient, *Calef, Opassum, Abraham, Sarigue, Philémon, Timothée, Electa, Debora*, etc. (Cf. sa *Vie* par Jules Chavannes. Lausanne, Bridel, 1865.)

(2) Dans son *Histoire de la Confédération suisse*, t. XV, p. 22, M. Monnard définit ainsi Dutoit : « Mystique et philosophe, vaste esprit qui se développa librement dans la solitude. » Vinet, qui s'y connaissait, le mettait au nombre des plus excellents juges en fait de prédication, et Sainte-Beuve, qui avait eu, après son départ de Lausanne, la curiosité de le lire, écrivait à Juste Olivier le 24 mai 1843 : « Je reçois le Dutoit-Membrini avec une reconnaissance que nourrit et augmente la lecture. » (Lettre inédite.)

qui dépendait l'autorisation, il lui apprenait que M. Jacquet, président dudit Conseil, avait fait tout récemment un pèlerinage à Port-Royal et en avait rapporté une pierre à Lausanne (1).

(1) Lettre de Juste Olivier à Sainte-Beuve.

La grosse difficulté était cependant d'obtenir l'approbation du Conseil de l'Instruction publique et du Conseil d'Etat.

« Vous avez à Lausanne et dans le canton de Vaud, lui écrivait Juste Olivier, le 29 septembre 1837, beaucoup d'amis qui remuent pour vous tout ce qu'ils ont de bras. M. Monnard, que j'avais averti, écrit de Lucerne. Son collègue à la Diète, M. de la Harpe, conseiller d'Etat, en a fait autant. Mon beau-frère et moi expédions des missives tant et plus. Le Conseil d'Etat passe pour être un peu récalcitrant en littérature moderne, mais nous disons : « Il n'osera.»

« Tout cela est bien lent et vous ennuie beaucoup, si vous y pensez. Mais nous n'avons pas de ministre de l'Instruction publique compétent pour décider à lui seul les questions de cette espèce. Dans nos petites démocraties, la volonté qu'il faut faire agir est très complexe. Il y a une Académie, corps enseignant à consulter, et la décision appartient à un Conseil d'Etat composé de neuf membres. Quelque bonne volonté que nous y mettions, les délibérations, les communications d'un corps à l'autre, les préavis à recueillir prennent du temps. Voilà ce que vous fait dire mon ami Espérandieu, et en vérité il a mis à cette affaire toute la célérité voulue. »

Et six jours après, Juste Olivier mandait de nouveau à Sainte-Beuve :

« Je vous adresse note sur note, comme nos grands diplomates européens. Celle-ci pour vous prévenir que le Conseil de l'Instruction publique, en s'adressant officiellement à vous, vous fera peut-être une question sur la manière dont vous entendriez traiter le sujet de Port-Royal que j'ai indiqué en votre nom. Ne soyez pas surpris, c'est une affaire de forme. Comme le sujet doit être agréé par l'Académie, qui est proprement le corps enseignant, tandis que le Conseil n'est que le corps dirigeant, ce dernier se croira peut-être obligé d'avoir vos propres paroles sur ce point, afin de les insérer officiellement dans sa communication à l'Académie. Ayez donc la complaisance de lui faire en deux ou trois phrases votre profession de foi à cet égard : ce que vous m'avez mis dans votre lettre sur votre intention de traiter *Port-Royal* d'une façon approfondie et *en le rattachant par ses liaisons naturelles aux écrivains du grand siècle*, surtout ce dernier point... Nous sommes tous bien ennuyeux, n'est-ce pas ? mais tâchez de nous prendre encore un peu en patience ; peut-être qu'en persévérant dans l'ennui le plaisir vous viendra. »

Le plaisir vint, en effet ; le 7 octobre 1837, Sainte-Beuve recevait de Juste Olivier le petit billet que voici :

« Le sujet de Port-Royal a été agréé par l'Académie. Ainsi il ne reste plus aucun obstacle. Port-Royal, le cours donné officiellement aux étudiants pendant notre année scolaire (novembre à juin) et trois leçons par semaine. Nous sommes tous réjouis, dussions-nous avoir le chagrin de ne pas vous recevoir à Lausanne, comme nous aurions aimé. » (*Lettres communiquées*

Si Dutoit-Membrini avait vécu à cette époque, il eût certainement aperçu dans ce dernier détail une figure, la première pierre de l'édifice que Sainte-Beuve devait bâtir au chef-lieu du canton de Vaud.

## III

Nous avons vu que Sainte-Beuve était descendu à l'hôtel d'Angleterre, aujourd'hui hôtel du Nord. M. et Mme Juste Olivier auraient désiré qu'il fût tout à fait leur hôte, comme il l'avait été à Aigle, lors de son premier voyage à Lausanne, mais Sainte-Beuve, qui avait de vieilles habitudes et qui à Paris, pour être plus libre, n'habitait pas avec sa mère, n'avait accepté chez ses amis qu'une demi-hospitalité. Tout le jour il travaillait à l'hôtel où il ne voyait absolument personne jusqu'à 4 heures du soir, les jours où il ne faisait pas de cours, et jusqu'à 3 heures les jours où il professait (1). Passé cette heure, il se ren-

*par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.*) — On trouvera d'autres lettres se rapportant aux négociations de ce cours dans la *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

(1) Il ne communiquait avec le dehors qu'au moyen de petits billets qu'il faisait passer à M. et Mme Juste Olivier ou de notes qu'il avait soin d'écrire sur son sous-main pour ne rien oublier.

Voici quelques-uns de ces billets restés inédits :

« Hiver 1837.

« Vous avez un louis d'or ; vous me dites : Mettons nos louis d'or ensemble. Je sais que je n'ai pas un louis d'or, mais seulement une pièce de trois baches, et je dis non. Vous vous attristez et vous blessez un peu. Je vous dis : Eh bien ! mettons ensemble votre louis d'or et ma pièce de trois baches, si vous y consentez. J'apporterai moins que vous dans cette amitié, mais du moins j'y apporterai d'abord le contentement et le bonheur de recevoir plus que je ne donne, ce qui est un des premiers caractères de l'amitié. »

« Hiver de 1838.

— « Mille bonjours, Madame, seriez-vous assez bonne pour demander à M. Lèbre de vouloir bien me prêter le volume des *Oraisons funèbres* de

dait chez ses amis Olivier, avec qui il dînait et restait toute la soirée, et rentré chez lui il reprenait son travail

Bossuet où est celle de la *Princesse Palatine* et celle du *Prince de Condé* pour la journée seulement.

— « Mes amitiés à Olivier qui doit en être déjà au midi de la journée. J'espère que vous avez bien dormi et que vous ne faites que de commencer la vôtre. Mille respects, Madame.

— « Voudriez-vous, s'il vous plaît, faire remettre la caisse avec le couvert et le *Saint-François de Sales*. Comment êtes-vous de cette fatigue ?

— « Je vous remercie beaucoup, Madame, je crois que c'est moi qui suis ce matin beaucoup mieux que vous, ayant très au long dormi. Ce serait tout à fait mal de ne pas faire le cours. N'y venez pas au moins, je vous le dirai sans me fatiguer.

— « Je m'habille à l'instant, mais il me faut une petite heure. Je vais me hâter. Mille bonjours, Madame.

— « Ne serait-il pas bon, cher ami, d'envoyer une petite note à l'Académie pour ceux qui n'auraient pas assisté à mon avis verbal ? Si vous jugez inutile, n'envoyez pas.

— « Je suis beaucoup mieux, Madame, que je ne pouvais l'espérer après tous mes excès d'hier soir. Je ne me donne pas congé, je vous verrai, j'espère, à ma leçon. Je contremanderais les emplâtres si j'osais. Mille remerciements de toutes vos affections. Gardez tous mes respects, et amitiés à Olivier.

— « Cher ami, en m'esquivant hier j'ai laissé la *Revue des Deux Mondes* où je voudrais bien me régaler du discours de Patin. Voudriez-vous la remettre au porteur et aussi, si vous le pouviez, le volume de La Fontaine où est la traduction du *Dies iræ*. Je vous reporterai le tout à 3 heures.

— « Comment est-ce, ce matin, Madame, et d'Aloÿs, et de vous et de tout le monde ? Je voudrais bien qu'il n'y eût plus lieu à ces messages qui ne vous obligent à d'autre réponse qu'à un petit mot au bas de ce billet : *bien*, ou *assez bien*, ou *mieux*. Si Olivier part je lui resserre la main.

— « Comment les enfants vont-ils ce matin, Madame ? Surtout le petit, car j'espère qu'il ne faut plus parler d'Aloÿs. Et vous, avez-vous dormi ? Si vous voulez vous promener, sera-ce temps et à votre convenance de vous prendre à 2 heures ? Je serai trop heureux de savoir ce que vous préférez pour qu'une chose qui me sera si douce vous soit en tout agréable. Mille respects affectueux. »

A présent , voici quelques-unes des notes de son sous-main qui est gardé précieusement dans la famille Olivier. Je les cueille au hasard et dans leur enchevêtrement si pittoresque :

— « J'ai rencontré M. Manuel et M^me^ Vinet, mais je n'ai parlé que par signes, les derniers accents de ma voix ce matin ont été pour M. Porchat : c'est une fin comme une autre.

— « Je n'ai pas de poumons, je n'ai pas de mémoire, rien de l'orateur.

— « Je ne me sépare de mon traitement qu'à la mort, comme dit le maréchal Soult.

— « J'ai pris du lait à 1 heure.

— « Encore un cours sur la littérature moderne, et puis c'est tout.

— « Il y a à payer, sur l'argent du poële, un petit volume de M^me^ de Char-

de recherches et de rédaction jusqu'à ce que le sommeil le prît. Toutes ses leçons étaient écrites dans l'intervalle d'une séance à l'autre. Cela donne une idée de la somme de travail qu'il fournit pendant les sept mois que dura son cours. Je ne crois pas que pareil labeur ait jamais été accompli par un écrivain dans des conditions aussi tyranniques.

Le cours de Sainte-Beuve (1) avait lieu les lundis, mercredis et vendredis dans la grande salle de la bibliothèque de l'Académie, située à côté de la cathédrale et à deux pas de chez Vinet (2). Il ne devait être gratuit que

rière que M. D. (Ducloux) me fera venir de Neuchatel et une nouvelle édition des *Lettres*, 1833.

— « Ce temps me rappelle le jour où j'ai vu le lac pour la première fois, moins le fier sourire de neige.

— « Je ne sais plus ce que c'est que cette clé précieuse.

— « En somme je suis très content, mais il ne faut pas de récidive.

— « J'ai envoyé un petit résumé à Labitte qui fera une note dans la *Revue*.

— « Ma mère est extrêmement flattée : je lui ai envoyé les lettres de ces dames et de M. Vinet.

— « Dire à Emile Deschamps qu'on a chanté sa romance un soir, c'est allé.

— « C'est purement local, c'est le mal que j'ai eu tout cet hiver, mais il a augmenté ces jours-ci par chaud et froid.

— « Je fais toujours mes malles, et c'est parce que ma mère y avait touché qu'il y avait anicroche.

— « Je n'ai pas remis à M. Vulliemin le volume des *Six jours* de Duguet ; vous voudrez bien le lui rendre.

— « J'ai vu un moment M. Porchat. J'ai mis une carte chez M. G... (Gendroz ?). Je n'ai pu aller chez M. Dufournet ni chez M. de la Harpe.

— « Je serai en état de partir si je me soigne aujourd'hui.

— « Il reste à payer à M. Ducloux pour le cerclage (des caisses de ses livres) et au cordonnier pour un raccommodage.

— « Mais il n'y a aucun besoin de méringues. Sérieusement, il n'est pas besoin de méringues et je n'en mangerai pas.

— « Vous pouvez bien croire que je n'oublierai ni Lausanne ni Aigle, et j'espère bien y venir au prochain printemps en homme libre.

(1) Ce cours lui était payé par l'Etat 3.000 fr. ancienne monnaie (4.500 francs monnaie actuelle).

(2) Sainte-Beuve a dit (*Port-Royal*, I, 515) que Vinet et lui furent installés le même jour : mercredi 1er novembre 1837. Ce n'est pas tout à fait exact. La vérité, c'est que Vinet seul fut officiellement installé ce jour-là, en présence de Sainte-Beuve, dont M. Porchat, recteur de l'Académie, parla

pour les étudiants, mais Sainte-Beuve avait voulu qu'il fût gratuit pour tout le monde et même ouvert aux dames — ce qui lui avait fait immédiatement une petite cour féminine. Lorsqu'il montait, enveloppé de son manteau de poète, les fameux « escaliers du marché » qui reliaient et relient encore la ville basse à la ville haute (1), il était généralement suivi d'un long cortège

en ces termes : « Un des hommes dont Paris écoute la voix ayant proclamé le mérite signalé des ouvrages de M. Vinet, se trouve ici pour l'installer avec nous comme membre de cette Académie, à laquelle il veut bien lui-même prêter quelque temps l'appui d'un talent si digne de sa grande renommée. »

Ce n'est que cinq jours après, le lundi 6 novembre, que Sainte-Beuve fut installé à son tour et prononça son discours d'ouverture devant une assistance aussi nombreuse que choisie. J'aurais voulu donner ici la physionomie de cette première séance, mais la *Gazette de Lausanne* ne lui consacre que trois lignes et le *Nouvelliste vaudois*, qui en parle assez longuement, s'occupe moins de la leçon d'ouverture que du sujet du cours de Sainte-Beuve et de sa manière de professer :

« Nous avons retrouvé, dit ce journal, dans la parole de M. Sainte-Beuve, les qualités essentielles du style qui distingue cet écrivain ; mais il est fâcheux qu'il lise ses leçons, car on sait tout ce qu'une improvisation chaleureuse et animée ajoute de puissance à un enseignement du genre de celui qu'il est appelé à faire. Il va sans dire que nous n'entendons nullement parler ici d'un mode de professer spontané et abandonnant tout au hasard, ou à l'à propos, mais de cette improvisation sévère qui demande plus de labeur et de préparation que les discours les mieux appris, telle, en un mot, que nous la décrivait naguères à si grands traits M. le professeur Vinet. C'est surtout dans un sujet comme celui qu'a choisi M. Sainte-Beuve, que l'on doit regretter l'absence de ce mode d'élocution, qui présente sur la lecture l'immense avantage d'empreindre pour jamais dans les esprits les grandes images et les idées capitales, tout en aidant à l'enchaînement de celles-ci. On aura beau faire, en effet, l'école de Port-Royal sera toujours pour un cours de littérature un sujet abstrait, dont bien peu de personnes pourront se rendre compte d'une manière tant soit peu méthodique et satisfaisante à la seule audition des leçons, si éloquemment débitées qu'elles soient, et à plus forte raison si elles sont simplement lues. On dirait que ces pieux solitaires, tant est austère leur éloignement pour tout ce qui est apparent et extérieur, répugnent à venir poser dans une chaire de littérature, devant un auditoire nécessairement préoccupé d'idées mondaines. Avec eux l'anecdote reste froide et les plus spirituelles saillies tombent à plat... »

(1) Ce quartier, grâce à Dieu, n'a presque pas changé, et j'ai eu le plaisir, en arrivant à Lausanne, de retrouver au pied et tout autour de la cathédrale les vieilles maisons, les vieux monuments et tout le pittoresque qui avait charmé Sainte-Beuve.

de dames qui l'attendaient à sa sortie de l'hôtel d'Angleterre et s'inclinaient respectueusement sur son passage. Il avait été moins fortuné du côté des hommes : s'il comptait parmi ses auditeurs des partisans enthousiastes, il avait aussi des détracteurs qui ne désarmèrent jamais tout à fait. Mme Vinet nous a déjà dit un mot des reproches que ces derniers faisaient à son cours, mais il n'y avait pas que le sujet de ses leçons qui leur parût un peu sérieux, disons le mot, rébarbatif. Sainte-Beuve manquait totalement des moyens physiques les plus indispensables à l'orateur, voire au conférencier. « Quand j'ai une fois vociféré une heure durant, écrivait-il à Mme Pelegrin, je suis hors d'haleine jusqu'à mon heure du surlendemain. » Il en convenait donc le premier. Mais, outre qu'il n'avait ni poumons ni voix, il était affligé d'un accent picard assez désagréable et qui dans les commencements portait sur les nerfs à tout le monde. Quand on s'y fut habitué, les plus difficiles se rabattirent, faute de mieux, sur les noms des personnages que Sainte-Beuve mettait en scène.

Dans l'un des principaux cafés de la ville, transformé en une sorte de club politique, dit Juste Olivier, on répétait la leçon du jour en la travestissant. Et dans l'auditoire de Sainte-Beuve il y avait telles personnes que l'on ne désignait plus que par les surnoms de Saint-Cyran, de Lancelot, de Singlin, de la mère Angélique.

En somme l'opposition que rencontra notre professeur n'était pas bien méchante, et je comprends qu'il ait dissuadé Juste Olivier de publier la pièce de vers que, sous le pseudonyme de Delacaverne, il avait composée avec sa femme pour le venger des sarcasmes des mécontents (1). Il n'était pas fâché au fond de la petite agita-

(1) Cette pièce de vers parut à Lausanne après e départ de Sainte-Beuve

tion qui se faisait autour de lui, et son amour-propre était largement satisfait par les témoignages d'admiration et de sympathie qu'il recevait de tous côtés. Le premier qui lui ait été donné, celui peut-être auquel il se montra le plus sensible — en dehors, bien entendu, des marques d'amitié que lui prodiguèrent ses amis de la rue Martheray — fut le toast de bienvenue que lui porta le poète Porchat à la fin du banquet qui lui fut offert à son arrivée à Lausanne, banquet suivi d'une sérénade de la société de Zofingue (1). C'est une chanson dont M. Forel, de Morges, a retrouvé le texte original dans les papiers de M. Monnard. La voici :

A Monsieur Sainte-Beuve

Eh quoi ! pour notre bonne Suisse
Vous avez pu quitter Paris !
D'un rimeur fâcheux et novice
Vingt couplets en seront le prix.
Mais il est ami de la France,
Votre cœur au sien répondra.
Chantons notre antique alliance.
Plus de Jura !

Des vieux temps consultez l'histoire :
Nous étions tous Gaulois et Francs.
Rome trembla de notre gloire ;
Le Saxon nous vit conquérans.
Au début de mainte campagne,
Qu'un champ de Mars inaugura,
On chantait, passant la montagne,
Plus de Jura !

sous le titre : *Epître à M. Sainte-Beuve sur son cours de Port-Royal*, par M. Delacaverne.

(1) La Société de Zofingue, fondée par Vulliemin dans les premières années du XIXe siècle, a pour but d'unir entre eux tous les étudiants de la Suisse qui s'assemblent une fois l'an à la ville centrale de Zofingue. Il y en a une section dans tous les chefs-lieux des cantons.

Le temps vint marquer nos frontières,
Nous Suisses, vous Français enfin ;
Vos Rois adoptaient nos bannières,
Et nous baptisions le Dauphin.
Marignan souffla des orages,
Mais François qui nous admira
Nous dit : Mes amis, soyons sages,
Plus de Jura !

Puis, dans le sein d'un prêtre austère,
Un vieux roi, pleurant ses beaux jours,
Cassa l'édit de son grand-père,
Rançon de coupables amours.
Pour ceux qui fuyaient le martyre,
En vain la pitié l'implora,
Mais notre Suisse osa leur dire :
Plus de Jura !

Enfin croula le trône antique
Sous l'effort de quatre-vingt-neuf,
Et notre vieille république
Comme vous désira du neuf.
Coiffé du chapeau démocrate,
Le Corse un beau jour se montra.
Des deux côtés il mit la patte.
Plus de Jura !

La liberté nous fut rendue.
Dirai-je au prix de quels revers ?
A ma lyre un peu détendue
Il ne faut pas de si grands airs.
Mais du Nord vienne quelque orage,
Suisses, Français, elle dira :
Voici pour tous assez d'ouvrage :
Plus de Jura !

Pour orner notre Académie,
Monsieur, vous franchissez les monts.
Voilà de notre illustre amie
Les envoyés que nous aimons.
Avec vous des noises falotes,

Et du blocus même on rira,
Car vous avez mis dans vos notes :
Plus de Jura !

C'est à cette chanson patriotique que Sainte-Beuve répondit quelque temps après par les vers qu'il a recueillis au tome II de ses poésies complètes (1).

Mais revenons à son cours. Il se flattait un jour d'avoir tenu dans ses mains le catalogue de la bibliothèque de M. de Sacy, — en quoi il n'avait pas tort, car les livres d'un penseur sont autant de fenêtres ouvertes sur son âme.

Eh bien ! moi aussi, j'ai eu la bonne fortune de feuilleter le catalogue de la bibliothèque port-royaliste de Sainte-Beuve. J'ai même été plus heureux que lui : non seulement, en effet, je possède ce catalogue, mais j'ai touché, feuilleté, parcouru les ouvrages dont il se compose, leur destinée ayant voulu qu'au lieu d'être dispersés comme les autres après sa mort ils fusssent vendus en bloc à la Société de l'histoire du protestantisme français. Il y a là plus de 400 ouvrages,formant un ensemble de près de 700 volumes qu'on chercherait inutilement ailleurs. Pour ma part, en fait de bibliothèque janséniste particulière, je ne vois que celle de la famille de Barante qui soit plus riche et comme nombre et comme livres rares.

Mais ce qui augmente la valeur de la collection de Sainte-Beuve, ce sont les notes manuscrites qu'il a semées au hasard de ses lectures le long des marges de certains volumes. Ainsi, à la dernière feuille d'un manuscrit de Nicole provenant de l'abbé Coudrette, ami et exécuteur testamentaire de M. Boursier, Sainte-Beuve a piqué cette remarque : « L'écriture d'Arnauld est nette,

(1) *Notes et Sonnets*, p. 289, édition Calmann-Lévy.

nerveuse, décisive, comme celle de Lamennais et de Guizot. — L'écriture de Nicole, très belle aussi, a quelque chose de plus indécis et de plus coulant, elle tient de celle de l'abbé Gerbet, de M. Damiron et de Nodier. »

Sur un exemplaire original des *Lettres provinciales* (qui malheureusement a été détaché de cette collection et vendu aux enchères avec le gros de la bibliothèque de Sainte-Beuve), j'ai relevé également cette note qui eût fait les délices de Vinet : « A la fin de la dixième (lettre) le dialogue cesse, l'ironie a fait son temps ; l'impatience et l'indignation saisissent l'auditeur (Pascal), il se lève ; l'orateur commence, il tire le glaive. Il y a des *Philippiques et des Catilinaires.* »

Si j'en avais le temps je vous dénombrerais, à la façon d'Homère, cette armée de théologiens et de bonnets carrés qui pendant cent ans remplirent le monde du bruit de leur dispute. Et quelle dispute ! je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu de plus vaine au moins en apparence ! Mais là, comme dans la plupart des affaires où les casuistes mirent la main, sous une querelle de mots se débattait une question infiniment plus haute que la question du *fait* et du *droit*. Il s'agissait de savoir si le christianisme, désossé par les molinistes, ne serait plus qu'une chaire molle, si la religion catholique qui avait trempé si fortement les hommes du XVI[e] siècle ne serait plus qu'une vague et mystique religiosité, si la France de saint Louis et de Henri IV renierait ses traditions libérales et, de gallicane qu'elle était, deviendrait purement et simplement romaine.

Oui, c'est tout cela qui était en jeu dans la querelle de la grâce. Et j'admire pour ma part le talent de greffier, d'avocat et de juge avec lequel Sainte-Beuve instruisit ce grand procès dans son cours. Greffier, il poussa le scru-

pule jusqu'à enregistrer les moindres témoignages des parties en présence; avocat, il plaida le pour et le contre avec la même impartialité; juge, il rendit des arrêts tellement équitables qu'ils demeurent sans appel.

## IV

Il avait mis six mois à professer son cours; il mit près de trente ans à écrire son livre. Cela seul est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Et en vérité ceux-là m'étonnent qui discutent le point de savoir si dans son histoire de *Port-Royal* Sainte-Beuve suivit à la lettre le manuscrit de ses 81 leçons. N'a-t-il pas dit lui-même, dans une épître à Collombet, qu'il gagnait d'avance, à écrire ses leçons, sinon la rédaction définitive du moins les matériaux de son livre? Il est bien clair que s'il ne fit paraître le tome III de son ouvrage qu'en 1848 et le tome V qu'en 1857, c'est que sa rédaction de Lausanne ne lui suffisait pas. Avec les yeux qu'il avait tout autour de la tête et la conscience qu'il apportait à ses travaux, il avait toujours peur de laisser derrière lui des documents capables d'infirmer son jugement sur tel ou tel point. Pendant que s'imprimait son premier volume, il écrivait à Juste Olivier : « Je tombe à l'aspect du bon à tirer dans des scrupules infinis. Je veux tout vérifier, tout reconsulter, tout annoter. Je pratique en littérature la morale de nos gens (1). » Et cela était si vrai qu'en 1839 il voulut aller à Rome « avant d'attaquer cette grande cité dans Port-Royal ». Il espérait en revenir plus respectueux, au moins plus indulgent, comme pour quelque chose qu'on a aimé. Il en revint non pas désenchanté,

(1) *Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.* Lettre du mois de septembre 1838.

mais déçu. « J'ai assez bien vu Rome, écrivait-il à Juste Olivier, et dans le sens où je la voulais voir : je comprends ce que c'est maintenant. On y devient aisément dévot, chacun à son saint, l'un à l'Apollon du Belvédère et au grec, l'autre à Raphaël, l'autre aux chapelets ; j'ai vu des dévots de toutes sortes et qui chacun ne voyaient que leur objet. Rome et son séjour prolongé sont le plus grand prétexte à la paresse de l'âme et à un parti-pris ; on y penche tout d'un côté et rien ne vous y contrarie dans ce grand silence. Au fond tout cela est mort. Rome n'est qu'une grande ville de province traversée d'étrangers. Ce qui y vit ou qui achève d'y mourir (et achèvera longtemps) a le petit pouls d'un vieillard : ce qu'était le ministère Fleury en France... (1). »

Un peu plus tard, le bruit fait autour de Pascal par la publication du vrai texte des *Pensées*, les travaux critiques auxquels elle donna lieu de la part de Faugère, de Cousin et de Vinet, le regain de succès qu'obtinrent les *Provinciales*, à la faveur de la campagne entreprise contre la Compagnie de Jésus, — car elles ont beau vieillir, elles continuent de partir toutes seules, comme la *Marseillaise*, chaque fois que l'Etat se croit en danger du fait des Jésuites — tout cela mit un temps d'arrêt dans l'impression du troisième volume de Sainte-Beuve. Outre qu'il lui paraissait de mauvais goût et peu digne d'un historien de sa valeur de jeter ce volume dans la mêlée des partis comme un nouveau brandon de discorde, il avait à Lyon, dans la personne de François-Zénon Collombet, un ami des Jésuites dont il faisait grand cas, à cause de sa profonde érudition, et il n'aurait pas voulu contrister son cœur.

(1) *Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et M*[me] *Juste Olivier.*

Le 8 juillet 1845, il lui écrivait : « C'est toujours dans les grandes circonstances que j'ai recours à vous ; je me remets à Pascal, aux *Provinciales*, et je viens vous demander quand vous paraissez. »

Collombet préparait un livre dans lequel il se flattait de prouver que les *Petites Lettres* avaient été bel et bien qualifiées quand on les avait appelées « les grandes menteuses » !

« Vous avez raison, lui mandait Sainte-Beuve, d'aller ferme sur les *Provinciales!* La vérité avant tout! Le fait est que Pascal, lorsqu'il entreprit ce travail, ne savait pas le premier mot de ces matières théologiques, et qu'il écrivit avec les notes de Nicole et d'Arnauld.

« Il varie lui-même sur la question du *droit* et du *fait* dans le courant des *Provinciales*, si je ne me trompe.

« Il est vrai encore que Pascal a toujours déclaré qu'il ne se repentait pas d'avoir écrit les *Provinciales ;* mais en parlant ainsi, il songeait moins à l'exactitude de telle ou telle opinion qu'il y impute aux Jésuites qu'à l'ensemble de leurs procédés, et on ne peut nier qu'à cette époque ceux-ci n'aient employé tous les moyens contre les Jansénistes, lesquels, de leur côté, le leur rendaient bien, sinon en adresse, du moins en haine... »

Et Sainte-Beuve demandait à Collombet de lui envoyer des *Mémoires*, comme Pascal en recevait de Port-Royal, pour rétablir les textes inexactement cités dans le pamphlet du grand Blaise. C'était surtout ce qui porte sur les *Provinciales* IV, V, VI, etc., jusqu'à la XVI[e], en un mot ce qui peut le faire prendre en faute sur certaines allégations de détails et certains textes concernant la morale des Jésuites, qui lui paraissait utile d'avoir sous les yeux, car il en était précisément à cette portion de son travail et il tenait à être aussi vrai que possible.

Vous pensez si François-Zénon Collombet jubilait en lisant ces lignes. Quelle victoire pour lui et surtout pour ses nobles clients, si, grâce à ses savantes communications, Sainte-Beuve dans un grand coup de lumière allait lâcher Pascal! Malheureusement Sainte-Beuve ne fut pas convaincu.

« J'ai amplement usé, il y a quelque temps, des pièces que vous m'aviez communiquées sur les *Provinciales*, lui écrivait-il le 28 septembre 1846. Je ne suis pas arrivé aux mêmes conclusions que vous, mais j'ai tenu compte d'incidents de détail qui entachent un peu la victoire de Montalte (1). »

Et c'est tout. Il y avait loin, comme vous voyez, de la coupe de la vérité aux lèvres du correspondant de Sainte-Beuve. Encore celui-ci s'était-il efforcé de la rendre moins amère, pour amorcer notre Lyonnais d'un autre côté. Il se souvenait qu'autrefois Collombet lui avait indiqué une remarquable préface de Guyot, l'un des maîtres de Port-Royal, et comme il allait passer bientôt à une autre partie de son sujet, aux Ecoles et Méthodes de Port-Royal, il lui demandait s'il ne pourrait pas lui communiquer quelques petites traductions de ce maître Guyot.

Dans l'intervalle (1842), Sainte-Beuve était allé passer huit jours à Troyes, dont la bibliothèque est si riche en documents jansénistes. Vingt ans après, la publication des Mémoires du père Rapin, un des pires ennemis de Port-Royal, coïncidant avec les découvertes précieuses de M. Chantelauze sur le cardinal de Retz, achevait d'amuser, d'attarder notre historien.

Son troisième volume paru en pleine république (2), il

(1) Cf. les *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, publiées par MM. C. Latreille et Roustan.

(2) Et nous savons par les *Souvenirs* de Juste Olivier que, le jour même

s'avisa un jour, pendant qu'il était à Liège, en train de discourir sur Chateaubriand, de prendre langue avec la petite Église d'Utrecht, d'étudier sur place « ce qui reste du jansénisme vivant ». C'était un peu tard, et m'est avis que Sainte-Beuve aurait dû commencer par là ; de la sorte il aurait pu dire, en jetant les fondements de son ouvrage, qu'il connaissait les trois Romes, la Rome papale, la Rome calviniste et la Rome janséniste, mais à cette époque Utrecht était bien loin de Paris, et je ne sais pas si les bonnes intentions dont était pavé son roman de *Volupté* auraient suffi, en 1834 ou 1835, pour lui ouvrir à double battant la porte des archives d'Amersfoort. J'en doute un peu, car même après les deux premiers volumes de son *Port-Royal*, le pieux savant qui avait alors la garde de ces archives lui manifesta plus de surprise que d'admiration pour sa littérature (1). Ces gens-là sont si peu littéraires ! Ils ont hérité de Port-Royal non seulement sa doctrine à laquelle ils sont restés pieusement fidèles depuis plus de deux cents ans, mais encore sa sainte horreur du bel esprit et des vaines paroles. Racine leur est infiniment plus cher pour la fin de sa vie chrétienne que pour ses tragédies — si belles pourtant — d'*Esther* et *Athalie*. Et quant à Pascal, s'ils avaient à choisir entre les *Provinciales* et les *Pensées*, ils n'hésiteraient pas : ces

où Lamartine risquait sa tête à l'Hôtel de Ville en voulant sauver l'ordre, Sainte-Beuve s'acheminait tranquillement vers la place Royale où ses amis habitaient alors pour leur lire un chapitre de ce volume.

(1) Je dois dire ici que le *Port-Royal* de Sainte-Beuve a toujours été mal vu des jansénistes que j'appellerai professionnels. Il y a quelques années, un M. Malvaut en parlait ainsi dans son *Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal* :

« L'ouvrage de Sainte-Beuve, n'étant pas une source originale, ne pouvait entrer dans notre cadre. Il ne doit d'ailleurs être utilisé qu'avec une grande circonspection, l'esprit de Port-Royal n'y est pas. » Si Sainte-Beuve avait assez vécu pour lire cette note, il se serait contenté de hausser les épaules. Je ferai comme lui, quoique M. Malvaut m'ait fait l'honneur de comprendre mes *Derniers Jansénistes* dans son *Répertoire*.

*Provinciales*, quoique très orthodoxes, furent si tapageuses! Ils sont donc un peu fermés du côté extérieur, mais de l'autre, quels braves gens! quels admirables chrétiens! Je ne crois pas que la primitive Eglise en ait contenu de plus beaux exemplaires; pour ma part je garderai toute ma vie l'impression forte et douce que je ressentis, en 1890, au Congrès vieux-catholique de Cologne, à la vue de l'archevêque d'Utrecht et des évêques de Deventer et d'Harlem. C'était la première fois qu'ils se réunissaient publiquement aux vieux-catholiques de la Suisse et de l'Allemagne, la question du mariage des prêtres, sur laquelle ils sont demeurés intraitables, ayant creusé entre eux et les vieux-catholiques un fossé que l'on croyait infranchissable.

Quand ils parurent dans la salle du Congrès, leurs figures carrées empreintes à la fois de tristesse, de sévérité et de bonhomie, évoquèrent à mes yeux les beaux portraits que Philippe de Champagne a peints de nos Messieurs. Et je puis dire que pendant quelques jours je vécus, grâce à eux, dans l'atmosphère religieuse de Port-Royal-des-Champs.

Je ne vous ferai point l'histoire de leur petite Église, cela m'entraînerait trop loin de mon sujet. Sachez seulement qu'elle se compose encore aujourd'hui de 6 à 7000 fidèles répartis en une trentaine de paroisses, dont les curés sortent du séminaire d'Amersfoort, et que les archives de ce faubourg d'Utrecht contiennent à peu près tout ce qui fut sauvé, en livres, en relations, en manuscrits, de la ruine de Port-Royal (1). Il y a là des pièces

(1) Voici ce que m'écrivait à la date du 10 mai 1882 le vénérable M. Karsten, en réponse à la demande de renseignements que je lui avais adressée sur l'église d'Utrecht :

«... Ce qu'on aime à appeler les Jansénistes de Hollande, Monsieur, c'est l'ancienne église d'Utrecht, fondée au v<sup>e</sup> siècle par les travaux des

uniques et je comprends que Sainte-Beuve, qui avait été mis en goût de documents jansénistes inédits par son séjour à Troyes, se soit senti attiré vers la petite Eglise

SS. Villibrod et Boniface, tristement criblée au XVIe siècle dans le mouvement religieux, dit protestantisme, mais plus tristement fondée par les Jésuites au commencement du XVIIe siècle, où leur ambition démesurée a causé un schisme cruel qui a séparé la grande majorité des fidèles d'avec leurs vrais pasteurs. Ce schisme, à force de calomnies, à successivement réduit notre vénérable Eglise à un cadre minime, mais toujours un véritable cadre ou, si vous aimez mieux, un rayon qui, malgré tout, forme encore ce que saint Cyprien nomme une Eglise : *Plebs adunata.*

« Un peu plus de 6000 fidèles, avec une trentaine de prêtres qui ont à leur tète un archevêque et deux évêques, composent 26 ou 27 petites paroisses. Ces prétendus jansénistes s'appellent en notre patrie : *catholiques de l'ancien clergé.* On sait assez généralement que nos prêtres sont les successeurs de l'ancien clergé du pays qui demeurèrent fidèles à leurs prélats, tandis que les autres catholiques qui s'en sont laissé séparer (séduits par les calomnies des Jésuites) s'appellent *catholiques de la mission de Hollande.* Ce n'est que depuis 1853 que le pape Pie IX leur a donné, *motu proprio, ex plenitudine potestatis apostolicæ,* deux évêques.

« Nous avons notre propre séminaire reconnu par le gouvernement, et un collège ou petit séminaire. Ces deux établissements qui subsistent depuis 160 ans, c'est-à-dire depuis le commencement du schisme jésuitique, ont été entretenus par nous-mêmes, sans avoir jamais eu le moindre subside du gouvernement. Le séminaire où le nombre des élèves varie entre 4 et 12, en compte aujourd'hui 7 avec 3 professeurs ; et le collège a actuellement une dizaine d'enfants qui reçoivent l'instruction du gymnase de la ville. Ce nombre varie entre 8 et 20, ce qui suffit pour les besoins de notre Eglise. Voilà pour la statistique. La bibliothèque sur laquelle vous désiriez être également renseigné est celle de la maison de Klarembourg bien à distinguer des archives de notre Eglise. La première nous vient des Français réfugiés chez nous pour se soustraire à l'intolérance depuis la Bulle *Unigenitus* et l'appel de 1717. Ces messieurs avaient chacun leur bibliothèque qui, réunies, ont formé la bibliothèque de Klarembourg, maison à Utrecht, où ces messieurs se sont retirés en 1771 après la mort de l'abbé d'Etemare.

« C'est de lui que proviennent la plupart des manuscrits, mais on s'en fait ordinairement une idée bien exagérée. La plupart de ces mss. sont des écritures qui ne regardent que ces messieurs eux-mêmes. Un petit nombre seulement vient de Port-Royal et ont été pour la plupart imprimés.

« Enfin, Monsieur, vous demandez si notre séminaire (c'est bien à dire notre Eglise) a gardé la tradition de Port-Royal ou bien s'il s'est rangé du côté des vieux-catholiques. Le seul rapport que notre Eglise a avec les vieux catholiques d'Allemagne (nous n'en avons point avec les catholiques chrétiens de la Suisse) c'est qu'un de nos prélats leur a donné un évêque, qui comme *Allemand* serait mieux en mesure de secourir les fidèles repoussés par leurs pasteurs naturels, que ne le pourraient faire nos prélats. Pour le reste, et pour ce qu'ils appellent *leurs réformes,* notre Eglise n'y a pris aucune part comme aussi elle n'a pas été consultée là-dessus.

« L'archevêque d'Utrecht actuel se nomme Jean Heycamp. L'archevêque

d'Utrecht. Ce fut en 1849, comme je l'ai dit, qu'il fit ce pèlerinage. Il fut reçu à Amersfoort avec toute la déférence qui lui était due, mais avec une certaine réserve, bien qu'il fût conduit par un professeur de l'Université d'Utrecht qui lui servait en quelque sorte de caution, et c'est avec peine qu'il obtint du bon M. Karsten (lequel évidemment ne faisait qu'exécuter sa consigne) la permission d'entrebaîller certains cartons. Mais Sainte-Beuve était si séduisant, il parlait si bien de Port-Royal, qu'il avait conquis la place quand il partit. Et quelque temps après, M. Karsten lui faisait parvenir en copies, en dehors des livres manuscrits de M. Le Camus, cette vie de M. de Pontchâteau et ces Mémoires de M. Vuillart dont il a tiré un si beau parti dans les derniers volumes de son ouvrage, notamment en ce qui concerne les dernières années de Racine.

Ouvrez la dernière édition de *Port-Royal* et lisez l'avertissement daté de 1866, vous verrez la reconnaissance que Sainte-Beuve témoigna à M. Karsten. Le pieux archiviste d'Amersfoort en fut si touché que, le 15 janvier 1867, il lui écrivit la lettre suivante qui m'a été gracieu-

qui a *promis* de sacrer un évêque pour les vieux-catholiques, s'appelait Henri Loos, mort le jour même que M. Reinkens a été élu à Bonn. Il n'a pas su cette élection. Le prélat qui a fait le sacre de M. Reinkens était notre évêque de Deventer, et se nommait *Herman* Heykamp, oncle de l'archevêque d'Utrecht actuel.

« Voilà, Monsieur, il me semble tout ce que vous désirez savoir : si cela vous satisfait, j'en suis bien content. Pourriez-vous nous épargner de votre côté l'injurieuse épithète de jansénistes ?

« En relisant votre lettre, je vois que j'ai omis quelque chose. Les papiers ou mss. que nous avons sur Port-Royal sont, d'après toute apparence, du fonds de M^lle de Théméricourt : c'est toujours presque la main de son copiste ordinaire : p. a. Les 25 lettres de M. Thomas du Fossé étaient également de son écriture.

« Pour ne pas retarder ma réponse, je n'ajoute que la prière que vous me croyiez dans la charité de J.-Christ. Tout à vous. »

« C. KARSTEN. »

(Lettre inédite.)

sement communiquée par M. le Vte de Spoelberch de Lovenjoul.

« Très honoré Monsieur,

« Il faut bien, en effet, que Port-Royal nous soit cher, puisque c'est à ce seul titre que je dois toutes les bontés et les preuves d'amitié même dont vous me comblez. Si j'y corresponds bien mal en apparence, ce n'est pas que je n'y sois pas bien sensible, mais le point de vue dans lequel vous vous placez dans votre *Port-Royal* est pour moi, comme étranger dans votre littérature, si nouveau, si peu connu, que je n'ai qu'à écouter. Et de venir vous dire, en un méchant français, que j'y trouve de bien belles choses, il me semble que cela serait d'une insipidité dont votre goût exquis se passera volontiers. — Au reste, Monsieur, j'ose vous dire que je sens bien ce que vous dites, que Port-Royal forme les liens les plus sûrs entre ceux qui (bien que dans des vues plus ou moins différentes) se rencontrent sur son domaine, attirés de part et d'autre par l'estime, la vénération, la religion, comme vous vous exprimez, qu'excite en eux cette grandiose apparition du XVIIe siècle. Je me suis demandé si ce n'est pas peut-être parce que cet amour seul de Port-Royal nous révèle et nous garantit en ces personnages certaines qualités honnêtes et belles, en un mot, une trempe anti-jésuitique, — par laquelle nous nous confions sans crainte d'être trompés. Quoi qu'il en soit de cette pensée que vous comprendrez mieux que je ne l'exprime, le fait est que je n'ai jamais lu d'écrit de qui que ce soit, où il se manifestait une estime sincère de Port-Royal sans être épris d'amitié pour l'auteur. Et aimant jusqu'aux pierres de cette sainte maison, je n'apprends jamais sans émotion que votre gouvernement

prend quelque mesure pour relever la gloire de Port-Royal, même matériellement, en donnant son nom à quelque rue de Paris, ou (comme on me l'apprit dernièrement) en créant quelque place qu'on décore de ce beau nom. Vous voyez que je donne auprès de vous, Monsieur, peut-être avec trop de liberté, j'aurais presque dit le programme — au défaut d'un autre mot — mais en ce cas le programme sincère d'après lequel je veux bien qu'on me juge. Après quoi, je puis me dispenser de vous entretenir sur les sentiments qui m'animent par rapport à vous, Monsieur, comme auteur de *Port-Royal.* Si avec tout cela je n'écris guère, je me persuade que vous n'en voudrez pas pour cela à un étranger qui se trouve dans une position qui lui donne de la besogne outre mesure, mais que la nécessité de la charité ne lui permet pas de refuser.

« Le caractère de notre siècle, qui semble vouloir vérifier un mot de votre Bossuet : « Il viendra un temps où l'on ne connaîtra que les affaires et les plaisirs, » m'empêche d'avoir le moindre doute sur ce que vous témoignez être presque le seul à suivre cette question de Port-Royal. *Sicut populus ita sacerdos;* les études sérieuses qui ont autrefois environné de gloire le clergé français ont cessé depuis bien du temps, à quelques rares exceptions près. Et vos premiers prédicateurs, je veux dire ceux qui sont en vogue, le prouvent assez. Nos journaux nous en entretiennent quelquefois, et ce qu'ils en relèvent n'est pas de nature à donner une idée bien grande, même de ces coryphées.

« Mais je mettrai une fin à ma lettre ; seulement je ne saurais omettre que je viens d'apprendre la perte que fait votre patrie avec la république des savants dans la mort de M. Victor Cousin, dont les travaux sur Platon

vivront longtemps. Je ne connais pas assez ses autres ouvrages pour en oser parler. *R. in pace!*

« Je me réjouis de l'avancement de votre nouvelle édition, et j'espère qu'elle réveillera en bien des personnes l'estime et l'amour de Port-Royal. J'ai reçu en son temps l'épreuve de votre *Avertissement*, dont je vous témoigne ma reconnaissance. Si je ne vous en ai pas même accusé réception, c'est que j'ai fait tout bonnement ce que vous disiez dans la lettre dont vous avez bien voulu l'accompagner : « Vous n'avez pas à me répondre. » C'était à l'époque où notre petite ville était visitée par le choléra.

« La seule chose qui m'ait déplu dans votre dernière lettre, c'est ce qu'elle disait de certaines indispositions qui vous ont atteint. Je souhaite de tout mon cœur que nos bons amis de Port-Royal puissent vous procurer les soulagements nécessaires pour que vous atteigniez à une *senectus viridis*.

« Je vous prie de lire ma lettre avec toute l'indulgence dont elle a besoin et d'agréer le témoignage des sentiments de respect et d'estime sincère avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Très honoré Monsieur,

« Votre très humble serviteur.

« L. Karsten. »

Cette lettre, où j'aurais tant de choses à commenter, notamment le passage relatif à la mort de Victor Cousin, je ne sais quelle impression elle a faite sur vous, mais en la lisant je ne pouvais me défendre de cette réflexion que, quelques mois plus tard, le rôle d'« évêque du grand diocèse » joué publiquement par Sainte-Beuve et le bruit qui se faisait autour de son nom à propos de tel

dîner du Vendredi-saint auraient peut-être empêché M. Karsten de l'écrire. On sait qu'après avoir traversé toutes les communions, lâché tous les partis, l'historien de Port-Royal avait jeté l'ancre sur le roc désolé de la libre-pensée rationaliste. Ce fut son dernier avatar. Il finit comme il avait commencé. Sa vie qui dans les beaux jours avait été si religieuse appelait une autre fin. Mais qu'importe après tout? L'essentiel, au point de vue particulier qui nous occupe, est qu'il ait achevé sa grande œuvre de *Port-Royal* dans l'intelligence du christianisme que lui reconnaissait Vinet. De ce côté-là, malgré son détachement graduel des solitaires, nous n'avons aucun reproche à lui adresser (1).

L'éternel honneur de Sainte-Beuve, ce par quoi son œuvre vivra dans le respect du temps et l'admiration des hommes, c'est que, sans rien lui sacrifier de ses convictions, de ses croyances, en dépit de ses variations et de ses métamorphoses, il aura servi jusqu'au bout la grande cause de la vérité.

(1) Lui-même ne les perdit jamais de vue dans les grandes circonstances de sa vie. En 1844, quand il refusa pour la troisième fois la décoration que lui offrait Villemain, il s'excusait en disant: « J'ai vécu avec des hommes qui ont tout sacrifié pour ne pas signer je ne sais quel formulaire : cela paraissait une puérilité, mais ils y mettaient une idée, je comprends très bien ces hommes. »

L'année suivante, lors de sa réception à l'Académie française, il écrivait à Hermann Reuchlin: « Vous qui m'avez vu dans mon petit galetas que je regrette, vous m'auriez à peine reconnu ce jour-là, dans l'habit de cérémonie auquel s'ajoutait l'épée, et tout un air de cour que j'ai vite tâché de me rendre familier. Qu'aurait dit M. Singlin d'un pareil déguisement? M. Royer-Collard pourtant assistait à cette cérémonie et n'a point paru mécontent; mais les jansénistes de notre temps, même les plus directs et les plus purs de race, sont tellement sécularisés. » (*Lettres inédites de Sainte-Beuve à Hermann Reuchlin*, publiées par M. Eugène Ritter.)

Enfin le 9 mars 1867, il écrivait à M. Gustave d'Hugues que son livre de *Port-Royal* était le plus approfondi et le plus personnel de ceux qu'il avait faits. « C'est là, disait-il, à y bien regarder, qu'on me trouvera tout entier lorsque je me suis livré moi-même et à mes goûts. » (*Corresp. de Sainte-Beuve*, t. II, p. 146.)

## CHAPITRE V

# SAINTE-BEUVE ET CHATEAUBRIAND

I. — Origine du cours de Sainte-Beuve à Liège. — Sa nomination et sa démission de professeur de littérature à l'Université de cette ville en 1831. — L'amitié d'un ministre. — Accueil fait à Sainte-Beuve par la presse belge. — Ses lettres à Mme Olivier à ce propos. — « Ce n'est pas comme à Lausanne. » — Une lettre de Sainte-Beuve à Charles Rogier. — Son cours sur Chateaubriand. — Reproches que lui ont faits les dévots du grand homme. — Croyance de Sainte-Beuve dans la sincérité religieuse de Chateaubriand. — Epicurien à l'imagination catholique. — Pourquoi Sainte-Beuve attendit la mort de Chateaubriand pour s'exprimer sur son compte en toute franchise. — La « religion française de Bossuet et de Racine ». — « Le nœud de soie et de velours. » — Défaut de la méthode de Sainte-Beuve. — Comme quoi *le Génie du Christianisme* n'a rien perdu à la connaissance exacte des circonstances dans lesquelles il fut écrit. — Chateaubriand et Pauline de Beaumont. — Une parenthèse : Xavier de Maistre et le jeune officier de Mme Hautcastel. — Critique injuste faite à Sainte-Beuve par M. Henry Bordeaux.

II. — Un passage inédit des *Mémoires d'outre-tombe.* — L'abbé Bertin accuse Sainte-Beuve de falsification des textes. — Passage retrouvé dans un manuscrit des Mémoires de Chateaubriand. — *L'Itinéraire* de la duchesse de Mouchy. — Belle page de Sainte-Beuve sur le chercheur d'images. — Son admiration pour Pauline et les autres adoratrices de René. — Moins sévère pour Chateaubriand à cet égard que ses thuriféraires patentés.

III. — La conversion de Chateaubriand fut-elle aussi *spontanée* qu'il l'a dit ? — Examen approfondi de la question. — Le dernier vœu de la mère de Chateaubriand. — Légende à ce sujet. — La lettre de Chateaubriand à Fontanes du 17 octobre 1799. — Sainte-Beuve y voit la « seule réponse victorieuse qui se puisse opposer aux notes marginales de l'*Essai sur les Révolutions.* — Il n'a pas vu que ce fut Fontanes qui prépara la conversion de René. — Fontanes,

son enfance, sa jeunesse, ses relations avec Joubert. — Influence de Joubert sur lui et sur M[me] de Beaumont. — Arrivée de Fontanes à Londres après le 18 fructidor. — Sa rencontre avec Chateaubriand. — Ce qu'il lui apprend touchant Ginguené et la Harpe. — Retour de La Harpe au christianisme. — Chateaubriand lit à Fontanes quelques passages de l'*Essai*. — Fontanes leur préfère les fragments des *Natchez*. — Effet de cette dernière lecture sur son esprit. — Est-ce Dulau qui conseilla à Chateaubriand de renoncer au philosophisme ? — Situation vraie de la France en 1799 au point de vue du culte catholique. — Les constitutionnels et les réfractaires. — L'élection de l'archevêque Royer et le premier concile de Notre-Dame. — Tentatives de rapprochements entre les deux fractions du parti catholique. — Comment Chateaubriand fut-il touché de la grâce ? — Sa lettre à la citoyenne Fontanes, en date du 19 août 1799. — Comme quoi cette lettre était évidemment destinée à La Harpe. — Premiers titres de l'ouvrage qui devait s'appeler enfin *le Génie du Christianisme*. — Une défaillance de mémoire de Chateaubriand à ce sujet. — « J'ai pleuré et j'ai cru ! » — Ce cri-là explique mieux que toutes ses phrases pompeuses la conversion du grand écrivain.

## I

S'il est vrai que les livres ont leur destin, il faut reconnaître que, parmi ceux de Sainte-Beuve, il y en a deux au moins qui eurent des origines étranges. *Port-Royal*, par exemple, sortit... d'un grand chagrin d'amour ; *Chateaubriand et son groupe littéraire*... d'un tuyau de cheminée qui fumait !

Je ne referai pas après Sainte-Beuve le récit de cette aventure héroï-comique ; je dirai seulement qu'à mon avis il fut la dupe de son amour-propre ou, si l'on préfère, d'un point d'honneur exagéré. Mais ne nous en plaignons pas, puisque sans ce tuyau de cheminée Sainte-Beuve serait demeuré conservateur de la Bibliothèque Mazarine et n'aurait pas été professer à Liège.

Aussi bien, ce n'était pas la première fois qu'il avait eu l'idée d'aller faire un cours dans cette ville. Dès le mois de mai 1831, grâce à l'appui de M. Charles Rogier,

qu'il avait connu à Paris en 1830, il avait été nommé professeur de littérature française à l'Université, mais il n'avait pas pris possession de sa chaire et avait démissionné le 4 septembre suivant. Pourquoi? On n'a qu'à lire les lettres que Victor Hugo lui adressait à cette époque pour en deviner la cause. Il était alors amoureux de la femme d'Olympio, et plus celui-ci le pressait de partir, plus il hésitait à s'exiler. A la fin, l'amour l'emporta, ce qui revient à dire que Sainte-Beuve resta à Paris.

Mais, en 1848, les circonstances n'étaient plus les mêmes. Il était bien encore amoureux d'une autre grande dame, mais, outre qu'il avait renoncé à planter avec elle « le clou d'or de l'amitié », elle était sur le point de rejoindre son mari qui exerçait un grand commandement dans l'armée de Lyon, et sa démission de bibliothécaire lui avait fait des loisirs qu'il avait hâte d'utiliser pour vivre, car il n'avait aucune fortune, et les journées de juin avaient enlevé, ou bien près, aux littérateurs le pain de la main.

Sainte-Beuve sollicita donc à nouveau une chaire à l'Université de Liège, et comme à ce moment Charles Rogier était ministre, il l'obtint sans trop de peine (1).

Cependant la *Revue de Belgique*, se faisant l'écho de certains journaux de Paris, ne lui ménagea pas les attaques. Non seulement elle réédita les critiques injustes et malveillantes de Balzac et d'Alfred Michiels, voire la *guêpe* d'Alphonse Karr relative au *Livre d'amour*, mais elle

(1) Il paraît qu'on avait d'abord songé pour ce poste à Villemain, à Cousin, à Saint-Marc-Girardin. — Ce cours lui fut payé 2500 florins, soit 5.310 francs. Il faisait trois leçons par semaine, les lundi, mercredi et vendredi. Le cours du lundi, qui était à la fois pour les élèves et le public et qui se tenait dans la grande salle académique, roulait sur Chateaubriand et son époque; le cours du mercredi et du vendredi, destiné aux seuls élèves, embrassait l'ensemble de la littérature française.

alla jusqu'à lui contester son talent *éminent* d'écrivain, contribuant ainsi à créer autour de lui une atmosphère de défiance et de froideur dont il n'eut raison qu'avec le temps et qui, tout de suite, le décida à ne pas rester plus d'un an en Belgique.

Nous avons pour nous renseigner exactement, tant sur l'accueil qui lui fut fait à son arrivée que sur l'impression qu'il en garda durant son séjour à Liège, sa correspondance avec ses amis de Lausanne qui depuis quelques années s'étaient installés à Paris et avec qui il avait pensé un instant à s'expatrier en Amérique.

Dès le 20 octobre 1848, il écrivait à Mme Juste Olivier:

« Me voilà enfin arrivé et transporté(1). Je repasse par toutes mes impressions de Lausanne, mais avec quelle différence, chère Madame, et quel vide, quel isolement de vous! J'ai trouvé ici un excellent ami et guide dans M. Lacordaire (2). Pourtant ce n'est pas comme à Lausanne. Il n'y a de pareil que ma tristesse, accrue par les années et par la nature des circonstances. Mes collègues de l'Université sont bien pour moi, mais ce n'est pas comme à Lausanne; c'est là mon refrain, le seul refrain que je chanterai. »

Un mois plus tard, 25 novembre 1848, il lui écrivait à nouveau : « ... Je mène la vie sérieuse et austère que vous m'avez vu mener à Lausanne, plus austère encore et sans la consolation des soirs. L'autre jour, en me promenant une heure seul sur les collines à demi dépouillées, je récitais cette stance (3) qui contient la moralité sombre des dernières années :

Rien n'est propice à qui ne sacrifie, etc.

(1) Il habitait à Liège, rue des Anges, n° 19.
(2) Frère du P. Lacordaire.
(3) C'est la dernière des *Vieux Chênes*, cette chanson de Juste Olivier

« Je ne sais si j'aurai un moment à moi pour aller à Paris d'ici à la fin de l'année scolaire. Le trajet est court, mais c'est fatigant, et je ne suis pas assez en avance pour pouvoir profiter des petites vacances que se ménage l'Université à Noël... »

Et, comme pour montrer une fois de plus à M. et Mme Juste Olivier que le souvenir des hommes et des choses de Lausanne était inséparable du leur, il priait Olivier dans cette lettre de presser l'insertion dans *les Débats* de son article sur le *Pascal* de Vinet.

«... Ma pensée, mandait-il encore à Mme Olivier le 1er juin 1849, ma pensée est souvent avec vous, avec le passé habituellement, et ce qui est bien certain, c'est que jamais je ne m'avise de vivre dans l'avenir. La suprême douceur désormais serait de causer ensemble avec une tristesse calme des jours heureux, qui ne le furent pas complètement eux-mêmes, mais qui le deviennent au prisme du souvenir. Je dis à Olivier que je ne désespère pas d'être bientôt rapproché de vous, — tout à fait libre, — pauvre et gueux comme à vingt ans. Et peut-être, qui sait ! Je ne sais quoi de cet âge me reviendra aussi en même temps que la condition extérieure qui me le rappellera. J'y compte un peu, en vertu de cette incurable faculté d'illusion que gardent tous ceux qui ont été une fois poètes. Ce qui n'est pas une illusion, c'est

que Sainte-Beuve citait à chaque instant :

Rien n'est propice à qui ne sacrifie
Aux nouveaux dieux, ivres de l'encensoir ;
Sous notre pied, qui déjà se défie,
Rien ne grandit que les ombres du soir.
Avant d'entrer dans les pâles domaines,
Du noir faucheur dont nous sommes les blés,
Chantons, amis, chantons sous les grands chênes
Le souvenir des beaux jours envolés !

le plaisir de se voir, de se retrouver, de jouir mieux de ce dont on a été sensiblement privé, et d'apprécier désormais bien des choses simples et pures. Croyez bien, chère amie, à la fidélité de mes impressions, de nos pensées reconnaissantes et à mon culte d'un passé qui ne peut que gagner en moi et se mieux graver chaque jour. Il n'est pas jusqu'à cette vie assez douce, mais si *dénuée*, que je mène ici, qui ne contribue à me faire mieux sentir ce qu'était pour moi Lausanne, grâce à vous, et combien de ce côté j'ai une sainte patrie. Ecrivez-moi quand vous en aurez un mouvement et le loisir ; vous êtes sûre de m'apporter une consolation et une joie (1). »

Enfin le 16 août 1849, au retour d'une excursion qu'il avait faite à Utrecht pour visiter la petite colonie janséniste, il mandait à M. Charles Rogier, sur le point de rentrer en France :

«... Non, je ne ferai jamais mon pays de celui qui m'a reçu de cette sorte, où j'ai trouvé tant de malveillance, et où si j'ai triomphé des difficultés de ma position, je ne l'ai dû qu'au bon sens du public liégeois, bons sens que j'apprécie et à qui je sais un gré profond. Mais il m'a été pénible, étant ce que je suis littérairement (car la modestie aussi a ses limites), d'en être réduit là. Dans cette jeunesse paisible et calme que je viens d'enseigner durant un an sous toutes les formes, pas un ne m'a dit en me voyant venir : Nous sommes charmés de vous avoir. Pas un ne me dira en me voyant partir : Nous sommes fâchés de vous perdre (2). »

C'est sous cette impression de tristesse et de dépit que Sainte-Beuve prépara et fit son cours sur Chateaubriand et la littérature française. Bien qu'il n'écrivît

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*
(2) *Revue des Revues*, n° de septembre 1898.

pas ses leçons, comme il en avait l'habitude à Lausanne, son livre sur Chateaubriand était déjà si avancé au mois de février 1849 qu'il offrit à Hachette de le publier à son retour, aux lieu et place du quatrième volume de son *Port-Royal* qu'il se réservait de terminer (1) en une année de liberté. Et nous savons, par une lettre de lui à Collombet, datée du mois de juin 1851, que le temps seul lui avait manqué jusque-là pour y mettre la dernière main (2).

On a donc eu tort d'insinuer que, s'il ajourna cette publication à l'année 1861, c'était avec l'arrière-pensée d'y vider toute sa poche à fiel.

Je ne vois pas, d'ailleurs, que depuis 1849 il ait fait à son livre de sérieuses retouches. Tout au plus y a-t-il ajouté quelques pages en appendice, et quelques notes au bas des pages (3) pour achever de nous peindre au vrai l'homme que ses succès auprès des femmes ont fait surnommer l'enchanteur.

Mais quoi ! c'est là précisément ce que lui reprochent avec tant d'amertume les dévots de Chateaubriand. On dirait à les entendre qu'en prenant plaisir à nous étaler ses faiblesses de cœur, Sainte-Beuve n'eut d'autre dessein que de ruiner le dogme de sa sincérité religieuse et

(1) « J'ai un volume presque fait (du travail de mon cours) qui serait le premier de *l'Histoire littéraire des cinquante premières années de ce siècle*, et qui contiendrait Chateaubriand, Fontanes, Joubert, Chênedollé, c'est-à-dire ce groupe d'écrivains traités par moi de nouveau. Pour en relever l'intérêt, j'ai à y insérer nombre de *lettres confidentielles et inédites* de Chateaubriand, provenant des papiers de Chênedollé. Si vous vouliez me prendre ce volume (qui fera un bon volume) je me mettrais dès à présent à en préparer la copie au net pour l'impression, qui pourrait se faire cet automne, dès mon retour à Paris... » (*Corresp. de Sainte-Beuve*, tome I, p. 164.)

(2) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 255.

(3) Il est clair, par exemple, que les pages intitulées *Chateaubriana*, l'analyse des Souvenirs de M. de Marcellus et l'extrait des Mémoires de Mme Hortense Allart de Méritens ont été ajoutés par Sainte-Beuve à son travail de 1849.

d'enlever du même coup au demi-dieu du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*, sa triple auréole de gloire! Que c'est mal le connaître (1)! Dès 1830, au cours d'un entretien qu'il avait avec Juste Olivier sur les croyances religieuses des hommes du jour, le poète mystique des *Consolations* faisait déjà cette remarque que Chateaubriand n'avait qu'une religion d'imagination. « Il n'est pas chrétien, disait-il, il en est toujours à René (2)! » Cela ne signifiait pas dans son esprit que Chateaubriand n'était pas un catholique sincère. Oh! non, Saint-Beuve, qui savait à quoi s'en tenir et jugeait les autres à son aune, distinguait entre le christianisme et le catholicisme, en quoi il avait parfaitement raison, et regardait Chateaubriand comme un épicurien à l'imagination catholique, en quoi il n'avait pas tout à fait tort. Et ce qui prouve que sur ce point il ne changea jamais d'avis, c'est que sur son exemplaire de *Chateaubriand et son groupe*, M. Jules Troubat releva après sa mort la note suivante qu'il a imprimée dans les dernières éditions de cet ouvrage : « Pour moi, je le reconnais, Chateaubriand est un épicurien ; c'est un épicurien rehaussé d'honneur et panaché d'imagination, c'est-à-dire de ce qui manque le plus ordinairement à l'épicurien. » Que s'il

(1) Il écrivait à M. de Circourt le 24 décembre 1865 : « J'ai voulu plusieurs choses dans ce livre sur Chateaubriand ou plutôt je n'en ai voulu qu'une : être vrai et rendre le vrai. Les lecteurs français sont si pressés et si inattentifs qu'il n'admettent guère qu'une idée à la fois. L'un suppose que j'ai voulu à toute force montrer Chateaubriand anti-chrétien, et que je me suis réjoui de le trouver tel par moments ; l'autre suppose que j'ai voulu rabaisser son génie littéraire ; un troisième fait une autre supposition également exclusive. Au fond *j'ai tenu à mesurer exactement l'écrivain et à le maintenir plus grand qu'aucun de notre âge*. Quant à l'homme, je lui ai tiré le masque avec quelque plaisir, je l'avoue, et j'ai déjoué ses poses solennelles, mais pour le montrer d'autant plus aimable et séduisant quand il consentait ou s'oubliait à être naturel. » (*Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 267.)

(2) *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 24.

attendit, pour exprimer publiquement cette opinion, que Chateaubriand fût descendu dans la tombe, on ne saurait décemment l'en blâmer. La vérité que l'on doit aux morts offense les vivants plus souvent qu'elle ne les oblige, et les motifs que Sainte-Beuve nous a donnés dans la préface de son livre pour expliquer sa conduite envers la mémoire de Chateaubriand nous semblent de nature à satisfaire les esprits exempts de préjugés (1).

Ayant eu l'honneur de lui être présenté par Villemain en 1829, et d'être admis un peu plus tard dans le salon plus ou moins fermé de l'Abbaye-aux-Bois, Sainte-Beuve avait été attaché de bonne heure au char de l'illustre écrivain par « un nœud de soie et de velours (2) ». — Ce qui ne l'avait pas empêché, d'ailleurs, en parlant de ses derniers ouvrages, notamment de sa *Vie de Rancé* (3), d'insinuer des réserves. « Je me comparais, dit-il lui-même, à la cigale obligée de chanter dans la gueule du lion. »

A présent j'admets volontiers que, dans la curiosité maligne de Sainte-Beuve, il entrait une pointe de rancune. C'était le péché mignon du poète de *Joseph Delorme*, et

(1) « J'ai profité, y dit-il, de l'indépendance littéraire qu'on trouve à la frontière (elle n'existe pas à Paris) pour développer mon jugement en toute liberté, sans manquer à ce que je crois les convenances. Comme les convenances sont chose relative, je ne voudrais pourtant point paraître y manquer aujourd'hui, en venant imprimer à Paris ce qui a pu être dit ailleurs. J'ai jugé M. de Chateaubriand comme certes chacun est en droit de le juger aujourd'hui. Il est temps que pour lui la vie critique commence, à moins qu'on ne veuille faire de sa renommée, comme de celle de Bossuet et de Racine, une de ces *religions françaises* (expression du comte de Maistre) auxquelles on ne peut trouver mot à dire sous peine d'être excommunié. La dévotion et la critique ne vont guère ensemble. »

(2) *Corresp. de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, lettre de 1838.

(3) Réserves qu'il accusa plus tard dans cette note des *Chateaubriana:* « *La Vie de Rancé* est un véritable bric-à-brac, l'auteur jette tout, brouille tout et vide toutes ses armoires. Cette vie est une vraie *Tentation de Saint-Antoine ;* il y a toutes sortes de farfadets. »

lui-même ne nous a pas caché que Chateaubriand s'était « montré peu favorable et même contraire à l'ordre d'idées et d'efforts poétiques auxquels sa jeunesse s'était associée (1) ». Mais c'est bien moins aux petits côtés du caractère de Sainte-Beuve qu'à sa méthode critique qu'il convient de s'en prendre de la sévérité parfois excessive avec laquelle il a jugé Chateaubriand, car ses investigations dans le domaine privé et ses conclusions du particulier au général constituent à proprement parler le défaut et la qualité de cette méthode, — son défaut aux yeux de ceux qui regardent un beau livre comme un tableau ou une statue, et qui écartent résolument la personnalité de l'écrivain du jugement qu'ils sont appelés à rendre sur l'ensemble de ses œuvres ; — sa qualité aux yeux de ceux qui pensent que, pour bien juger une œuvre d'art ou d'imagination écrite, il convient de reconstituer les circonstances de temps, de lieu, de personnes dans lesquelles elle a été conçue et exécutée. J'avoue que je suis de l'école de Sainte-Beuve et que je ne comprends pas la critique littéraire autrement que lui. De l'art plus ou moins vain qu'elle était avant lui, il en a fait une science exacte ayant comme instrument de précision une documentation d'une richesse inouïe et comme fin

(1) Pourtant, quand parut *Volupté*, Chateaubriand adressa à Sainte-Beuve une lettre dont il fut si fier, qu'il l'inséra plus tard dans l'appendice de ce roman, et voici le billet très flatteur par lequel l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* remercia le futur critique des *Lundis* de son article sur ces Mémoires :

« Paris, 16 mars (ou mai 1834).

« Votre analyse de mes *Mémoires*, Monsieur, est un véritable chef-d'œuvre, où vous parez nos vieilleries de tout l'éclat de votre talent et de votre jeunesse. Croyez que l'amour-propre flatté de l'auteur n'entre pour rien, Monsieur, dans les sentiments de reconnaissance et d'admiration que je m'empresse de vous offrir. » (Lettre inédite publiée par M. Louis Thomas dans le *Mercure de France* de décembre 1903.)

Mais tout cela, j'en conviens, ne pouvait que resserrer « le nœud de soie et de velours ».

la connaissance de la vérité partout où il y a quelque intérêt à ce qu'on la sache. Or, il est très rare que la vérité, même relative, ne procure pas à ceux qui la recherchent des jouissances inattendues. Qui oserait soutenir par exemple que le *Génie du Christianisme* n'a pas tiré une beauté nouvelle et un intérêt nouveau de la connaissance des conjonctures singulières où Chateaubriand l'enfanta? Laissons de côté pour le moment sa conversion, occupons-nous seulement de la rédaction de son livre. N'est-il pas intéressant de savoir qu'il l'écrivit et lui donna sa forme définitive dans une petite maison que « l'hirondelle » — lisez Pauline de Beaumont — avait louée à Savigny-sur-Orge pour que le « sauvage » ne fût distrait — que par l'amour — du noble sujet de ses méditations religieuses? Pour ma part, il ne me déplaît pas, tant s'en faut, que ce monument élevé à la religion catholique ait eu pour architecte un amour païen; s'il y a perdu au point de vue de la morale pure, il y a gagné au point de vue humain, d'être plus touchant, plus pathétique, par les bonnes et douces larmes d'amour dont il fut arrosé, — sans compter que la mort chrétienne de Pauline l'a revêtu d'un charme suprême!... Et depuis que nous savons par un passage fameux des *Mémoires d'outre-tombe* que, lorsqu'il fit *l'Itinéraire*, Chateaubriand, bien loin d'aller à Jérusalem « dans les dispositions du repentir », allait y chercher « de la gloire pour se faire aimer », ce livre et *le Dernier des Abencérages*, qui en fut en quelque sorte le couronnement, ont emprunté aux beaux yeux da la duchesse de Mouchy un éclat, un rayon d'amour qui augmente encore leur chance d'immortalité.

Et voilà le fort et le faible de la méthode critique de Sainte-Beuve : elle ne sépare point l'homme du poète,

elle les réunit devant son objectif pour les éclairer l'un par l'autre ; elle ouvre des jours curieux tout autour de sa ruche et s'efforce de pénétrer jusque dans son alcôve pour surprendre le secret de ses inspirations et de son travail intérieur. Son seul inconvénient, car c'en est un pour un homme qui a les mains pleines de vérités et qui brûle de les dire, son seul inconvénient est de ne pouvoir s'appliquer décemment qu'aux morts. Sainte-Beuve l'éprouva plus d'une fois et ne se départit de sa réserve à l'égard des vivants que dans deux ou trois circonstances, encore y mit-il une certaine discrétion. La première fois, ce fut, à ma connaissance, dans son étude sur Xavier de Maistre ; la seconde, je n'ose dire la dernière, ce fut dans son article sur *les Chants du crépuscule*. Nous avons vu que cet article avait failli lui attirer un duel avec Victor Hugo. Mais ce que nous ne savions pas, ce que nous avons appris tout récemment, c'est que Xavier de Maistre lui avait gardé une dent pour avoir divulgué, au cours de l'étude qu'il lui avait consacrée, un petit détail de vie intime qu'il tenait de Xavier lui-même. M. Henry Bordeaux prétend que Sainte-Beuve avait arrangé ce petit détail à sa façon (1). Cela m'étonne de sa part, car tout « romanesque » qu'il était, il avait à un trop haut degré le souci de l'exactitude « pour affubler gratuitement de ses propres complications psychologiques et sensuelles » les écrivains portraiturés par lui qui n'avaient eu aucune intrigue amoureuse dans le cours de leur existence. Et M. Henry Bordeaux nous assure que Xavier de Maistre était de ceux-là. J'ai voulu relire dans l'étude de Sainte-Beuve le passage où se trouve « le petit détail » qu'il aurait arrangé. Le voici : « Son habitation — il

(1) Cf. la *Revue Bleue* du 17 octobre 1903.

s'agit du lépreux — était particulièrement solitaire : un jeune officier (CELUI DE M^me HAUTCASTEL PEUT-ÊTRE) donnait volontiers à la dame qu'il aimait des rendez-vous dans ce jardin qui cachait des roses ; ils étaient sûrs de n'y être pas troublés. Deux amants se ménageant des rencontres de bonheur, à l'ombre de cette redoutable charmille du lépreux, n'est-ce pas touchant ? L'extrême félicité à peine séparée par une feuille tremblante de l'extrême désespoir, n'est-ce pas la vie ? »

Et c'est tout. Ne voilà-t-il pas de quoi jeter les hauts cris ? Remarquez que Sainte-Beuve n'a pas nommé Xavier de Maistre et que dans le membre de phrase qu'il a mis entre crochets, et que j'ai souligné d'un double trait, le jeune officier dont il est question pouvait très bien ne pas être celui de M^me Hautcastel, puisque Sainte-Beuve, en employant le mot PEUT-ÊTRE, a laissé planer un doute sur lui. Cependant, c'est un fait que Xavier de Maistre se montra fort contrarié de cette allusion discrète.

« Avec la meilleure intention de m'obliger, écrivait-il le 28 juillet 1839 à M^me de Marcellus, il m'a vivement blessé en parlant de rendez-vous que j'avais, dit-il, avec une dame chez le lépreux. J'avais dit une fois à cet indiscret que personne à la cité d'Aoste ne craignait de le voir, et que je lui avais fait plusieurs visites avec une dame *à laquelle je faisais la cour*. Mais je n'ai point parlé de rendez-vous qui n'existèrent jamais. Je ne vous ai jamais parlé de ces amours. Voilà l'histoire : c'était une jeune veuve indépendante, la plus belle de la ville d'Aoste et y jouissant d'une assez jolie fortune. Je lui avais fait la cour pendant trois ou quatre ans, dans l'espoir d'en faire ma femme, mais elle en préféra un autre : voilà en quoi consiste ma bonne fortune que l'on publie dans les deux mondes. L'impudent !... Cette bonne dame existe

encore, elle a des enfants et une réputation au-dessus de tout soupçon. Que pensera-elle de ma fatuité presque octogénaire? Car j'ai l'air d'avoir raconté toutes ces sottises... »

Et moi j'ajouterai : Ce qu'elle pensa? mais rien du tout, puisque Sainte-Beuve — à supposer qu'elle ait lu le passage incriminé — n'a rien dit qui pût la dévoiler; et je suis surpris qu'un critique aussi avisé que M. Henry Bordeaux, au lieu d'épouser la querelle de Xavier de Maistre, n'ait pas pris la défense de Sainte-Beuve, car s'il est vrai que l'auteur du *Lépreux* ait fait à son portraitiste le récit qu'on vient de lire, on est bien forcé de reconnaître que celui-ci a plutôt péché par excès de discrétion. En tout cas il est singulier que Xavier de Maistre n'ait pas réclamé auprès de celui qui l'avait si vivement blessé, car Sainte-Beuve, j'en suis convaincu, se fût empressé d'effacer ou d'adoucir le passage en question. Or, nous le retrouvons dans toutes les éditions du portrait de Xavier de Maistre. D'où il est permis de conclure que « tout honnête et simple » qu'était « le bon Xavier » il n'était PEUT-ÊTRE pas fâché au fond qu'on lui eût prêté à mots couverts quelque galante aventure. Cela est si humain, après tout!

## II

C'est également un passage des *Mémoires d'outre-tombe* supprimé par Chateaubriand postérieurement aux lectures de l'Abbaye-aux-Bois (1), et publié par Sainte-

(1) Encore ce passage qui concerne la duchesse de Mouchy a-t-il été conservé avec quelques variantes dans le manuscrit des *Mémoires* que possède M. Champion, libraire.

Beuve en deux ou trois endroits, du vivant même de leur auteur, qui, il y a quelques années, suggéra à l'abbé Bertin la mauvaise idée d'accuser le critique des *Lundis* de falsification des textes (1). Mais cet abbé n'eut pas une bonne presse et après quelques passes d'armes où il reçut plus d'une égratignure, il fut obligé de confesser son erreur. Non, Sainte-Beuve n'était pas un faussaire; il était curieux, indiscret, rancunier, méchant, tout ce qu'on voudra, mais je défie ses ennemis de lui prendre la main dans le sac aux mensonges ; et c'est ce qui, malgré tout, fait sa force, et c'est ce qui fait son autorité. Quand parut *Chateaubriand et son groupe*, George Sand lui écrivait :

« Je vous remercie de m'avoir fait lire votre excellent livre. C'est une mine de pierres très fines et très précieuses, mine très abondante où, tout en cherchant le charbon et le diamant, ces deux extrêmes qui sont pourtant frères jumeaux, on trouve une foule de choses vivantes et qui communiquent la vie à qui les recueille avec soin. Chateaubriand a été, je crois, ici pour vous un but et un prétexte autant l'un que l'autre, n'est-ce pas ? Il était au suprême degré, on le voit, charbon et diamant lui-même, et tout le monde est cela. Seulement plus on est diamant, plus on est charbon. C'est ce que prouvent toutes vos excellentes critiques, et c'est la clef de voûte ingénieuse et philosophique de la plupart de vos travaux en ce genre (2). »

George Sand avait vu juste, mais Sainte-Beuve n'avait pas attendu sa lettre pour se rendre compte que son livre

(1) Cf. *la Sincérité religieuse de Chateaubriand*. Paris, Lecoffre, 1900, in-8°, 410 pages, et notre article sur les *Manuscrits des Mémoires d'outre-tombe* publié dans la *Revue Bleue* du 10 mai 1900.

(2) *Lettres de George Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, lettre du 15 décembre 1860.

contristerait plus d'un cœur parmi les dévots de Chateaubriand. Dès le 1er décembre 1860, il écrivait à Hippolyte Lucas ce petit billet qui avait sa place marquée ici :

« J'ai à vous remercier du coup de main que vous donnez à ces volumes où j'ai risqué beaucoup.

« Votre cœur de Breton a dû protester plus d'une fois, et pourtant je n'ai été grisé, je vous assure, que par le désir de creuser mon sujet et d'amasser alentour toute sorte de documents précis et originaux. L'admiration littéraire est ce qui surnage et ce dont je crois ne m'être pas départi, quoique on puisse tirer des volumes autre chose que ce que j'ai tiré moi-même (1). »

L'admiration littéraire est en effet ce qui surnage et ce qui devait surnager dans l'ouvrage critique de Sainte-Beuve, car, alors même qu'il aurait établi (et nous verrons tout à l'heure qu'il n'a jamais mis en doute la sincérité religieuse de Chateaubriand), alors même qu'il aurait prouvé qu'il ne fût qu'un charlatan du catholicisme, il demeurerait acquis — et cela seul suffirait à sa gloire — qu'il fut un artiste incomparable, le plus illustre de nos écrivains modernes (2).

Rappelons-nous la maîtresse page de Sainte-Beuve sur le « chercheur d'images — partout et toujours ».

« Ah ! poète et artiste, le mot est lâché, vous alliez chercher à Jérusalem des images et pas autre chose, et vos couleurs trouvées, votre tableau fait, vous étiez content. — Demandez à vos successeurs poètes ce qu'ils sont allés aussi chercher dans l'Orient ; s'ils sont sincères, ils répondront : des images, aussi des images, tout au plus

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve,* t. II, p. 165.

(2) *Chateaubriand et son groupe littéraire,* t. I, p. 18. « Ses hautes qualités de *talent* proprement dit ne sauraient assez s'admirer, lit-on dans les *Chateaubriana* sous la date du 20 novembre 1845, et elles sont plus grandes que la postérité probablement ne les sanctionnera en définitive. »

quelques impressions ! Villehardouin, Richard Cœur-de-Lion et saint Louis allèrent dans l'Orient pour autre chose, et même si Racine y était allé en son temps, s'il avait accompagné M. de Guilleragues, les images pour lui ne seraient venues que bien tard et après.

« Voilà, Monsieur, ce que j'appelle être le premier grand artiste d'une époque de décadence : désormais, partout où il y aura des images qui le tenteront, il ira — non pas seulement à Jérusalem, mais jusque dans le camp des infidèles. — Que cherche-t-il dans le libéralisme, dans le républicanisme, dans ce monde de Béranger, de Carrel : des images ? Trouver la plus belle phrase sur les descendants de saint Louis et de Robert le Fort, la plus belle phrase sur Napoléon à Sainte-Hélène, la plus belle phrase sur le tombeau de Jésus-Christ, la plus belle phrase sur la République future éventuelle, la plus belle phrase et la plus splendide sur la ruine et le cataclysme du vieux monde, qu'il y ait réussi, il sera content (1). »

Partant de là, Sainte-Beuve énumère ainsi les motifs qui ont déterminé Chateaubriand à écrire *l'Itinéraire* : « Premier motif : chercheur d'images. — Second motif : visiter en croyant les lieux saints. — Troisième motif : se faire aimer d'une beauté sensible à la gloire. Il est peintre, pèlerin et amoureux ! »

Eh bien ! quel est l'esprit indépendant qui ne s'inclinerait devant un jugement aussi équitable ? Pour ma part, je ne vois pas autrement l'auteur de *l'Itinéraire* et je déclare que la formule de Sainte-Beuve peut tout aussi bien s'appliquer au *Génie du Christianisme,* car là aussi Chateaubriand a cherché de nouvelles images, là

(1) *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 73.

aussi il a parlé et agi en croyant, là aussi il a cherché de la gloire pour se faire aimer.

Dira-t-on que Sainte-Beuve a souligné plus que de raison le rôle de l'épicurien dans l'œuvre littéraire de René ? Telle n'est pas mon opinion. Les femmes — depuis Pauline jusqu'à Juliette — ont tellement encombré et enchanté sa vie, que ce serait la rendre méconnaissable que d'en retrancher ce qu'on appelle ses faiblesses. les deux muses inséparables de Chateaubriand ayant été la religion et l'amour.

D'ailleurs Sainte-Beuve n'a parlé qu'avec une pieuse admiration des belles amies du grand écrivain ; il s'est montré infiniment moins sévère pour elles et pour lui que tel apologiste de Chateaubriand, M. l'abbé Pailhès entre autres.

Dans une lettre de Pauline à Chênedollé, datée du 9 vendémiaire (1802), Sainte-Beuve ayant lu ces mots : « Il n'y a plus qu'une société pour moi ! » met cette note au bas de la page ! « Heureux qui a pu inspirer à une telle âme de tels sentiments (1) ! »

Et le seul reproche qu'il fasse à Chateaubriand, c'est de se contredire dans la même lettre au sujet de Pauline. Le 31 août 1803, Chateaubriand écrit à Guéneau de Mussy : « Si je perds Mme de Beaumont, comme je le crains, je recevrai le dernier coup. Il ne me manquera donc rien pour être un *sage.* » — Singulier point de vue, dit Sainte-Beuve, quand on va perdre la femme qui vous aime ! — Un peu plus loin Chateaubriand ajoute : Mme de Beaumont m'écrit du Mont-d'Or des lettres qui me font trembler : elle dit qu'*elle sent qu'elle s'éteint, qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe.* Si je *perds cette*

(1) *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 217.

*amie, je deviendrai fou.* » — Là-dessus Sainte-Beuve qui, entre ce « fou » et ce « sage », a cru voir une contradiction, se retourne et fait cette remarque :

« Le voilà qui se ravise. S'il perd Mme de Beaumont, il en deviendra *fou*. Tout à l'heure il disait qu'il ne lui manquait plus que cela pour devenir *sage*. Quelle cervelle singulière que Chateaubriand ! et quelle singulière forme de sensibilité ! »

Sainte-Beuve n'a pas vu, et cela m'étonne, qu'ici folie et sagesse avaient le même sens dans l'esprit tout au moins de Chateaubriand, puisque la mort de Pauline, qui le rendait *fou*, devait le rendre *sage* — pour un temps très court, il est vrai — en lui faisant reprendre la vie commune avec celle qu'il appelait judicieusement sa veuve.

Je pourrais me donner le plaisir de reproduire ici les appréciations flatteuses du critique sur Mme de Duras, Mme de Custine, Mme de Mouchy et Mme Récamier. Mais à quoi bon? Sainte-Beuve était trop amoureux lui-même et trop sensible à la beauté pour faire un crime à de nobles femmes d'avoir entouré de leurs bras le buste olympien du grand enchanteur. Seulement il avait le droit de penser et d'écrire que Chateaubriand fut un épicurien à l'imagination catholique. Peut-être même aurait-il eu le droit d'émettre un doute sur sa sincérité religieuse, mais il y a cru profondément et ce n'est pas moi qui lui donnerai tort, quoique j'aie beaucoup à dire sur ce sujet.

Voici en quels termes j'exprimais mon opinion très nette et très réfléchie sur *le Génie du Christianisme* dans la *Revue bleue* du 19 avril 1902, à l'occasion du centenaire de ce livre :

## III

Il y a eu cent ans le 14 avril (1) que *le Génie du Christianisme* fit son apparition dans le monde.

Ce livre qui, du matin au soir, porta le nom de Chateaubriand aux nues, a exercé une telle influence sur les idées, la littérature et les mœurs du XIXe siècle qu'il m'a paru intéressant d'en rechercher le vrai point de départ, d'en étudier la genèse — avant la lettre — c'est le cas de le dire, puisque la légende qui s'est formée autour de lui est sortie d'une lettre de Chateaubriand à Fontanes, et que cette légende, sans être positivement le contraire de l'histoire, n'est pas, à mon avis, entièrement conforme à la vérité.

Rappelons en quelques mots les faits de la cause.

Chateaubriand était à peine revenu d'Amérique, qu'il prenait le chemin de l'émigration, confiant sa jeune femme à sa mère et à sa sœur Lucile. Il était depuis quatre ans à Londres, où il vivait d'une vie plus que modeste, quand il publia son *Essai sur les Révolutions.* « Ce n'était pas un livre impie, a-t-il dit lui-même, c'était un livre de doute et de douleur. » Il n'en fit pas moins scandale dans la société française à laquelle appartenait Chateaubriand, et causa le plus vif chagrin à sa mère qui sortait des prisons de la Terreur. Lorsqu'elle mourut, quelques mois plus tard, elle chargea sa fille aînée, Mme de Farcy, de ramener son fils à la religion dans laquelle il avait été élevé. Mais la lettre où sa sœur lui mandait le vœu de sa mère ne parvint à Cha-

(1) *Le Génie du Christianisme* fut mis en vente chez Migneret le 14 avril 1802, trois jours avant la cérémonie du Concordat.

teaubriand que lorsque sa sœur elle-même n'existait plus. « Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort » le frappèrent. Il pleura et il crut. Et pour attester sa foi nouvelle, il composa *le Génie du Christianisme.*

Voilà la légende que Chateaubriand mit en circulation dans la préface de la première édition de son livre et que, malgré son scepticisme, Sainte-Beuve s'est plu à accréditer, à confirmer cinquante ans plus tard, dans un article paru au *Moniteur* sous le titre: *Anniversaire du « Génie du Christianisme* ». Ayant trouvé dans les papiers de Fontanes la lettre que Chateaubriand lui avait écrite de Londres le 27 octobre 1799 pour lui faire part de sa conversion, l'illustre critique y vit « la seule réponse victorieuse qui se puisse opposer aux notes marginales de l'*Essai* confidentiel qu'on invoquait pour contester la sincérité, la spontanéité de la conversion de Chateaubriand ». « Confidence intime contre confidence, disait-il; et à quelques mois de date, un cœur qui se retourne et se réfute éloquemment avec sanglots. Le ton de cette lettre paraîtra certainement étrange, le style est exagéré ; celui qui écrit est encore sous l'empire de l'exaltation; mais le caractère véridique de cette exaltation ne saurait être mis en doute un moment (1). »

(1) *Causeries du Lundi,* t. X. — Lundi, 17 avril 1854. — Voici le passage le plus caractéristique de la lettre de Chateaubriand à Fontanes : « ... Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures changent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau. Toutefois, Dieu qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile, et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers lui. Il aura désormais avec vous toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de

J'en tombe d'accord, et certes ce n'est pas moi qui contesterai la sincérité du retour de Chateaubriand à la religion de son berceau. Mais je crois beaucoup moins à sa spontanéité, et j'estime que Sainte-Beuve, en dépit de sa perspicacité proverbiale, n'a pas vu dans la lettre de Chateaubriand à Fontanes tout ce qu'il y avait à voir; en d'autres termes, il n'a pas pris garde, et cela me surprend, qu'en faisant part à Fontanes du changement qui venait de s'opérer en lui Chateaubriand prêchait un converti et même quelque chose de plus. Les coups de foudre du genre de ceux qui firent tomber saint Paul sur le chemin de Damas et Chateaubriand sur le pavé de Londres sont généralement moins spontanés qu'ils n'en ont l'air. Ils sont amenés, préparés par des orages, par des combats intérieurs, dont rien ne transpire au dehors, mais qui n'en sont que plus terribles. Et si Sainte-Beuve, avec l'esprit dégagé et subtil qui était le sien, avait connu telles lettres de Fontanes et de M^me^ de Beaumont à Joubert, si même il avait fait attention au renouveau du sentiment religieux qui, de 1790 à 1795, s'était opéré chez Fontanes, sous l'empire des événements qui avaient bouleversé sa vie et la face de la France, il aurait vu que c'était Fontanes qui, durant les quelques mois qu'il passa à Londres en 1798, prépara les voies du Seigneur dans le cœur de Chateaubriand, et que la mort et le vœu suprême de sa mère ne furent que l'étincelle électrique qui raviva la petite veilleuse aux trois quarts éteinte que le christianisme y avait allumée aux jours de son enfance.

forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants. »

Né à Niort en 1757, Fontanes, qui était apparenté par sa mère aux Fourquevaulx de Toulouse et qui avait un oncle pasteur protestant à Genève, avait été confié jusqu'à treize ans au père Bory, curé de la Foye-Montjault, ancien préfet du collège de l'Oratoire et janséniste outré, qui passait pour un saint aux yeux de ses paroissiens, parce qu'il couchait sur des javelles et de la cendre. Il avait achevé ses études chez les Oratoriens de Niort où il avait eu pour professeur de seconde le père Ballan, qu'il fit entrer sous l'Empire au conseil supérieur de l'Instruction publique. C'est dire qu'il avait reçu une éducation aussi forte que sévère. Après la mort de ses parents, qu'il perdit entre sa quinzième et sa dix-septième année, il vint à Paris et se lia avec Joubert, dont il subit immédiatement la direction spirituelle. C'était, aux approches de la Révolution, un voltairien décidé, mais un voltairien qui, s'étant jeté tête baissée dans le courant du philosophisme, en sortit presque aussitôt, comme on sort d'un bain dont l'eau est trop glacée. J'en trouve la preuve dans la lettre suivante qu'il écrivait à Joubert, en 1790, en apprenant la mort de son père :

« ... Je sens tous vos chagrins et je me reproche de ne vous avoir point porté les très faibles consolations dont l'homme peut disposer; mais, croyez-moi, ce n'est qu'avec Dieu qu'on se console de tout. J'éprouve de jour en jour combien cette idée est nécessaire pour marcher dans la vie. J'aimerais mieux me refaire chrétien comme Pascal ou le père Ballan, mon professeur, que de vivre à la merci de mes opinions, ou sans principe, comme l'Assemblée nationale; il faut de la religion aux hommes, ou tout est perdu. »

Deux ans après, Joubert, avec qui il avait essayé, mais sans succès, de fonder une revue littéraire, lui trouvait une femme à Lyon et achevait de faire sa conquête morale.

« Vous raisonnez aussi bien des choses d'ici-bas que des choses célestes, » lui écrivait Fontanes au mois de décembre 1794. Et, tout en travaillant à *la Grèce sauvée*, qu'il n'acheva jamais, il lui demandait une liste exacte de ses écrivains préférés.

« Achetez et lisez les livres faits par les vieillards, qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge ; j'en connais, lui disait Joubert, quatre ou cinq où cela est fort remarquable. » Et, après lui avoir cité le vieil Homère, le vieil Eschyle, puis Varron, Marculphe, Cornaro, il ajoutait : « J'en connais, je crois encore, un ou deux, mais je n'ai pas le temps de m'en souvenir. Feuilletez ceux que je vous nomme, et vous me direz si vous ne découvrez pas visiblement, dans leurs mots et dans leurs pensées, des esprits verts, quoique ridés, des voix sonores et cassées, l'autorité des cheveux blancs, enfin des têtes de vieillards... »

Or, toute cette sagesse antique enchanta tellement Fontanes qu'elle le dégoûta à tout jamais de Rousseau et de Voltaire :

« Je hais les modernes, écrivait-il à Joubert le 12 juillet 1795, à commencer par Rousseau, en dépit du Panthéon. J'ai un Voltaire incarcéré à Chalon, et je ne fais aucune démarche pour le faire élargir, quoique la chose soit facile. Je crains de le revoir et de le relire ; j'aime mieux quelque pédant bien lourd et bien coriace. J'ai l'estomac fort, je le digérerai... »

La même année, Fontanes, qui avait été nommé membre de l'Institut, lors de la réorganisation des cinq Aca-

démies, était chargé de prononcer le discours d'ouverture au nom des autres professeurs. Et voici en quels termes il parlait des législateurs de l'antiquité et de l'importance qu'ils attachaient à l'éducation :

« Les législateurs anciens regardaient cet art comme le premier de tous, et comme le seul en quelque sorte. Ils ont fait des systèmes de mœurs plus que des systèmes de lois. Quand ils avaient créé des habitudes et des sentiments dans l'esprit et dans l'âme de leurs concitoyens, ils croyaient leur tâche presque achevée. Ils confiaient la garde de leur ouvrage au pouvoir de l'imagination plutôt qu'à celui du raisonnement, aux inspirations du cœur humain plutôt qu'aux ordres des lois, et l'admiration des siècles a consacré le nom de ces grands hommes. Ils avaient tant de respect pour la toute-puissance des habitudes qu'ils ménagèrent même d'anciens préjugés peu compatibles en apparence avec un nouvel ordre de choses. La Grèce et Rome, en passant de l'empire des rois sous celui des archontes et des consuls, ne virent changer ni leur culte, ni le fond de leurs usages et de leurs mœurs.Les premiers chefs des républiques se persuadèrent, sans doute, qu'un mépris trop évident de l'autorité des siècles et des traditions affaiblirait la morale en avilissant la morale aux yeux de l'enfance; ils craignirent de porter trop d'atteinte à la majesté des temps et à l'intérêt des souvenirs.

« La marche de l'esprit moderne a été plus hardie. Les lumières de la philosophie ont donné plus de confiance aux fondateurs de notre république. Tout fut abattu ; tout doit être reconstruit. »

Il était impossible de rompre d'une façon plus éloquente et plus catégorique avec les idées philosophiques du siècle.

Et ce qui prouve que Fontanes, en s'exprimant de la sorte, ne faisait que traduire la pensée de Joubert, c'est que Pauline de Beaumont, que le philosophe de Villeneuve avait recueillie sous son toit après le massacre de tous les siens, lui écrivait peu de temps après dans le même sens que Fontanes, à propos des livres qu'il lui avait conseillé de lire :

« ... Ce qui m'occupe, m'intéresse et m'étonne, lui mandait-elle au mois de mai 1797, c'est l'histoire de Port-Royal ; elle m'apprend à connaître l'esprit janséniste dont je n'avais qu'une idée bien imparfaite. La préface est vraiment curieuse. L'auteur a presque autant d'humeur contre Voltaire de ce qu'il a été élevé par des Jésuites que de ce qu'il est Voltaire. Sûrement je vous redemanderai les derniers volumes. Il me semble que, dans un chrétien, je désirerais l'esprit janséniste et le cœur un peu moliniste. Peut-être que la dernière partie de mon souhait est due aux préjugés de ma jeunesse : ma vieille tante était un peu amie des Jésuites !

« Voulez-vous m'envoyer l'adresse de votre libraire de Sens ? Je veux absolument qu'il me débarrasse d'une édition de Voltaire trop volumineuse. Ma seule prétention est d'emporter un moindre poids. Vous l'offrir après cet aveu, c'est s'y prendre aussi spirituellement que cet homme qui, apportant un panier de prunes à son curé, l'assurait que ses cochons n'en voulaient plus. N'importe, si ce n'est de bonne grâce, c'est de bon cœur que je vous l'offre (1)... »

Et quelques jours plus tard :

« ... Savez-vous bien que, si Port-Royal eût encore existé, j'étais en danger d'y courir ? Mon zèle commence

(1) Cf. *les Correspondants de Joubert*, p. 99.

heureusement à se calmer un peu. Je vais relire *les Provinciales*, aussitôt que j'aurai fini mes trois volumes (1). »

Tels étaient, à cette époque, les sentiments que ces correspondants de Joubert nourrissaient à l'égard de la religion. On juge de la surprise qu'en dut éprouver Chateaubriand lorsque, à la fin de l'année 1797, il fit à Londres la rencontre de Fontanes que le coup d'Etat de fructidor venait de déporter comme suspect. Ils s'étaient connus autrefois à Paris, et même Chateaubriand avait gardé un souvenir très vif de certain dîner où Fontanes lui avait donné pour convives, outre Mme Dufresnoy, sa maîtresse, Ginguené, Flins, Parny et La Harpe. Mais ils s'étaient perdus de vue depuis 1789, et la Révolution avait creusé un véritable abîme entre eux, à telles enseignes que Chateaubriand venait de publier son *Essai sur les Révolutions* au moment même où Fontanes, écœuré des saturnales révolutionnaires, retournait au christianisme.

Naturellement, avant de raconter sa vie toute de voyages et d'aventures, Chateaubriand mit la conversation sur les hommes et les choses de France. Qu'étaient devenus leurs amis communs ? Où en était le philosophisme? Quels seraient le gouvernement et la religion de demain? Fontanes lui dit que Mme Dufresnoy vivait toujours et qu'il lui demeurait d'autant plus attaché que, pendant la Terreur, après le bombardement de Lyon où il habitait alors et où il avait tout perdu, il s'était d'abord réfugié chez elle à Sevran, près de Livry, pour échapper à la proscription et peut-être à l'échafaud; que Ginguené restait enfoncé dans le philosophisme, mais que La Harpe, à la suite de son emprisonnement en 1794, avait

(1) *Les Correspondants de Joubert*, p. 101.

répudié publiquement les principes antireligieux dont il était si fier autrefois, qu'il était devenu son collaborateur au *Mémorial* et que Joubert avait fait en lui une recrue précieuse. Joubert! quel était cet homme dont Fontanes avait la bouche pleine. Et Chateaubriand apprit séance tenante que c'était son meilleur ami, son confident de tous les jours, l'homme qui connaissait peut-être le mieux la Grèce et toute l'antiquité païenne, un sage, enfin, qui, ayant partagé longtemps ses erreurs philosophiques, les avait répudiées avant La Harpe, et l'avait entraîné dans son retour au christianisme.

Un tel langage ne pouvait qu'ébranler l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions*. Est-ce que vraiment il aurait fait fausse route? Et pressé qu'il était d'avoir l'avis de Fontanes, pour lequel il s'était pris tout de suite d'une sympathie très vive, il lui lut quelques beaux passages de l'*Essai*. Fontanes trouva le style pompeux et d'une richesse inouïe, mais il ne cacha pas à Chateaubriand que le vêtement valait beaucoup mieux que le corps de doctrines qu'il recouvrait. Et lorsque, les jours suivants, au cours de leurs promenades sentimentales le long de la rivière ou sur la colline prochaine, notre émigré eut donné lecture au déporté de Fructidor de certaines pages des *Natchez* dont il préparait la publication, Fontanes ne put s'empêcher de lui dire qu'il préférait cela à l'*Essai*.

Je n'invente rien, je me contente d'interpréter les sentiments que je vois exprimés dans la première lettre écrite par Fontanes à Chateaubriand lorsqu'il l'eut quitté, et cette séparation eut lieu dès le mois de juillet 1798:

« Ma pensée la plus chère et la plus constante, depuis que je vous ai quitté, se tourne vers *les Natchez*. Ce que vous m'en avez lu, et surtout dans les derniers jours

est admirable et ne sortira plus de ma mémoire... » Et quels étaient les fragments qui avaient laissé un tel souvenir à Fontanes? Chateaubriand va nous le dire dans la lettre qu'il écrivait à la « citoyenne Fontanes » le 19 août 1799 pour lui parler de l'impression de son livre : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts.*

«... Nous croyons que vous serez contente de ce que vous verrez. C'est peut-être ce qu'il (l'auteur) a fait de mieux jusqu'à présent, *outre ce que l'ouvrage contient par ailleurs des « Natchez », afin de donner au public un avant-goût de cette époque de l'homme sauvage.* Le morceau sur le *clocher*, le *tombeau dans l'arbre*, le *coucher de soleil en pleine mer*, le *couvent au bord d'une grève et quelques autres encore s'y trouvent.* »

Cela prouve évidemment que Fontanes connaissait tous ces morceaux pour les avoir entendu lire à Londres par Chateaubriand. Et comme cette lecture n'avait eu lieu que dans les derniers jours qui précédèrent son départ, et que ces morceaux étaient frappés au coin même de l'esprit qui devait animer *le Génie du Christianisme*, j'en conclus que la conversation de Fontanes ne fut pas étrangère à leur rédaction et que Chateaubriand était à moitié conquis aux idées nouvelles quand il apprit la mort de sa mère.

On a dit — et Napoléon à Sainte-Hélène s'est fait l'écho de ce bruit — que Dulau, éditeur de l'*Essai*, avait donné le conseil à Chateaubriand de renoncer au philosophisme, après cette publication, et de chercher désormais des lecteurs dans le camp opposé. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette anecdote, mais elle n'a rien

d'invraisemblable, les éditeurs étant avant tout gens d'affaires, et je ne conçois pas que M. l'abbé Bertin l'ait rejetée dédaigneusement en disant que ce libraire « avait une vue singulièrement nette de l'avenir ; qu'en 1798 rien ne faisait prévoir encore la restauration prochaine des ruines que la Révolution avait accumulées; que nul ne pouvait songer au rétablissement officiel du culte ; en un mot, que des circonstances qui ont favorisé le succès du livre apologétique de Chateaubriand, aucune ne se présentait encore aux regards de l'observateur (1)... »

D'abord, ce n'est pas en 1798, mais en 1799, que fut commencé *le Génie du Christianisme;* ensuite les églises n'avaient pas attendu que le culte fût rétabli *officiellement* pour se rouvrir. Elles étaient rouvertes depuis 1795, et quoique le culte n'y fût exercé que par des prêtres constitutionnels, il n'en était pas moins suivi, même à Paris, par un grand nombre de catholiques. La preuve en est qu'au mois d'août 1798, lors de l'élection de Royer à l'archevêché de Paris, il y eut 2393 votants. M. l'abbé Bertin ignore sans doute que, l'année d'avant, les constitutionnels avaient tenu à Notre-Dame un premier concile auquel avaient pris part 31 évêques, et dont les belles assises avaient provoqué l'admiration même des principales têtes du clergé réfractaire. Mais il devrait savoir qu'à cette époque des milliers de prêtres émigrés rentraient en France et célébraient la messe dans des oratoires particuliers; que jusqu'au fond de la Vendée et de la Bretagne, sous l'influence de l'esprit de pacification du général Hoche, il y avait un rapprochement significatif entre les frères ennemis de l'église catholique, et que, même après le coup d'Etat de Fructidor, un

(1) *La Sincérité religieuse de Chateaubriand,* p. 106.

nombre considérable de réfractaires, à l'exemple de l'abbé Emery, n'hésitèrent pas à prêter le serment de haine à la royauté, pour échapper à la déportation.

Tous ces faits étaient trop connus pour être ignorés de Chateaubriand et de son éditeur, et sans donner plus d'importance qu'elle n'en a à la légende du libraire Dulau, il est bien permis de penser, après tout ce que nous venons de lire, que Chateaubriand céda en partie à des intérêts d'ordre humain quand il entreprit d'écrire *le Génie du Christianisme.* Qu'il ait été touché définitivement de la grâce en apprenant la mort et le vœu de sa mère, j'en suis convaincu, mais, je le dis carrément, c'est bien moins sa lettre à Fontanes que ce que nous savons de ses rapports avec lui, à partir de son séjour à Londres, qui établit ma conviction sur ce point. J'avouerai même que sa lettre à Fontanes me gêne un peu. Je trouve qu'elle sent moins le coup de foudre de la grâce que le coup de pouce de l'artiste. Ces sortes de coups de foudre s'expriment généralement d'une façon moins pompeuse et plus sobre. Le vers fameux

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé!

suffisait au grand Corneille dans un cas analogue. Il est vrai que Chateaubriand ne fit jamais rien comme tout le monde et que l'imagination chez lui fut toujours plus forte que le cœur.

Je ne sais si je m'abuse, mais les yeux de Chateaubriand étaient à peine dessillés qu'il aperçut le parti merveilleux qu'il pouvait tirer de la religion chrétienne. C'est du moins l'impression que m'a laissée sa lettre à la citoyenne Fontanes, datée, celle-là, du 19 août 1799, et si Sainte-Beuve en avait eu connaissance quand il écrivit son arti-

cle du 17 avril 1854, j'incline à croire qu'il eût hésité à mettre son apostille à la légende que l'on sait.

Voici les passages essentiels de cette première lettre (1) :

« Citoyenne,

« On cherche à vendre pour cent soixante pièces de vingt-quatre livres, à Paris, les feuilles d'un ouvrage qui s'imprime chez l'étranger et qui a pour titre : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts*. Cet *octavo* de grandeur ordinaire, et formant un volume d'environ 430 pages, est une sorte de réponse indirecte au poème de *la Guerre des Dieux*, et autres livres de ce genre. Il se divise en sept parties :

« La première traite des mystères, des sacrements et des vertus du christianisme, *considérés moralement ou poétiquement.*

« La seconde se rapporte aux traditions des Écritures.

« Dans les troisième et quatrième parties, on examine le christianisme *employé comme merveilleux dans la poésie.*

« La cinquième partie contient ce qui a rapport au culte en général, tel que les fêtes, les cérémonies de l'Eglise, etc., etc.

« La sixième parle du culte des tombeaux chez tous les peuples de la terre, et le compare à ce que les chrétiens ont fait pour les morts.

(1) Je l'extrais du livre si intéressant que M. l'abbé Pailhès a publié en 1896 sous le titre : *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, et qui est bourré de documents nouveaux. L'original de cette lettre à la citoyenne Fontanes appartient à la bibliothèque de Genève, qui en possède beaucoup d'autres.

Le lecteur se demandera peut-être pourquoi Chateaubriand l'avait adressée à la « citoyenne Fontanes ». Je lui répondrai, comme à M. Pailhès, que cette question semble avoir préoccupé, qu'elle était évidemment destinée à La Harpe à qui Mme Fontanes avait donné asile après le coup d'Etat de Fructidor, comme Mme Dufresnoy à son mari.

« La septième, enfin, se forme de sujets divers comme de quelques chapitres sur les églises gothiques, sur les ruines, sur les monastères, sur les missions, sur les hospices, sur le culte des croix, des saints, des vierges dans le désert, sur les harmonies entre les grands effets de la nature et la religion chrétienne, etc. Un grand nombre des meilleurs morceaux des *Natchez* se trouvent cités dans cet ouvrage qui, comme vous le voyez, est du même auteur.

« On vous le recommande particulièrement, citoyenne, et pour la vente des feuilles, et pour les papiers publics, lorsqu'il paraîtra. Adressez, nous vous en supplions, le plus tôt possible à ce sujet, un mot par la voie d'Hambourg, à *MM. Dulau et Cie, libraires, Wardour Street, à Londres*. La maison de ces citoyens est fort connue dans la librairie et est copropriétaire du manuscrit avec l'auteur. Si quelque libraire de Paris veut acheter les feuilles au prix offert, les citoyens Dulau et C^ie^ les lui feront passer régulièrement et promptement, à mesure qu'elles se tireront à Londres, et ils s'engageront de plus à ne publier chez l'étranger que lorsque l'édition de Paris aura été mise en vente. L'arrangement des cent soixante louis n'est pas, au reste, si fixe, que vous ne puissiez le changer à volonté. Que vous obteniez plus ou moins, que l'on fasse le payement en argent ou en livres à votre choix, et expédiés pour le citoyen Dulau, tout cela est égal à l'auteur. Vous aurez même les feuilles pour rien, si vous les demandez pour vous-même et dans le dessein de vous en servir pour le mieux. Il n'y pas un mot de politique dans l'ouvrage qui puisse en empêcher la vente. »

Qu'on regarde cette lettre sous l'angle que l'on voudra, il est impossible d'y voir autre chose qu'une lettre d'affaires. Serait-ce donc que Chateaubriand n'avait pas

encore reçu le coup de foudre et qu'il avait donné son livre à l'impression avant d'avoir appris la mort de sa mère ?

Pour moi la chose ne fait pas l'ombre d'un doute, et il suffit de rapprocher les dates pour voir que je suis dans la vérité.

D'après l'abbé Carron, qui a écrit la vie de M[me] de Farcy, la sœur de Chateaubriand mourut le 22 juillet 1799, et, d'après Chateaubriand lui-même, la lettre lui annonçant la mort de sa mère ne lui parvint que lorsque sa sœur n'existait plus. En admettant qu'il l'eût reçue à la fin de juillet ou au commencement d'août, le temps matériel lui eût fait défaut, quand bien même il eût écrit douze et quinze heures de suite sans quitter sa table, pour composer dans l'espace de dix à quinze jours les sept parties qui formaient à la date du 19 août l'in-octavo de 430 pages de sa réponse à *la Guerre des Dieux*.

D'où je conclus que ce fut sous l'influence de Fontanes, le charme de sa conversation et de son commerce, plutôt que sous le coup d'un grand chagrin, que fut entrepris l'ouvrage du *Génie du Christianisme*. Cette conclusion, qui me paraît naturelle et logique, est fortifiée encore par les sentiments d'estime et d'amitié que Chateaubriand témoignait à Fontanes dans toutes ses lettres. Fontanes lui ayant écrit à son arrivée en Allemagne : « Vous êtes la seconde personne (1) à qui dans le cours de ma vie j'aie trouvé une imagination et un cœur, » Chateaubriand lui répondit aussitôt : « Vous êtes la première qui ayez rempli toutes les conditions que je cherchais dans un homme : tête, cœur, caractère, j'ai tout trouvé en vous à ma guise, et je sens que désor-

(1) L'autre personne était Joubert. — Lettre du 28 juillet 1798.

mais je vous suis attaché pour la vie. Il ne me manque plus que de connaître l'ami dont vous m'avez fait un si grand éloge, pour vous connaître dans toutes les parties de votre existence (1). »

Et puisque Chateaubriand vient de faire allusion à Joubert, ma conclusion explique encore, bien mieux que tous les raisonnements, l'action directe et souveraine que Joubert et Fontanes ne cessèrent d'exercer sur lui à sa rentrée en France et les changements profonds que, durant deux années, il apporta sur leur conseil à la première rédaction du *Génie du Christianisme* (2).

(1) Lettre du 15 août 1798.

(2) Pour être fixé définitivement sur ce point capital, il faudrait retrouver la lettre de Chateaubriand, à laquelle Fontanes répondit le 17 septembre ou, à son défaut, la réponse de Fontanes que nous ne connaissons pas non plus. J'ai comme une idée, en effet, que la lettre du 27 octobre 1799, qui frappa Sainte-Beuve par la sincérité de son émotion, n'était que la suite de cette lettre perdue qui devait être datée du mois d'août. Ce qui me le fait supposer, c'est que, dans sa lettre du 27 octobre, Chateaubriand ne parle que de la mort de sa sœur : « ... au reste, c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus, écrit-il à Fontanes, à mesure que tous mes autres liens se rompent sur la terre. *Je viens encore de perdre ma sœur que j'aimais tendrement*, et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie... » Cet « encore » nous autoriserait même à penser que Chateaubriand apprit la mort de sa mère avant celle de sa sœur et que, dans sa lettre du 17 septembre, Fontanes lui envoyait ses condoléances à ce sujet. Autrement, pourquoi Chateaubriand, répondant le 27 octobre à Fontanes, lui dirait-il : « La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez les larmes aux yeux, me dites-vous. Le ciel m'est témoin que les miens n'ont jamais manqué d'eau, toutes les fois que je parle de vous... »

Sans douter de la sincérité de Chateaubriand, il est bien permis de constater que la mémoire lui fit plus d'une fois défaut sur des points essentiels. Ainsi, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, parlant du *Génie du Christianisme*, il écrit textuellement ceci : « Lorsque, après la triste nouvelle de la mort de M^me^ de Chateaubriand, je me résolus à changer subitement de voie, le titre du *Génie du Christianisme* que je trouvai *sur-le-champ* m'inspira. » Or, il résulte de ses lettres à Fontanes qu'il n'adopta ce titre qu'en troisième lieu; je n'oserais même pas assurer qu'il le trouva tout seul (1).

Mais, pour en revenir à la mort de sa mère, qu'il l'ait apprise ou non en

(1) Lire sur ce sujet l'article publié dans *la Quinzaine* du 16 avril 1902, par M. Giraud, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg (Suisse) sous le titre: *Pour le Centenaire du Génie du Christianisme*.

S'ensuit-il que Chateaubriand nous ait menti? Nullement. D'abord il était incapable de commettre un mensonge qui, dans la circonstance, aurait été un sacrilège, et l'on ne joue pas avec les choses saintes. Je crois tout simplement que la nouvelle de la mort de sa mère coïncida avec la mise à l'impression de son premier volume; qu'entre sa lettre à la citoyenne Fontanes et celle à son mari, Chateaubriand trouva la foi qui lui manquait encore et que c'est dans l'ardeur de ses nouveaux sentiments qu'il remania et refondit son livre. Cela se sent au ton général de sa lettre à Fontanes, à l'accent religieux et, si l'on veut, à l'exaltation qui y règne d'un bout à l'autre. Il n'est pas jusqu'au nouveau titre qu'il y donne à son livre qui ne trahisse aux yeux son nouvel état d'âme.

Dans sa lettre à la citoyenne Fontanes, le titre de son livre n'était encore que celui-ci : « *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts.* »

Dans sa lettre à Fontanes, ce titre est devenu : « *Des beautés morales et poétiques de la religion chrétienne et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre.* »

Sans doute il est trop long, mais combien plus significatif aussi! Chateaubriand n'est pas seulement séduit par les beautés extérieures et intimes du christianisme, il est également convaincu qu'il est supérieur à toutes les autres religions. Et c'est parce qu'il a cette conviction qu'il veut la communiquer au lecteur, dès le seuil de son livre.

Et deux ans après, quand son exaltation première

même temps que celle de sa sœur, on peut tenir pour à peu près certain qu'il n'en fut pas informé avant le commencement d'août, et à cette date, je le répète, Chateaubriand avait dressé le plan de la première version du *Génie du Christianisme,* puisque le 29 août il annonçait que cet ouvrage était à l'impression.

sera tombée, il trouvera encore dans la préface du *Génie du Christianisme* un de ces cris qui remuent les âmes. Il dira pour expliquer sa conversion : « J'ai pleuré et j'ai cru ! »

Mot sublime, mille fois plus pathétique dans sa simplicité que toutes les phrases pompeuses de sa lettre à Fontanes, et dont un grand poète, admirateur de Chateaubriand, semble s'être souvenu, quand il écrivit ce vers demeuré célèbre :

Mais une larme coule et ne se trompe pas.

## *CHAPITRE VI*

# LES LUNDIS DE SAINTE-BEUVE

## 1849-1869

I. — Lettre de Sainte-Beuve à Collombet. — Préambule nécessaire : Sainte-Beuve et la politique. — Causes de son ralliement à la présidence du prince Louis-Napoléon. — Comme quoi il ne cessa d'être girondin. — Son fameux article des *Regrets*. — Récompense que lui offre M. Fortoul. — Il la décline. — Nommé quelque temps après officier de la Légion d'honneur et professeur au Collège de France. — Suspension de son cours. — Idée qu'il se faisait du Sénat en 1857. — Comment l'empire honorait les gens de lettres. — Spirituelle réponse de Mérimée à M. Rouher à propos de Tacite.

II. — La situation matérielle de Sainte-Beuve après la mort de sa mère. — D'abord hôte du docteur Paulin à son retour de Liège. — Les différentes maisons qu'il habita à Paris, de 1823 à 1869. — La maison de sa mère, 11, rue du Mont-Parnasse. — Le docteur Véron l'introduit au journal *le Constitutionnel*. — Ce qu'était le docteur Véron. — Ses dîners ouverts de la rue de Rivoli.

III. — Régime de Sainte-Beuve à partir des *Lundis*. — Ses théories en matière culinaire. — Renan comparé sous le rapport de la table à Molé et à Guizot. — Manière de Sainte-Beuve de préparer ses *Lundis*. — Ses promenades du soir avec Jules Levallois. — Ce qu'il appelait ses *fourrages*. — Paul Chéron, son pourvoyeur à la Bibliothèque impériale. — Sources perdues des *Lundis*. — Quelques billets de Sainte-Beuve à Chéron. — Les enquêteurs ordinaires de Sainte-Beuve. — La rédaction des *Causeries du lundi* — Discussion du manuscrit et correction des épreuves. — Sujets concertés entre Véron et Sainte-Beuve.

IV. — Méthode de Sainte-Beuve appliquée aux morts et aux vivants. — Critique qu'on en peut faire. — La recherche de la personnalité de l'auteur inutile en certains cas. — Comme quoi l'instru-

ment critique de Sainte-Beuve est plutôt *romantique.* — Sa manière de traiter quelques-uns de ses contemporains. — Cause de sa sévérité pour Lamartine. — Souvenirs de 1848. — Montalembert, Thiers, Guizot, jugés par Sainte-Beuve. — Chateaubriand et *les Mémoires d'outre-tombe.* — Mme Récamier. — George Sand et Alfred de Musset. — Honoré de Balzac et ses démêlés avec Sainte-Beuve à propos de *Port-Royal.* — Comme quoi *le Lys dans la vallée* n'a point fait oublier *Volupté.*

V. — Les *Nouveaux Lundis.* — Pourquoi Sainte-Beuve entreprit cette nouvelle série. — Changements qu'il apporte dans son existence. — Son commerce régulier avec les écrivains de la nouvelle génération. — Le dîner Magny. — Un mot de lui sur Louis Veuillot. — Son portrait de Leconte de Lisle. — Supériorité de Sainte-Beuve comme critique sur tous ses rivaux. — Le secret de son art : poète jusqu'au bout. — Comment Auguste Barbier définissait sa méthode. — Toujours conséquent avec ses principes. — Le doute au fond de toutes ses variations. — Douteur dès le Collège. — Ses divers testaments. — Sa mort et son enterrement civil.

Le 24 juin 1852, Sainte-Beuve écrivait à Collombet :

« Ma vie est maintenant celle-ci : je suis retiré dans la petite maison qu'habitait ma mère, d'où je compte bien ne plus déloger que quand on m'emportera les pieds en avant. J'y vis seul, ou du moins sans locataires, et avec une personne amie qui veut bien tenir ma maison et me dispenser des soins domestiques, je ne vais pas dans le monde et ne sors que par nécessité, pour aller aux livres, aux *fourrages*, comme je dis.

« Toute ma vie est employée à lire, puis à écrire, puis à corriger les épreuves. Ce n'est pas à vous d'ailleurs qu'il faut apprendre ce que c'est que ce régime de travailleur ; seulement ce en quoi le mien diffère du bénédictin, c'est que j'y introduis la machine à vapeur et que tout s'y fait à grande vitesse (1). »

Ces lignes pourraient servir d'épigraphe ou de som-

(1) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 256.

maire à ce chapitre, car elles en sont en quelque sorte le canevas. Cependant, avant de paraphraser ce billet de Sainte-Beuve, un petit préambule me paraît nécessaire.

## I

On s'est demandé souvent pourquoi Sainte-Beuve, qui, depuis sa sortie du *National*, en 1834, se vantait de n'avoir jamais écrit une ligne de politique et de n'avoir jamais paru aux Tuileries, malgré sa liaison avec Guizot, Thiers et le comte Molé, s'était départi tout à coup de son attitude expectante, en 1851, et dans son article des *Regrets*, que lui-même devait regretter un jour, avait prêché aux anciens partis le ralliement à la présidence du prince Louis-Napoléon.

Cela, en effet, est d'autant plus surprenant qu'il n'avait alors pas plus de goût pour la République que pour l'Empire.

Il avait beau noter dans ses *Cahiers*, au mois de mars 1848, qu'au fond il était girondin et républicain par instinct — ce qui était vrai, d'ailleurs (1) — et qu'à chaque émotion publique le vieux levain se remuait en lui, la révolution de Février était loin de lui avoir causé le même plaisir que celle de Juillet.

Huit ans auparavant, le 1er décembre 1840, il écrivait à Juste Olivier : « Quand il y aura la République, ce qui pourrait bien nous arriver, je m'en irai aussitôt d'ici et m'enterrerai dans un clos du Canton (de Vaud) où pourtant je n'ai point été et ne serai point, hélas! pasteur. »

(1) J'en trouve une dernière preuve dans une lettre qu'il écrivait à M. de

Il ne s'en alla pas en Suisse à la chute du roi Louis-Philippe, mais il s'en fallut de très peu qu'il ne partît pour l'Amérique et nous avons vu qu'après avoir donné sa démission de bibliothécaire à la Mazarine il était allé à Liège faire son cours sur Chateaubriand.

Pourquoi donc, à son retour de Belgique, se rallia-t-il à la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte? Etait-ce par sympathie pour sa personne, comme l'avait fait Alfred de Vigny?

Non, car il ne l'avait jamais vu; c'était plutôt par peur du socialisme révolutionnaire, car les journées de Juin l'avait effaré, lui aussi, et comme il avait alors quarante-sept ans et qu'il était « raffiné en goûts littéraires et en mœurs sociales », il éprouvait le besoin — très naturel d'ailleurs — de jouir tranquillement du fruit de son travail.

J'ajoute qu'il avait perdu en 1850, quelques mois avant sa mère, l'amie qui l'avait retenu par son seul charme dans le camp des doctrinaires (1) et qu'il n'avait

Lescure le 19 juin 1864, à propos de son *Panthéon révolutionnaire démoli:* « Il y a plus d'une manière d'être dans le monde, lui disait-il, La Fayette, qui avait ses bornes de vue, n'était pas un *benêt* ni une bête ; Bailly, qui n'était pas un génie, était un homme éclairé pour son temps et très savant. Mme Roland n'était ni un bas-bleu ni une précieuse : elle était une femme éclairée très aimable et qui avait une intelligence et un caractère très supérieurs à son sexe. La première loi du christianisme civilisé devrait être de mesurer les expressions aux mérites des gens. Vous me permettrez de vous faire un reproche contraire à celui de Veuillot : vous êtes dans le juste milieu ou du moins vous voulez y être, mais vous ne paraissez pas y être, et vous n'y êtes pas. Vous confondez, dans une même proscription, des noms et des personnages fort différents de nature et de caractère. Vous savez aussi bien que moi nos dissidences sur les personnes. Vous méconnaissez Séyès, Condorcet lui-même et d'autres encore. Il me paraît impossible d'ailleurs, même avec tout votre talent, de résumer ainsi en quelques pages des existences et des natures si compliquées, surtout quand on se donne, dès le titre et le début, pour démolisseur. (*Corresp. de Sainte-Beuve*, t. III, p. 192.)

(1) Mme d'Arbouville.

aucune raison de leur rester fidèle jusque dans l'impopularité.

Voilà donc, à mon avis, pourquoi le prince Louis-Napoléon lui parut en 1851 la meilleure des Républiques. Vint le coup d'Etat : cette « mesure de police un peu rude » ne semble pas l'avoir troublé. S'il n'y applaudit pas, comme Montalembert; s'il n'insulta pas, comme son ami Turquety, les « représentants en déroute (1) », il accepta le fait accompli comme une chose fatale et nécessaire, et il s'efforça, par la suite, d'en tirer tous les avantages compatibles avec sa dignité et son esprit d'indépendance. Car, il faut lui rendre cette justice, que tout en servant de son mieux le nouveau régime, tout en gourmandant la plume à la main ceux qui boudaient l'Empire ou le combattaient, Sainte-Beuve n'aliéna jamais sa liberté, pas plus au *Moniteur* qu'au *Constitutionnel*, et nous savons que ce fut pour la conserver qu'il entra au *Temps* en 1869.

Etait-il désintéressé, quand il écrivit, le 23 août 1852, son fameux article des *Regrets?* La chose ne saurait faire doute après la lecture de la lettre qu'il adressait le 6 septembre suivant à M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique. M. Fortoul lui ayant offert une chaire au Collège de France, il lui répondit après mûre réflexion :

« Mon cher ministre,

« J'ai beaucoup réfléchi à la proposition que votre amitié m'a faite, la dernière fois que je vous ai vu ; j'y ai réfléchi comme si je n'avais pas eu tout d'abord une

(1) C'est le titre d'une brochure que Turquety publia à cette époque. Quand Sainte-Beuve l'eut reçue, il écrivit sur la couverture : *Erreur et aberration de Turquety.*

réponse intime instinctive. Quand vous lirez mon article de ce matin au *Constitutionnel*, vous saurez cette réponse, car je n'attaquerais pas ainsi par son faible un homme à qui il me serait réservé de succéder. C'est pour le coup qu'on aurait droit de dire :

Hérite-t-on, grands dieux ! de ceux qu'on assassine ?

« Je ne l'assassine pas, mais je le frappe, et, pour que je le puisse faire en tout honneur, il me faut être, à son endroit, parfaitement désintéressé et indépendant.

« Je ne suis pas né pour la parole publique ; j'ai pu m'y placer par nécessité en deux circonstances, mais mes nerfs en crient encore ; j'ai le front tendre (*frontis mollities*), non le front d'airain de l'orateur. Ma force et ma sécurité ne sont pas là. Je ne suis complètement moi que plume en main et dans le silence du cabinet. Si je puis rendre quelque service un peu étendu, c'est dans cette voie, en y suivant volontiers mon moment et mon caprice.

« Le professorat au nom de l'Etat demande un passé sans aucune légèreté, même poétique, une certaine gravité habituelle et actuelle que je n'ai jamais songé à secouer, mais qu'aussi je ne suis pas accoutumé à revêtir. Laissez-moi donc, mon cher ministre, continuer à servir en volontaire la cause des lettres, en la rattachant, selon l'occasion, à cette cause que je considère comme celle de la société, de l'ordre et du bonheur pratique. — Il me reste de tout cela un sentiment très cher de votre estime et une reconnaissance de votre amitié (1). »

Cependant, pour bien marquer que dans ce premier refus il n'y avait ni parti pris ni crainte de se laisser enchaîner par des faveurs, il accepta en 1853 la croix de la

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. III, p. 132.

Légion d'honneur qu'il avait refusée trois fois sous la monarchie de Juillet, et, un an après, une chaire de poésie latine au Collège de France. On sait qu'il fut obligé d'en descendre après sa deuxième leçon (1) et que ce n'est qu'en 1858 qu'il fut nommé, en dédommagement, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Avait-il donc changé d'avis dans l'intervalle, et l'ambition de jouer un rôle lui était-elle venue tout à coup? Oui et non. Il écrivait un jour, à propos des *Nouveaux Lundis* : «Il n'est pas de meilleure fortune ni de plus grand honneur pour la littérature — surtout pour la littérature critique — que lorsqu'elle trouve l'occasion de se coordonner avec un grand mouvement social, avec un courant politique important, et, sans s'y enchaîner, de le servir (2). » Cette occasion, il la chercha tout le temps de l'Empire et il la trouva quelquefois, mais il avouait franchement, en 1864, que son plus grand regret était « de ne pouvoir aider à rien de grand ».

Jules Levallois, son ancien secrétaire, raconte qu'en 1857, un matin qu'il s'était permis de lui faire part d'un bruit d'après lequel il allait être nommé prochainement sénateur, Sainte-Beuve se récria tout rouge : « Ne me répétez jamais de pareilles sottises! Croyez-vous que je veuille me déshonorer ! »

Le Sénat, suivant l'idée qu'il s'en faisait, devait être la récompense de certains services qu'à cette époque il n'estimait pas avoir rendus. « Plus tard, dit Jules Levallois, il en jugea autrement, et, trouvant à son appréciation qu'il avait atteint sinon passé les limites du dévouement tel qu'il le comprenait, il manifesta autant d'impatience et de mauvaise humeur en voyant différer sa

(1) Ce cours, ouvert le 9 mars 1855, fut suspendu le lendemain.
(2) *Table analytique des Lundis*, p.42.

nomination qu'il avait laissé éclater de colère lorsque je la lui avais spontanément annoncée (1). »

Son rêve était qu'on pût arriver au Sénat « par son esprit, par son talent, ce talent n'eût-il été appliqué qu'aux choses de l'imagination et de la poésie », ainsi qu'il l'écrivait à la *Revue Suisse* lors de l'élévation de Victor Hugo à la pairie. Malheureusement ce rêve était presque une utopie sous l'Empire. Napoléon III, qui avait proscrit tant de littérateurs de marque, n'avait qu'une demi-considération pour ceux qui le servaient. La littérature à ses yeux était plutôt nuisible qu'utile sous un gouvernement absolu comme le sien. Lui-même lisait si peu ou se tenait si mal au courant du mouvement littéraire que, le jour où Sainte-Beuve lui fut présenté pour la première fois, il le complimenta sur ses articles du *Moniteur*, alors qu'il écrivait depuis des années au *Constitutionnel*. Et l'empereur n'était pas le seul dans ce cas. M. Rouher partageait son ignorance et son dédain de la littérature et des gens de lettres. On raconte que le ministre d'Etat, voulant faire l'éloge de Sainte-Beuve quand il fut nommé sénateur, demanda un jour à Mérimée si le critique des *Lundis* avait quelquefois parlé de Tacite. A quoi l'auteur de *Colomba* répondit avec le flegme ironique qui le caractérisait : « Non, mais Tacite a beaucoup parlé de Sainte-Beuve (2)! »

Et qu'on n'objecte pas que Mérimée fut envoyé au Sénat dès l'année 1853. Chacun sait qu'il dut moins cet honneur à ses titres littéraires qu'à sa qualité de chevalier-servant de l'impératrice. Alfred de Vigny et Théo-

(1) *Sainte-Beuve*, par Jules Levallois, p. 179. Voir aussi dans sa *Correspondance*, t. III, p. 203, la lettre de Sainte-Beuve au prince Napoléon.

(2) Pourquoi s'étonner de cette ignorance de M. Rouher, quand on voit un Guizot ne pas connaître seulement de nom Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes* (Cf. les *Cahiers* de Sainte-Beuve, p. 130).

phile Gautier, qui avaient autant de talent que lui et qui étaient tout aussi dévoués au régime impérial, n'en restèrent pas moins à la porte du Sénat, que Sainte-Beuve ne franchit qu'en 1865. Il est vrai que Sainte-Beuve ne pouvait pas sentir l'impératrice (1) et qu'il ne sut jamais faire sa cour à l'empereur (2)...

Mais arrivons aux *Causeries du Lundi.*

## II

Sainte-Beuve, en racontant les circonstances dans lesquelles il avait entrepris cette publication, en a omis quelques-unes qu'il est bon de rappeler.

Il avait quitté Liège au mois de septembre 1849 et s'était installé provisoirement à Paris chez son ami le docteur Paulin (3), qui habitait au n° 5 de la rue Saint-

(1) Le 11 avril 1863, il confiait aux Goncourt (Cf. leur *Journal*, t. II, p. 105) qu'il avait l'idée de faire une *Marie-Antoinette* avec l'intention d'être par elle désagréable à l'impératrice. Cette *Marie-Antoinette* parut, en effet, au mois d'août 1864, sous la forme de trois articles.

(2) Je crois qu'il n'alla qu'une seule fois à Compiègne, et l'on sait qu'il refusa de rendre compte de la *Vie de Jules César*.

(3) Le docteur Armand Paulin, qui avait donné l'hospitalité à Sainte-Beuve à son retour de Liège était un de ses meilleurs amis, bien qu'il n'appartînt pas à sa génération. Né à Metz en 1792, il avait passé par l'Ecole normale avant de faire sa médecine, et par sa belle conduite de 1814 et 1815 avait gagné le cœur d'une jeune fille de son pays, qui devint presque aussitôt sa femme, malgré l'opposition de ses parents. Médecin et praticien de grand mérite, il se plaisait à réunir chez lui, dit Sainte-Beuve, des hommes distingués que retenaient le charme et l'intelligence de M^me^ Paulin : c'étaient le docteur Lallemand, Andral, Jouffroy, Jean Reynaud, Stourm, Littré et beaucoup d'autres. Enlevé brusquement par une attaque d'apoplexie pulmonaire, le 7 septembre 1857, cet homme de bien, qui pendant des années « avait mené de front toutes les activités généreuses et qu'on avait vu secourir tous les malades, tous les vaincus, tous les souffrants », fut enterré au milieu d'un grand concours de médecins, de membres de l'Université et d'amis, et ce fut Sainte-Beuve qui prononça son éloge au cimetière. (Cf. l'appendice du t. VI des *Nouveaux Lundis.*)

Sur le séjour du critique chez le docteur Paulin, nous ne savons absolument rien : nous n'avons même appris cette particularité de sa vie que par une bienveillante communication de M. Egger, professeur au lycée Henri IV.

Benoît. Il avait alors un besoin d'activité d'autant plus grand qu'il avait vécu toute une année dans la solitude et y avait réuni une masse de matériaux qui ne demandaient qu'à être « raffinés et mis en œuvre (1) ». Mais il ne savait à quoi s'appliquer, lorsque le Dr Véron, qui l'avait déjà eu comme rédacteur en 1829 à la *Revue de Paris*, lui offrit d'écrire tous les lundis dans *le Constitutionnel*, qu'il avait acheté au printemps de l'année 1844. L'offre de Véron répondant à son plus vif désir, Sainte-Beuve accepta. Chaque article lui était payé 125 francs. C'était peu relativement, mais dans ce temps-là la littérature avait encore plus de peine qu'aujourd'hui à nourrir son homme, et la situation matérielle de Sainte-Beuve, qui n'avait d'autres ressources que ses mille francs de l'Institut et les douze cents francs de pension que lui faisait sa mère, ne devait pas tarder à devenir très bonne. Sa mère mourut, en effet, le 17 novembre 1850, lui laissant quatre mille livres de rente et la petite maison qu'elle avait fait construire pour elle rue du Mont-Parnasse, à deux pas de l'église Notre-Dame-des-Champs (2). Avec les six mille francs

Le grand-père de M. Egger était lié avec Sainte-Beuve qui, le 10 février 1851, lui écrivait : «... Il faut tout cela (la mort de sa mère) pour que je me sépare de l'excellent ami, le docteur avec qui je fais si bon ménage depuis près de deux ans. »

A ce propos, voici les différentes maisons qu'habita Sainte-Beuve, à partir de l'année où il sortit de pension :

De 1823 à 1828, rue de Vaugirard, 94.

De 1828 à 1830, rue Notre-Dame-des-Champs, 19.

De 1830 à 1840, cour du Commerce, hôtel Rohan.

De 1840 à 1848, à l'Institut.

De la fin de 1849 au commencement de 1851, chez le docteur Paulin, rue Saint-Benoît, 5.

De 1851 à 1869, rue du Mont-Parnasse, 11.

(1) Lettre de Sainte-Beuve à Collombet du 19 janvier 1849.

(2) Cette maison, qui porta d'abord le n° 1 *ter*, porte encore aujourd'hui le n° 11 qu'elle avait quand la mère de Sainte-Beuve mourut. Elle n'a subi à l'extérieur aucun changement. Il y a quelques années la Commission des

que lui rapportait *le Constitutionnel*, Sainte-Beuve, qui était célibataire, avait de quoi vivre heureux et indépendant. Cependant il eut toujours beaucoup de mal à joindre les deux bouts, même lorsque ses *Lundis*, au lieu de lui être payés 125 fr. l'un, lui en rapportèrent 300. L'aisance ne lui vint qu'à partir de 1865, quand il fut nommé sénateur. Il faut dire que, sans être désordonné le moins du monde, il était entraîné par ses goûts et les besoins de sa profession à faire d'assez grandes dépenses. En dehors de son personnel domestique, il avait un secrétaire, un professeur de grec, il aimait les livres rares et en achetait sans cesse, et puis, comme il sortait peu, il avait presque tous les soirs quelque invité à sa table; enfin, comme il avait bon cœur, il faisait beaucoup de bien et très discrètement autour de lui.

C'est donc dans la maison de sa mère qu'il a écrit tous ses *Lundis*, sauf le premier volume, qui va du mois d'octobre 1849 au mois d'octobre de l'année suivante et une partie du second. Le milieu était singulièrement propice pour ce genre d'étude. Lamartine, qui y avait rendu visite plus d'une fois à Sainte-Beuve, a dit que cette maison des champs lui rappelait celles des curés de campagne. Par la tranquillité peut-être, mais non par l'architecture. Elle a d'abord un étage de trop, les cures de village n'ayant généralement qu'un étage avec grenier, et puis il lui manquait par devant une petite cour ombragée

inscriptions parisiennes a fait placer au-dessus de la porte une plaque de marbre blanc où sont gravées les lignes suivantes :

SAINTE-BEUVE
POÈTE ET CRITIQUE
né à Boulogne-sur-Mer
le 23 décembre 1804
est mort
dans cette maison
le 13 octobre 1869

et fleurie. Moi, je trouve qu'elle fait plutôt songer aux maisons bourgeoises des Flandres avec sa façade dépourvue de tout ornement et sa toiture débordant largement sur la rue. Elle en a l'aspect froid et triste, en dépit de ses onze fenêtres ouvertes sur le couchant, et je crois bien que la mère de Sainte-Beuve en avait apporté le plan de Boulogne-sur-Mer. En tout cas, dans la simplicité primitive de sa distribution intérieure, dans le confort exempt de tout luxe des meubles qui la garnissaient, elle répondait assez bien à l'idée qu'on se fait du caractère de celle qui l'habitait, — et pourquoi n'ajouterai-je pas, du caractère de son fils ? Si Sainte-Beuve, en s'installant dans la maison de sa mère, n'y fit rien changer, c'est évidemment qu'elle suffisait à ses exigences matérielles. Il aurait pu facilement et sans beaucoup de frais, agrandir la salle à manger, où l'on tenait sept ou huit à peine, en la réunissant au salon qui était aussi exigu ; il aurait pu également, sans bourse délier, tapisser ses murs de tableaux et d'objets d'art, mais, outre qu'il n'avait pas le temps de courir les ateliers d'artistes ni le goût du bibelot et des antiquailles, il se disait probablement que l'esprit qui habitait sa maison en valait bien un autre, et le fait est que, lorsque le prince Napoléon, la princesse Mathilde, Renan, Taine, Flaubert, Dumas fils ou George Sand s'asseyaient à sa table, nul ne faisait attention à l'exiguité et à la simplicité de la salle à manger...

J'ai dit que c'était Véron qui lui avait donné l'idée des *Causeries du Lundi*. Ce docteur qui, en fait de médecine, connaissait surtout la pâte Regnault — et pour cause — était une manière de Mirès littéraire et artistique qui avait un pied dans tous les mondes : dans le monde de la Bourse et de la Banque par ses heureuses spéculations ; dans le monde des théâtres par son titre d'ancien direc-

teur de l'Opéra; dans le monde de la politique et des lettres par *le Constitutionnel* dont il avait fait l'organe de la réaction et des intérêts bonapartistes, et aussi par ses dîners quotidiens qui réunissaient autour de sa table non seulement le dessus du panier des viveurs, mais encore la fine fleur du journalisme, du barreau, de l'école de médecine et du Conservatoire de musique. Il n'était pas rare, en effet, de voir attablés ensemble, dans sa salle à manger de la rue de Rivoli : Sainte-Beuve, Nestor Roqueplan, Arsène Houssaye, Romieu, Auber, Halévy, Ad. Adam, Velpeau, Ricord, Dubois (d'Amiens), Blache, Bonnet de Malherbe, Tardieu et Trousseau. Ces dîners ouverts n'avaient qu'un défaut : ils manquaient de femmes. Véron qui était célibataire n'en invitait qu'une à la fois. Il est vrai qu'elle était de marque et, comme on dit, triée sur le volet. C'était tantôt Mlle Doze, devenue Mme Roger de Beauvoir ; tantôt Mlle Favart, Mme Doche, Mlle Lemercier, et tantôt et le plus souvent Rachel. Ces princesses de la rampe remplissaient à tour de rôle les délicates fonctions qui reviennent de droit à la maîtresse de la maison. Pour ne rien oublier, j'ajouterai que l'intendant des menus n'était autre que le mari de la Taglioni, le comte Gilbert de Voisins... Par exemple, si les familiers du docteur étaient admis à ces dîners sans invitation, il était absolument défendu au dernier arrivé de s'asseoir treizième à table. Dans ce cas il était obligé de s'en aller ou de revenir avec un quatorzième convive, ce qui prouve que la superstition, comme la sottise, est de tous les mondes.

Mais ce « bourgeois de Paris » qui avait ramassé de l'argent partout, « spécialement là où il ne peut sentir bon (1) », ne se contenta pas, dans son orgueil de par

(1) Cf. *Lauriers et Cyprès*, par Philibert Audebrand.

venu, de refaire à l'usage des adorateurs du Veau d'or le festin de Trimalcyon. Après avoir contribué autant que personne à faire l'Empire, l'ambition lui vint un jour, non de le défaire, il n'en aurait pas eu la force, mais de le fronder et de lui faire la leçon. Comme pour donner plus de couleur à son opposition constitutionnelle il loua à Auteuil une somptueuse résidence qui portait le même nom à un *s* près que le palais de l'empereur, si bien que les courtisans un moment s'y trompèrent : *La Tuilerie*, les Tuileries !... mais le singulier n'a pas plus en politique qu'en grammaire la valeur du pluriel. Un beau matin les communiqués se mirent à pleuvoir sur *le Constitutionnel*... quand Sainte-Beuve n'y était plus, et les courtisans désertèrent la Tuilerie. De guerre lasse, après avoir vendu son journal à Mirès, Véron se rabattit sur le journalisme et la littérature facile. Il avait en 1854 obtenu un certain succès avec la publication de ses *Mémoires;* à partir de l'année suivante il fit des romans qui n'en eurent aucun. Ce n'est pas qu'il manquât de talent, il tournait agréablement un article, il avait du goût, des lectures et, comme directeur de journal, savait prendre le vent (1). Sainte-Beuve, qui avait refusé de rendre compte de ses *Mémoires* dans *le Moniteur*, sous prétexte qu'il était trop bien avec lui, avait apprécié plus d'une fois son bon sens et la justesse de ses vues, durant les trois années qu'il avait été sous sa coupe au *Constitutionnel.* Tous les sujets de ses *Lundis* étaient concertés d'avance avec lui (2), et jamais ils n'avaient eu de ce chef

(1) Quand il mourut, Sainte-Beuve écrivit à la Princesse Mathilde : « Il tenait plus de place qu'il ne fera de vide. » (*Lettres à la Princesse*, p.303.)

(2) « Je concerte tous mes sujets avec M. Véron qui, du reste, entre très bien dans les miens, et nous allons ainsi, de semaine en semaine, depuis trois ans tout à l'heure. » (Lettre de Sainte-Beuve à Collombet du 24 juin 1852.)

la moindre difficulté ensemble. Une seule fois il eut à se plaindre de Véron : c'était à propos d'un article sur Pline qu'il avait ajourné sans avoir pris la peine de le « tâter d'un mot là-dessus ». Il en fut extrêmement blessé, non pas tant à cause des cent vingt-cinq francs que cet ajournement lui faisait perdre, qu'à cause du tort d'inexactitude que cela lui donnait envers son public (1). Il pensait, en effet, et avec raison que le meilleur moyen de conquérir des lecteurs et de les retenir était de leur servir régulièrement leur pâture hebdomadaire, dût-on, comme il disait « crever ses chevaux pour arriver à temps ».

Ses chevaux ! ce mot-là nous ramène à sa lettre qui ouvre ce chapitre, et il est temps que nous examinions son régime et sa méthode de travail.

## III

Quand on entreprend une tâche aussi lourde que celle de faire à jour fixe et chaque semaine un article de critique et d'histoire littéraire, il faut, en dehors des vastes connaissances préalablement acquises, qu'il y ait entre le corps et l'esprit une entente parfaite, autrement dit que la bête humaine sacrifie à son noble compagnon une bonne part de ses appétits et se soumette à un régime spécial. Sainte-Beuve, en dépit de la réputation dont il jouissait dans un certain milieu, n'avait pas attendu l'année 1849 pour régler sa vie animale. Il a dit quelque part que lorsqu'il habitait dans la Cour du commerce il dépensait 27 francs par mois pour ses déjeuners. Cela

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. III, p. 121.

donne l'idée de sa tempérance. Sur l'article de l'amour, quoiqu'il fût très ardent de son naturel, il était également très sobre. Il le fut toujours et n'accorda jamais que peu de temps aux plaisirs sensuels. Tous ses secrétaires sont d'accord sur ce dernier point. Une tasse de thé avec un nuage de lait et une brioche que le plus souvent il partageait avec sa vieille chatte, voilà, dit Jules Levallois, ce dont se composait invariablement son déjeuner, dans son petit hôtel de la rue Montparnasse. Mais le soir, quand sa journée était finie, il mangeait copieusement, « sans recherche de bonne chère ». L'eau rougie était sa boisson dominante. A peine au dessert un doigt de vin pur, et dans les grandes occasions un petit verre d'anisette ou de curaçao. Jamais de café ni de cognac. » Cela ne l'empêchait pas d'être gourmet. Il avait même sur ce chapitre des théories à lui et quelque peu paradoxales. « Les gens de goût, disait-il, doivent avoir le palais délicat, impressionnable. Voyez les doctrinaires, ils ne savent ni ce qu'ils mangent ni ce qu'ils boivent. On ferait manger un morceau de carton à M. Guizot sans qu'il s'en aperçût. Eh bien ! en littérature, ces hommes-là n'ont point de goût à eux. Ils prononcent en vertu de la tradition scolastique, universitaire. Leurs jugements sont faits d'avance, non sentis ni éprouvés personnellement (1). » Quand il s'exprimait ainsi sur le compte des seigneurs du Marais, de Chatenay et autres lieux, il n'avait certainement pas encore reçu Renan à sa table, car la façon de boire, de manger de l'auteur de *la Vie de Jésus* ne différait guère de celle de Molé et de Guizot : il mangeait indistinctement tout ce qu'on lui servait et mettait de l'eau dans tous ses vins, fussent-ils des pre-

(1) *Sainte-Beuve*, par Jules Levallois, p. 182.

miers crus de Bourgogne ou du Bordelais. Pourtant celui-là avait du goût et ne prononçait pas, que je sache, en vertu de la tradition scolastique et universitaire ! Mais il faut savoir passer aux hommes d'esprit leurs boutades, et Sainte-Beuve avait les siennes comme un autre. Il avait aussi ses manies et ses habitudes qu'il n'aurait pas fait bon contrarier. C'est ainsi qu'il ne sortait généralement que le soir, après dîner, pour *causer* ses articles avec son secrétaire.

Tout le jour à partir du mardi matin jusqu'au vendredi inclus, il ne bougeait pas de son cabinet de travail : il lisait, prenait des notes ou dictait (1). Mais quand la nuit était venue, il allait, sous prétexte de faire sa digestion, se promener avec Lacroix, Levallois, Lacaussade, Pons ou Troubat (2) sur les boulevards extérieurs, au Luxembourg ou sur la place Saint-Sulpice, et là, il exposait avec feu, avec passion, le sujet de son prochain *lundi.* « Ce n'était pas à ce moment-là qu'il fallait lui faire des objections ou lui exprimer des réserves. Pendant qu'il préparait sa *Causerie* ou son portrait, Sainte-Beuve appartenait corps et âme au modèle! Il l'embrassait, l'épousait, l'exaltait. » Si l'on n'était pas comme lui sous le charme, si le personnage paraissait à son secrétaire insignifiant ou antipathique, si on lui résistait plus ou moins ouvertement, il s'écriait avec une vive contrariété : « En un mot, cher ami, vous voulez m'empêcher de faire mon article. Ce sujet n'a pas le bonheur de vous convenir. C'est vrai-

(1) « Je descends au fond d'un puits chaque mardi matin pour n'en ressortir que le vendredi soir je ne sais trop à quelle heure. Je n'ai aucun jour à donner à mes amis, et mon lundi, seul jour de répit, est pris en général par une Commission dont j'ai l'honneur de faire partie. » (*Corresp. de Sainte-Beuve,* t. III, p. 188. — Lettre à M. de Lescure du 20 avril 1864.)

(2) Ce sont les cinq secrétaires que Sainte-Beuve eut à son service de 1849 à 1869. Cf. sur chacun d'eux l'article qu'il leur a consacré dans ses *Nouveaux Lundis.*

ment déplorable(1). » Et tout furieux il tournait sur ses talons et rentrait se coucher. Mais le lendemain sa colère était passée et l'on se mettait au travail sans souffler mot de la discussion de la veille. Dans l'intervalle il était allé aux *fourrages*, et Chéron lui avait envoyé tous les livres dont il avait besoin pour s'éclairer et se documenter. Chéron était bibliothécaire à la Nationale, la Bibliothèque impériale en ce temps-là. Il aimait beaucoup Sainte-Beuve, et Sainte-Beuve le payait de retour (2). Quand notre critique manquait des documents nécessaires et quelquefois quand il était en peine d'un sujet, vite il adressait un billet à Chéron qui se mettait en quatre pour le servir. Et le lendemain les *fourrages* de la Bibliothèque impériale arrivaient au n° 11 de la rue du Mont-Parnasse où Sainte-Beuve s'empressait de les dévorer. Quel dommage que tous ces bulletins de réquisitions bibliographiques n'aient pas été conservés par la famille de Paul Chéron ! Nous posséderions grâce à eux la majeure partie des *Sources* des *Lundis*, tandis que nous n'en connaissons même pas la moitié. On jugera de l'importance de leur perte par les quelques billets suivants que nous empruntons à la correspondance de Sainte-Beuve.

Le dimanche 16 janvier 1853, il écrivait à Chéron : « Je donne cette semaine sur M. *Necker*. J'ai ses œuvres publiées par sa famille en quinze volumes. Voilà une avance. J'ai aussi ce qui est dit de lui dans les œuvres de Mme de Staël et dans les *Mélanges* de Mme Necker. Pourtant il peut y avoir bien des choses sur lui, *réponses*,

(1) *Sainte-Beuve*, par Jules Levallois, p. 176.

(2) Il lui avait donné de son vivant un des rares exemplaires du *Livre d'amour* annoté de sa main, et quand il mourut il lui confia le dépôt de la correspondance de Mme Victor Hugo. (Voir le chap. Ier du tome II de cet ouvrage.

*brochures, notices;* vous seriez très bon de ramasser ce qui s'offrirait sans trop de peine. Ayant dessein, à son occasion, de parler du style doctrinaire (on voit qu'il y tient et que son article des *Regrets* n'avait pas vidé son carquois), je voudrais bien avoir un certain nombre des *Discours de M. Royer-Collard* qui n'ont jamais été recueillis, mais qui ont été imprimés à part. Je ne sais si la Bibliothèque en a fait collection... »

Le 19 février suivant : « ... J'envoie mon ami M. Octave Lacroix vous demander si vous avez pour moi le volume de Musset que M. Richard (1) m'avait promis de faire rentrer. J'ai fait aussi demander à M. Ravenel un volume dont je voudrais bien tirer une anecdote sur Volney, les *Mémoires* du baron ou du comte de Moré, publiés il y a une dizaine ou une douzaine d'années. M. Maury, de l'Institut, m'a indiqué ce volume, que je n'ai pu trouver nulle part.

« Je fais pour cette semaine *Marguerite de Navarre*, l'auteur de l'*Heptaméron* : je voudrais bien l'édition qu'en a donnée le bibliophile Jacob. — J'espère être en état lundi d'aller à la Bibliothèque : ce que vous pourriez réunir sur cette gracieuse femme me serait bien précieux. »

Le 20 avril 1853 : « Vous m'avez bien manqué hier, quand je suis allé pour compléter mon bagage sur Guy Patin. Mon ami M. Lacroix, porteur de ce billet, vous remettra l'édition du *Médecin charitable* que j'ai emportée l'autre jour, l'édition de 1634 et dans laquelle ne se

(1) « M. Richard était, comme Paul Chéron, conservateur à la Bibliothèque impériale. C'était un chercheur et un savant que les gens de lettres consultaient avec fruit. Il avait fourni notamment à Eugène Sue la plupart des matériaux qui composent son *Histoire de la Marine*. Il fut tué en mai 1871, un matin qu'il sortait de chez lui pour se rendre à la Bibliothèque. Il avait alors 80 ans. » — Note de M. Jules Troubat.

trouve pas le traité composé par Guy Patin. Le petit traité intitulé: *Traité de la conservation de la santé par un bon régime et le légitime usage des choses requises pour bien et sainement vivre*, a été joint au *Médecin charitable* de Guybert, mais seulement dans une édition subséquente qu'il s'agit de trouver. Si vous pouvez mettre la main dessus, vous m'obligerez... »

Le 28 juin 1859: « Vous m'avez fourni sur Turenne de quoi féconder et rafraîchir Fléchier. »

Le 23 décembre 1859: « Le Falloux anobli est piquant: j'ai si bien mis de côté la lettre où vous me donnez le passage du *Moniteur*, que je ne puis remettre la main dessus. Vous serez bien bon de me donner de nouveau l'indication du *Moniteur*. Cela peut servir, c'est à joindre au baron Jérôme Pichon, fils du dernier des barons de la Restauration, de par Polignac, peu de jours avant la *chute*. Faites-la rechercher, je vous prie; c'est drôle, à voir la prétention du fils! »

Et Chéron n'était pas le seul pourvoyeur de Sainte-Beuve. Le critique des *Lundis* avait des correspondants et des enquêteurs un peu partout. Sur les écrivains de la Suisse romande et même sur les poètes de l'Allemagne contemporaine, il avait trouvé à Lausanne, en Juste Olivier, un ami qui le renseignait à merveille; sur les poètes de la Pléiade, quoiqu'il les connût sur le bout du doigt, il avait recours, quand il était embarrassé, à Reinhold Dezeimeris ou à William Hugues; sur l'ensemble du XVIIIe siècle, au bibliophile Rochebilière, « grand découvreur de curiosités », sur André Chénier, à Becq de Fouquières, sur Proudhon, à Félix Delhasse, de Bruxelles; sur les poètes de la Grèce, à Adert, de Genève, à Dübner, sans parler de Pantasidès, son professeur... Il disait un jour qu'on ne doit parler que de ce que l'on continue de

savoir. C'est pour cela que depuis son entrée au *Globe* il ne cessait d'apprendre et d'emmagasiner. Si le fonds des *Lundis* constitue une mine si riche, c'est qu'il enrichissait le sien tous les jours.

« On a prononcé quelquefois au sujet des *Causeries du lundi* le mot d'*improvisation*, dit Jules Levallois dans sa remarquable étude sur son ancien maître ; il y avait de cela sans doute dans la rédaction de ces longs articles, qui généralement ne coûtaient à l'écrivain qu'une journée de travail. Mais l'improvisation ne portait que sur la forme, nullement sur la préparation. J'ai pu m'en convaincre et je le déclare sans exagération aucune : il n'y avait pas de sujet littéraire, philosophique ou religieux sur lequel Sainte-Beuve ne fût préparé et en mesure de parler, non seulement avec connaissance de cause, mais avec étendue, avec détails et en homme qui n'a jamais complètement cessé de s'en occuper. Cette étonnante sûreté de mémoire, cette richesse vraiment extraordinaire d'informations lui permettaient d'aborder d'emblée les matières les plus arides et d'y répandre de l'agrément, de la diversité, de la vie. Lorsque décidément le sujet, par trop ingrat, ne *rendait pas*, il s'en tirait comme Simonide dans la fable de La Fontaine, en faisant l'éloge de Castor et de Pollux, non par une digression à la Janin, mais en cherchant et découvrant le point par où cet éloge pouvait éclairer ou féconder le terrain qu'il défrichait péniblement. C'est ainsi que je l'ai vu égayer et fertiliser les Mémoires de Dangeau. A force d'anecdotes prises à droite et à gauche, de renseignements habilement ajoutés et rapportés, il est parvenu à triompher de leur écrasante monotonie. D'autres fois son immense acquisition antérieure le mettait à même de s'orienter très vite et avec beaucoup de décision dans le sujet le plus

touffu, le plus complexe. Les matériaux accumulés souvent en quantité formidable et qui encombraient sa table de travail ne le faisaient point hésiter. Il voyait ou plutôt il savait d'avance où devait s'adresser le principal effort de la recherche, à quelle porte il convenait de frapper.

« En lui voyant commencer le mercredi ou le jeudi la préparation d'un énorme travail sur les *Mémoires* de Villars dont il ne pouvait reculer la rédaction définitive plus tard que le samedi matin, je ne pus m'empêcher de lui dire avec terreur : « Mais comment allez-vous faire? » — « Bah ! me répondit-il en souriant, on se jette à l'eau d'abord et on est bien forcé de nager. » Et il ajouta : « Je préparerai mon second article en écrivant le premier. » De fait et à ma grande stupéfaction, il tint parole. A la longue je pris l'habitude de le voir sortir constamment à son avantage de ces gageures, de ces tours de force, et je ne m'étonnai plus (1). »

Entre chacune de ses couches, comme il disait, Sainte-Beuve ne prenait qu'un jour de repos, le lundi, et l'après-midi du dimanche qui était réservé aux intimes (2). Le lundi il préparait ses batteries et le mardi commençait l'attaque. Après avoir dépouillé toutes ses notes, il jetait sur le papier sa première rédaction, car chacun de ses articles en recevait deux, mais la seconde ne différait pas sensiblement de la première ; elle n'était pas de sa main, voilà tout. Comme son manuscrit était presque illisible pour tout autre que lui, il dictait alors à son secrétaire, et il ne fallait pas que celui-ci eût la main paresseuse. Sainte-Beuve s'impatientait facilement et durant cette mise au net d'un texte qui n'était pas encore définitif, il

(1) *Sainte-Beuve*, par Jules Levallois, pp. 173 et suiv.

(2) Le dimanche soir, pour achever de se distraire, il allait aussi très souvent au théâtre grâce à l'amabilité de M. Camille Doucet, qui lui envoyait régulièrement ce jour-là une loge pour les Français.

n'admettait que peu d'observations. « On n'agace pas le cheval pendant qu'il court, » disait-il quelquefois. Mais quand l'article était bâti, quand il revenait en épreuves, il le soumettait à un véritable échenillage, d'abord en compagnie de son secrétaire à qui il aimait à répéter : « Lisez-moi cela en ennemi, » et puis en tête-à-tête avec un ancien prote nommé Moriès, vrai pédagogue d'imprimerie, qui jouissait près de lui d'une grande et légitime autorité.

Un exemple. Jules Troubat, venant prendre chez Sainte-Beuve la place de Pons, les trouve un matin en face l'un de l'autre qui étaient en train d'éplucher le prochain *lundi*. C'était justement le premier des deux articles que Sainte-Beuve fit sur Veuillot. Arrivé au passage qui contenait ces mots : « toute laideur *morale* disparaît. »

— Pourquoi *morale ?* demande Pons.

— Vous savez bien qu'il est marqué de la petite vérole, répond Sainte-Beuve.

— Oui, mais vous ne l'avez pas encore dit, et, par conséquent, *morale* me paraît inutile.

Sainte-Beuve se rend à l'objection et enlève *morale*.

— Voyons, relisez, dit-il.

— « La menace s'ennoblit, la laideur s'efface... »

Sainte-Beuve me regarde d'un air con sultatif :

— C'est plus général, dis-je (1).

## IV

A présent que nous connaissons sa manière de travailler, examinons sa méthode. Il l'a exposée un jour tout

(1) *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve.*

au long, précisément dans le dernier article qu'il consacra à Chateaubriand — celui de tous ses modèles à qui il l'appliqua avec le plus de rigueur. Nous pouvons donc en parler au pied de la lettre.

« La littérature, écrivait-il le 21 juillet 1862, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même, et je dirais volontiers : *tel arbre tel fruit*. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale. Avec les anciens on n'a pas les moyens, suffisants d'information. Revenir à l'homme, l'œuvre à la main, est impossible dans la plupart des cas avec les véritables anciens, avec ceux dont nous n'avons la statue qu'à demi brisée. On est donc réduit à commenter l'œuvre, à l'admirer, à rêver l'auteur et le poète à travers. On peut refaire ainsi des figures de poètes ou de philosophes, des bustes de Platon, de Sophocle ou de Virgile, avec un sentiment d'idéal élevé : c'est tout ce que permet l'état des connaissances incomplètes, la disette des sources et le manque de moyens d'informations et de retour. Un grand fleuve et non guéable dans la plupart des cas nous sépare des grands hommes de l'antiquité. Saluons-les d'un rivage à l'autre.

« Avec les modernes, c'est tout différent : et la critique qui règle sa méthode sur les moyens a ici d'autres devoirs. Connaître et bien connaître un homme de plus, surtout si cet homme est un individu marquant et célèbre, c'est une grande chose et qui ne saurait être dédaignée. »

Sans doute, et c'est ici qu'éclate la valeur — je ne dis pas l'infaillibilité — de la méthode de Sainte-Beuve, et

Taine, qui l'expérimenta pour son propre compte, a eu raison de lui rendre pleine et entière justice dans l'article qu'il consacra au grand critique quelques jours après sa mort ; mais il n'est pas toujours facile d'aller jusqu'au fond de l'homme, même moderne, les documents qui sont appelés à éclairer sa vie, lettres privées ou papiers d'archives, demeurant presque toujours cachés pendant un certain laps de temps ou n'arrivant à la lumière que fragmentés ou défigurés par des suppressions intéressées et voulues. Premier inconvénient, premier défaut, car enfin qu'est-ce qu'une méthode qui, pour arriver à la connaissance de la vérité, est obligée d'attendre que le temps ou les circonstances la servent ? Mais elle a un autre inconvénient, un autre défaut beaucoup plus grave : c'est que si elle peut être appliquée en toute confiance et dans toute sa force aux morts, elle ne saurait l'être aux vivants que dans une certaine mesure, à moins de braver le scandale ou de n'avoir affaire qu'à des saints. Cela est si vrai que Sainte-Beuve, qui voulait faire ressemblant au moral comme au physique, avait pris l'habitude de demander à ses modèles de venir poser devant lui une heure ou deux. Presque tous ses portraits contemporains ont été faits d'après nature. Quand il ne pouvait pas demander à ses *sujets* une séance — pour cause d'antipathie, d'inimitié, ou simple différence d'opinions — il procédait par voie d'enquête, il s'informait de leurs origines, de leurs relations, de leurs manières d'être et de vivre, il cherchait à se procurer quelques lignes de leur écriture.

« On ne saurait s'y prendre de trop de façon, dit-il, et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur son auteur un certain nombre de ques-

tions et qu'on n'a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient les plus étrangères à la nature de ses écrits : — Que pensait-il en religion? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes? sur l'article de l'argent? — Etait-il riche, était-il pauvre? — Quel était son régime? etc. — Enfin, quel était son vice ou son faible? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre lui-même, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout. »

En principe je suis d'accord avec Sainte-Beuve et dans mes études d'histoire littéraire je ne fais guère autre chose que mettre sa théorie en pratique. Mais je crois qu'il se trompe ou tout au moins qu'il exagère dans le dernier paragraphe de la page que je viens de citer. Certes je comprends qu'on s'inquiète de la personnalité de l'auteur quand on a à prononcer sur des ouvrages nés des circonstances comme *la Religieuse, les Ruines, les Messéniennes, le Génie du Christianisme, les Iambes, les Châtiments*, ou qui reflètent les idées, les passions du poète comme *René, les Méditations, les Feuilles d'automne, Joseph Delorme, les Destinées, la Confession d'un enfant du siècle*, etc., etc. Mais qu'avons-nous besoin de la connaître, que pourrait-elle bien nous apprendre d'utile, quand il s'agit d'ouvrages d'imagination qui, comme *Paul et Virginie*, ont été conçus ou semblent l'avoir été en dehors de toutes les questions, de toutes les préoccupations d'art ou de thèse sociale qui agitent d'ordinaire l'esprit du romancier? Pour ma part je ne le vois pas, je dirai même que vouloir appliquer indifféremment et toujours l'instrument critique de Saint-Beuve,

qui est avant tout un instrument *romantique*, à tous les ouvrages indistinctement, fussent-ils essentiellement et exclusivement *classiques* — et l'on sait ce qu'il faut entendre par ce mot — c'est fausser cet instrument, ou, si l'on préfère, chercher midi à quatorze heures. Une belle œuvre littéraire, un livre d'imagination dans lequel le moi toujours haïssable n'entre pour rien, doit être regardé, examiné, critiqué, admiré, comme un beau tableau ou comme une belle statue — au seul point de vue du style. Et qu'on ne m'objecte pas que le style c'est l'homme et que tant vaut l'homme tant vaut la chose, je répondrai que la parole de Buffon ne doit pas être prise dans le sens qu'on lui donne ici, puisqu'il est surabondamment prouvé qu'une œuvre toute morale et toute pure peut avoir été conçue et exécutée par un homme profondément vicieux.

Partant de là, en remontant aux temps anciens, je ne sens pas davantage ce qu'un chef-d'œuvre comme l'*Iliade* peut perdre en intérêt et en beauté à ce que nous ignorions la forme du nez d'Homère, en supposant qu'Homère n'ait eu qu'un nez. La vie des rapsodes de la Grèce, toute nomade qu'elle était, ne devait pas être traversée d'événements bien curieux ou bien importants; leur culture était aussi simple que celle du pays dont ils sortaient, ce qui ne les a pas empêchés de faire des vers admirables et de doter la littérature de leur pays de poèmes épiques où toutes les littératures du monde sont venues puiser comme à la source de l'éternelle beauté.

Ainsi donc, je me sépare carrément de Sainte-Beuve sur le point particulier que je viens d'exposer. Mais sa théorie fût-elle aussi vraie sur toute la ligne qu'elle me paraît fausse à cet endroit, c'est toujours au pied du mur, comme dit le proverbe, qu'on connaît le maçon.

Or il l'a appliquée aux vivants avec une telle partialité d'esprit, et parfois de telles rancunes, qu'il l'a, malgré tout son talent, rendue suspecte, une méthode de critique n'ayant de valeur qu'autant qu'elle est capable de faire rendre des jugements qui soient conformes à la vérité.

Ouvrons les *Lundis* et voyons en quels termes Sainte-Beuve a parlé des contemporains qu'il a connus, pratiqués, admirés et aimés. Nous avons dit qu'il avait commencé ses causeries à la fin de l'année 1849. Etant donné qu'à cette époque il était déjà rallié à la cause du prince-président, il serait superflu d'ajouter qu'elles se ressentent des événements dont il subit l'influence regrettable. Le hasard ayant voulu que Lamartine publiât ses *Confidences* l'année même de sa dictature, Sainte-Beuve profita de l'occasion pour s'exprimer librement et cruellement sur son compte — après avoir déclaré que « le temps des illusions et des complaisances était passé », mais qu'il tâcherait d'oublier le Lamartine des dernières années, pour ne se souvenir que de celui d'avant *les Girondins*.

L'auteur des *Méditations* avait été l'un des premiers cultes de Sainte-Beuve. Victor Hugo s'en montrait même quelque peu jaloux. Quand il parlait des grands poètes, Sainte-Beuve nommait d'abord Homère, Virgile, Racine, Lamartine. Les autres venaient après. Cette sélection fait honneur à son goût. Mais il ne pardonnait pas à Lamartine de s'être lancé dans la politique, encore moins d'avoir été le Tyrtée de la Révolution de Février. Il y a dans sa correspondance avec Juste Olivier, de Lausanne, telles pages que dans l'intérêt de sa mémoire on voudrait pouvoir supprimer — notamment celle où il est question de sa rencontre avec Lamartine dans une ruelle située derrière l'Hôtel de Ville, le

jour où l'historien des *Girondins* avait risqué sa tête en voulant sauver l'ordre. Ce jour-là, et dans cette page écrite après coup, Sainte-Beuve nous a donné la preuve qu'il n'avait pas le sens du chevaleresque et que « le vrai critique n'a pas l'étoffe d'un héros ». Rien d'étonnant, par conséquent, qu'il ait pris texte des *Confidences* pour égratigner la figure de Lamartine. On sait que le grand poète avait une aversion profonde pour La Fontaine, aversion que rien ne justifie et dont nous cherchons vainement la cause. Eh bien, cette cause, Sainte-Beuve déclare l'avoir trouvée : « Cela me rassure, dit-il, de voir que M. de Lamartine n'ait jamais eu de goût pour La Fontaine, et dès lors je me confirme dans mon secret jugement. Car enfin, qu'il tourne le dos à Rabelais, qu'il ait même l'air de mépriser Montaigne, je le conçois de la part d'une si platonique nature, et ces paroles de dédain ne signifient autre chose, sinon : Je ne leur ressemble en rien. Mais La Fontaine ! c'était un rêveur comme lui, épris comme lui de la solitude, du silence des bois, du charme de la mélancolie, et par moments aussi raffolant de Platon. Qu'avait donc de plus ce rêveur pour lui tant déplaire ! Il avait, au milieu de son rêve, l'expérience, le sentiment de la réalité, le bon sens. C'est lui qui, dans la fable du *Berger devenu ministre*, a dit, pour nous expliquer comment le pauvre homme, brusquement jeté du milieu de son troupeau au gouvernail d'un Etat, s'en tire beaucoup mieux qu'on n'aurait pu croire :

Il avait du bons sens, le reste vint ensuite.

Cette fée, qui a manqué au berceau du poète, ne serait-elle donc pas tout simplement la fée qui avait doué

le Berger de la Fable, la fée du bon sens et du sens réel ?... »

Et voilà comment, aux yeux de Sainte-Beuve, pour n'avoir pas su maîtriser jusqu'au bout les événements, Lamartine en politique ne fut qu'une bête.

En revanche, Montalembert, qui se présente dans le même volume un peu plus loin, et qui, lui, dans les conciliabules de la rue de Poitiers, fut l'instrument inconscient du rétablissement de l'Empire, en revanche, dis-je, Montalembert ne reçoit que des compliments, envisagé comme orateur. Jusqu'en 1848, ce qui empêchait Sainte-Beuve de l'admirer sans réserve, c'est que « tous ses développements d'alors roulent sur deux ou trois idées absolues, opiniâtres, presque fixes : il défend la Pologne, il attaque l'Université, il revendique une liberté illimitée pour l'enseignement ecclésiastique, pour les Ordres religieux ; il a deux ou trois grands thèmes, ou plutôt un seul, la liberté absolue. Ce thème est pour lui un point de foi, un sujet de conviction : aussi son éloquence n'est-elle point celle d'un avocat, mais d'un croyant, d'un héros armé, ou mieux d'un croisé qui aurait reçu le don du bien dire. Il me semble en chaque question le voir marcher tout droit devant lui contre l'adversaire, glaive en main et cuirasse au soleil. J'admire et j'applaudis de grand cœur avec la noble Chambre d'autrefois ce qu'il y a de jeune, de brillant, d'aventureux dans ce tournoi à outrance ; ce sont des exploits de tribune ; mais je me demande quels pouvaient être les résultats. Ce n'est que depuis 1848 que M. de Montalembert, acceptant la leçon des événements, a cessé d'être un orateur de parti pour se montrer un orateur tout à fait politique. Jusque-là on l'admirait, et, à moins d'être étroitement de son parti, on ne le suivait pas. Maintenant, de quelque côté

qu'on vienne, on le suit volontiers; on accepte non pas seulement la vibration et l'éclat, mais le sens de ses nobles paroles. Il a cessé de voir les questions par un seul aspect; il unit deux choses contraires; il combine. Il n'a pas perdu ses convictions, mais il consent à entrer dans celles des autres, à compter et à composer avec elles. De là un effort et un frein auxquels son éloquence elle-même ne peut que gagner. Il est trop aisé et trop simple de n'obéir qu à un seul souffle direct, impétueux; le beau de la force humaine est de se contenir, de se diriger entre des impulsions diverses et d'assembler sous une même loi les contraires. »

Au fond, remarquez bien, tout cela est juste, mais cela prend un air ironique et sonne faux quand on sait que cela a été écrit en 1849, dans un journal qui était à la dévotion de Louis-Napoléon Bonaparte et par une victime — volontaire il est vrai — de la révolution de Février.

Un peu plus loin, dans ce premier volume des *Causeries du lundi*, si varié de tons et malgré tout si remarquable, nous rencontrons, à peu de distance l'un de l'autre, deux historiens, deux orateurs, qui représentèrent deux principes opposés sous la monarchie de Juillet et dont on a tout dit quand on a dit : Thiers et Guizot. M. Thiers ayant tout récemment mis au jour le tome IX de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* et M. Guizot le *Discours sur l'Histoire de la Révolution de l'Angleterre*, rien de plus naturel que Sainte-Beuve les ait cités tous les deux à sa barre. Je croyais même, je l'avoue, qu'il aurait profité de cette rencontre pour faire le procès de l'homme qui par son entêtement avait précipité la chute de Louis-Philippe, autrement dit qu'il aurait jeté M. Thiers dans les jambes de M. Guizot. Quelle n'a pas

été ma déception en voyant que pas une seconde, au cours des deux articles qu'il leur a consacrés, il ne les opposa l'un à l'autre ni comme historiens, ni comme orateurs, ni comme chefs de gouvernement. La raison de cette abstention, de cette réserve? Elle est facile à deviner quand on connaît le dessous des cartes. Sainte-Beuve n'avait pas encore rompu avec le camp des doctrinaires, et Guizot, dont il admirait le grand talent, n'avait jamais cessé de lui vouloir du bien. Il avait voté pour lui quand il s'était présenté à l'Académie française et l'avait fait nommer de je ne sais quelle commision historique. D'autre part, comme Sainte-Beuve en tenait lui-même pour le principe d'autorité, il lui en coûtait d'avouer que c'était ce principe qui, mal appliqué, avait fait la force du principe contraire et soufflé la révolution.

« En politique, dit-il, il y a plusieurs manières différentes dont une chose qui est en train de se faire peut tourner. Quand la chose est faite, on ne voit plus que l'événement. Ce qui s'est passé sous nos yeux en Février est un grand exemple. La chose pouvait tourner de bien des manières différentes. Dans cinquante ans on soutiendra peut-être (selon la méthode des doctrinaires) que c'était une nécessité. En un mot il y a bien des défilés possibles dans la marche des choses humaines. Le philosophe absolu a beau vous dire : « En histoire, j'aime les grandes routes, je ne crois qu'aux grandes routes. » Le bon sens répond : « Ces grandes routes, c'est l'historien le plus souvent qui les fait. On fait la grande route en élargissant le défilé où l'on a passé, et aux dépens des autres défilés où l'on aurait pu passer. »

Cette conclusion n'en est pas une et encore une fois j'attendais mieux de Sainte-Beuve et de sa méthode. Cependant il semble avoir compris lui-même qu'il nous

devait une explication des causes qui avaient perdu le gouvernement du roi Louis-Philippe, et il nous l'a donnée, vaille que vaille, dans le passage suivant de son article où il est question du style de M. Guizot. Lisez et méditez :

« Longtemps j'ai entendu dire que M. Guizot n'écrivait pas bien ; il faut y regarder à deux fois avant de lui refuser une qualité ; car, avec cette volonté tenace et ardente qui est en lui, il peut bien ne pas tarder à conquérir cette qualité *qu'on lui refuse* et à dire : La voilà ! »

Ce « qu'on lui refuse » est tout un poème de délicatesse et de réserve polie.

Sainte-Beuve continue :

« Comme professeur, Guizot parlait bien, mais sans rien d'extraordinaire ; il avait de la netteté, une lucidité parfaite d'expression, mais des répétitions de termes abstraits, assez peu d'élégance, peu de chaleur. On a toujours la chaleur de son ambition. L'ambition de M. Guizot ne devait se sentir à l'aise, comme chez elle, que sur la scène parlementaire, au cœur des luttes politiques : c'est là qu'il devint tout entier lui-même, qu'il grandit. Il lui fallut quelque apprentissage encore, mais, à partir de 1837, il déploya tout son talent. Il n'eut pas seulement ce qui s'appelle la chaleur de son ambition, il en eut par instant la flamme dans sa parole. Pourtant cette flamme éclatait plutôt encore dans son regard, dans son geste, dans son action. Sa parole, à l'isoler en elle-même, a plutôt de la force et du nerf. Je m'arrête en le louant. On ne saurait ici, *quand on a un sentiment de citoyen*, s'en tenir au simple point de vue littéraire ; car est-il donc possible de l'oublier ? cette parole s'est traduite en actes, elle a eu des effets trop réels. Cette faculté merveilleuse d'autorité et de sincérité (pour prendre un

mot qu'il affectionne), cet art souverain de conférer aux choses une apparente simplicité, une évidence décevante, et qui n'était que dans l'idée, a été l'une des principales causes de l'*illusion qui a perdu le dernier régime.* L'éloquence à ce degré est une grande puissance; mais n'est-ce pas aussi une de ces *puissances trompeuses* dont a parlé Pascal ? Il existait, dans les dernières années du précédent régime, deux atmosphères très distinctes, celle de l'intérieur de la Chambre et celle du dehors. Quand l'éloquence de M. Guizot avait régné à l'intérieur, quand elle avait rempli et refait cette atmosphère artificielle, on croyait avoir conjuré les orages. Mais l'atmosphère du dehors en était d'autant plus chargée et sans équilibre avec l'air du dedans. De là finalement l'explosion. »

J'ai cité tout au long ce morceau, non pas tant à cause de la beauté du style que parce qu'il m'a paru un chef-d'œuvre de critique mesurée. On dirait vraiment que les mots ont été passés au crible et que pour exprimer sa pensée, toute sa pensée, sans blesser l'illustre doctrinaire qui était sur la sellette, Sainte-Beuve n'a employé, à la place des mots propres, que des équivalents. *L'illusion qui a perdu l'ancien régime*, dans la bouche d'un homme qui a un *sentiment de citoyen*, est une litote que je recommande aux amateurs de figures de rhétorique, et je ne pouvais m'empêcher en transcrivant cette page de me répéter à moi-même le vers connu :

Dieu ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises (1) !

(1) Il ne fut pas toujours aussi *galant* envers Guizot. Qu'on ouvre ses *Cahiers*, c'est là que sont tous ses *repentirs* et qu'il a dit tout bas et comme en *à parte* ce qu'il n'osait dire tout haut. Guizot y est assez maltraité. Parlant de son rôle en 1848, il dit : «... Et ce Guizot, l'historien-philosophe, s'est trouvé en définitive plus bête qu'un Polignac. »

Sainte-Beuve ne prendra pas tant de gants tout à l'heure pour dire son fait à Chateaubriand à propos des *Mémoires d'outre-tombe.* Il est vrai qu'à moins d'avoir l'air de se repentir il ne pouvait guère parler de l'homme et du livre autrement qu'il l'a fait, après les pages qu'il leur avait consacrées l'année d'avant dans son cours de Liège. C'est déjà très beau de sa part que, dans son éloge de Mme Récamier, daté du 26 novembre 1849, il n'ait pas fait payer à cette « figure unique entre les femmes qui ont régné par leur grâce » l'honneur et le mérite de l'avoir enchaîné aux pieds de la statue de René vieilli « avec une chaîne d'or ». Mme Récamier a donc été traitée par Sainte-Beuve avec tous les égards qui lui étaient dus, sauf un grain de malice déposé par ci par là. J'en dirai autant de George Sand, voire de Musset, qui voisinent dans le même volume, comme si leur destinée était de se trouver perpétuellement sur le même chemin, en dépit de leur rupture définitive. S'il a presque toujours été juste envers la romancière de *Lélia* et de *la Mare au diable*, Sainte-Beuve a manqué plus d'une fois de justice envers le poète de *Mardoche* et de *Namouna.* Mais ici, il n'y a qu'à s'incliner devant son jugement, soit qu'il parle de la flamme ardente à laquelle s'épure son talent, soit qu'il le place dans l'avenir sur le même rang ou à peu près que ses deux aînés Lamartine et Hugo, non pour ses vers de jeunesse, mais pour les accents de la passion qu'il a exhalés dans *le Souvenir* et dans *les Nuits*, si méprisés naguère par les Parnassiens.

Je me suis attardé tout exprès sur ce premier volume des *Lundis*, afin de bien marquer la manière de Sainte-Beuve dès le début. Cette manière de causer des vivants et des morts au gré des circonstances demeurera la même jusqu'à la fin; cependant, plus il ira, plus il fera la part

large aux vivants. Non qu'il les sacrifiât de propos délibéré dans ses premières causeries, mais, outre que les œuvres littéraires de mérite étaient rares dans les premières années de l'Empire, il y avait parfois des sujets trop gros pour le public du *Constitutionnel* et du *Moniteur* : tel celui d'*Averroës* qui fit les délices de Sainte-Beuve quand parut le livre de Renan (1852), mais qu'il ne pouvait introduire, à moins d'un biais qu'il n'entrevoyait pas (1). Force lui était donc de se rabattre sur les morts parmi lesquels il n'avait que l'embarras du choix. Mais comme il était heureux quand les événements lui fournissaient l'occasion de s'étendre sur Béranger, Mme de Girardin, Mme Desbordes-Valmore, l'abbé Gerbet et M. de Balzac ! Il y avait plus de quinze ans qu'il n'avait parlé de Béranger quand on publia une édition nouvelle de ses *Chansons*. « Quinze ans, s'écria-t-il, c'est assez pour que le modèle change, ou du moins se marque mieux ; c'est assez surtout pour que celui qui a la prétention de peindre se corrige, se forme, se modifie en un mot lui-même profondément. » Et le voilà qui sur-le-champ nous fait cette déclaration précieuse : « Jeune, je mêlais aux portraits que je faisais des poètes beaucoup d'affection et de l'enthousiasme, je ne m'en repens pas ; j'y mettais même un peu de connivence. Aujourd'hui *je n'y mets rien*, je l'avoue, qu'un sincère désir de voir et de montrer les choses et les personnes telles qu'elles sont, telles du moins qu'en ce moment elles me paraissent. »

S'il n'y avait mis que cela, on n'aurait eu qu'à l'en féliciter et qu'à s'en applaudir, car en littérature comme en peinture les portraits qui sont trop flattés ne sont

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. III, p. 130.

pas en général très ressemblants. Malheureusement il y a mis autre chose que le désir d'atteindre à la ressemblance morale. Prenons, par exemple, le dernier portrait qu'il nous a tracé d'Alfred de Vigny ; c'est à peine si la mort l'a désarmé. Il semble qu'il n'exalte le poète que pour mieux ravaler l'homme. De ce côté-là, Balzac fut plus heureux que Vigny, peut-être parce qu'il avait beaucoup à se faire pardonner de Sainte-Beuve. Je ne crois pas, en effet, que personne ait été plus grossier et plus injuste envers l'auteur de *Volupté* que l'auteur du *Lis dans la Vallée*. Je cite ces deux livres à dessein, parce qu'ils s'appellent et se répondent comme deux échos, et que l'un, — je parle du dernier, — fut fait en quelque sorte en haine de l'autre. Mais la haine est mauvaise conseillère en art comme en tout. Balzac, en dépit de son génie, n'arriva pas à faire oublier *Volupté*, pas plus que ses critiques malveillantes et mal avisées contre *Port-Royal* n'ont empêché ce maître livre de monter et de faire pyramide au-dessus du flot qui porte les rares ouvrages dignes de mémoire, parus dans le cours du XIXe siècle.

Sainte-Beuve, en renvoyant le lecteur à l'article que Balzac lui consacra le 25 août 1840 dans la *Revue parisienne*, ajoute fort judicieusement : « Si je l'ai oublié, qu'on sache bien que je ne crains pas que d'autres s'en souviennent. De pareils jugements ne jugent dans l'avenir que ceux qui les ont portés. » — Aussi a-t-il mis une certaine coquetterie à rendre à Balzac mort la justice qu'il lui refusait de son vivant. On peut relire son article, il est peut-être encore plus vrai aujourd'hui qu'il y a cinquante ans.

## V

Avec l'année 1861 commença la série des *Nouveaux Lundis*. Sainte-Beuve (c'est lui-même qui le déclare dans l'avertissement du premier volume) se croyait au terme de ce genre d'essais, mais des circonstances particulières, de pressantes et honorables instances le décidèrent à reprendre la plume du critique, et même à quitter pour être plus libre ses fonctions de maître de conférences à l'Ecole normale qui depuis quatre années occupaient la plus grande partie de son temps.

A quelles raisons céda-t-il donc pour se relancer ainsi encore une fois dans le journalisme littéraire le plus actif? Une note de sa *Biographie* (1) nous autorise à penser qu'il céda d'abord à la question d'argent. Avant de s'engager pour cinq ans avec *le Constitutionnel*, il demanda et il obtint que la société de ce journal lui versât la somme de vingt-cinq mille francs pour l'indemniser de la perte de sa chaire à l'Ecole normale, qui lui en rapportait 6.000 par an, et que chacun de ses articles lui fût payé trois cents francs. Mais la question d'intérêt ne fut pas seule en cause. Depuis la guerre d'Italie, une ère nouvelle s'était ouverte pour la France. Le soleil de l'Empire libéral ne s'était pas encore levé, mais l'aurore commençait à poindre, et, comme symptôme rassurant, on remarquait un certain relâchement dans l'application des lois d'exception qui régissaient alors la presse.

Sainte-Beuve se disait donc qu'il allait pouvoir aborder franchement certains sujets qui lui étaient interdits dans

(1) P. 186. — Note pour le gérant de la Société du *Constitutionnel*.

l'ancien *Constitutionnel*, à plus forte raison dans *le Moniteur*, journal officiel de l'Empire.

Et le fait est que les *Nouveaux Lundis*, tout en faisant encore la part très large aux hommes du passé, sont beaucoup plus vivants, beaucoup plus actuels que les anciens. Les hommes du jour — entendez ceux de la dernière génération — qui jusqu'en 1860 y étaient à peine entrés, s'y ruent en quelque sorte, et avec eux tous les problèmes politiques et sociaux que leurs œuvres soulèvent. C'est Renan, c'est Taine, c'est Edmond Schérer, Prévost-Paradol, Veuillot, Pontmartin, Flaubert, les Goncourt, Littré, Gavarni, Viollet-le-Duc, Leconte de Lisle, bref tout le clan des écrivains qui ont enterré le romantisme et doté la France littéraire de nouvelles formules et d'un art nouveau.

Et Sainte-Beuve ne se contente pas de les analyser, de les raconter au public, il fait violence à ses habitudes sédentaires, il se mêle à eux, il les reçoit à sa table, en attendant qu'il aille dîner avec eux deux fois par mois chez Magny (1), il les groupe, il les guide et se rajeunit lui-même à leur contact. Certes, il ne partage pas toutes leurs idées ; on n'a qu'à lire sa correspondance avec la princesse Mathilde pour voir qu'il mit un certain temps à

(1) C'est Gavarni qui eut la première idée de ces agapes bi-mensuelles, et c'est le Dr Veyne, médecin et familier de Sainte-Beuve, qui se chargea de recruter les convives. De ce nombre étaient Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, les Goncourt, Charles Edmond, Eudore Soulié, le marquis de Chennevières, Taine, Robin, Flaubert, Renan, Berthelot, Scherer, Nefftzer, Frédéric Baudry, Sainte-Beuve, Juste Olivier, etc., etc. Il fut convenu que le dîner aurait lieu tous les quinze jours, le lundi. Sainte-Beuve y assista régulièrement jusqu'à sa dernière maladie. Cf. à ce sujet le *Journal des Goncourt* qui y ont recueilli d'une façon assez indiscrète tous les propos légers ou sérieux tenus par les convives. — Au mois de janvier 1867, Sainte-Beuve écrivait à la Princesse Mathilde : « ... Nous avons donné à *trois* sur Saint-Victor : Taine dans *les Débats*, Gautier dans *le Moniteur* et moi-même dans *le Constitutionnel*. Vive le Magny ! Nous avons été fidèles à l'amitié et au talent. » (Lettres à la Princesse, p. 257.)

goûter Flaubert (1), mais il admira Taine et Renan dès le premier jour, et s'il ne subit pas directement leur influence, sa critique se ressentit visiblement de leur commerce : il semble qu'à dater de 1861 ses points de vue soient, sinon différents, moins exclusifs et plus étendus. Bien qu'il n'ait pas renoncé — tant s'en faut — à jouer un rôle politique, il cherche à faire de ses *Lundis* une sorte de terrain neutre, « un champ d'asile largement ouvert à tous », afin d'amener « les uns et les autres à être plus justes qu'on ne l'est sous le feu de la polémique ». Aussi que de jolis portraits! quelle touche large! quels coups de pinceau fermes et légers tout ensemble! Les mots sous sa plume prennent maintenant une couleur, un relief, qu'ils n'avaient pas autrefois; il trouve pour différencier deux hommes de la même opinion et du même parti des comparaisons du plus saisissant effet. Ainsi, dans ses articles sur Louis Veuillot qui sont parmi ses meilleurs, parlant du concours qu'à un moment

(1) Dès l'année 1857, il avait tenu à dire son sentiment sur les hommes de talent de la génération nouvelle, et voici en quels termes il avait parlé de *Mme Bovary*, dans *le Moniteur* du 4 mai :

« L'ouvrage en tout porte bien le cachet de l'heure où il a paru. Commencé, dit-on, depuis plusieurs années, il vient à point en ce moment. C'est bien un livre à lire en sortant d'entendre le dialogue net et acéré d'une comédie d'Alexandre Dumas fils ou d'applaudir *les Faux Bonshommes*, entre deux articles de Taine. Car, en bien des endroits, et sous des formes diverses, je crois reconnaître des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté (1). Ce sont les caractères que semblent affecter les chefs de file des générations nouvelles. Fils et père de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout. »

Cet article fut vivement relevé dans *le Constitutionnel* par M. Paulin Limayrac : Sainte-Beuve, piqué, envoya alors à M. Dalloz une note dans laquelle il disait s'être efforcé, depuis et avant le 2 décembre, de prouver qu'on pouvait être un littérateur honnête, indépendant, et approuver hautement le gouvernement que s'est donné la France. (*Corresp. de Sainte-Beuve*, t. III, p. 143.)

(1) Sainte-Beuve prenait évidemment ce mot dans le sens de *rosserie*, qui n'était pas encore éclos.

donné il apporta à Montalembert, il dit : « Voilà une recrue plébéienne qui lui arrivait, sur laquelle il ne comptait pas : un Cadoudal à côté de la Rochejaquelein. »

Lisez maintenant ce portrait de Leconte de Lisle, daté de 1862 :

« M. de Lisle (j'abrège ainsi son nom, il n'a pas à craindre qu'on le confonde avec l'ancien Delille) est de nos jours un talent à part, une nature très particulière de poète. Doué d'une harmonie pleine et d'un vaste pinceau, en possession d'une sorte de sérénité et d'impassibilité native ou acquise, désoccupé ou guéri de passions pour lui-même, il voyage à travers le monde de l'histoire et les diverses contrées, il revêt indifféremment et presque également bien les formes les plus diverses de l'histoire, de la nature et de la vie. Mais quoiqu'il sente celle-ci sous tous ses aspects et assez pour la simuler et pour la calquer en perfection, quoiqu'il la recherche le plus souvent sous ses faces les plus étranges et les plus singulières, on sent au fond qu'il n'en est jamais épris ; il est de sang-froid et volontaire toujours. C'est un contemplatif armé de couleurs et de sons, mais las et ennuyé du spectacle même, comme si regarder était déjà trop accorder à l'auteur. Je me le figure comme une nature altière et saturée, qui est arrivée à l'ironie tranquille. Il aime la mort, le repos éternel, l'extinction et le néant du sage de l'Inde.

Le mal est de trop vivre et la mort est meilleure.

« C'est là son fin mot. »

Que dites-vous de ce portrait? Ne croirait-on pas qu'il a été brossé trente ans plus tard, alors que son impassibilité *acquise* (admirez en passant la justesse de ce mot) avait fait à Leconte de Lisle la réputation dont il jouira

éternellement. Je l'ai choisi entre cent autres parce que Sainte-Beuve y a atteint une maîtrise qui ne sera jamais dépassée. Et savez-vous quel était son secret, ce qui fait la valeur incomparable de sa galerie de tableaux? C'est qu'il peignait en poète et qu'il a mis dans ses portraits encore plus de poésie que d'art. Et la poésie, comme je l'entends, c'est le don de tout voir, de tout deviner, de pénétrer jusqu'au fond des âmes, d'allumer dans le regard du sujet qui pose devant vous, homme ou femme, quelle que soit sa nature ou sa condition, cette petite flamme intérieure qui ajoute à la ressemblance physique la ressemblance morale. Oui, c'est en cela que le poète qui était en Sainte-Beuve se survit à lui-même, et c'est par cela que ses *Lundis* dureront. Qu'importe que, suivant la remarque d'Auguste Barbier, qui, entre parenthèses, ne fut pas toujours juste envers lui (1), qu'importe qu'il n'ait fait qu'introduire dans la critique *la manière discursive des Anglais*, qu'il n'ait été qu'un *carabin ayant tenu le pinceau d'un Flamand*, l'essentiel est qu'il ait fait de la critique une chose vivante, animée, un instrument de précision dont on ne saurait se passer désormais pour faire l'autopsie d'un homme ayant laissé derrière lui une œuvre. Et voyez comme les *Lundis* de Sainte-Beuve distancent déjà tous les volumes de critique, je ne dis pas de la Harpe ou de Geoffroy qui furent pourtant des maîtres, mais de Villemain, de Saint-Marc-Girardin, de Gustave Planche, qui furent ses rivaux en leur temps et auxquels on l'a si souvent comparé (2)!

(1) Sainte-Beuve avait pour lui plus d'admiration qu'il ne croyait : on n'a qu'à lire sa lettre à la Princesse où il parle de lui, pour être fixé sur ce point; et quand Barbier fut élu membre de l'Académie française, au lieu de Théophile Gautier à qui il avait donné sa voix, Sainte-Beuve se consola de l'échec de Gautier en disant que l'Académie avait toujours élu un poète.

(2) C'était même ce qui le mettait en rage. Il avait tellement conscience

Ce n'est pas que le talent leur ait manqué, certes. Ils en avaient tous les trois à revendre. Villemain écrivait comme il parlait, non pas avec des manchettes, mais comme s'il avait été dans une chaire : tous ses portraits étaient des discours où il jouait de la flûte à ravir ; Saint-Marc Girardin était le type du professeur de faculté : il causait de tout avec beaucoup d'agrément sans doute, mais « avec des notes fausses dans la voix » que Sainte-Beuve retrouvait jusque dans son esprit (1). Quant à Gustave Planche, c'était un pédagogue qui faisait, comme on l'a dit spirituellement, « de l'algèbre avec Manon Lescaut » et qui pensait accroître ou affermir son autorité en ayant le croc dur.

Mais je ne sais pas pourquoi je m'attarde à cette sorte de parallèle. Si la critique ne valait que par l'opinion et le style de celui qui l'exerce, on pourrait peut-être comparer ces trois critiques de métier ou d'occasion avec le critique-né qu'était Sainte-Beuve, — leur opinion et leur style étant loin d'être méprisables. Mais depuis longtemps déjà et aujourd'hui plus que jamais l'histoire littéraire dont relève la critique fait beaucoup moins de cas de la sauce que du poisson, qu'on me passe cette locution vulgaire, et de l'opinion du critique que des documents nouveaux qu'il apporte et qui servent à l'étayer. C'est qu'en effet, si les documents ne renouvellent pas toujours l'histoire, ils ont l'avantage incomparable de renouveler à tout le moins les points de vue historiques en reculant indéfiniment les bornes de l'ho-

de sa supériorité, qu'il ne pouvait supporter qu'on le comparât à Gustave Planche. Cf. à cet égard sa *Correspondance avec M. et Mme Juste Olivier.*

(1) « Jeune, dit-il, il n'a jamais eu de cœur, ni de foyer. C'est ce qu'on appelle un homme d'esprit assurément, c'est surtout un bel esprit, mais ce n'est ni un vraiment bon esprit, ni une intelligence vigoureuse, et ceux qui le croient et qui sont délicats d'ailleurs, je leur en demande bien pardon, se trouvent en défaut de goût sur ce point. » (Les *Cahiers,* p. 49.)

rizon. Or, c'est Sainte-Beuve qui a inventé la critique documentaire, et quelle que soit la sûreté de son jugement, quels que soient le mérite et l'attrait de son style, on me permettra bien de penser que ce sont surtout les documents qui font la valeur de son *Port-Royal* et de ses *Lundis*, et que c'est par là que ces grands ouvrages ont le plus de chance de vivre.

A présent je sais parfaitement ce qu'on peut lui reprocher, comme critique, et moi-même je lui ai fait souvent ce reproche : il semble à première vue avoir passé son temps à dépouiller le vieil homme. Mais quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'au fond il n'a fait que dépouiller les idées des autres, son esprit avide et curieux de tout s'étant amusé à faire le tour de tous les systèmes et n'ayant trouvé la vérité dernière que dans un seul, à savoir la physiologie du XVIIIe siècle. Il a dit quelque part que c'était là véritablement son fonds. On est bien obligé de le croire puisque, après une assez longue promenade à travers toutes les écoles, il a fini comme il avait commencé, par celle d'Auteuil. Mais il ne fut jamais athée, au sens propre de ce mot (1). Sur la fin de sa vie il n'affirmait pas plus qu'il ne niait l'existence de Dieu. Il doutait, voilà tout. Le doute fut sa grande maladie; il en ressentit les premières atteintes sur les bancs du collège Charlemagne, pendant qu'il faisait sa philosophie ; on en surprend l'aveu dans ses lettres de jeunesse à l'abbé Barbe ; il n'avait pas encore perdu la foi, qu'il ne savait pas où s'accrocher; il hésitait entre le piétisme, le jan-

(1) « De quel droit me qualifiez-vous du titre d'athée? écrivait-il à quelqu'un le 12 mai 1868. C'est une accusation mobile que les orthodoxes de tous les temps se sont plu à promener successivement et à faire planer sur toutes les têtes qui les gênaient. Lisez encore une fois mes écrits, vous y trouverez plus de doutes que d'affirmations sur les choses que je ne sais pas. Car ne croit pas à la révélation qui veut.» (*Corresp.*, t. II, p. 302.)

sénisme et le martinisme; l'étude du jansénisme l'affermit dans le doute. A partir de ce moment, toutes ses croyances religieuses s'en allèrent à la dérive. Les catholiques avaient donc tort de crier au scandale et à l'apostasie quand il se posa au Sénat — où l'avaient porté les *Lundis* — en défenseur des droits de la libre-pensée. Ce faisant il était conséquent avec ses principes, il continuait tout simplement sa route, et je crois qu'il n'aurait pas demandé mieux que cette route aboutît à l'Eglise, car il n'avait aucune raison d'en vouloir au catholicisme dans lequel il était né. Que si l'on désirait savoir au juste le moment où il rompit le dernier lien qui le rattachait à la religion de son berceau, ses testaments vont nous l'apprendre. Il en a rédigé quatre, de 1844 à 1869, et dans chacun d'eux il a abordé la question de ses obsèques. En 1844, il désirait expressément qu'on le portât à l'Eglise (1); vers 1855 il disait à Jules Levallois : « Je veux être enterré à 8 heures du matin et qu'il n'y ait point de discours sur ma tombe. Quelques amis fidèles assisteront à la basse messe et ce sera tout (2). »

Mais, en 1861, il avait changé d'opinion à ce sujet et un matin il dit à Jules Troubat, en lui montrant son testament : « Veillez bien à mes funérailles, je veux un enterrement civil. »

Il répéta la même chose dans son dernier testament en date du 28 septembre 1869 : « Je veux que mon enterrement soit purement civil, un enterrement sans pompe, sans solennité; aucun insigne, aucune trace d'honneur. »

Ainsi donc, c'est à partir des *Nouveaux Lundis*, quatre ans par conséquent avant son entrée au Sénat, que Sainte-Beuve acheva de se détacher du catholicisme. Peut-être que si sa mère avait vécu, il eût fait comme

(1) Cf. *Les lettres inédites de Sainte-Beuve à M. et Mme Juste Olivier.*
(2) Cf. *Sainte-Beuve*, par Jules Levallois, p. 184.

tant d'autres qui, ne croyant plus aux dogmes de la religion catholique, n'en consentent pas moins tacitement, à recevoir, une fois morts, les prières de l'Eglise, par esprit de tradition, par respect humain ou pour ne pas contrister leurs proches. Comme il était seul au monde, qu'il n'avait d'autre famille que l'humanité, dont nous sommes tous membres au même titre, il ne prit conseil que de sa conscience et s'en alla, par un matin brumeux d'automne, rejoindre sa mère au cimetière Montparnasse (1), sans de profundis et sans absoute, accompagné seulement d'une foule d'admirateurs et d'amis — et de quelques imbéciles venus là uniquement pour narguer l'Eglise romaine.

(1) On sait qu'il mourut le 13 octobre 1869. Sur ses derniers moments et ses funérailles je renvoie le lecteur à ses *Souvenirs et indiscrétions*, où M. Jules Troubat a inséré quelques pages admirables d'un interne des Hôpitaux, M. Eugène Tilloy, qui assista à l'autopsie du grand écrivain, pratiquée par les Drs Veyne et Piogey. Le Dr Veyne avait toujours pensé que Sainte-Beuve avait la pierre, contrairement aux autres médecins qui l'avaient examiné à différentes reprises. L'autopsie prouva que son diagnostic était juste.

## *CHAPITRE VII*

# LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE-BEUVE

I. — Jacques Adert, l'helléniste. — Sa traduction de *Théocrite* le met en rapports avec Sainte-Beuve. — Comment Sainte-Beuve s'était remis à l'étude du grec. — Son édition préférée de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. — Rodolphe Topffer et Victor Cherbuliez. — *A propos d'un cheval*. — Lettres inédites de Sainte-Beuve à Adert. — Dübner. — Le *Journal de Genève* sous l'Empire. — La correspondance du marquis de Flers.

II. — Adert offre à Jules Troubat d'acheter la bibliothèque de Sainte-Beuve en bloc. — Jules Troubat lui donne l'hospitalité dans la maison de Sainte-Beuve. — Vente de cette biliothèque. — Principales acquisitions. — Les *Poetæ græci minores* de Gaisford, achetés par Jacques Adert. — Les *Analecta* de Brunck. — Le *Tibulle* de Wunderlich. — L'édition de Virgile, du père de Sainte-Beuve. — Notes de Sainte-Beuve sur son exemplaire de l'*Odyssée*. — Son *La Bruyère*, gardé par Jules Troubat. — Les *Idylles de Théocrite* par Longepierre. — *Télémaque* annoté. — Deux jugements de Sainte-Beuve à son égard. — *Les Pensées* de Pascal et *les Provinciales*. — Le *Testament politique de Richelieu*, *Ronsard*, *Clément Marot*, *Vauquelin de la Fresnaye*. — L'*Essai historique* de Chateaubriand. — Un *Fontanes* unique. — Livres romantiques. — Les acquisitions d'Adert à la vente de Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve avait à peine fermé les yeux, que M. Jules Troubat, son légataire universel, se trouva aux prises avec des difficultés de toutes sortes. Les premières lui vinrent des parents déshérités du maître, qui avaient escompté sa succession. La princesse Mathilde lui en suscita

d'autres d'une nature tout particulièrement délicate, à propos de la correspondance qu'elle avait échangée pendant près de huit ans avec Sainte-Beuve. La princesse, qui avait cessé de voir l'illustre critique à partir de son entrée au journal *le Temps*, réclamait à M. Jules Troubat les lettres qu'elle avait écrites, mais elle avait la prétention de garder celles qu'elle avait reçues. M. Jules Troubat, se conformant aux instructions de Sainte-Beuve, voulait bien se dessaisir des lettres de la Princesse, mais à la condition que celles de son maître lui fussent rendues. On négocia pendant quelques jours par l'entremise d'avoués; finalement un accord se fit sur les bases de l'échange proposé par M. Troubat. Mais ce ne fut pas sans peine. Je crois même que sans l'intervention officieuse et pacifique de M. Adert, directeur du *Journal de Genève*, à qui M. Jules Troubat avait confié ses embarras, l'affaire eût été portée devant le tribunal. Au lieu de cela il fut convenu que les scellés seraient levés dans la maison de Sainte-Beuve, que son légataire universel chercherait d'abord à l'endroit que Sainte-Beuve lui avait désigné, et qu'il s'engagerait sur l'honneur à compléter la restitution des lettres de la princesse Mathilde, s'il en trouvait d'autres ailleurs. L'échange eut lieu dans le cabinet de M. le président Benoist-Champy, et le lendemain M. Troubat, ayant trouvé un nouveau paquet de quatre-vingts lettres de la Princesse, remise en fut faite à leur signataire par l'intermédiaire des avoués. Quant aux parents, ils eurent le bon sens de renoncer à toute action judiciaire, si bien que M. Jules Troubat put entrer en possession avant le 1er janvier 1870 (1).

(1) J'emprunte ces renseignements aux lettres inédites écrites par M. Jules Troubat à M. Adert, du 10 novembre au 18 décembre 1869.

## I

M. Jacques Adert était un des plus vieux correspondants de Sainte-Beuve. Né en 1817, à Bergerac, de parents français, il avait été amené tout enfant à Genève où sa famille avait des liens de parenté. Elevé au collège et à l'Académie de cette ville, il partit pour Paris aussitôt qu'il eut achevé son cours d'études, entra à l'Ecole normale, y conquit l'affection de Victor Cousin par son amour des belles-lettres et travailla avec Jules Simon et Saisset à la traduction des *Dialogues* de Platon qui s'appelle l'édition Cousin, bien que le rôle de ce singulier éditeur se soit à peu près borné à la correction des épreuves.

A sa sortie de l'École normale, Adert fut envoyé au lycée de Bourbon-Vendée; il y resta trois ou quatre ans, mais en 1840, le mal du pays genevois l'ayant pris, il obtint sur sa demande la place de régent de la première classe latine au collège de Genève. Il l'occupait encore en 1843, lorsque la chaire de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres devint vacante par la mort du titulaire. Il y concourut avec une thèse sur Théocrite, car en ce temps-là les candidats devaient faire leurs preuves de capacité. Cette thèse était si remarquable qu'elle le mit hors de pair et lui fit du même coup une réputation d'helléniste qu'il a gardée aux yeux du monde savant jusque dans les fonctions politiques de directeur du *Journal de Genève*.

C'est par ce *Théocrite* (1) qu'il entra en relations avec

(1) 1 vol. in-8° chez Jullien et fils, libraires à Genève, 1843.
J'ai sous les yeux l'exemplaire personnel de M. Adert, qui m'a été gra-

Sainte-Beuve. Le 1er octobre 1842, Adert recevait la lettre suivante, sous le couvert de Rodolphe Töpffer, auquel il devait succéder quelques années plus tard, et pour un temps assez court, dans la direction du pensionnat de Saint-Antoine, illustré par *les Voyages en Zigzag :*

« Je reçois avec beaucoup de gratitude le *Théocrite* que vous me faites l'honneur de m'adresser. Je suis tout particulièrement sensible à l'idée que vous ayez songé à moi, pour une lecture de ce genre. Quoique très indigne et trop peu du métier, je suis des plus avides et des plus friands de ce genre d'étude et d'érudition; vous allez m'apprendre beaucoup sur un auteur que je n'ai fait qu'*effleurer*. J'entrevois déjà, par une mention très flatteuse (1), que ma reconnaissance, Monsieur, ne se borne pas là.

cieusement communiqué par son gendre, M. L. Wuarin, professeur de sociologie à l'Université de Genève. Cet exemplaire, où des feuilles blanches ont été intercalées entre toutes les pages, est bourré de notes et de remarques philologiques qui feraient les délices d'un Reinhold Dezeimeris ou d'un Becq de Fouquières. Le volume s'ouvre par un chapitre sur les *Prédécesseurs de Théocrite;* il se continue par la *Vie de Théocrite, De l'authenticité des Idylles, Etudes sur quelques Idylles,* et se termine par un Appendice de trente pages imprimées et de quatre pages manuscrites, ces dernières consacrées aux *Addenda et corrigenda* et à la table des matières. Entre les pages 28 et 29 de cet appendice je relève cette phrase de Chamfort écrite de la main de M. Adert : « Je ressemble aux Spartiates à qui l'on donnait pour lit des joncs épineux, dont il ne leur était permis de briser les épines qu'avec leur corps, opération par laquelle leur lit leur paraissait très supportable. »

La même année (1843) M. Adert avait fait imprimer en caractères grecs un charmant petit volume intitulé : SCHOLIORUM || THEOCRITUM || PARS INEDITA || QUAM || AD CODICIS GENEVENSIS FIDEM || EDIDIT || J. ADERT || SCH. NORM. A. ET IN GYMN. GENEV. PROF. || TURICI || IMPENSIS MEYERI ET ZELLERI. Ce volume, comme nous l'apprend une note manuscrite de la feuille de garde, n'a été tiré qu'à six exemplaires sur vélin qui étaient en 1846 en la possession de MM. Haze, Letronne, Baiter, Orelli, Sauppe et l'auteur.

(1) Page 7, en note, on lit en effet : « M. Sainte-Beuve a traduit le Chant de l'Hirondelle dans une de ces charmantes biographies qui suivent son Tableau de la Littérature du XVIe siècle (Ed. Charpentier, p. 472), et nous annonce un élégant travail de M. Rossignol sur les chansons populaires des Grecs. »

« Croyez bien, je vous prie, à l'assurance de ma considération la mieux sentie (1).

« SAINTE-BEUVE. »

La reconnaissance de Sainte-Beuve ne se borna pas non plus à « la mention flatteuse » d'Adert : il recourut plus d'une fois à ses lumières d'helléniste, bien qu'il eût un professeur de grec qui lui-même était un Grec authentique. Ce Grec, qui était né au Pinde et habitait à Paris, 13, rue Mazarine, répondait au nom sonore de Pantasidès. Sainte-Beuve lui donnait cinquante francs pour dix leçons, mais il l'invitait souvent à sa table où, entre la poire et le fromage, Pantasidès lui expliquait mot à mot des pages d'Aristophane ou de l'Anthologie, de Pindare ou d'Homère. « Combien de fois, disait Sainte-Beuve, n'a-t-il pas voulu m'entraîner vers Pindare? Je le suivais tant qu'il parlait, tant qu'il me traduisait ; je me rendais compte de la beauté et de l'élévation particulière, de l'éclat merveilleux de ce génie ; mais de moi-même, je ne me sentais pas de force à recommencer le voyage et je revins vite me reposer avec le grand et le bon Homère dans les plaines d'Ionie (2). »

L'*Homère* de Sainte-Beuve, celui dont il se servait dans ses lectures avec Pantasidès, était l'édition de Boissonade, texte grec, en quatre volumes. Il lisait couramment l'*Iliade* et l'*Odyssée* qu'il avait annotées et commentées à toutes les pages ; mais quand il voulait aller

(1) Lettre inédite. — Sainte-Beuve s'était remis au grec en 1841. Il écrivait au mois d'octobre de cette année à Juste Olivier : « Je lis, j'épelle en grec pour le moment les *Idylles* de Théocrite. C'est vraiment beau et peu capable de me guérir de ma passion pour les chevrettes des montagnes. Trois ans après, il était déjà si fort qu'il s'amusa à relever dans une de ses chroniques de la *Revue Suisse* toutes les erreurs commises par MM. Meurice et Vacquerie dans leur pièce d'*Antigone*.

(2) Lettre à M. Aimé Camp du 2 juin 1862.

jusqu'à la moelle de l'os, quand il voulait savoir, par exemple, ce que le génie d'André Chénier avait emprunté au vieil Homère, — et il est acquis aujourd'hui que le poète d'*Hermès* fut un charmant pirate (1), — Sainte-Beuve s'adressait de préférence à Adert ou à Becq de Fouquières. Encore évitait-il de les recevoir ensemble à sa table, car ces deux commentateurs de marque se regardaient en chiens de faïence. Pourquoi? je ne saurais le dire; peut-être s'étaient-ils devancés ou rencontrés dans l'interprétation d'un texte grec plus ou moins obscur, ce genre d'érudition rendant son homme extrêmement jaloux!

Mais ce n'était pas seulement comme helléniste que Jacques Adert entretenait des relations suivies avec Sainte-Beuve. Depuis qu'il avait été appelé à la direction du *Journal de Genève* (1849), il prenait plaisir à lui signaler toutes les productions littéraires de la Suisse romande qui sortaient du commun, et Sainte-Beuve, qui avait gardé de son séjour à Lausanne un souvenir très doux, ne laissait passer aucune occasion de payer à la Suisse son tribut de reconnaissance. C'est ainsi qu'il contribua dans une large mesure à répandre le nom de Rodolphe Töpffer et celui de Victor Cherbuliez. Quand parut *A propos d'un cheval*, de ce dernier, voici la lettre qu'il adressait au directeur du *Journal de Genève*.

« Paris, 22 juillet 1860.

« Cher Monsieur,

« Je n'ai voulu vous répondre qu'après avoir lu *A propos d'un cheval*. Je vous dirai que quelques jours avant j'avais reçu de M^me^ Sand la lettre la plus admirative sur

(1) Expression d'Alfred de Vigny empruntée à une de ses lettres à M^lle^ Maunoir. (Cf. mon livre sur *Alfred de Vigny*.)

ce volume : elle me questionnait sur l'auteur qu'elle supposait que je pouvais connaître, et elle me disait gaiement qu'elle était *toquée* du livre. Sur cela j'allais le faire demander, lorsque votre bonne grâce et celle de M. Victor Cherbuliez m'ont prévenu.

« Certes, je comprends maintenant le sentiment de Mme Sand, elle qui aime les questions de cet ordre savamment et noblement traitées. Je suis bien indigne pour venir parler là-dessus après elle. L'auteur que vous appelez un jeune homme est un homme docte, devant la science duquel je n'ai qu'à m'incliner; il est de plus philosophe, métaphysicien, bien qu'il évite les nuages de la métaphysique. Il est de cette génération intellectuelle des Taine, devant qui nous autres vieux et déjà las, nous ôtons le chapeau. Il n'a donc besoin d'aucune indulgence; aussi, au milieu des éloges, si j'avais à écrire sur lui, je lui ferais quelques reproches : le plus grand, c'est que son dialogue est trop long, trop savant et chargé de citations trop *livresques*. Les gens qui causent n'ont pas ainsi des bibliothèques dans leur mémoire. C'est par ce seul côté qu'il ne me paraît pas vérifier son titre de *Causeries athéniennes*. Pour le reste, il y a le culte, le sentiment de l'antique ; le souffle de la Grèce l'anime et respire en mainte page ; mais surtout une grande force intellectuelle est là-dedans.

« Sur la solution j'aime à me rapprocher de son avis autant que mon esprit peu philosophique s'y prête : vous savez que je suis un pur *réaliste*. Je crois que les Grecs, doués par la nature, et race privilégiée, ont eu sous les yeux des types plus parfaits qui étaient à la fois des individus, et qu'avec leur goût fin ils ont encore choisi dans ce qu'ils voyaient.

« Ce que nous appelons leur idéal a été surtout une

faculté de race, un don physiologique. Depuis eux, on a raisonné là-dessus à perte de vue. Les philosophes ont fait leur métier et assemblé des nuages. M. V. Cherbuliez me paraît dissiper presque tous ces nuages. Je dis *presque* parce qu'il y a vers la fin un peu plus de vague que moi-même je n'en supporte. Mais il m'a semblé que j'étais presque toujours d'accord avec lui.

« Merci de vos bienveillantes attentions. Remerciez bien pour moi et félicitez M. V. Cherbuliez, et croyez-moi, cher Monsieur,

« Tout à vous (1).

« SAINTE-BEUVE. »

Cette lettre remarquable n'est pas la seule qui soit digne de l'impression parmi celles que Sainte-Beuve écrivit à Adert et que j'ai sous les yeux. Pour en terminer tout de suite avec celles qui touchent exclusivement à la philologie, en voici deux autres que je me reprocherais de ne pas publier, parce que Sainte-Beuve y rend hommage à un savant de premier ordre que la France avait enlevé à l'Allemagne et qui mourut à Paris au mois d'octobre 1867.

« Paris, ce 9 octobre 1868.
« 11, rue Montparnasse.

« Cher Monsieur,

« Je viens recourir à votre goût et à votre qualité d'*expert* en hellénisme. J'ai d'ici à *très peu* de jours, à écrire quelques paroles qu'on prononcera pour l'inauguration d'un monument à Dübner. Quel est le trait saillant de Dübner comme philologue? A-t-il fait un travail original et neuf? Est-ce seulement par une utilité d'instruc-

(1) Lettre inédite.

tion précise et de vulgarisation, par une mise en œuvre et une connaissance complète des travaux des autres qu'il excelle? Sont-ce seulement les circonstances qui lui ont manqué pour un emploi plus marquant de sa faculté philologique? Je ne vous fais ces questions qu'après les avoir adressées à peu près en ces termes à M. Cobet que j'ai vu quelques minutes à son dernier voyage à Paris. Quel autre nom de philologue *original* et progressif pourrait-on joindre à juste titre au nom de Cobet en ce temps-ci? — Voilà bien des questions à brûle-pourpoint ; n'y répondez qu'autant qu'il vous plaira et au courant de la plume.

« Tout à vous (1).

« SAINTE-BEUVE. »

Nous n'avons pas la réponse d'Adert à cette lettre, mais il est facile de la deviner en lisant celle que l'auteur des *Lundis* lui adressait quelques jours plus tard :

« Paris, ce 16 octobre 1868.

« Cher Monsieur,

« Grâce à vous j'ai pu faire prononcer en mon nom (2) quelques paroles, qui imprimées paraîtront justes, sur la tombe de ce savant ami auquel les honneurs académiques ont manqué (3). Je pense que *le Moniteur* insérera cela demain jeudi. La partie relative à la grammaire et à l'Université a été accentuée un peu plus vivement dans

(1) Lettre inédite.

(2) Ce fut M. Jules Troubat qui fut chargé par Sainte-Beuve de lire son discours qui se trouve au tome XI des *Lundis*.

(3) Dübner habitait Montreuil, d'où il apportait à Sainte-Beuve chaque année des paniers de pêches cultivées par lui-même et tatouées au chiffre S. B. Il fut enterré dans le cimetière de cette commune, et c'est sur sa tombe, à l'inauguration du buste que sa veuve lui fit élever, que fut lu le discours de Sainte-Beuve. (Cf. sur Dübner les pages charmantes que lui a consacrées Jules Troubat dans ses *Souvenirs d'un ancien secrétaire de Sainte-Beuve.*)

les paroles orales et j'ai dû les atténuer dans *le Moniteur* qui est le journal officiel de l'État et, jusqu'à un certain point, de l'Université. C'est assez comme cela, car je crois que Dübner, tout en ayant raison dans ses critiques, ne présentait pas le remède sous la forme française la plus convenable. Encore une fois merci, cher et savant Monsieur. Vous avez été représenté en esprit à cette dédicace funèbre.

« Tout à vous (1).

« SAINTE-BEUVE. »

Entre temps l'illustre critique qui, depuis le commencement de l'année 1865, faisait partie du Sénat, entretenait Adert des choses de la politique et le félicitait de la place que sous son impulsion le *Journal de Genève* avait prise dans la presse européenne.

« On est ici dans une mauvaise veine, lui écrivait-il le 20 octobre 1867. Tout ce qui peut se dire et s'objecter se produit, mais il y a une sorte de *fatum* qui commence à dominer et à triompher des bonnes raisons. Puissions-nous conjurer cette fatale influence avant que les événements échappent à la direction des hommes!

« Je vous lis avec beaucoup d'intérêt ; vous nous apprenez sur nous-mêmes bien des choses, et c'est bien ainsi que je conçois le rôle d'une presse honnête et bien informée (2). »

(1) Lettre inédite. — Pour compléter cet éloge, voici en quels termes Sainte-Beuve parlait de Dübner au lendemain de sa mort : « Vous avez bien raison, écrivait-il à Adert, d'appeler cette perte de Dübner irréparable. Il était chez nous le premier critique pour établir un texte, je serais tenté de dire le *seul*, si je m'y connaissais davantage et si j'avais voix à ce chapitre. Je le voyais assez souvent depuis deux ans ; il avait sous son érudition de la finesse, et une lettre de lui qui se trouve dans un de mes Appendices de *Port-Royal* (t. III, pp. 619-620), à propos de l'enseignement de ces Messieurs, est fort spirituelle sous son humilité. » (Lettre inédite du 20 octobre 1867.)

(2) Lettre inédite.

A cette époque le *Journal de Genève* publiait quotidiennement une lettre de Paris qui, pour ne porter aucune signature, n'en excitait que plus vivement la curiosité du public. Il n'y avait, en effet, qu'un homme bien placé et appartenant au monde des Tuileries qui pût raconter ainsi jour par jour tous les dessous de la politique impériale. Pendant longtemps la police mit tout en œuvre pour découvrir ce correspondant anonyme, et le *Journal de Genève* était régulièrement arrêté à la frontière (1) ; finalement on apprit que le coupable n'était autre que le marquis de Flers. Cette découverte fit grand bruit; le spirituel écrivain fut naturellement mis à l'index et peu s'en fallut qu'il ne fût condamné pour crime de haute trahison.

La dernière lettre de Sainte-Beuve est du 14 septembre 1869 (2). Un mois après il avait cessé de vivre.

(1) Sainte-Beuve écrivait à Adert le 19 juillet 1868 : « Je sais qu'au ministère de l'Intérieur on est fort intrigué pour tâcher de deviner le nom de votre correspondant ordinaire : moins on le saura et plus il sera libre. » — Et le 21 décembre 1868 : « Voici un renseignement précis : le *Journal de Genève* a été arrêté pendant le mois de décembre les jours que voici : 6, 8, 11, 16, 17. Tenez ceci pour authentique. » (Lettre inédite.)

(2) En voici la teneur : « Cher Monsieur, j'ai reçu et lu avec intérêt votre lettre. Je me disposais à répondre aux divers points, mais une véritable maladie s'implantant sur mon infirmité me tient depuis plus de quinze jours dans un état si douloureux que je ne puis suivre aucune pensée. M. Marc Monnier survenu en visite en ces circonstances n'a pu me voir et ne m'ayant laissé aucune adresse à Paris m'a ôté le moyen de communiquer avec lui par mon secrétaire. Il a dit, ce me semble, qu'il venait au nom d'un compatriote, et j'ai soupçonné que c'était vous. De tout ceci, cher Monsieur, veuillez ne tirer que l'expression de mes regrets et de mon impuissance momentanée. »

« Tout à vous,

« SAINTE-BEUVE. »

(Lettre inédite.)

## II

Nous avons vu que le directeur du *Journal de Genève* avait été assez heureux pour clore à l'amiable le différend qui avait éclaté, à la mort du grand écrivain, entre M. Jules Troubat et la princesse Mathilde. Dès qu'il apprit que le légataire de Sainte-Beuve, pour faire face aux nécessités de la situation, avait résolu de vendre sa bibliothèque, il lui offrit de l'acheter en bloc. Cette proposition ne laissa pas que d'embarrasser M. Jules Troubat, car le général Read, que Sainte-Beuve connaissait et à qui il avait donné Lacaussade comme professeur de français, lui faisait également des offres pour les États-Unis d'Amérique. Certes, il n'eût pas demandé mieux que de dire à M. Adert : Donnez-moi 30.000 francs et emportez tous les livres de Sainte-Beuve chez vous. 30.000 francs! c'était justement le prix d'estimation que Potier avait fixé à première vue, M. Jules Troubat était persuadé qu'il en tirerait davantage aux enchères et il n'aurait pas voulu la vendre en bloc à moins de 50.000 francs. « En ne la vendant que 30.00 francs, écrivait-il à M. Adert, je serai obligé de m'endetter de 10.000 francs pour conserver la petite maison où Sainte-Beuve est mort et de placer une hypothèque sur elle. Je le ferai s'il ne faut que cela pour la sauver. »

Quand la bibliothèque eut été définitivement inventoriée, M. Troubat engagea le directeur du *Journal de Genève* à faire le voyage de Paris pour se faire une idée *de visu* de sa valeur réelle.

« Elle gagne à être connue en détail, lui disait-il, et vous n'en avez rien vu à travers les vitrines. Quand on

visitait Sainte-Beuve, tous ses livres étaient enfermés et entassés en d'étroites armoires dans la maison qui a un rez-de-chaussée,deux étages et une chambre à la terrasse sur le derrière (1). Les principaux, ceux sur lesquels on compte le plus, étaient dans cette chambre. Ce sont les poètes du xvie siècle qui sont charmants à voir et remplis de notes manuscrites de Sainte-Beuve. Il y a là un Vauquelin de la Fresnaye ayant appartenu à Pixerécourt et à Nodier, qui a été évalué net par M. Potier 1.000 fr. Sainte-Beuve a écrit une page en tête de ce petit volume sur sa provenance. M. Potier a fait un choix d'une vingtaine de ces livres qui ont servi à écrire le *Tableau de la poésie du XVIe siècle* et m'a dit: ceci peut représenter 12.000 francs. Nous avons continué ensuite notre recherche; il a vu tous les livres, la bibliothèque est bonne, tout n'est pas des livres précieux, hélas! ce sont les plus rares, mais il y a de bons choix, de magnifiques éditions d'Homère et de Virgile, l'antiquité y est très bien représentée par les meilleures éditions qui ne sont pas françaises. L'histoire, la littérature forment une belle collection dont nous n'avons pas compté le nombre de volumes. Mais M. Potier ayant vu le tout m'a dit: « Ce que je vous ai évalué des poètes du xvie siècle pouvait être le tiers de la vente générale, donc 36.000 francs (2). »

Et après lui avoir mis ainsi l'eau à la bouche, M. Jules Troubat priait son correspondant de venir au plus vite et

(1) Un jour que Mme Juste Olivier visitait la mère de Sainte Beuve : « Venez, lui dit celle-ci,que je vous montre quelque chose. Elle la conduisit devant un grand lit qui avait l'air complètement garni et monté.« Elle souleva la couverture. Tout le cadre du lit était rempli d'une haute pile de livres bien entassée et nivelée. C'étaient ceux qu'on envoyait de toutes parts à son fils. Ne sachant où les mettre dans sa petite maison peu espacée, elle avait imaginé, dit-elle, d'en faire cette espèce de matelas, sur lequel, bien entendu elle n'invitait personne à se coucher. (*Souvenirs de J. Olivier*, p. 73.)

(2) Lettre inédite.

d'accepter l'hospitalité qu'il lui offrait dans la maison même de Sainte-Beuve. Il aurait la chambre de *Monsieur* et son lit ; il déjeunerait et dînerait à ses heures, serait tout à son aise et plus libre qu'à l'hôtel, tout à fait comme chez lui, avec une clef pour entrer et sortir à sa volonté. Cela ne l'engagerait à rien, d'ailleurs, et si, après avoir vu la bibliothèque, il préférait commissionner MM. Labitte et Potier pour tels ou tels volumes, ils n'en resteraient pas moins bons amis pour cela.

Mais Adert avait d'autres desseins qu'il ne disait point à M. Jules Troubat. Quand il voulait acheter la bibliothèque de Sainte-Beuve en bloc, ce n'était pas avec l'intention de la conserver, mais bien de la revendre en détail, à ses risques et périls, et s'il ne donna pas suite à cette idée, c'est qu'il n'avait pas l'argent nécessaire à cette opération commerciale.

Et voilà comment la bibliothèque du maître, au lieu d'être transportée tout entière en Suisse ou aux Etats-Unis, fut vendue aux enchères publiques et dispersée aux quatre vents de l'horizon.

Cette vente dura six jours, du 21 au 26 mars 1870. Le catalogue, divisé en deux tomes, renfermait 1.009 numéros, dont 627 se rapportant aux belles-lettres, 247 se rapportant à l'histoire, à la biographie et aux voyages (1). Il était précédé d'une notice d'Edmond Scherer, que *le Temps* avait publié en article dans son numéro du 13 février.

Suivons le marteau du commissaire-priseur et arrêtons-nous devant les pièces de choix qui furent les plus dis-

(1) La collection de Port-Royal, qui ne comptait pas moins de 445 numéros et de 700 vol., n'y figure pas ; elle fut vendue à part et en bloc à la Société de l'Histoire du protestantisme français, dont le siège est actuellement 54, rue des Saints-Pères.

putées par les libraires pour leur compte ou pour celui des amateurs.

La vente commença par la partie ancienne. Ce n'était pas celle qui, commercialement parlant, avait le plus de valeur, mais c'était celle qui avait les préférences de Sainte-Beuve. Un jour qu'il montrait ses livres à M. Reinhold Dezeimeris, après lui avoir fait admirer les *Poetæ græci minores* de Gaisford (3 vol., Oxford, 1814), reliés en vélin blanc doré, il retira du rayon de derrière un des volumes de l'édition originale des *Analecta*, de Brunck (1), tirés in-4°, cartonnés alors (il les fit relier depuis) et, par conséquent, non rognés. « Ceux-là, lui dit-il, je les tiens en réserve pour les emporter avec moi dans l'autre monde : là-bas, sans doute, nous aurons des loisirs ; je les emploierai à griffonner sur ces vastes marges de petites traductions de l'*Anthologie*. » Puis, comme pour ne pas brusquer les tons, même en fait d'amour des livres, il lui montra un élégant exemplaire du *Tibulle* de Wunderlich. Mais c'était, de sa part, simple curiosité de bibliophile. S'il avait dû emporter dans l'autre vie quelques livres de chevet, je crois qu'il eût plutôt fait cet honneur à Homère et à Virgile, qu'il mettait au-dessus de tout ; encore Virgile ne venait-il dans ses prédilections qu'après Homère, malgré les souvenirs paternels qu'il lui rappelait (2). Le père de Sainte-Beuve, je l'ai dit plus haut, était, en effet, un fervent admirateur de Virgile, dont il possédait une édition en quatre petits volumes, « tout remplis de petits papiers collés ». C'est cette édition elzévir qui servit à Sainte-Beuve quand il fit son cours de

(1) Cette édition a été achetée à la vente de S.-B., par M. Reinhold Dezeimeris, de qui je tiens ces détails.

(2) Et aussi malgré le soin qu'il apportait, vers la fin de sa vie, à rassembler les éditions recentes de Virgile, même celles qui paraissaient à l'étranger.

poésie latine au Collège de France. Toute précieuse qu'elle fût, elle ne l'était pas autant que l'édition Boissonade d'Homère, texte grec, en quatre volumes, dont il a été question précédemment, et que l'illustre critique avait couverte de son écriture fine. Edmond Scherer, l'ouvrant un jour au hasard, tomba sur cette note, qu'il s'empressa de relever : « La poésie d'Homère, pour la peindre avec ses propres traits, c'est comme les courants du grand fleuve Océan, qui est le père de tous les fleuves (1). » Les marges de cet exemplaire unique sont presque toutes illustrées de réflexions de cette nature, car Sainte-Beuve le tenait toujours à portée de sa main, et M. Labitte se rappelait l'avoir vu entrer dans sa boutique, saisir un Homère sur une pile de livres et le lire tout haut dans le texte, sans que personne songeât à l'interrompre, tant il y mettait de feu et d'enthousiasme. A la fin de l'*Odyssée*, il avait écrit : « Achevé de lire l'*Odyssée* pour la troisième fois le 30 juillet 1856. » Or, voulez-vous savoir comme il lisait ? Au chant X, vers 321-346, il avait mis au bas de la page : « André Chénier n'avait pas un bourreau à qui il pût adresser ces paroles touchantes qu'adresse Phémius à Ulysse. » Je comprends, après cela, que M. Jules Troubat se soit écrié une fois avec fierté qu'il n'échangerait pas l'*Homère* de Sainte-Beuve contre celui d'Alexandre (2). Aussi bien n'a-t-il pas voulu qu'il fût mis aux enchères ; il l'a conservé religieusement ainsi que le *La Bruyère* de son maître, qu'il a promis de publier tôt ou tard avec toutes ses notes et ses commentaires.

(1) Parlant de la poétique de Chateaubriand où se trouvent tant de citations de Virgile et d'Homère, Sainte-Beuve disait dans son Cours de Liège : « Pas assez d'Homère pourtant, c'était le côté faible : on ne remonte pas assez à la première et à la plus grande originalité poétique naturelle. »

(2) *Souvenirs et indiscrétions*, p. 140.

Un exemplaire des *Idylles de Théocrite*, traduites par Longepierre, fut vendu 200 francs. A côté du *Virgile* elzévir qu'il avait hérité de son père, Sainte-Beuve avait un *Plaute* qui avait appartenu au grand Arnauld, et un exemplaire de *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, sur lequel il avait écrit ce vers où, comme disait Scherer, l'épicurien littéraire était pris sur le fait :

*Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.*

Ces poètes latins furent assez vivement disputés, moins cependant que les poètes et les prosateurs français du siècle correspondant à celui d'Auguste. Ainsi une charmante plaquette in-12, intitulée : *Satires du sieur D***, édition originale des satires de Boileau, chez Barbier, 1666, fut adjugée 157 francs. Il est vrai que Sainte-Beuve y avait mis un commentaire où sont notés les passages faibles, les lieux communs et aussi les endroits qui lui paraissent dignes d'éloge. Exemple : à propos de la septième satire, on lit en marge : « Nous avançons, nous montons les degrés du talent de Despréaux jusqu'à ce qu'il en soit en pleine possession. Il y a la verve du genre, le vœu, la vocation, le coin du génie. » Et plus loin, à la fin : « Il y a un joli entrain. Le satirique est sûr de lui, il sent sa force ; il n'a plus rien à ménager. Il va entrer dans sa seconde carrière à pleines voiles. Il ose se faire imprimer et avouer ses productions. »

Un *Télémaque* en bon état, mais d'une édition ordinaire, atteignit 158 francs, grâce aux deux notes contradictoires qu'y avait écrites Sainte-Beuve. A vingt et un ans, le futur auteur de *Joseph Delorme* trouvait le style du *Télémaque* lâche et commun, les maximes banales, les caractères sans vérité. « S'il était composé

aujourd'hui, disait-il, il serait insupportable de fadeur et de déclamation. »

Dix-sept ans après (1842), Sainte-Beuve se contenta d'ajouter : « Tout cela a été écrit dans la férocité de l'âge, *ferox juvenis*. Je répète aujourd'hui ces jugements hautains et cavaliers, en disant : La jeunesse est trop ardente pour avoir du goût. Pour avoir du goût, il ne suffit pas d'avoir en soi la faculté de goûter les belles et douces choses de l'esprit : il faut encore du loisir, une âme libre et vacante, redevenue comme innocente, non livrée aux passions, non affairée, non bourrelée d'âpres soins et d'inquiétudes positives, une âme désintéressée et même exempte du feu trop ardent de la composition, non en proie à sa propre verve insolente; il faut du repos, de l'oubli, du silence, de l'espace autour de soi. Que de conditions, même quand on a en soi la faculté de les goûter, pour jouir des choses délicates! »

Les *Pensées* de Pascal, édition originale, trouvèrent acheteur à 71 francs; les *Provinciales* à 91 francs. En d'autres temps, les « Petites lettres » auraient atteint le double de ce prix. Songez qu'elles étaient là sous leur forme primitive de feuillets in-4°. On pouvait voir encore, à certaines lettres, la trace du *pli* qui prouvait que c'était bien l'édition originale et qu'elles avaient d'abord été pliées comme un journal. Sainte-Beuve y avait mis beaucoup de notes, celle-ci, entre autres, en tête de la dixième lettre : « A la fin de la dixième, le dialogue cesse, l'ironie a fait son temps; l'impatience et l'indignation saisissent l'*auditeur* (Pascal), il se lève; l'*orateur* commence, il tire le glaive. Il y a des *Philippiques* et des *Catilinaires*. »

Le *Testament politique de Richelieu*, 1689, in-12, atteignit avec peine la somme de 35 francs; c'était donné,

mais la politique, dans les ventes après décès, n'a jamais le succès de la littérature : il faut bien que les gens de lettres aient leur revanche posthume.

Qu'aurait dit le cardinal s'il avait pu prévoir qu'un jour les bibliophiles de France feraient moins de cas de ses dernières pensées que des œuvres poétiques d'un Bonaventure des Périers, d'un Baïf, d'un Amadis Jamyn, d'un Desportes, d'un Jean Blanchon, d'un J. Passerat, d'un Ronsard, d'un Vauquelin de la Fresnaye, — poètes tant raillés de son temps et plus encore du grand siècle qui suivit? Il faut dire aussi que les bibliophiles qui achètent ces sortes d'ouvrages se soucient peu, en général, de leur contenu. Pour eux, la valeur d'un livre réside uniquement dans sa rareté ou dans la beauté de son impression. Or, le *Ronsard* de Sainte-Beuve, pour être moins beau encore que celui dont il fit hommage à Victor Hugo, aux grands jours du romantisme, n'en était pas moins remarquable, tant sous le rapport du texte, du format et du papier, que sous le rapport de la conservation. Et Sainte-Beuve en avait doublé le prix en y mettant des notes un peu partout. Après avoir lu ces vers, par exemple :

Là sont par la nature encloses,
Au fond de cent mille vaisseaux
Les semences de toutes choses.
Eternelles filles des eaux...

son imagination s'était donné carrière. Il avait vu comme une germination future de ces semences éternelles, et, de sa fine écriture, il avait écrit en regard : « C'est beau, c'est peut-être vrai. Quel laboratoire, en effet, que tout ce qui se passe au fond des mers, surtout si ce fond doit un jour apparaître à la lumière et fermenter sous le

soleil (la masse des eaux se déplaçant) dans quelque grand printemps futur. »

A côté du *Ronsard* il y avait — autre curiosité non moins rare et qui ne fut pas moins disputée, — les *Œuvres de Clément Marot*, première édition de Lyon, 1554, reliées par Du Seuil. Elles furent vendues 1.540 francs. Mais l'enchère la plus forte qui ait été mise sur un livre du XVI[e] siècle fut sur le *Vauquelin de la Fresnaye*. Nous avons dit que Potier l'avait estimé mille francs ; quelle dut être sa surprise quand il le vit adjuger 3,105 francs ! Avant d'appartenir à Pixerécourt et à Charles Nodier, il avait orné la bibliothèque du cardinal Mazarin, dont il portait les armoiries ; cette provenance illustre ne fut certainement pas étrangère à l'engouement dont il fut l'objet.

Les experts avaient compté que le bouquet du feu d'artifice de cette vente serait fourni par l'adjudication de l'*Essai historique, politique et moral* de Chateaubriand *sur les Révolutions anciennes et modernes*, exemplaire unique que le grand écrivain avait couvert de notes manuscrites confidentielles et que Sainte-Beuve avait acheté à la vente Tripier un peu plus de 1.000 francs. Il fut acheté 3.100 francs par la famille de Chateaubriand, c'est-à-dire cinq francs moins cher que le *Vauquelin de la Fresnaye*. Mais si l'intention de l'acquéreur était, comme on l'a dit, de le détruire à cause des notes marginales où par endroits l'auteur du *Génie du Christianisme* était pris en flagrant délit de paganisme et d'incrédulité, il aura perdu son argent et sa peine, car Sainte-Beuve a imprimé ces notes à leur place dans la grande édition de l'*Essai* publiée par MM. Garnier frères (1).

(1) Ce curieux exemplaire avait été donné un jour par Chateaubriand à

La veille, il y avait eu bataille autour d'un *Fontanes* tout aussi curieux que l'*Essai* de Chateaubriand. Fontanes, vers 1800, avait eu l'idée de recueillir ses poésies ; l'impression en plusieurs volumes en était même presque achevée, lorsque la faveur du Premier Consul vint tirer l'écrivain de sa médiocrité relative.

Fontanes, qui savait que Platon avait chassé les poètes de sa République, eut peur de se compromettre par cette publication : il détruisit tous les exemplaires du premier tirage ; un seul échappa à cette destruction à son insu ; cet exemplaire passa dans les mains de Sainte-Beuve. Il renfermait une traduction en vers d'une partie du V^e chant de *Lucrèce* et surtout une préface de cette traduction dans laquelle l'écrivain, esquissant les conditions d'une apologie moderne du christianisme, semblait prédire l'ouvrage de Chateaubriand qui parut deux ans plus tard. Ce passage est remarquable :

« Il faudrait, disait Fontanes, éviter soigneusement les vaines déclamations, et cette métaphysique obscure et insuffisante, qui n'est point fondée sur la méthode et sur l'analyse. Une vaste érudition, un esprit clair et juste, ne suffiraient pas encore. On exigerait un style digne du sujet; l'élévation et la sensibilité y domineraient, mais sans faste et sans efforts. C'est là qu'on aimerait cette heureuse suite de mouvements qui forme l'éloquence, ou dans un tel ouvrage, il faudrait tour à tour forcer la conviction et parler à l'enthousiasme. Le charme qui persuade y serait peut-être plus nécessaire que la logique victorieuse qui subjuge la raison. C'est donc à une âme douce plutôt qu'à une âme fière qu'il appartient

J.-B. Soulié, de *la Quotidienne*, amateur et bibliophile, à la mort duquel il passa dans la bibliothèque de M. Aimé Martin, puis dans celle de M. Tripier,

d'écrire sur les opinons religieuses. Ce livre important reste encore à faire : il mérite un grand écrivain. »

Sainte-Beuve, en face de ce passage avait ajouté au crayon : « Le grand écrivain était tout trouvé, il le connaissait. »

L'*Essai sur l'homme*, de Fontanes, qui contenait une partie inachevée de la traduction du chant V de *Lucrèce* et que Fontanes avait fait détruire avec le reste, fut acheté 100 francs.

C'est par ce numéro que s'était ouverte la vente des livres du XIXe siècle. J'ai à peine besoin de dire que les plus disputés furent les romantiques. Un *André Chénier*, avec manuscrit de Sainte-Beuve, fut adjugé 52 francs; *les Méditations*, de Lamartine, 58 francs (1); *les Recueillements poétiques*, du même, avec notes de Sainte-Beuve, 135 francs; *le Spectacle dans un fauteuil*, de Musset, 135 francs; *Cromwell*, de Victor Hugo, avec envoi d'auteur, 75 francs; *Hernani*, 60 francs; *Marion Delorme*, 125 francs; *Angelo*, 62 francs; *le More de Venise*, dédicace d'Alfred de Vigny, 72 francs; *la Maréchale d'Ancre*, du même, 69 francs; *Chatterton*, 60 francs; les *Poésies* de Th. Gautier, première édition, 40 francs; celles de Sainte-Beuve lui-même, qu'on affecte de mépriser aujourd'hui, trouvèrent acquéreurs : *les Pensées d'août* à 50 francs; *les Consolations*, à 51

(1) Sur cet exemplaire des *Méditations*, en tête de la pièce intitulée: *la Semaine sainte*, où se trouvent ces deux vers :

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde,
Nautoniers sans étoile, abordez, c'est le port.

Sainte-Beuve avait écrit : — Ce second vers est du duc de Rohan (depuis archevêque et cardinal de Besançon), chez qui Lamartine fit cette pièce. Il avait fait les trois vers de la strophe, moins le deuxième, et il disait : « Et mon second? » L'abbé de Rohan lui dit : « Le voici : Nautoniers sans étoile, etc. » Les premières *Méditations* furent recueillies par l'abbé de Rohan et choisies entre plusieurs albums où elles étaient dispersées avec d'autres.

francs; il n'y a que *Joseph Delorme* qui ait atteint péniblement 16 francs. La première édition de *Volupté*, portant ces mots de la main de l'auteur : « Édition revue par moi, est la meilleure de *Volupté* », fut vendue 58 francs. Un exemplaire de *Port-Royal*, couvert de notes, 245 francs. Un exemplaire des *Causeries du Lundi*, annoté également par Sainte-Beuve, celui dont il se servait habituellement, fut poussé jusqu'à 561 francs par M. Parent, un bibliophile ami des livres rares. Un manuscrit offert par M. Trébutien (de Caen) à Sainte-Beuve, et qui était une copie des lettres d'Eugénie et de Maurice de Guérin, fut vendu 211 francs; un très joli volume de Claudius Popelin, bien relié, offert par l'auteur avec un sonnet manuscrit en guise de dédicace à S.-B., 62 francs. Mérimée acheta les *Lettres d'Horace Walpole* au sujet desquelles il écrivait à Panizzi le 7 juin 1870.

« ... Je regrette qu'on n'ait pas inséré, en note, les passages indiqués au crayon qu'on nous a montrés, lors de notre visite à Strawberg Tiel. C'était beaucoup plus un Français qu'un Anglais, il me semble. »

Enfin, car il faut conclure, l'ensemble de la vente produisit la somme respectable de 41, 571 francs, non compris la collection dite de Port-Royal, qui fut vendue à l'amiable, comme je le dis plus haut, à la Société de l'histoire du protestantisme français.

M. Jules Troubat avait donc été bien inspiré en déclinant les offres de M. Adert.

Et à ce propos, on a dû remarquer que nous n'avons point vu passer le nom d'Adert dans cette vente. Est-ce que d'aventure il aurait gardé rancune à M. Jules Troubat, et boudé sur les livres de son maître? Oh! que non, les bibliophiles ne sont pas si susceptibles que cela! Le directeur du *Journal de Genève* fit le voyage à Paris

que lui avait conseillé le légataire universel de Sainte-Beuve. Je crois même qu'il accepta l'hospitalité qu'on lui offrait dans la petite maison de la rue Montparnasse et qu'il put tout à son aise jeter son dévolu sur les livres rares ou curieux qui le tentaient. En tout cas il est certain que, le jour des enchères arrivé, il donna commission à ses libraires de les pousser pour son compte. Je n'ai pas la liste de ses achats (1), mais ceux qui auraient le désir de la connaître n'auraient qu'à consulter le catalogue de sa bibliothèque qui fut vendue, elle aussi, après son décès. Car c'est la destinée commune des livres rares de ne changer de bibliothèque qu'à la mort de ceux qui les détiennent. Il y en a même qui ne prennent l'air que dans ces sortes de mutations; d'où, sans doute, ce mot d'un homme d'esprit, que les bibliophiles ont la vie trop longue.

Après les avoir convoités longtemps, M. Adert eut tout le loisir de feuilleter les livres de Sainte-Beuve qui passèrent dans son cabinet de travail, puisque la mort ne le prit qu'au mois de juin 1889, dans la soixante-neuvième année de son âge.

(1) J'ai su récemment par M. Reinhold Dezeimeris qu'il avait acheté entre autres livres l'exemplaire des *Poetæ Græci minores,* de Gaisford, qui faisait les délices de Sainte-Beuve.

# APPENDICE

## ULRIC GUTTINGUER

### ET SES CORRESPONDANTS

### D'APRÈS LEURS LETTRES INÉDITES

Les lettres qu'on lira plus loin sont tirées des papiers d'Ulric Guttinguer, qui m'ont été obligeamment communiqués par son fils. C'est même à peu près tout ce qu'ils contiennent d'intéressant, la correspondance de ce charmant petit poète romantique ayant été pillée ou détruite pendant la guerre de 1870 par les Prussiens ou les maraudeurs (1).

Je me hâte de dire que ces lettres ne sont pas celles que je cherchais. Qand M. Gabriel Guttinguer me remit les cartons de son père, je pensais que j'aurais la chance d'y trouver les lettres que Sainte-Beuve lui écrivit de 1829 à 1837, années pendant lesquelles l'auteur des *Consolations* et de *Volupté* subit indiscutablement l'influence — heureuse et fâcheuse à la fois — du mystique romancier d'*Arthur* (2); mais la pie, hélas! avait été prise au nid.

M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul possède plus de cent lettres écrites par Guttinguer à Sainte-Beuve de 1829 à 1837. Il est donc probable que Sainte-Beuve en avait écrit autant

(1) Le fils d'Ulric Guttinguer habitait alors à Asnières une petite villa qu'il abandonna comme tant d'autres aux approches du Siège.

(2) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 135.

à Guttinguer dans le même laps de temps. « A partir de 1837, dit M. de Lovenjoul, Sainte-Beuve ne garda sans doute plus la suite de ces lettres, car jusqu'en 1857 il ne s'en trouve pas une seule dans le dossier, et de 1857 à la mort de Guttinguer (1866), il n'en existe qu'une dizaine en tout (1). » — Je crois plutôt qu'à dater de l'exode de Sainte-Beuve en Suisse (1837) il y eut un refroidissement sensible dans ses rapports avec Guttinguer et que le charme qui avait agi sur lui était bel et bien rompu. Ce qui me fortifie dans cette croyance, c'est le passage suivant d'une lettre que M. Antoine de Latour (2)

(1) Cf. *Sainte-Beuve inconnu.*

(2) Antoine de Latour, dont je n'ai pas besoin de rappeler ici les titres littéraires, était précepteur du duc de Montpensier quand il fit la connaissance de Guttinguer. Il le servit de tout son pouvoir auprès du roi, de la reine et des princes, il s'employa à le faire décorer par M. Salvandy qui se plaisait à fleurir la boutonnière des artistes et des poètes et entretint avec l'auteur d'*Arthur* une correspondance régulière où il y aurait beaucoup à glaner pour l'histoire littéraire de la première moitié du dix-neuvième siècle. De celles de ses lettres que j'ai sous les yeux j'extrais les passages suivants: « Le ciel continue à être serein de toute façon pour nos belles fêtes. Au milieu de toutes ces magnificences ma fête à moi et peut-être la vôtre aussi, c'est le volume de Victor (Hugo) que *les Débats* annoncent ce matin, *les Voix intérieures:* les aura-t-il toutes écoutées? » — « Pendant que nous nous enfonçons sous ces sombres avenues de l'imagination, le canon semble vouloir recommencer la poésie de l'Empire, non celle de Lormian ou d'Arnauld, mais celle de Napoléon, le seul poète de son temps. Aurons-nous la guerre ou la paix? mon ami, ni l'une ni l'autre, je le crains. L'Europe me rappelle en ce moment la scène des Deux Ours dans *l'Ours et le Pacha*, mais lequel des deux est le véritable ours, et lequel a le plus peur de l'autre? c'est ce que votre fils sait aussi bien que vous et moi. J'ai grand' peur que vous n'ayez trop raison et que nous n'entrions dans l'ère de la barbarie. Cela vaudrait mieux que l'âge d'airain de la calomnie écrite. Après l'âge d'argent, l'âge de fer, etc., etc., il y a l'âge de la plume et c'est le pire... » (Lettre inédite du 20 octobre 1840.)

— Ce Sainte-Beuve est un singulier homme. Tenez, voici un lambeau de journal qui m'est tombé sous la main et où on le parodie assez drôlement.

— Lisez-vous le *Journal de Paris?* Il vous attaquait l'autre matin de la même pierre que Sainte-Beuve. Il accusait Sainte-Beuve de vous avoir découverts, M. Vinet et vous. Vous verrez que le savant critique vous aura pris tous deux pour des contemporains de Ronsard!

— Où j'étais? à Dreux, et nous en arrivons, c'était bien triste. *Les Débats* d'hier nous ont donné tout le détail, mais l'impression solennelle de cette grande chose, ils ne saurait nous la donner: l'accueil des populations était respectueux et tendre, toute la campagne était là. La douleur du Roi avait toute la grandeur de son caractère, celle des Princes était vive et touchante. Une pensée nous soulageait tous c'est que la Reine n'était pas là: en seraitelle revenue? Le cadre de cette grande scène eût été beau avec un rayon de

adressait à Guttinguer au mois de novembre 1837 : « ... Pour Sainte-Beuve, je vous l'abandonne, il a quitté Paris le 12 du mois dernier, et depuis cette époque il est à Genève. (C'est à Lausanne qu'il aurait dû dire.) Ainsi, ne le faites pas réclamer en France, si vous tenez encore à le mettre dans les petites affiches (1). »

Cependant, à son retour à Paris, Sainte-Beuve revit Guttinguer. Cela résulte de la lettre qu'il écrivait à Juste Olivier, de Lausanne, au mois de juillet ou d'août 1838 :

« J'ai pourtant, lui mandait-il, été hier à Saint-Germain pour la première fois par le chemin de fer chez mon ami Guttinguer. C'est merveilleux : à 9 heures du soir sonnantes je partais de Saint-Germain (6 lieues de Paris) et j'étais rendu à mon hôtel à 10 heures sonnantes ; il avait fallu au pas traverser la moitié de Paris. Chez Guttinguer, je devais trouver Musset qui loge pour le quart d'heure à Saint-Germain à une fashionable auberge où il pratique la vie de ses drames, mais, gris dès le matin, il avait de plus un *rendez-vous* à Paris, et n'a pu être de retour à temps ; nous n'avons eu à dîner que mon ami Tattet et un autre gentil monsieur, mais à peine éveillés de leur griserie et de tout ce qui s'ensuit. C'était triste au fond de les voir ainsi. M. Brugnière, le compositeur, a chanté d'aimables chansons. Celle du *Bon vieillard* de Béranger dont la musique est de lui : cela m'a rappelé nos soirs de Lausanne! Guttinguer m'a montré force sonnets charmants (2)... »

Mais en dépit des vers et de la musique qu'il avait entendus à Saint-Germain, Sainte-Beuve ne semble pas être retourné

soleil. L'hiver ajoutait à la tristesse de tous. Ce Saint-Denis des rois de Juillet est sur une hauteur qui domine la ville, et, comme la dynastie même de ces rois, il remplace une vieille citadelle en ruines. Malheureusement la chapelle est une déplorable construction dans le goût moderne. Je n'ai point vu les caveaux, un petit nombre ont été admis, mais ceux qui en sortaient avaient versé bien des larmes. C'est là qu'a éclaté la douleur de ce pauvre père. Dieu veuille que nous y retournions bien tard, nous avons grand besoin de lui... » (Lettre inédite du 29 janvier 1839.)

(1) Lettre inédite.

(2) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à M. et Mme Juste Olivier.*

chez son ami Guttinguer (1). Pourquoi? Pour plusieurs raisons qui se devinent. D'abord il avait fait peau neuve durant son séjour à Lausanne, et la jeunesse littéraire qui s'amusait à Saint-Germain ne l'amusait plus; ensuite il ne tenait pas à rencontrer chez Guttinguer M. et Mme Victor Hugo qui habitaient alors dans ces parages, l'été, et qui avaient rompu définitivement avec lui, on sait dans quelles circonstances.

Je fus donc quelque peu désappointé de ne trouver aucune lettre de Sainte-Beuve dans les papiers de l'auteur d'*Arthur*, mais ce désappointement fit vit place à une surprise des plus agréables quand j'y découvris des lettres de Charles Nodier (2), de sa fille, de Mme Victor Hugo, d'Antoine de Latour, de Roger de Beauvoir et toute une correspondance d'Alfred Tattet qu'on

(1) « Ne dites donc pas, écrivait Antoine de Latour à Guttinguer au mois de janvier 1839, ne dites donc pas que vous avez perdu Sainte-Beuve: il est à vous comme toujours! » (Lettre inédite.)

(2) Voici une lettre que Charles Nodier adressait à Guttinguer, le 23 octobre 1838.

« Mon cher ami et maître,

« Ma fille me disputerait le plaisir de répondre à votre charmante lettre, si la pauvre femme n'était pas au lit côte à côte d'une marmotte qu'elle m'a donnée il y a trois jours. Elle me charge donc de vous remercier de votre délicieuse prose et de vos vers délicieux, en attendant qu'elle puisse le faire elle-même.

« J'ai à vous remercier pour mon compte de l'inappréciable cadeau que vous faites à mon amitié, en me dédiant vos belles inspirations de *Jumièges*. Je ne comptais plus, hélas! sur tant de gloire, mort que je suis aux lettres humaines et enterré depuis trois ans dans la poudre des Dictionnaires; mais si je suis tout fier que la lyre me conserve quelque souvenir, je suis plus heureux encore de celui de l'amitié. C'est surtout à ce titre que votre beau sonnet m'a profondément touché. J'y voudrais bien quelques louanges de moins, mais dans la langue que vous parlez avec tant de grâce, les louanges ne tirent heureusement pas à conséquence,

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa maîtresse et son roi,

dit la Fontaine. On ne peut trop louer aussi ses amis, et je suis fâché qu'il l'ait oublié, mais vos lecteurs s'en souviendront. Donnez-moi donc votre livre, mon cher Guttinguer, et que ce reflet de votre beau talent qui va briller sur mon nom le sauve du moins d'un entier oubli. On saura que vous m'aimiez, et c'est un titre à être aimé de tous ceux qui apprécient votre esprit et votre cœur.

« Tout à vous pour toujours.

« CHARLES NODIER,
« De l'Académie française. »

lira plus loin et qui valait vraiment la peine d'être mise au jour.

Certes le nom de Tattet n'est pas un nom littéraire. Alfred Tattet n'a jamais rien écrit, que je sache ; mais il touche quand même à la littérature par les chaudes amitiés qu'il compta dans le monde romantique, et chacun sait qu'il fut le confident, le second, la doublure et comme l'ombre d'Alfred de Musset qui était de son âge.

C'est chez Tattet que fut lue pour la première fois *la Coupe et les lèvres* (1832) et c'est à lui qu'elle est dédiée; c'est chez sa mère qu'eut lieu la première lecture du poème de *Rolla* (1833). Quand Musset revint d'Italie plus mort que vif, il n'y a qu'à Tattet qu'il ouvrit sa porte. Lorsque, tout saignant encore du mal qu'il avait rapporté de Venise, il jetait au feu les gravures qui décoraient sa chambre et faisait le vide dans sa bibliothèque, c'est Tattet qui le réconcilia avec l'art et la vie en lui offrant une belle épreuve de la *Sainte-Cécile* de Raphaël; c'est à Bury, chez son ami, que Musset composa les stances désespérées de *Tristesse;* c'est Tattet, enfin, qu'il prit pour juge du différend qui avait éclaté, en 1839, entre lui et son frère au sujet de son roman du *Poète déchu* (1), car il avait du goût, du bon sens, beaucoup de lectures, et il n'était pas de ceux que l'amitié aveugle.

Mais Alfred de Musset ne l'aimait pas seulement pour ses qualités, qui étaient exquises, il l'aimait aussi pour ses passions qui étaient dangereuses. C'est Tattet qui l'avait lancé dans le monde où l'on s'amuse et l'on verra que dans ses lettres il est souvent question de chevaux et de femmes. Mais quel joyeux compagnon de plaisir! Quel entrain! quelle élégance! et par-dessus tout quelle sûreté de commerce! quelle fidélité à ses amis! On connaît le sonnet que lui dédia le poète des *Nuits*, quand Tattet quitta Paris en bonne fortune, au mois de mai 1843 :

(1) Ce roman, qui devait être publié dans la *Revue des Deux Mondes*, ne fut jamais achevé, et Paul de Musset déclare dans la *Biographie* de son frère que son intention était de détruire les fragments qu'il en possédait.

Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir !
Adieu ; laissez les sots blâmer votre folie.
Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

Vous me laissez pourtant bien seul, moi qui m'ennuie,
Mais qu'importe ? L'espoir de vous voir revenir
Me donnera, malgré les dégoûts de la vie,
Ce courage d'enfant qui consiste à vieillir.

Quelquefois seulement, près de votre maîtresse,
Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse,
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé,

Qui vous a tout de suite et librement aimé,
Dans la force et la fleur de sa belle jeunesse
Et qui dort maintenaint à tout jamais fermé.

Onze ans auparavant, il lui disait déjà :

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui,
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile;
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

Aussi, quand cet ami lui manqua, quand Tattet mourut, au début de l'année 1857, Musset dit un soir à sa gouvernante qui le grondait de certaine imprudence: « Ne vous fâchez pas, ce sera peut-être la dernière; mon ami Tattet m'appelle et je crois que j'irai bientôt le rejoindre (1). »

Il le rejoignit, en effet, le 1er mai suivant.

Les lettres de Tattet à Guttinguer embrassent exactement — chose assez curieuse — la période comprise entre 1837 et 1857, où Sainte-Beuve et Guttinguer semblent avoir cessé de s'écrire. Il y a dans cette correspondance un certain nombre de trous qui doivent provenir du pillage de la maison d'Asnières, mais c'est assez des lettres que nous publions ci-après pour reconstituer le milieu spécial où vécut Tattet jusqu'en 1843, date où il quitta Paris pour vivre à Fontainebleau d'une vie relativement régulière, et c'est assez aussi pour nous rendre la

(1) *Biographie d'Alfred de Musset* par son frère, p. 331.

physionomie amusante du joyeux dandy qui les signa et de l'écrivain auquel elles furent adressées. Sans compter qu'elles pétillent comme le vin de Champagne et qu'elles fourmillent d'anecdotes, de mots d'esprit, de petites notes sur le monde romantique dont l'histoire littéraire pourra faire son profit.

A l'époque où s'ouvre cette correspondance, Ulric Guttinguer avait cinquante-deux ans, étant né à Rouen en 1785. Il avait donc vingt-cinq ans de plus que Musset et Tattet. Un quart de siècle ! cela pèse sur la tête d'un homme arrivé à la cinquantaine. Mais tous ceux qui l'ont connu s'accordent à dire que Guttinguer resta jeune toute sa vie. Il le faut bien, d'ailleurs, pour qu'il ait été recherché comme il le fut de la jeunesse dorée dont faisaient partie Musset, Tattet, Chaudesaigues, Roger de Beauvoir et le prince Belgiojoso... Quand il publia en 1835 ses *Mélanges poétiques*, Charles Nodier se demandait s'il était classique ou romantique. A quoi Guttinguer répondit qu'il était l'un et l'autre. Il eût mieux fait de dire qu'il n'était ni l'un ni l'autre. Il appartenait au dix-huitième siècle non seulement par la date de sa naissance, mais encore par l'éducation qu'il avait reçue et par la qualité de ses premières poésies. Qu'on relise quelques-unes de ses élégies et surtout ses fables de *Polichinelle et les enfants*, *l'Etoile et la Fusée*, *le Chêne et le Chèvrefeuille*, et qu'on me dise s'il n'y a pas dans ces petits vers élégants, alertes et spirituels, comme un écho léger des « chansons » de Parny ! Aussi bien je ne vois pas pourquoi l'on s'en étonnerait, quand on sait que Chateaubriand et Lamartine firent du poète de *la Guerre des Dieux* les délices de leur première jeunesse. Seulement Guttinguer fut moins heureux qu'eux, peut-être parce qu'il n'avait pas leur génie : il ne réussit jamais à se débarbouiller complètement de la poésie légère et facile du dix-huitième siècle, et ce serait être dupe des apparences que de se laisser prendre au côté mystique de ses œuvres soi-disant romantiques. Il n'était pas plus romantique, littérairement parlant, que Guiraud, Soumet, Ancelot, bien qu'il collaborât à *la Muse française*, mais il avait l'imagination catholique, et c'est par

là qu'il fait illusion et qu'il se rattache au Cénacle de 1829... Est-ce par ce côté qu'il plut tout de suite au jeune poète des *Contes d'Espagne et d'Italie?* Assurément non, ce fut bien plutôt par la tournure de son esprit et par la réputation que lui avaient faite ses succès auprès des femmes. Relisons encore une fois les beaux vers que Musset lui adressa, à la suite d'une conversation confidentielle, pendant le voyage qu'ils firent tous deux en Normandie, au mois de juillet 1829.

Ulrich, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les héros plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.
Ainsi, nul œil, Ulrich, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans la tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir près de moi tu vas triste et courbé.
Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux;
Toi si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Ces deux derniers vers nous édifient suffisamment sur la nature des confidences que Guttinguer fit à son jeune compagnon de voyage. Hélas! Musset ne devait pas tarder à connaître la blessure et les maux de l'amour. Pendant qu'il était à Honfleur, que ne demanda-t-il aussi à son hôte le secret de sa belle santé? Je suis sûr que Guttinguer lui aurait répondu: « Faites comme moi, amusez-vous, menez la vie à grandes guides, courez les tripots, les écuries et les femmes, mais quand viendra la cinquantaine, rangez-vous et faites une fin. Il n'y a que les sots qui aient peur du mariage; le mariage n'a jamais empêché le plaisir, il y met un frein, voilà tout. » Cela est si vrai que Tattet éprouva un jour le besoin de suivre l'exemple de Guttinguer. Mais pour finir dignement dans les liens du mariage, on doit encore être capable d'aimer. Or, Alfred de Musset avait laissé son cœur à Venise et il faut croire que personne n'avait pu le lui rapporter et que le breuvage que lui avait préparé Pagello avait laissé sa blessure ouverte,

puisqu'il disait longtemps après, comme pour se consoler de l'amour perdu :

Si deux noms quelquefois s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon.

### Lettres de Tattet a Guttinguer

3 octobre 1837.

Encore une semaine passée sans vous voir, cher bon ami. Avec quelle rapidité le temps s'envole ! J'ai toujours peur en me couchant jeune homme de me réveiller vieillard. Soyez heureux, ami, la brouille est bien complète et je ne reverrai plus Jenny. J'ai donné la clé des champs à ce gros oiseau. Où donc trouver une femme qui vous aime, où tout au moins qui se laisse aimer ? Toutes les malheureuses qui m'entourent sont gangrenées jusqu'à la moelle et sèches de cœur comme des pierres ponces. Elles ont tellement en horreur ce mot amour qu'elles l'ont rayé de leur vocabulaire, à moins qu'il ne veuille dire duperie, fausseté, mystification, et cependant il y en a qui ne demanderaient pas mieux que d'être amoureuses, quand ce ne serait que pour changer : mais elles ne le peuvent pas, même en le voulant, et c'est ici qu'est la punition du ciel. Elles ont semé en trop d'endroits la divine semence du Seigneur, elles ont répandu sur trop de têtes le parfum contenu dans leur cœur, et, au moment d'avoir une passion durable, la force leur manque : elles avaient compté sur des ressources qu'elles n'ont plus. Elles croyaient qu'elles pourraient aimer longtemps parce qu'elles avaient tenté d'aimer souvent et elles se trompaient. Il y a une certaine somme de délicatesse et de sentiment qui, une fois dépensée, ne se renouvelle plus. Au lieu d'en faire une seule et même gerbe, elles distribuent une à une ces belles fleurs odorantes, elles en parent un nombre infini de boutonnières, et quand l'instant est venu de déposer aux pieds d'un homme tous les trésors de leur âme, elles la trouvent froide et vide comme si la mort y avait passé. — Mais

c'est assez vous ennuyer de choses que vous savez mieux que moi. Je vous aurais amené Féray ces jours-ci, s'il n'était point parti pour la Normandie. Il est allé à Evreux pour les élections, sans doute qu'il ne tardera pas à nous revenir. Alors vous pouvez compter sur nous deux. — Les vers sur Mme de Cicé sont de Méry. J'ai appris cela hier. C'est une manière de payer sa dette à V.H. (Victor Hugo) qui lui a cassé l'encensoir sur le nez dans son dernier volume de vers.

Quel jour viendrez-vous ici? Adieu, très cher et tout à vous.

ALFRED T.

13 novembre 1837.

Cher ami, votre sonnet dans le goût de Pétrarque m'a fait un grand plaisir et rendu un grand service. Grâce à lui, j'ai relu quelques sonnets de votre divin maître. Voici la fin du 126e que je trouve délicieuse : « Il cherche en vain une image de la beauté divine, celui qui n'a jamais vu ses yeux et leurs tendres et doux mouvements ; il ne sait pas comment l'amour guérit et comment il blesse, celui qui ne connaît pas la douceur de ses soupirs, et la douceur de sa parole, et la douceur de son sourire. » — En voici un autre (le 25e) empreint d'une profonde tristesse et qui prouve qu'il n'y avait pas que de l'esprit dans sa passion, comme on le lui a si souvent reproché : — « Plus j'approche du dernier jour qui abrège la misère humaine,

(Quanto più m'avvicino al giorno estremo)

plus je vois le temps rapide et léger dans sa course et s'évanouir l'espérance trompeuse que je fondais sur lui. Je dis à mes pensées : Nous n'irons pas désormais longtemps parlant d'amour : cet incommode et pesant fardeau terrestre se dissout comme la neige nouvelle, et bientôt nous serons en paix parce qu'avec lui tomberont les espérances qui m'ont fait rêver si longtemps, et les ris et les pleurs, et la crainte et la colère. Nous verrons alors clairement comme souvent l'on s'avance

dans la vie au milieu de choses incertaines et combien on pousse de vains soupirs. »

Une chose bien extraordinaire et que vous ignorez peut-être, c'est que Laure mourut dans le même mois (6 avril, je crois), le même jour, à la même heure que Pétrarque l'avait vue pour la première fois. La grande question est de savoir s'il l'a aimée platoniquement ; beaucoup disent oui, quelques-uns disent non ; mais c'est encore à décider. Toujours est-il que Laure eut 11 enfants. Je viens de fouiller en votre honneur dans les notes de mon voyage en Italie, et j'en trouve une qui n'est pas sans intérêt. J'ai vu à Milan un Virgile qui a appartenu à Pétrarque et sur lequel il avait écrit une grande page au sujet de la mort de Laure. La voici traduite en partie : « Ce corps si chaste et si beau fut déposé dans l'église des frères Mineurs le soir même du jour de sa mort. Son âme, je n'en doute pas, est retournée, comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, au ciel, d'où elle était venue. Pour conserver la mémoire douloureuse de cette perte, je trouve une certaine douceur mêlée d'amertume à écrire ceci, et je l'écris préférablement sur ce livre qui revient souvent sous mes yeux *afin qu'il n'y ait plus rien qui me plaise dans cette vie*, et que, mon lien le plus fort étant rompu, je sois averti par la vue fréquente de ces paroles et par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone : ce qui, avec le secours de la grâce divine, me deviendra facile par la contemplation mâle et courageuse des soins superflus, des vaines espérances et des événements inattendus qui m'ont agité pendant le temps que j'ai passé sur la terre. »

Je laisse toutes ces divines choses et redescends des cieux pour vous dire que je n'ai pu m'occuper de votre gendre, mon ami n'étant pas encore à Paris. Je garde précieusement votre petite note. Mon père est toujours malade et commence à nous inquiéter beaucoup. Je suis d'une tristesse affreuse et il me faut un grand courage pour vous copier aujourd'hui la chanson que vous m'avez demandée. Musset a voulu absolument vos nouveaux sonnets. Je lui en ai donné un exemplaire. — Pour-

quoi vos vers à Salvandy n'y sont-ils pas ? Quand les aurai-je ainsi que mon grand volume ?

Adieu, très cher. Votre vieille amitié me console de bien des chagrins.

Tout à vous,

ALFRED TATTET.

Faites-moi penser à vous parler de Roger (de Beauvoir).

8 décembre (1837)

Cher ami,

Je vous envoie ces deux fameuses pages de Voltaire (Du mal dans l'animal appelé Homme). Lisez-les et dites-moi ce que vous en pensez. Je vous recommande aussi *le National* d'hier, dans lequel vous trouverez un extrait du livre de Lamennais. Heureusement que ce *Livre du peuple*, car c'est là son titre, n'est pas le moins du monde à sa portée. Ceux même qui savent lire n'y comprendront rien. Toutes ces rêveries de nos hommes de génie ne peuvent encore de longtemps descendre jusqu'aux gens du peuple. J'ai vu Féray. Il m'a bien dit que son beau-frère ne vous avait pas oublié pour le mois de janvier. Le ministre reçoit tous les jeudis. Voudrez-vous jeudi prochain passer une partie de la journée avec nous ? Cela serait bien bon et bien aimable. Je vous rendrais votre politesse la semaine suivante. J'ai hâte de faire connaissance avec votre roman, les charmants vers que vous en avez détachés m'ont mis l'eau à la bouche. Est-il par lettres ? Quand sera-t-il fini ? La donnée me séduit beaucoup. Arvers vient de trouver un délicieux sujet de pièce. A l'heure où je vous écris il est déjà à l'œuvre. Il m'a consacré sa journée. Je l'ai fait trouver avec mon notaire et mon avoué pour éclaircir quelques points difficiles.

C'est que l'animal dresse et dépouille un inventaire comme il tourne un couplet. C'est un précieux ami quand il veut s'en donner la peine.

Musset est redevenu invisible. On ne le voit que dans les

grandes joies ou dans les grandes douleurs. Ce n'est pas l'homme de la conversation intime et du coin du feu.

Adieu, bien cher, et tout à vous de cœur.

ALF. T.

5 janvier 1838.

Cher ami, si vous ne m'aviez pas quitté l'autre fois pour aller embrasser votre femme et votre Gabriel, je vous en aurais beaucoup voulu d'être parti aussi tôt. Mais le motif était par trop légitime et je comprends à merveille que vous ayez voulu baiser au front votre petit enfant un jour comme celui-là. On ne peut mieux commencer l'année. Vous savez sans doute aussi bien que moi que Racine a fait une histoire de Port-Royal, — car je ne veux pas encore quitter le thème favori de Sainte-Beuve (1), — dans sa jeunesse il s'en était moqué dans plusieurs lettres fort spirituelles. Je ne vous rappelle cela que confusément, mais vous relirez cette histoire avec bien plus de plaisir. Boileau regardait ce morceau comme le plus beau qu'il y eût en ce genre dans notre littérature. C'est sans doute fort exagéré. Si ma mémoire n'est pas infidèle, cela doit être simple, doux et passablement onctueux. Dans ses lettres qui étaient dans un tout autre esprit que l'histoire qu'il fit depuis, il disait : « qu'une femme fût-elle dans le désordre, qu'un homme fût-il dans la débauche, s'ils se disaient de vos amis, vous espériez toujours de leur salut. » Probablement il avait en vue cette duchesse de Longueville, l'héroïne de la Fronde qui tout à coup, grâce à M. de Sacy, s'était jetée dans la vie pénitente. Il faut que je vous cite, à propos de Port-Royal, un mot de M. de Rincy. Racine, dit-on, avait demandé dans son testament à être enterré à Port-Royal. « Ah ! dit M. de Rincy, il n'aurait jamais demandé cela de son vivant. »

L'article du *Figaro* de dimanche m'a donné l'envie de lire *le Magicien* de M. Esquiros. Voici pourtant les phrases que

(1) Sainte-Beuve faisait à ce moment à Lausanne son cours sur Port-Royal.

vous y trouverez — *Seins blonds relevés en bec de tourterelle,.. ciel aux lèvres bleues... ouaté de nuages*, etc., etc.

La dernière heure des maisons de jeu a sonné. Je n'ai malheureusement pas assisté à l'agonie de la Roulette. Il s'est passé des choses incroyables : à 5 heures du soir les maisons gagnaient déjà 150.000 francs ; les gains du mois de décembre se montaient à un million 300.000 fr. Un marchand de chevaux leur a emporté 100.000 billets de banque. Il peut donner de l'avoine dorée à ses chevaux comme feu Caligula. Laïs est morte : laissons en paix sa cendre. Ne troublons pas le sommeil de cette femme de bien qui a emporté dans la tombe les écus de tous ceux qui l'ont connue.

J'ai dîné aujourd'hui avec Alfred, qui fait des vers en ce moment : il adresse quelques questions à l'Etre Suprême qui resteront sans doute sans réponse, du moins il n'y compte pas, même sous la forme de la fameuse statue de pierre. Il va donc porter à Dieu le père quelques bottes dont il ne mourra pas, mais qui pour tout autre qu'un immortel seraient fort embarrassantes (1). Vous savez qu'aux yeux de ma mère je suis censé aller lundi à Saint-Germain. C'est à Versailles que je coucherai avec une nouvelle beauté que j'amènerai un beau jour à l'hôte-d'Angleterre, enfin, n'importe, comme dit d'Alton (d'Altonl Shée).

(1) Allusion aux strophes qui terminent la pièce intitulée *l'Espoir en Dieu :*

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père,
L'amour, la force et la bonté,
Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord?
A quoi bon le crime et la peste?
O Dieu juste, pourquoi la mort?
Ta pitié dut être profonde
Lorsqu'avec ses biens et ses maux
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos !
Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Je vous préviens, mon cher ami, que j'irai très incessamment vous *revoler* votre grand volume de vers que je n'ai pas du tout l'intention de vous laisser. Il me faut aussi la chanson *A demain les économies.*

Me voici de nouveau à ma maison des champs, comme dirait Sainte-Beuve, orné d'une épouse qui m'ennuie à ravir. Quand donc pourrai-je dire avec Phil. Desportes que j'ai acheté l'autre jour en vous quittant pour me consoler de *ma* robe comme vous peut-être de *votre* schall ?

Je fay l'amour, mais c'est de telle sorte
Que seulement du plaisir j'en rapporte
N'engageant point ma chère liberté...

Me voici, comme vous jadis à Saint-Germain, avec un enfant de moins et 3 chevaux de plus. — C'est du reste un peu sérieux, et je vais bientôt dire adieu à ces arbres qui se dressent comme des potences. A propos d'arbres, avez-vous vu le Bois de Boulogne ! Prenez une citadine et faites-vous conduire là par curiosité. Vous croyez bonnement qu'il y a eu un bois de ce nom aux portes de Paris, détrompez-vous, mon cher, et ne vous avisez pas de faire une pareille question si vous ne voulez pas qu'on vous prenne pour un habitant de l'Amérique du Sud. Apprenez que le bois dit de Boulogne a été une première fois violé par les Cosaques il y a 25 ans, qu'il s'en était assez bien tiré (à peu près comme M^me^ la Baronne Méchin) ; mais que dernièrement M. Thiers s'en est mêlé et que cette fois-ci c'est pour tout de bon et qu'il ne s'en relèvera plus.

Vous m'avez trouvé bien triste l'autre jour ; c'est que vraiment je ne suis pas sans inquiétude. Le Français né malin qui a créé le vaudeville... et la guillotine me semble vouloir délaisser l'un pour l'autre. La chair fraîche commence à lui plaire un peu plus que le couplet grivois, et ce n'est pas rassurant, eût-on à son lit les rideaux recommandés par M. de Maistre. Il serait difficile d'avoir les idées couleur de rose en ce moment. Il est vrai pourtant que la Porte-Saint-Martin va rouvrir avec un drame de Paul Fouché et que Sainte-Beuve est positivement marié, comme le vicomte vous l'avait dit.

A bientôt, très cher ami, il y a longtemps que je n'ai reçu une de ces bonnes lettres qui me donnent de la joie tout un jour.

Votre bien dévoué.

ALF. T.

8 novembre.

Septembre 1839.

Réparation d'honneur quant à Sainte-Beuve, mon bon ami, il était à la campagne et n'a pu répondre à ma lettre. Il m'a écrit hier un petit mot charmant ; du reste, ce que vous dites de ces gaillards-là n'en subsiste pas moins, leur outrecuidance est intolérable et il faut laisser vivre tous ces cyniques dans leurs tonneaux. Gœthe et Byron étaient plus traitables, je le parie. — Avez-vous terminé votre affaire du faubourg Saint-Honoré ? J'ai hâte de vous savoir à Paris. Par exemple, il me faudra dire adieu à Saint-Germain quand vous l'aurez quitté. Je n'y vais que pour vous. Vous n'avez point songé à habiter Versailles et à utiliser cet autre chemin de fer. Je l'ai montré à Musset, il y a 15 jours, il ne l'avait jamais vu et en est revenu enthousiasmé. Il a dû même faire un sonnet en son honneur. Le grand Roi a parfumé ce beau lieu pour longtemps encore, et Louis-Philippe a jeté quelques pincées dans la cassolette. — A propos de cassolette, ouvrez la vôtre et envoyez-moi mes vers. — Comment trouvez-vous cette phrase de l'astronome de La Lande : « Où vous voyez Dieu je ne vois que la nature et le mouvement. Vous supposez un être qui existait avant tout et qui a tout créé de rien. Je vous épargne la moitié de l'ouvrage. »

Je serai à Paris mardi et mercredi — jeudi je vais déjeuner à Nanterre, je tâcherai de pousser jusqu'à la Terrasse (1). Il faut pourtant que je sois à Paris pour 4 heures. — Mon oncle aurait été bien heureux de vous avoir pendant son séjour à Bury (2). Il se rappelle encore mes rires homériques au café

(1) Guttinguer était alors à Saint-Germain.
(2) « Le père de Tattet avait, dans la vallée de Montmorency, une fort belle

Hardy, il y a bien longtemps, en revenant de la campagne. Ne me parlez pas des notaires.

Il y a deux ans qu'ils ont nos affaires entre les mains et rien n'est encore terminé. Quel malheur qu'on ne puisse pas naître, vivre et mourir sans ces gredins-là ! — A bientôt n'est-ce pas?

Toujours bien à vous.

ALFRED T...

Dimanche.

23 juillet 1841.

Je n'ai pas vu Alfred depuis fort longtemps. Son grand travail consiste à savoir si, étendu dans son vaste fauteuil, il se décidera à mettre sur sa cheminée sa jambe gauche plutôt que sa jambe droite. C'est, vous en conviendrez, fort important. Votre système pour l'argent prêté n'est pas le mien. J'ai rendu et demandé des services à mes amis, et je ne les ai pas perdus pour cela. Seulement, quand on m'a fixé un délai, j'aime qu'on soit exact parce que je le suis moi-même en pareil cas. — Les Jocrisses reviennent à la mode. Il y en a un au Palais-Royal qui est excellent. M. Duval dit à Jocrisse : « Eh bien! qu'as-tu fait de ma montre... où est-elle ? — Mais vous le savez bien... Vous m'avez dit : « Va mettre ma montre sur la Mairie, elle y est. » — Cela m'amène naturellement à vous parler de Levol qui m'envoie des lettres de 8 pages, vers et prose. Il veut absolument faire imprimer quelque chose dans la *Revue* par le canal de Musset. Vous savez comme c'est facile et si notre ami se prêtera à la chose. En attendant, il est en guerre avec *le Chauvain lyonnais*. Vous savez qu'il postule un fauteuil à l'académie de Lyon.

Un fauteuil pour la gloire est un prix très frivole!
On le donne à François, et Florimond le vole,

a-t-on dit.

propriété qu'on appelait Bury. Son fils, non content de cela, louait en cachette une petite maison située une lieue plus loin, à Margency. On menait joyeuse vie dans les deux endroits, bien que le monde n'y fût pas le même... » (*Biographie d'Alfred de Musset,* par Paul de Musset, p. 170.)

Les rédacteurs s'intitulent Lutin, Trilby, Follet, Astaroth, etc., etc. Il a répondu :

Prenez de jolis noms ou des noms effroyables,
Vous avez beau signer, écrivains de rebut,
Trilby, Lutin, Follet, Astaroth, Belzébuth,
On dit toujours de vous : Ce sont de pauvres diables!

En voici un autre :

Ne vous étonnez pas que le *petit journal*
Trouve à tous ses bons mots les auteurs peu sensibles:
Il offre sur son titre un cortège infernal,
Et dans ses rédacteurs des *esprits invisibles !*

Enfin un nouveau journal intitulé *le Rhône*, s'étant amusé dépens, voici ce qu'il leur a lâché :

Le Rhône est un grand fleuve? eh! non, c'est un journal!
Mais comme l'abonné n'arrive pas en foule,
Grâce à ce titre original,
On peut dire aujourd'hui : c'est un journal qui *coule !*

Certes, tout cela n'est pas d'un imbécile, mais c'est trop vieux de quarante ans. Il n'en fallait pas plus autrefois pour se faire une réputation. Pindare-Lebrun, Baour-Lormian, où êtes-vous?

Arvers part demain matin pour l'Italie. Voilà un homme heureux!

Adieu, très cher ami, des lettres, des lettres, encore des lettres!...

A vous.

ALFRED T...

S. D. (1839) (1)

Cher ami, vous avez été bien bon et bien aimable de venir déjeuner à ma *Caverne* et de nous y avoir apporté cette adorable humeur que vous avez dans vos bons jours. Musset, pour

(1) La date de cette lettre nous est donnée par le passage relatif au *Poète déchu*, qui fut écrit en 1839.

un homme qui s'était levé à 11 heures, était aussi passablement en train. Il m'a lu aujourd'hui 2 ou 3 pages admirables sur la différence qui existe entre le poète et le prosateur. Cela fera partie du *Poète déchu* qui sera fini Dieu sait quand (1). Nous aurons auparavant une espèce de Conversation qui ne sera ni un roman distingué ni un proverbe sur les bals de l'Opéra et qui rappellera peut-être *la Nuit et le Moment*, de Crébillon fils.

Ne venez pas jeudi déjeuner à la maison, ma mère va à Bury et vous ne trouveriez personne. La Grammaire des Grammaires est de Girault du Vivier. C'est le meilleur ouvrage de ce genre.

La femme que Roger (de Beauvoir) a promenée à la liste civile s'appelle maintenant Hortense de Ruelle; autrefois elle se nommait Clarisse Levasseur. J'ai possédé jadis ses faveurs sous cette raison sociale. Elle était au bordel de Londres il y a un mois.

J'en étais là de ma lettre comme est rentré mon ami S..., sous-secrétaire d'ambassade, que vous avez vu jadis chez moi. C'est un garçon de mérite et d'esprit qui a conservé de vous un si bon souvenir qu'il m'a demandé en grâce de vous faire trouver ensemble.

Il sera chez moi demain jeudi à 11 heures. Nous déjeunerons dans mon petit appartement. *Je compte sur vous*. Arvers et Musset seront des nôtres.

A demain donc et tout à vous.

ALF. T.

Mercredi

S. D.

Cher ami, quels vers délicieux que ceux ajoutés en P. S. à votre arbre! Comme ils sont tristes et vrais, finement touchés, et que je préfère la voix qui chante au pied de l'arbre à celle de

(1) Il ne fut jamais fini, un peu beaucoup par la faute de Paul de Musset, qui ne goûtait pas ce roman. — Cf. la *Biographie d'Alfred de Musset*, pp. 134 et 235.

l'oiseau qui gazouille dans son feuillage! Savez-vous que c'est du beau de planter un arbre et de pouvoir lui parler 30 après? Faites de même aujourd'hui et nous verrons ce que vous lui direz à 80 ans. J'ai hâte d'avoir votre volume, mon cher Ulric, et j'imagine que j'y retrouverai les belles choses que vous m'avez dites autrefois dans cette langue si mélodieuse et si douce que je suis vraiment digne d'entendre.

A votre place il y a quelques fables que je ne sacrifierais pour rien. Voici mes préférées: *le Chat et la Mouche, les Renards et les Bûcherons, les Feuilles et le Vent, Polichinelle, Philomèle, la Perruche et le Rossignol, l'Habit et la Robe de chambre*. J'y joins *le Chêne et le Chèvrefeuille* (1) qui rappelle *le Chêne et le Roseau*, bien que pris d'un autre point de vue, et *le Paysan de la Touques*, que vous avez le droit de nommer une fable, puisque *le Paysan du Danube* porte aussi ce titre modeste à jamais anobli.

Je vous enverrai cette nouvelle d'Alfred, mais je vous préviens que c'est du dernier médiocre. J'aime mieux qu'il se taise que de parler ainsi. Celle de George Sand est commencée. Jusqu'à présent c'est un Anglais qui a le beau rôle. A propos d'Anglais, je vous dirai que ma forêt (2) commence à perdre cette perruque rousse qu'elle a gardée tout l'hiver et qui est si bien portée par certains habitants de la perfide. Mon Dieu! que les chênes sont donc longs à partir! Je déteste cet arbre qui n'aime pas le Printemps: parlez-moi des bouleaux qui, depuis un mois, servent de plumets et de panaches à ces vieux feutres.

Décidément, est-ce vous qui m'avez envoyé le *Raspail?* Ce sont des idées toutes nouvelles. Je n'ai pas grande confiance dans ces animalcules que nous avalons de tant de façons différentes et qui causent toutes nos maladies. On vit fort bien avec cela et nul doute qu'ils existent dans les remèdes mêmes qu'il vous ordonne. Il recommande la flanelle que je déteste et les draps de coton que je n'aime pas. S'il s'habille comme il veut

(1) Toutes ces fables ont paru dans *les Mélanges poétiques*, en 1825.

(2) Guttinguer possédait une très belle propriété à Saint-Gatien-les-Bois, près Honfleur.

habiller le genre humain, il doit avoir une assez jolie tournure en hiver redingote d'alpaga, chapeau de paille, sabots — il ne veut dans les appartements ni marbre, ni glace, ni cristaux : il devait donc se trouver à merveille dans sa prison. La mienne serait de mon goût si je pouvais souvent vous serrer la main, mais pour cela il me faudrait le *bras de Collignon.* Serez-vous encore à Paris en juillet quand nous y viendrons accoucher? C'est un vilain moment à passer. Adieu, cher bon, envoyez-moi force vers et prose de vous, que je vous lise en attendant que je vous voie. Mille choses aimables de notre part à Mme Guttinguer. Nous embrassons Gabriel et nous vous aimons bien cordialement.

ALF.

S. D. 1841.

Qu'est-ce que cela vous fait, mon très cher, que je sois à Paris ou ailleurs? Ne m'aviez-vous pas dit que vous viendriez déjeuner avec moi un des jours de la semaine dernière? Je vous ai attendu tous les matins, car vous saviez que j'y restais toute la semaine, et malgré votre promesse (à cause de cela peut-être) je ne vous ai pas vu une seule fois.

Comment puis-je espérer, je vous le demande, que j'aurai le plaisir de vous posséder une journée entière à Bury? Vous profiteriez de l'occasion, du reste, pour faire une visite à Mme Hugo, qui a loué un château superbe dans un des plus beaux lieux de la terre, tout à côté de nous. Je dois vous prévenir qu'en général V. H. ne vient que le samedi pour s'en retourner le dimanche soir ou le lundi matin en excellent mari qu'il est. Pourquoi ne viendriez-vous pas tous dimanche prochain? Nous irions débaucher le grand homme et sa couvée. Je vais samedi chercher à Paris Roger de Beauvoir, qui a la plus grande envie de se trouver avec vous. Allons, prenez 4 tasses de café et décidez-vous. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Arvers sera de la partie.

Je suis allé dimanche à l'Isle-Adam. J'ai fait mes six lieues à cheval fort lestement et, arrivé là-bas, j'ai piqué une tête

dans l'Oise; l'eau était passablement froide, j'avais très chaud *naturellement* et il n'aurait tenu qu'à moi de ressembler à Alexandre dans le Cydnus; mais pas si bête. Il faut vous dire que je m'étais purgé le matin (je me purge tous les deux jours) et que les paysans m'encourageaient en me disant que bien des gens s'étaient noyés là où je m'étudiais à faire la planche. *Je nageais sur un volcan.*

J'ai lu P... amour-propre effréné, préface inouïe à la Chateaubriand, quelques beaux vers, d'autres moitié italiens et moitié latins. Il y a une chanson gasconne que je n'ai pas comprise du tout. Comme notre homme est boiteux ainsi que Byron et que dans sa modestie il a pu craindre qu'on ne le comparât un jour à ce poète, il en dit mille horreurs pour qu'il n'y ait point d'illusions possibles. Sa pièce tombée est pour lui le rocher de Sisyphe. Il a *le Camp des Croisés* sur le cœur et y fait allusion dans maint endroit. Vous verrez cela. J'ai lu autrefois, sur la recommandation d'Alfred, les mémoires d'Alfieri en italien. Je n'en ai qu'un souvenir assez vague, mais je me rappelle un orgueil féroce, 2 ou 3 passaget très lestes et la manière dont il traite le français — la traduction de M. de Latour a donc paru? et les volumes de Marmier, les avez-vous? Je vois d'ici que vous vous montez une bibliothèque à 2 fr. le volume avec des repas à 15 fr. par tête, *ô grand capitaliste !*

Vous seriez bien aimable de m'envoyer le sonnet que M. de Latour a dit chez vous : il est charmant. Je voudrais bien avoir aussi l'*antique* sonnet de Fontaney *à 2 heureux.*

Ce que vous me dites de Michelet est très juste : il est par trop synthétique, mais que de rapprochements ingénieux! Quelle âme et quelle science, et souvent quel style!

Est-ce que par ces belles journées vous ne vous surprenez pas à regretter Saint-Germain? Adieu, mon sauvage ami.

ALF. TATTET.

Mardi.

31 mai.

Cher ami, je n'ai reçu de vous qu'une lettre datée du 30 mai; la longue dont vous me parlez sera restée rue Grange-Batelière. Je l'aurai jeudi soir et vous enverrai de suite le renseignement demandé. Veuillez de votre côté me dire si Trouville est un lieu tranquille, si on peut y vivre passablement et à bon marché. Madame veut prendre quelques bains de mer, j'ai de suite pensé à cet endroit que vous m'avez vanté jadis et dont le plus grand mérite est de se trouver dans votre voisinage. Y a-t-il moyen d'avoir pour 15 jours une petite maison bien isolée au bord de la mer? Quelle route prendre pour y aller? Le bateau à vapeur n'est-il pas le moyen de transport le plus économique? Hélas! il faut que je pense à tout cela maintenant. Quelle humiliation et quelle honte! Donnez-moi donc, très cher, un petit itinéraire et dites-moi à peu près ce que ces 15 jours me coûteraient. Je serais bien heureux de revoir vos Rouges-Fontaines (1) et de me promener avec vous au milieu de ces pins que vous avez plantés et qui doivent être si beaux maintenant.

A quelle époque serez-vous au chalet et à quel moment aller à Trouville pour n'y trouver que peu de monde? Vous devez savoir tout cela. Ecrivez-moi à Paris. Il est plus que probable que je déjeunerai vendredi à Tortoni avec Ducléré. Ne pourriez-vous venir à 11 heures chez moi avec une botte de lilas? Je vous verrai quelques heures au moins et vous serrerai la main? Nous cherchons des maisons de campagne de tous les côtés pour y rester jusqu'en janvier. Vous ne seriez pas homme à nous louer le chalet quand vous le quitterez? J'y transporterais ma maison, composée de 2 chevaux et de 3 domestiques.

Voici ce que je sais de l'Andalouse de Roger (2). Il a em-

(1) C'était le nom du « chalet » que Guttinguer possédait près d'Honfleur.

(2) A cette époque, Roger de Beauvoir adressait la lettre suivante à Guttinguer, qui habitait alors le passage Delorme.

*Mardi, minuit.*

*Infandum regina jubes!* Je pars demain pour aller chez ma mère à

mené avec lui la mère et la fille et, arrivé à Paris, il leur a donné en toute propriété sa statuette. Je crois qu'elles lui font un procès en ce moment.

Adieu, mon bon, mon épouse veut absolument voir mon ami *Arthur* Guttinguer.

Je vous aime et vous embrasse.

ALF.

31 mai.

L[ouis]-Philippe vient d'arriver ici.

Cher ami, si vous êtes un peu malade, je suis à peu près mort. Je rends l'âme sous le *pied vainqueur* de Musard. J'ai

4 heures, cher Ulric, et reçois votre lettre accusatrice. Je renvoie la cause à trois jours chez moi à midi.

Quel est donc mon crime, ô poète?
Des lilas de votre retraite
J'ai respiré l'air embaumé,
J'ai vu vos toits de chèvrefeuille,
Les roses que la Muse effeuille,
Et votre fils, enfant aimé!
Un barbare propriétaire
A mon sujet veut augmenter
Son poétique locataire.
Tant mieux! nous devons acheter
Ulric à vingt francs l'exemplaire,
Ulric à ce taux va monter!
Augmentez notre cher poète
Vous tous, éditeurs insolens,
Qui vendez de petits talens
Et des vers de peu de défaite!
Mais, ô vous Delorme à l'œil dur,
O vous que j'ignore et déteste
N'imposez pas un cœur si pur
Pour m'avoir dit, je vous l'atteste,
Toute la fraîcheur de mon mur.
Ingrat! qui faites des passages,
Delorme, sachez donc, mon cher,
Que chez vous il pleut en hiver
Et que j'ai peur de vos pavages.
Mais près de votre pavillon
Gazouillait l'oiseau de Courcelles,
J'ai dû songer aux hirondelles...
Contentez-vous d'être un grillon.

(Lettre et vers inédits.)

maintenant 3 femmes attelées à ce que vous savez bien. La pépie vient en mangeant. Comment vous n'allez pas entendre Dupré, Rubini ? Vous ne connaissez peut-être pas Rachel et vous vous égarez au Vaudeville : c'est de la folie — la pièce est d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche, c'est tout ce qu'on peut dire — ces vieilles amours n'ont rien de neuf que votre joli refrain.

Je voudrais avoir déjà votre portrait. — J'ai revu les convives de l'autre jour. Il n'est question que de vous, de votre esprit, de vos chansons, de cette amabilité et de cette grâce qui n'appartiennent qu'à vous, mon bon ami. — Que dites-vous des vers d'Alfred ? Roger les a lus comme pour les faire siffler. Excellent ami, va !...

Avez-vous mené Gabriel voir les masques ? Je m'attendais à tout instant à vous voir passer dans une berline patriarcale. Je médite un repas quelconque avec Théophile Gautier et Alphonse Karr, à la condition expresse que vous en ferez les honneurs.

Ducléré est parti pour Laval — nous reparlerons de Challamel en carême. Je n'ose pas vous dire que je n'ai pas encore lu votre nouvelle. C'est du plaisir que je mets en réserve. Je vous prêterai le volume de Gœthe quand vous viendrez, mais rapportez-moi mon grand in-8 de vers à vous et mon marc ; prêtez-moi aussi *les Mélanges poétiques*. Je reçois à l'instant une lettre de Levol qui fait jouer à Lyon (heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie) (*bis*) 2 pièces en 1 acte. Il en envoie une en 3 actes à Paris et en achève une en 5 qu'il apportera bientôt lui-même. Je suis inquiet du sort de la malle qui contiendra ce chef-d'œuvre — on ne la recevra qu'au roulage. J'ai une levrette magnifique qui par flatterie se fait malade comme son maître qui râle et vous embrasse.

A vous de tout cœur.

ALF.

27 septembre (1841)
Bury

Ce que vous dites de *Colomba* est fort juste, mon cher Ulric,

mais je me demande comment il se fait qu'Alfred ait cela en si grande estime. Je vous assure que, selon lui, c'est au-dessus de tout ce qui se publie. — Pour Cormenin, je vous avais prévenu qu'il y avait du Paul de Kock dans son affaire. Il est fort loin de Courier pour qui vous êtes bien sévère. La *France littéraire* dont vous me parlez est une Revue qui ne vivra pas. C'est la concurrence de la *Revue des Deux Mondes* qui a mangé plusieurs centaines de mille francs avant d'arriver à la place qu'elle occupe aujourd'hui, et il est fort douteux que la *France* ait assez d'argent pour tenir longtemps. Les 2 colonnes du journal sont Esquiros et Eugène Pelletan, Roger de Beauvoir y met des vers ainsi que M. le Flaguais et Calemard de Lafayette. – Vous y verrez des dessins de Hugo qui se garde d'y insérer des articles — un M. Alfred Michiels est en train d'y écharper Sainte-Beuve. En un mot, c'est le *champ d'asyle* des littérateurs au petit pied repoussés par Buloz de ses 2 Revues. — Je crois que tous les vers de Arvers (1) y seraient reçus avec joie. Je tiens *les Vierges folles :* c'est un petit volume in-32 saisi par la police, m'a-t-on dit, et qui doit plaire à toutes les p... qu'il exalte, plaint et bénit. Mais qu'est-ce que tout cela nous fait? Je vais chercher les lettres de mylord Chesterfield que je suis sûr d'avoir quelque part.

Je vous ai un peu attendu et beaucoup désiré aujourd'hui. La journée a été passable ; que n'êtes-vous venu ? C'est décidément dimanche que la pêche a lieu. Nous n'avons invité que la famille Hugo et Arvers — cela vous effraie-t-il ? S'il fait beau, viendrez-vous tous les trois déjeuner avec nous ! Cela vous éviterait la visite à Saint-Prix (2).

(1) Arvers, à qui son fameux sonnet a fait une telle réputation, a donné au théâtre un certain nombre de vaudevilles très gais et qui ont eu du succès.

(2) Où la famille Hugo était en villégiature.

« Mon cher monsieur, écrivait M^me^ Victor Hugo à Guttinguer le 12 juin 1840, je crains que vous n'entrepreniez le voyage pour Saint-Prix pendant que je serai absente. Cette idée me préoccupe, devant me trouver à Paris dès lundi, afin d'assister à la 1^re^ communion de mon petit *Toto.* Arrivez donc ici avant lundi ou après jeudi. Vous seriez fort aimable de me donner votre jour, cela vous engagerait. Je crois peu aux choses vagues. Et puis

Je suis encore pour longtemps à la campagne si ma mère ne pense pas à la quitter, du moins il n'en est pas question.

Vous avez appris la mine de Tiron qui allait épouser Mme de Thorigny. Je vous conterai les détails une autre fois. — Vous ne parlez pas des lettres de Mme Lafarge. Quelle originalité et que d'esprit! Depuis que je les ai lues, je m'intéresse singulièrement cette grande coquine. Et votre roman? Qu'en fait-on dans cette ignoble *Presse* qui va dégobiller sur nous un roman de Bazancourt? Et moi qui comptais sur le vôtre! Je leur ai donné 12 francs à cette intention. Vous me les devez positivement.

A bientôt, mon cher Ulric, dois-je dire à dimanche?

ALF. T.

S. D. (février 1843) (1).

Un autre cahier de musique, s'il vous plaît... Ah! ça je

je pourrais prévenir Victor qui est si désireux de passer quelques moments avec vous. Enfin faites ce que vous voudrez pourvu que vous veniez. Vous ne pouvez avoir l'idée de rouler pendant l'espace de 10 lieues sans celle de vous reposer le reste de la journée près de nous. Si j'étais prévenue je commanderais le dîner de façon à ce que vous puissiez être de retour chez vous vers 9 heures. Je suppose que votre fils peut veiller jusque-là. Mme Guttinguer jouira de voir son gamin monter sur les meules de foin, comme je suis heureuse de regarder les miens exécuter de brillants assauts en les escaladant. Il y a ici mon petit neveu qui est fort disposé à tenir tête à votre Lion.

« J'ai bien vu hier M. Tattet, il vous espère dimanche. Je lui ait dit que c'était moi qui comptais sur vous. Que dites-vous de la distraction que j'ai là? Cette histoire prouve, plus que tous les livres de morale, qu'il ne faut rien écrire que tout le monde ne puisse lire, ou bien qu'il peut quelquefois *arriver des choses* quand on n'a nulle attention.

« Je suis enchantée, malgré ces chances fatales, que vous soyez à 5 lieues de moi, puisque nous ne nous retrouvons qu'à cette distance. Franchissez-la et croyez à mes plus affectueux sentiments.

« ADÈLE HUGO. »

« La Terrasse, ce 12 juin. »

(Lettre inédite.)

(1) La date de cette lettre nous est donnée par celle que Musset écrivait à son frère, en Italie, au mois de février 1843 : « ... J'étais donc à souper chez Buloz le jour des Rois. Toute la *Revue* s'y trouvait, plus Rachel. C'était un peu froid; on aurait dit un dîner diplomatique. Le hasard facétieux a donné la fève à Henri Heine, qui a fait semblant de ne pas savoir ce qu'on lui voulait, de sorte que le gâteau sur lequel la maîtresse de la maison devait

finirai bien par en trouver un où il y aura des romances de vous. Que sont devenues les perles répandues devant P. Brugnières, Duchambge, etc., etc. ?

Envoyez-moi donc mon Pierre le Noir, que je le finisse et m'explique pourquoi Musset y est allé trois fois ; je ne vous écris que pour vous demander quelque chose comme vous voyez. Donc prêtez-moi le 2e vol. du *Rhin* de V. Hugo et n'oubliez pas surtout 4 ou 5 de vos derniers *Cahiers manuscrits*, espèces d'herbiers, sorte de *flore* intellectuelle : chaque feuille est un parfum, un bouquet, n'est-ce pas ? Ah ! Alfred (de Musset) est venu ce soir. Voilà sa vie depuis que je ne l'ai vu : — Soirée chez Mme Decazes — souper chez Buloz — malade 2 jours. — Le souper des 2 Revues a été charmant. Rachel était délicieuse ; seulement de Vigny, à table, puis Hugo dans la soirée se sont emparés d'elle et ne l'ont pas quittée d'un instant. Vous savez comme V. H. la traitait chez vous ; maintenant ce n'est plus cela. — Ils étaient tous là, depuis Chaudesaigues, qui s'est *saoulé* (1), jusqu'à X. Marmier, le finlandais, Mérimée, Heine, Théoph. Gautier, M. de Rémusat, Vivien, Lerminier, etc., etc. Rien n'y manquait. Heine a été le roi... de la fève.

J'ai prié Alfred de m'envoyer tous les vers qu'il reçoit et qu'il ne lit pas — il a toujours sur sa table des livres qu'on lui offre et qui restent vierges. Nous les lui couperons si vous voulez ; tenez, pour vous remercier de votre visite d'aujourd'hui, voici son rondeau que je vous copie :

RONDEAU

Fut-il jamais douceur de cœur pareille
A voir Manon dans mes bras sommeiller ?
Son front coquet parfume l'oreiller ;
Dans son beau sein j'entends son cœur qui veille.
Un songe passe et s'en vient l'égayer.

compter pour égayer la soirée a été pour le roi de Prusse. Heureusement Chaudesaigues s'est grisé, ce qui a rompu la glace... (*Œuvres posthumes* de Alfred de Musset.)

(1) Sur Chaudesaigues, consulter les *Portraits et souvenirs littéraires*, par Hippolyte Lucas, qui lui a consacré une charmante notice.

Ainsi s'endort une fleur d'églantier,
Dans son calice enfermant une abeille,
Moi, je la berce : un plus charmant métier
Fut-il jamais?

Mais le jour vient, et l'aurore vermeille
Effeuille au vent son bouquet printanier.
Le peigne en main et la perle à l'oreille,
A son miroir Manon court m'oublier
Hélas! l'amour sans lendemain ni veille
Fut-il jamais?

Mon cher ami, j'ai été bien plus content de vous aujourd'hui. Décidément, la tristesse ne vous va pas; apprenez donc le whist à Gabriel.

Lisez-vous dans *la Presse* une nouvelle rococo Bocagère d'Alex. Dumas? Cela s'appelle *Sylvandine* — ce n'est pas du tout dans sa manière habituelle; ces diables de gens se métamorphosent quand et comme ils le veulent; pourtant, ici, il frise diantrement l'Arsène Houssaye. — A propos de *nouvelles*, j'ai les nouvelles de l'Inde de ce matin sur le cœur : ces brigands d'Anglais pillent, brûlent et massacrent tout. Caboul n'existe plus. — Vous me direz à cela : « Qu'est-ce que ça vous fait ? » A la bonne heure, mais que ces gueux-là ne se fassent pas les apôtres de la civilisation, qu'ils ne prêchent pas l'émancipation des noirs; qu'ils ne frappent pas des médailles avec ces mots : *Pacem Asiæ Victoria fecit*, car on peut leur cracher à la face le mot de Tertulien : *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.* — Autre malheur : Alfred a perdu ce soir 24 fiches — A bientôt. Oubliez Dubois d'Angers, Dubois de Nantes, Dubois dont on fait... etc., etc., mais n'oubliez pas Dubois de l'Ile Bourbon.

A vous.

ALF. T.

S. D. (1843).

Cher ami, vous ne savez pas où je suis, mais vous savez ce que j'ai fait. *Alea jacta est*, j'ai franchi le Rubicon. Je suis le

plus heureux des hommes, bien que brouillé avec toute ma famille qui se doute de la chose. Si vous voyez ma mère, je vous prie même de prendre chaudement mon parti et de me défendre comme un autre vous-même. Préparez-lui une de ces tartines que vous faites si bien. Je me passe à merveille de Paris (1), de ses joies, de sa famille et de ses ennemis, mais je ne me passe pas aussi facilement de vous, mon très cher. Tenez votre promesse, écrivez-moi souvent et longuement. Vos lettres me réjouissent le cœur. Quand je souffre elles me consolent et quand je suis heureux elles doublent mon bonheur. Je ne sais pas trop quand je vous verrai : on parle d'une plainte déposée à la préfecture de Police où l'on m'accuse d'avoir enlevé Mad.... D'abord ce n'est pas vrai, je ne l'ai pas emmenée malgré elle, etc., etc. ; nous nous sommes *enlevés* réciproquement. Le courage ne me manque pas et je suis à la hauteur de ma position. Il serait dur de me repentir pour avoir fait juste le contraire de vous. Lequel de nous deux aura eu raison, l'avenir nous l'apprendra. Il y a des choses qui m'ont épouvanté dans votre lettre... Heureusement qu'il y a une couronne de fleurs sous votre bonnet de philosophe. Ma couronne à moi c'est ma femme, car elle est à tout jamais la mienne à présent, sans que nous ayons besoin de ce sacrement qu'on traîne comme un boulet.

C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal,

a dit notre poète.

Il ne sort pas une plainte de sa bouche et cependant elle a déjà goûté de mon pain noir, car on me laisse un peu tirer la langue là-bas. Mais qu'est-ce que tout cela quand on s'aime?

Votre lettre du 18 septembre ne m'est arrivée que le 16 octobre. J'y réponds aussitôt et moins longuement que je ne le voudrais. Vous ne perdrez rien pour attendre, je vous supplie

(1) Alfred Tattet avait quitté Paris et était allé habiter Fontainebleau. « Les motifs qui le décidèrent à rompre avec sa vie passée, dit Paul de Musset dans la biographie de son frère, étaient trop sérieux pour être discutés. »

encore une fois de ne pas m'abandonner quand tous me délaissent. Ma mère est indigne pour moi. Mon petit frère, ce pauvre être chétif et souffrant, me montre un cœur d'or et me donne mille preuves de dévouement et d'affection : il n'y a donc que les malheureux qui vous aiment. Vous montrez le latin à Gabriel. J'en sais maintenant juste assez pour l'apprendre en même temps que l'élève que j'aurais. Quand donc aurai-je un fils aussi moi? Je ne songe qu'à cela... Je vous embrasse, mon cher Ulric, je vous serre la main du fond du cœur. J'espère bien me donner mes étrennes en allant vous voir rue de Courcelles.

Bien à vous.

ALF.

Mai (1843).

Cher ami, tout va bien. Arvers a reçu votre lettre et sera des vôtres avec bien du plaisir... Que je voudrais être au nombre de vos convives! Ne me laissez pas trop attendre votre visite et portez-moi vos vers dès qu'ils seront faits. L'affaire du coupé est arrangée : on l'enverra chez vous et vous n'aurez qu'à le recevoir. Je l'ai payé hier... Merci de l'hospitalité que vous donnez à la voiture qui doit m'emmener et me séparer de vous pour 5 ans, c'est-à-dire pour toujours peut-être.

Bien à vous.

ALF.

28 Mai (1843).

Mon cher ami, avant tout je commence par vous remercier ainsi que madame Guttinguer de votre dîner d'adieu. Ma femme me charge aussi de vous exprimer à tous deux sa reconnaissance et de vous dire combien elle a été sensible à votre bon accueil. Je suis heureux, mon très cher, d'avoir bu chez vous le coup de l'étrier. Mais quel vilain coup que celui-là et quelle triste chose qu'un départ! Nous avons sangloté une partie de

la nuit et maintenant encore des larmes me viennent aux yeux en songeant à tous les cœurs sympathiques laissés derrière moi. Ce pauvre Gabriel, qui, au dîner, avait bien réparé le temps perdu, était ému lui-même en m'embrassant. Qui n'a jamais quitté ceux qui l'aiment, comment comprend-il ce qu'une séparation, qui sera peut-être éternelle, a de poignant et de cruel ?

Qu'avez-vous dit et fait après notre départ, mon bon Ulric? Ces messieurs vous ont-ils quitté en même temps que nous ? Que c'est bien à Alfred d'être venu m'embrasser ! Il ne s'est point invité à dîner pour cela comme Arvers. Quant à mon frère et à mon oncle, si froids d'ordinaire, ils m'ont paru passablement remués. Pour tout dire, vous avez été tous charmants, et je n'oublierai jamais le dîner du 18 mai de la rue de Courcelles.

Maintenant, mon bon Ulric, quand reviendrai-je vous serrer la main et vous gagner votre argent au whist? car vous remarquerez que j'ai été sans pitié jusqu'au dernier moment. Triste compensation de la fortune qui d'un côté me tendait la main pendant qu'elle me donnait de l'autre un grand coup de pied... vous savez où. C'est toujours ainsi qu'elle procède, la traîtresse.

Je ne vous parlerai pas de mon voyage en France; je n'ai remarqué sur la route que l'admirable portail de la cathédrale de Reims. Après 2 accidents assez graves et beaucoup de fatigue nous sommes arrivés à Liège, j'y suis resté deux jours et me voici installé pour quelque temps aux eaux de Spa. C'est là qu'il faut m'écrire sous mon vrai nom, à l'hôtel d'York, et le plus tôt possible, s'il vous plaît. Ils ne m'ont pas encore demandé mon passe-port et ils font bien, car je n'en ai qu'un de 2 ans à leur offrir.

Ne dites à personne, mon très cher, que je suis à Spa et sous mon nom. Autant éviter les indiscrétions et les ennuis qui en découlent. N'oubliez pas de me prévenir quand je devrai vous adresser mes lettres au chalet. Ne pourriez-vous pas voir Valbezin, vous plaindre en mon nom de son silence et le prier de

vous donner pour moi une lettre que vous vous chargerez de faire parvenir avec une des vôtres à mon frère? Ceci est pour la frime, car vous la mettrez tout bonnement sous enveloppe avec la vôtre et me l'enverrez à Spa. Je serais enchanté d'avoir quelques détails du major Fridolin sur les *mystères* de Chantilly.

Vous saurez que la voiture de Mosselman (1) est beaucoup meilleure qu'il ne la supposait. Elle a très bien porté nous et nos immenses bagages et est toute prête à recommencer.

A bientôt de plus longs détails. Vous croyez peut-être que vos lilas sont fanés : chez vous, c'est possible, mais je vous assure que ceux que j'ai emportés sont en pleine floraison et parfument ma solitude, et vous savez comment dans le parfum monte le souvenir.

A vous du meilleur de mon cœur.

ALF.

S. D.

J'ai pris le grand parti et me suis décidé à écrire (pardonnez-moi, mon ami) une vingtaine de lignes sur votre charmant volume : j'ai de plus fait une citation. On m'a bien promis qu'il passerait prochainement, la chose en est là ; mais comme j'ai le soin de dire : « bientôt nous reviendrons sur le livre de M. U. G., etc. », votre gros Latour pourra, s'il le veut, mettre un grand article raisonné d'autant plus facilement qu'il n'y a pas de Chambre de Députés en ce moment.

J'ai été bien heureux de me retrouver à Bury. Qu'on est donc délicieusement sous le toit paternel ! Quand donc pourrai-je y venir avec ma bonne et chère femme?

Je vous envoie une chanson faite par le préfet Romieu en l'honneur de sa maîtresse la *Reine Pomaré* qui danse la polka à ravir. L'air est délicieux et les vers sont bien tournés.

Quant à la vôtre, elle ferait damner tous les commentateurs. Je crois, à vrai dire, qu'il ne faut pas y chercher un sens.

(1) Un de ses compagnons de plaisir.

Qu'est-ce que la du Maine? Croyez-vous sérieusement que cela peut regarder le bâtard de Louis XIV, fils de la Montespan, ou la femme Louise de Condé, qui avait de si beaux yeux, de si jolis cheveux blonds et qui n'était pas plus grande qu'un enfant de 10 ans? La comtesse de Montbazon me chiffonne aussi. D'abord c'était une duchesse. La plus célèbre fut la maîtresse de Rancé, comme vous savez — une belle-fille de celle-ci fut bien la maîtresse du grand Roi quand elle eut épousé M. de Soubise, qu'elle fit prince par ce canal-là. Mais tout cela n'explique pas le moins du monde la fameuse chanson qui est une énigme pour moi. Vous avez été frappé par ces deux noms : la Montbazon et la du Maine. J'en donne ma langue aux chiens, et cependant vous avez raison de dire que je connais bien cette époque, car je me regarde comme très ferré sur le grand siècle que je vois défiler tous les matins en chemise dans Saint-Simon qui souffle sur bien des héros.

Adieu, très cher ami. C'est la dernière lettre sans doute que je vous adresse au chalet. Bientôt je vais vous voir, ce qui vaudra mieux pour nous deux,

Vous ne voulez donc pas me dire combien me coûterait, rendu à Fontainebleau, un tonneau de ce fameux cidre mousseux si excellent?

A bientôt, cher Ulrich, je vous écris dans la petite chambre de ma femme et tous deux nous embrassons la sainte Trinité de Saint-Gatien.

A vous.

ALF.

S. D.

Cher bon ami, votre « courrier de campagne » a paru dans *le Globe* de mardi et je l'ai lu avec bien du plaisir. Que vous faites à merveille de regretter et de défendre nos pauvres postillons français si alertes et si gais. Je vous vote un chapeau vernis garni de rubans tricolores. Vous savez que petit à petit la race des postillons quitte le monde. En Allemagne j'étais furieux contre ces grands diables d'Allemands qui étaient en

grand costume avec des bottes leur montant jusqu'au nombril et qui voulaient absolument monter sur le siège de ma voiture. Dans quelques années il n'y aura plus en Angleterre une seule de ces berlines à quatre chevaux qu'on nomme des diligences. Les chemins de fer tuent tout et j'aurais voulu voir partir celle dont les journaux ont parlé dernièrement. C'était son dernier voyage. Elle était complètement vide. Le cocher était en grand deuil et les chevaux caparaçonnés de noir semblaient suivre leur propre convoi.

Nous aurons dans le prochain courrier l'histoire de votre empoisonnement, n'est-ce pas?

Le major Fridolin part samedi pour Brest et le Cap. J'irai mettre en malle-poste ce pauvre bon et courageux ami.

J'ai vu hier feu Ternaux, à présent vicomte de la Morelie : il a une femme charmante, au dire de maman, à qui elle a été présentée. Ce Woldemar m'a beaucoup parlé de son voyage en Egypte. Il avait acheté une esclave qu'il a donnée en partant comme pourboire à un domestique de place. Il va habiter neuf mois de l'année la terre de sa belle-mère, entre Fécamp et Caen.

Alfred continue à être plongé dans les filles; il y laissera son génie et sa santé. Quel affreux suicide! Décidément, aurons-nous la guerre? Qu'en pensez-vous? J'en ai une peur atroce. En attendant que nous vivions de carottes, je me dépêche de faire les achats indispensables et je viens de donner à ma femme pour ses relevailles (je m'y prends de bonne heure, comme vous voyez) un cachemire des Indes long, de 1600 fr.

J'ai lu le discours d'Harel sur Voltaire, il est très bien et ne croyez pas votre *Revue de Paris* qui l'a fort maltraité.

Mon cher Ed. Bocher (1) est très malade et donne de grandes inquiétudes à Gabriel que j'ai vu. Il a des polypes dans l'oreille. On lui en a extirpé un et il a souffert si effroyablement qu'on

(1) C'est M. Ed. Bocher, qui devint plus tard sénateur et représentant du comte de Paris, qui remit à son frère Gabriel, bibliothécaire du duc d'Orléans, le sonnet que Musset avait fait sur l'attentat de Meunier contre le roi en 1836. (Cf. la *Bibliographie* d'Alfred de Musset, p. 178.)

hésite à continuer l'opération. La famille Bocher est très éprouvée en ce moment. Mad. de Thorigny est très souffrante, le père a une recrudescence de sa maladie de vessie. Il n'y a que Charles qui continue à être le correspondant assidu du *Globe*. Dites donc à votre éditeur de m'envoyer 2 ou 3 exemplaires. Je voudrais en offrir un de votre part à Alf. Leroux. J'ai donné mes 2 au *Journal des Débats*. A propos, il n'y a pas moyen de songer à avoir un grand article. M. de Sacy a des articles *tout faits* qui ne paraîtront que dans 3 ans. Ce sont de véritables sultans que ces bougres-là.

27 décembre (1855).

Que vous êtes bon et aimable, mon cher Ulric, et avec quel plaisir je vous serrerai la main! Vous savez pourquoi je vous remercie, dispensez-moi donc de vous le dire.

N'est-ce pas que je suis heureux et que je suis digne de ma fortune puisque j'en sens tout le prix ? Mais pourquoi ne pas vivre éternellement aux genoux de cette adorable femme qui me donne tant de preuves d'amour, qui me rend meilleur, qui ouvre mon âme à toutes les sensations les plus tendres? Je viens de passer encore une journée charmante. Je vous écris de cette chambre que je ne quitte plus... Je ne suis bien que là... les murs me semblent pleins d'une moiteur sortie d'elle, j'y baigne mon front comme dans une rosée céleste, enfin je suis fou, ivre et vous supplie de me pardonner les extravagances que je vous envoie.

Hélas! elle n'est plus là. C'est vous dire quel hôte est assis à mon foyer... Je vois à mes côtés cet horrible spectre qu'on appelle la tristesse, il me parle, il m'oppresse. Mais je connais une fraîche figure qui demain en lui montrant le bout de son nez le fera fuir aussitôt... il n'aime pas les jolies femmes, et dès qu'elles ouvrent une porte, il se sauve par la fenêtre.

Vous m'avez promis des vers, j'y tiens et nous y comptons. En attendant, voici ceux de Roger. Le dit troubadour avait ramassé une plume d'aigle sur les Pyrénées, il la dédia à V. H,

C'est un aiglon qui, regagnant son aire,
Laissa tomber sur le roc solitaire
Sa longue plume arrachée à son flanc:
Je vis au bout une perle de sang...
J'en eus pitié... car vous êtes son frère!
Que faites-vous? dites, notre aigle à tous,
Pendant qu'ici la brise nous assiège?
Près de ces monts aux épaules de neige.
On est si haut qu'on doit penser à vous!

Réponse :

Oui, c'est une heure solennelle!
Et le penseur grave et serein
Croit qu'un peu de gloire éternelle
Se mêle au bruit contemporain,
Puisque dans son humble retraite
Il ramasse sans se courber
Ce qu'y laissa choir le poète,
Ce que l'aigle y laisse tomber;
Puisque sur sa tête fidèle,
Ils ont jeté, couple vainqueur,
L'un, une plume de son aile,
L'autre, une strophe de son cœur!
Oh! soyez donc les bienvenus,
Plume! strophe! envoi glorieux!
Vous avez erré dans les nues
Vous avez plané dans les cieux (1)!

S. D. (1855).

Mon cher Ulric,

Notre maisonnette est pleine depuis samedi dernier de nos enfants et les amis ne me laissent pas un moment de repos. Il faut se baigner, monter à cheval, jouer au whist, et cela par les chaleurs tropicales et avec mon bras presque toujours endolori. Arago est toujours le plus gai et le plus aimable des convives et Jadin et Comairas les plus gentils compagnons qu'on puisse imaginer. J'attends Lefuel aujourd'hui et ne vous parle pas de Dejean, toujours un peu endormi, et de Giraud, que vous ne connaissez point. C'est Arnould Frémy qui s'est

(1) Cette réponse de Victor Hugo au poétique envoi de Roger de Beauvoir parut dans *les Contemplations* (1856) sous le titre : *Au poète qui m'envoie une plume d'aigle.*

chargé de mettre votre lettre à la poste lundi dernier. Mon garçon a eu au lycée Saint-Louis un 1er accessit de version latine, un 2e prix de dessin et un 1er prix de musique. Vous voyez, d'après cela, qu'il n'est pas fort en thème. C'est toujours quelque chose. Je lui ai acheté un cheval et tous les matins il le prend pour aller prendre une répétition à Fontainebleau, parce que je veux qu'il fasse une bonne 4e l'année prochaine. Quant à Julie, la filleule de cette pauvre madame Guttinger, sa distribution de prix n'aura lieu que le 20, mais elle y sera fort maltraitée parce qu'elle ne fait rien et que l'on ne peut en venir à bout. Du reste elle aime beaucoup la musique et est gentille à croquer, de visage et de manières.

L'absence de Gabriel a dû vous faire un grand vide. Ces diables d'enfants prennent une place énorme dans la vie. J'espère que vous vous déciderez prochainement à l'accompagner ici. Le train qui part de Paris à 9 h. du matin ne met qu'une heure en route et c'est celui qu'il pourrait prendre ; les autres demandent 2 h. moins 1/4 : ce n'est vraiment pas un voyage. Je ne sais ce que devient Tessier : le rencontrez-vous quelquefois ? il est revenu de Londres assez souffrant, me dit-on, mais qu'allait-il faire dans cette maudite galère ? Je vous recommande les *Etudes morales sur le temps présent* par Caro (1) (Hachette). Stendhal, talent un peu surfait, selon moi, y est fort maltraité. Le poème de Marguerite dans *les Récits poétiques* d'Eugène Mordret, mort l'an dernier, m'a beaucoup plu. Adieu, très cher, tenez-moi au courant de ce que vous faites. Avez-vous lu le 1er voyage de Lamartine en Italie dans son *Cours familier de littérature*, et ce qu'il dit d'Alfieri et de son tombeau par Canova ? Hélas ! je ne savais pas encore que le marbre n'est pas plus chaud que l'herbe sur un cercueil.

A vous de tout cœur

ALF. T.

Dimanche.

(1) Ouvrage paru en 1855.

FIN DU TOME PREMIER

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE III

§ II. — LE COURS DE SAINTE-BEUVE A LAUSANNE.

Lausanne. —Profit moral que Sainte-Beuve retira du voisinage de Vinet.

I. — Comment Sainte Beuve changea le plan de son *Port-Royal* en partant pour Lausanne. — Il avait pensé d'abord à écrire cette histoire en 2 vol.— Mot que lui dit Vinet.— La Théologie de Port-Royal et la fatalité antique.— Lettre de Mme Vinet sur le cours de Sainte-Beuve. — Espoir qu'il donne aux protestants de Lausanne. — Vinet eut-il l'illusion de le convertir? — Visites que lui fait Sainte-Beuve et ses entretiens avec lui. — Leur dissentiment d'opinion, d'après les *Agendas* de Vinet. — Notes de Vinet sur les leçons de Sainte-Beuve. — Confidences que lui fait celui-ci à propos de *Madame de Pontivy*. — Vinet touché et édifié. — Montaigne et Pascal rapprochés. — Sainte-Beuve et le Tentateur. — Pourquoi Vinet n'eut pas le courage d'entreprendre sa conversion. — Sainte-Beuve « fou de Vinet, mais non du Calvinisme ». — Matériaux apportés par Sainte-Beuve à Lausanne.— *L'Œuvre des six jours* de Duguet. — Comment ce livre se trouva dans la bibliothèque de Vulliemin. — Le pasteur François Gonthier et Dutoit-Membrini. — Une société de mystiques protestants au XVIIIe siècle. — Dutoit-Membrini initié aux mystères du Figurisme par un échappé du cimetière Saint-Médard. — Il réimprime certains livres de piété de Port-Royal. — C'est lui qui est chargé par les jansénistes de France et de Hollande de l'impression des œuvres complètes du grand Arnauld qui fut faite à Lausanne à la fin du XVIIIe siècle. — Courant d'idées sympathique à Port-Royal dans le canton de Vaud. — M. Jacquet, président du Conseil d'Etat, va en pèlerinage à Port-Royal et en rapporte une pierre à Lausanne. — Lettres de Juste Olivier relatives au cours de Sainte-Beuve.

III. — Sainte-Beuve descendu à Lausanne à l'hôtel d'Angleterre.—Sa chambre chez les Olivier. — Son régime et sa méthode de travail à Lausanne. — Son sous-main et ses petits billets du matin à M. et Mme Ollivier. — Accueil fait par *le Nouvelliste vaudois* à sa leçon d'ouverture. — Public de dames et d'étudiants. — Les détracteurs de Sainte-Beuve. — Un pamphlet de Juste Olivier à leur adresse. — Chanson composée par M. Porchat pour souhaiter la bienvenue à Sainte-Beuve au nom de la société de Zofingue. — La bibliothèque port-royaliste de Sainte-Beuve. — Notes manuscrites relevées sur quelques-uns de ses livres. — L'écriture d'Arnauld comparée à celle de Lamennais et de Guizot. — L'écriture de Nicole, comparée à celle de l'abbé Gerbet, de Damiron et de Nodier. — Remarque sur la dixième *lettre provinciale*.

IV. — Comme quoi Sainte-Beuve mit trente ans à écrire son histoire de *Port-Royal*. — Ses scrupules dans la composition et la correction des épreuves. — Sainte-Beuve et Collombet. — Il lui demande des notes pour réfuter *les Provinciales*. — Fausse joie de Collom-

## CHAPITRE V

## CHAPITRE VI

## CHAPITRE VII

## *APPENDICE*

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le six octobre mil neuf cent quatre

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

